F. O. SORBONNE

DOCTORAT
ÈS-LETTRES
THÈSES
PARIS

5
1882
F. ANTOINE

HF
uF
in 81 b 8
5



ÉTUDE

SUR LE

SIMPLICISSIMUS

DE GRIMMELSHAUSEN

UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

Sibil

SU 010667865

066 386 594

Cote HFUF 8= 81B - 5

1153407011

H. F. u. f. 81 b (5. 1).

ÉTUDE

SUR LE

Simplicissimus

DE

GRIMMELSHAUSEN

THÈSE FRANÇAISE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Ferd. ANTOINE

CHARGÉ DE COURS A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1882

DONS
N° 21.760



NANCY. — TYPOGRAPHIE G. CRÉPIN-LEBLOND, 14, GRAND'RUE.

Étude sur le Simplicissimus

DE GRIMMELSHAUSEN

INTRODUCTION

C'est par les sommets qu'il convient d'entreprendre l'étude d'une littérature. C'est, en effet, par l'étude des grands génies d'un peuple qu'on embrasse l'esprit de ce peuple dans son ensemble. Cette méthode s'impose et elle est aussi généralement suivie. C'est par ses chefs-d'œuvre que la littérature allemande a sollicité d'abord notre admiration : et ce sont les génies de ses deux grandes périodes classiques, le XIII^e^ et le XVIII^e^ siècle, qui nous ont appris à la connaître.

Mais à côté des grands siècles littéraires, il y a, chez tous les peuples, des époques de transition qui les préparent et des époques de décadence qui les continuent ; des siècles moins féconds, pendant lesquels l'esprit national paraît assoupi et fatigué de produire. Il est deux siècles surtout, dans la littéra-

ture allemande, qui paraissent voués à une désolante stérilité : le XV[e] et le XVII[e]. Au XV[e] siècle, la poésie chevaleresque disparaît ; les derniers échos du *Minnegesang* s'éteignent dans le vide pour faire place à la poésie bourgeoise du *Meistergesang*. Au XVII[e] siècle, la veine populaire se perd, l'esprit national est dérouté, la muse poétique, raide et glacée. Entre la renaissance féconde du XVI[e] siècle et la renaissance non moins féconde et plus brillante du XVIII[e], le XVII[e] s'interpose avec sa stérilité, son pédantisme et ses œuvres fausses.

Aussi cette période de la littérature allemande, que Vilmar appelle avec raison « le triste XVII[e] siècle » (1) a généralement pour nous peu d'attrait. Attirés par les grands génies du Moyen-Age et de la période moderne, nous ne nous arrêtons pas volontiers aux écrivains médiocres et aux talents superficiels qui encombrent de leurs productions sans valeur cette période caractérisée par l'abus du procédé et la pauvreté de l'inspiration.

Cependant il y aurait injustice et danger à en négliger l'étude. Il n'y a pas à proprement parler de siècle stérile. Sous le sommeil apparent du XVII[e] siècle fermentent des éléments de régénération, qu'il faut aller découvrir, sous peine de ne comprendre qu'à demi le magnifique réveil du XVIII[e].

D'ailleurs, au milieu de la confusion générale, dans ce fouillis d'œuvres ennuyeuses et froides, nous rencontrerons quelques écrivains profonds, réellement puissants et originaux, qui opposent l'inspiration native à l'inspiration servile, la simplicité et le naturel à l'universel pédantisme ; des prosateurs et des poètes, chez qui nous retrouverons les fortes qualités des esprits du XVI[e] siècle. Tels sont Andréas Gryphius, Frédéric de Logau, Paul Gerhardt, Lauremberg, *Grimmelshausen*, Moscherosch, Schupp, et quelques autres.

Or, parmi ces représentants du génie national allemand

(1) Vilmar, Geschichte der deutschen National-Literatur, 18[e] édit. p. 230.

au XVII[e] siècle, Grimmelshausen est certainement le plus intéressant et le plus original. Son œuvre principale, le *Simplicissimus*, est, on peut le dire, la perle de la prose allemande pendant cette période.

Mais pour apprécier justement Grimmelshausen, pour bien fixer la place qu'il tient, non-seulement dans son siècle, mais dans l'histoire littéraire de son pays, nous pensons qu'il est nécessaire de faire précéder l'étude de son œuvre de quelques considérations générales sur l'état de la littérature allemande, pendant la période qui va de 1620 à 1748, d'Opitz à Klopstock.

CHAPITRE PREMIER

Caractères généraux de la littérature allemande au XVII[e] siècle.

—

LA POÉSIE

On accuse la Renaissance d'avoir empêché en Allemagne le développement de la littérature et de la poésie nationales. Ce reproche est injuste. Quel était, en effet, l'état de la poésie au XV[e] siècle ? Qu'était devenue la grande épopée des *Nibelungen* ? On n'entendait plus qu'un écho lointain de ses majestueux récits ; on ne voyait plus que des caricatures de ses héros. L'épopée savante (die Kunstpoesie), la poésie chevaleresque, dont Conrad de Wurtzbourg déplorait déjà la décadence, commençait de bonne heure à se délayer en une prose ennuyeuse et fade. Elle était venue mourir sur le seuil du XVI[e] siècle, qui n'avait que faire des naïfs récits des exploits des chevaliers. La vieille poésie populaire elle-même n'avait déjà plus que quelques adeptes peu zélés ; elle avait dû céder la place à une poésie populaire nouvelle plus appropriée aux besoins intellectuels du moment. Refoulée dans les classes inférieures, la poésie quitte définitivement le monde de l'aristocratie lettrée, le domaine de la fiction savante pour se faire bourgeoise ; et elle vient se personnifier dans le cordonnier Hans Sachs, qui peint les hommes et les choses avec un sentiment vif de la réalité. En lui s'incarne la poésie bourgeoise dans toute sa naïveté et toute sa force, avec sa morale à la fois élevée et pratique, ses allures simples et dé-

gagées, et le persiflage sérieux, qui est le caractère de toute la poésie au XVI^e^ siècle.

Cette dernière forme elle-même ne résiste pas, au XVII^e^ siècle, à l'effort envahissant de la nouvelle poésie savante, de la poésie *à la mode*. Par cette réaction du pédantisme lettré, la poésie populaire et bourgeoise est chassée du domaine littéraire. Au commencement du XVII^e^ siècle, le vieux trésor poétique est complètement enfoui dans l'oubli. Alors on ne sait plus rien des Nibelungen, et le *Heldenbuch*, le *Livre des héros*, qui trouve encore quelques lecteurs parmi le peuple, est regardé par les savants comme une curiosité des temps barbares, digne tout au plus d'occuper les loisirs d'un antiquaire. Quant à l'épopée chevaleresque, on ne la connaît plus que par l'intermédiaire des poèmes français du même sycle arrangés en prose allemande. La dernière notion de cette antiquité classique a disparu. La beauté de la vieille littérature était depuis longtemps fanée ; et il est injuste de reprocher au XVI^e^ siècle de l'avoir ignorée à dessein, en haine de la papauté et du catholicisme. Le XVI^e^ siècle a balayé les feuilles mortes qui jonchaient le chemin, il n'a point abattu l'arbre encore vert. Le vieil esprit allemand, la grandeur politique, l'antique fidélité du vassal envers son suzerain, du prince envers l'empereur, du peuple envers les princes, le dévoûment reconnaissant, l'esprit de foi, la crédulité naïve ; toutes ces vieilles vertus étaient fortement ébranlées bien avant les prédications de Luther. La fin du XV^e^ siècle est une époque de destruction et de mort: le XVI^e^ siècle n'y est pour rien. Il termine une évolution nécessaire, voilà tout.

Le génie national se mourait. Pour le ranimer, on pouvait puiser à deux sources. On pouvait s'adresser à l'antique tradition nationale et faire une sage combinaison des trois formes d'inspiration que la poésie avait revêtues jusque là ; demander à la poésie des *Nibelungen* sa puissante et nerveuse fécondité, à la poésie chevaleresque des *Minnesinger* sa grâce, son élévation et son élégance, à la poésie bourgeoise des *Maîtres-Chan-*

teurs sa simplicité raisonnable, et faire de tous ces éléments la poésie nouvelle, synthèse du passé. On ne le fit point. On suivit l'exemple donné par l'Italie et la France. Comme elles, on voulut retremper le génie national dans la source de toute vie intellectuelle, dans la pensée antique. Mais on confondit le but avec le moyen. Au lieu de revenir à l'antiquité classique pour y chercher le principe fécond d'une activité nouvelle, on voulut reproduire la vie des Grecs et des Romains, écrire et penser en latin, à la Romaine. Il y a là une erreur de fait, et non une tendance réfléchie ; erreur qui se fit expier par la transformation de la poésie en une froide et sèche didactique. Les traités remplacèrent l'inspiration, la poésie ne fut plus ce qu'elle doit être, l'expression passionnée d'un sentiment spontané, mais un artifice, un ensemble d'ingénieux procédés mécaniques.

C'est ce mouvement mal dirigé qui aboutit, au XVII[e] siècle, à la première école de Silésie, représentée par son chef, Martin Opitz. La poésie populaire se retire accablée du mépris des savants. On n'ose plus se dire poète allemand ; c'est même un terme de mépris. Hans Sachs est voué au ridicule, relégué au rang des barbares ; son nom est devenu une injure, et la critique a tout dit pour accabler un poète, quand elle l'a accusé de faire des vers « à la Hans Sachs. » On n'est plus poète ; on apprend à faire des vers ; la poésie est le fruit d'une élaboration artistique.

Le mouvement qui avait fait passer la culture intellectuelle et littéraire de la noblesse à la bourgeoisie s'arrête, et celle-ci perd le sentiment de sa valeur. Aux seigneurs féodaux, aux chevaliers, à la noblesse fière et belliqueuse du moyen-âge, succède une noblesse de cour, un fonctionnarisme anobli par des princes qui ont eux-mêmes perdu les grandes traditions de l'honneur. C'est à ce monde bâtard que passe le sceptre de la poésie. Le peuple est mis complètement de côté. Il ne sait rien du gouvernement, ni de la justice, ni de la littérature nouvelle. L'administration de l'État et de la justice est remise aux mains

de fonctionnaires mystérieusement érudits qui en gardent les secrets avec un soin jaloux. Il y a une scission profonde entre l'élément populaire et l'élément bourgeois, entre les gens du peuple et les savants. On croirait voir renaître les vieilles castes égyptiennes. Les Opitz, les Fleming, les Tscherning, les Rist, les Harsdörffer s'écrieraient volontiers, comme les beaux-esprits ridiculisés par Molière :

« Nul ne *fera des vers* hors nous et nos amis. »

Les savants, les poètes, les magistrats, les hommes d'État ont horreur de la publicité. Le contrôle du peuple, ce grand et suprême critique, étant écarté, il ne reste que la critique de coterie, l'encensement et le dénigrement systématiques. L'esprit de parti prend la place des lois éternelles de l'art et du bon sens.

Sur tout ce monde marqué de l'étiquette officielle s'étend un vernis d'érudition froide et de science malvenue. Le peuple ne participe par aucun côté à cette fausse et stérile culture de l'esprit, et il reste complètement étranger aux œuvres qu'elle produit.

La poésie, avons-nous dit, est devenue un métier que l'on apprend, un passe-temps ou un gagne-pain. La Muse ne connaît point ces poètes-là, elle ne les a pas touchés de son aile, loin de les avoir baisés au front : « Ils sont assis, dit Winckel, dans la cuisine du Parnasse et se régalent des fumets du rôti. » Leur inspiratrice, c'est la nécessité, la commande officielle. Aussi chercherions-nous en vain, dans les monceaux de poésie dont cette période est encombrée, l'expression naturelle et spontanée du sentiment, un de ces cris sincères échappés à l'âme sous l'étreinte d'une passion violente, une pensée à la fois originale dans sa conception et simple dans sa forme, ce qui, en un mot, constitue la vraie poésie. Que dis-je ? Ces poètes n'ont pas de pensées à eux : tout chez eux est d'emprunt et d'imitation. Le vide des pensées et des sentiments personnels est dissimulé sous un amas d'allégories froides et de métaphores insipides, empruntées à la mythologie des Grecs et des Romains.

Mais nous déplorons ici le moindre des malheurs qui accablèrent, au XVII[e] siècle, les lettres, la poésie et l'éloquence. Si la poésie, défendue et développée par un grand nombre de talents dévoués au sentiment national, fut froide, guindée et pauvre d'inspiration, elle resta du moins à l'abri de la corruption générale du langage. Elle avait perdu la vieille tradition nationale ; de populaire elle était devenue savante ; il y avait dans ses représentants plus de pédantisme que de don naturel ; mais du moins elle avait trouvé une forme nouvelle sous la plume savante du réformateur Opitz, le législateur du Parnasse allemand. Son inspiration est pauvre ; mais, doué d'un esprit solide, d'une intelligence lumineuse, d'un talent rare et quelquefois exquis, il fait des vers d'un style correct et pur. Aussi, on ne s'aperçoit pas, en lisant ses œuvres et celles des autres poètes des deux écoles de Silésie qui le reconnaissent pour maître, de la profonde dégradation de la langue allemande. La langue poétique, si elle n'était ni simple ni naturelle, était du moins sévèrement correcte. Elle était savante et non barbare. Les écoles et les sociétés littéraires, qui manquèrent le but qu'elles s'étaient proposé et dont les efforts aboutirent si facilement au ridicule, eurent du moins l'inappréciable mérite de sauvegarder la pureté de la langue poétique, en la dérobant aux influences dangereuses de l'invasion étrangère.

CHAPITRE II.

La prose allemande au XVII[e] siècle.

Pendant que la poésie, devenue le privilège exclusif des savants, était réglée par eux et assujettie à des lois nouvelles de rhythme et de composition, la prose dégénérait de plus en plus et marchait d'un pas rapide vers une irrémédiable corruption. Elle devenait une langue tantôt froide et sèche, tantôt affectée et ampoulée. Mais son plus grand vice était d'être déparée et déformée par un insupportable mélange de mots étrangers. Ainsi défigurée, ce n'était plus la langue allemande, mais un composé grotesque d'éléments divers, ce que les Allemands appellent *die Sprachmengerei*.

On sait comment la guerre de Trente ans, commencée par les Allemands, fut continuée par les étrangers ; comment, de guerre allemande au début, elle devint guerre européenne. Ce ne sont plus les princes allemands qui revendiquent en face de l'empereur des privilèges religieux ou politiques, et mettent leur épée au service de la doctrine nouvelle ; ce sont les puissances européennes qui se posent en adversaires de l'envahissante maison d'Autriche. La Suède, le Danemark, la France embrassent successivement la cause des princes protestants et jettent leurs armées sur la terre allemande. Les guerriers allemands sont bientôt en sous-ordre : l'étranger se bat pour eux. L'Empire, lui aussi, se défend par l'étranger et appelle à son secours l'Espagne et l'Italie. Les rois des Welches envoient leurs soldats chercher fortune dans la grande guerre allemande.

Cette invasion de peuples qui s'entrechoquent sur le sol alle-

mand amène un mélange confus de langues étrangères et de mœurs corrompues, un état social qui touche de près à la barbarie, et exerce dans le domaine de la langue d'effrayants ravages. La vigoureuse impulsion donnée par Luther est arrêtée ; sa langue forte et saine, qui était devenue la langue nationale moderne, *die Neuhochdeutsche Sprache*, fait place à un véritable jargon. Les princes, les grands, les savants ne parlent plus leur langue ; les journalistes parlent plus latin et français qu'allemand. Le peuple, sans culture et sans appui, est impuissant à arrêter le mal et suit le mouvement qui emporte les esprits. De tous côtés la consigne est forcée et les barrières brisées par le torrent de l'invasion. La corruption du langage devint telle que l'on peut dire en toute vérité que la langue allemande était anéantie. Voici ce que dit Leibnitz dans ses *Idées sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande* (Unvorgreifliche Gedanken betreffend die Ausübung und Verbesserung der teutschen Sprache) : « Pendant le siècle de la Réforme, on parlait une langue allemande assez pure, sauf quelques mots italiens et espagnols qui s'étaient glissés dans notre langue par l'influence de la Cour impériale et de quelques domestiques venus de l'étranger. Mais lorsque la guerre de Trente ans fut déchaînée, l'Allemagne fut submergée par un flot de peuples étrangers mêlés au peuple allemand ; et la dévastation et le pillage s'attaquèrent à notre langue autant qu'à nos biens. Les pièces officielles de l'Empire sont remplies de mots et d'expressions que nos ancêtres auraient rougi d'employer. La paix de Munster et le traité des Pyrénées ont consacré la prépondérance de la France, non-seulement de sa politique, mais de sa langue. La France est devenue le modèle de toute élégance. Nos jeunes gens, nos jeunes seigneurs même ne connaissaient plus leur patrie, et trouvaient que chez les Français tout était admirable. Aussi, non-seulement ils ont méprisé leur patrie chez les étrangers, mais ils ont aidé à la faire mépriser. Cette ignorance de leur pays leur faisait prendre en dégoût la langue et les mœurs

allemandes, dégoût que n'a point fait disparaître le développement de l'âge et de l'esprit. Et comme la plupart de ces jeunes gens obtenaient dans la suite la considération et les fonctions élevées, non point grâce à leurs bonnes qualités, mais grâce à leur naissance et à leurs richesses, ces hommes francophiles, qui ont gouverné longtemps l'Allemagne, l'ont rendue sujette, sinon de la puissance, du moins de la mode française.»

C'est en effet vers la France que les Allemands, avides de beau langage comme de belles manières, désolés de l'état de leur patrie et de leur littérature, tournaient leurs regards pour y chercher des modèles. La France avait à leur offrir les œuvres de son grand siècle naissant, œuvres qui se recommandaient précisément par les qualités opposées au mauvais goût qui régnait alors en Allemagne : la haute et saine raison, la noblesse et la grandeur des pensées alliées à la noblesse et à la pureté du style, la beauté de la forme unie au naturel. L'introduction du Calvinisme dans plusieurs provinces allemandes, l'émigration des protestants français chassés par la révocation de l'édit de Nantes, le séjour prolongé des troupes françaises sur le sol allemand, les voyages des savants en France, enfin l'influence politique de la France qui continue à s'exercer après la paix de Westphalie, telles sont les causes principales de l'influence immense exercée par la langue et la littérature françaises sur la langue et la littérature allemandes.

Les causes qui firent périr la nationalité de la langue allemande sont, non point dans la langue elle-même, mais dans le temps et dans les circonstances, surtout dans l'état social de l'Allemagne. La séparation complète des classes rendait impossible tout lien entre les esprits, qui ne pouvaient plus se rencontrer sur le terrain commun de la langue et de la littérature pour lutter contre l'invasion de l'élément étranger. Même avant la guerre, l'esprit national avait souffert de mortelles atteintes. Les princes étaient les ennemis du peuple. Les savants et les lettrés enfermaient leur esprit dans des formules vagues et pédantesques.

Ou bien encore, après avoir voyagé hors de leur pays, ils rapportaient en y rentrant un esprit d'imitation étrangère qui gagnait toutes les classes et qui a amené la ruine du peuple, de la langue et de la littérature. Les écoles n'étaient plus fréquentées; ou du moins la jeunesse n'en retirait qu'une érudition stérile, un esprit étroit, desséché par d'inutiles et mesquines discussions théologiques, propres seulement à arrêter la marche des idées et à étouffer le sentiment libéral qui seul peut assurer le progrès de la science.

Il n'y a plus de langue commune. La langue est devenue en quelque sorte un trait particulier de chaque corporation. Chaque classe a son langage qui la distingue des autres, comme elle a ses droits et ses privilèges. L'aristocratie parle français, surtout depuis la paix de Westphalie. L'idiome des classes lettrées françaises, introduit par l'usage des cours et par la diplomatie, pénètre de plus en plus dans les classes élevées de la société allemande.

Il y a cependant un coin de la vie sociale où s'est réfugiée la langue nationale ; c'est la classe bourgeoise. Les artisans et les gens de métier, qui sont restés quelque peu fidèles à l'ancienne tradition, parlent encore la vieille langue allemande en lui conservant une pureté relative. Dans cette région, étrangère à l'érudition pédante des humanistes et à l'affectation de beau langage propre à la noblesse, sur ce terrain de la vie pratique fut conservé le germe précieux de la langue allemande moderne. Elle se développa à l'écart et devint, entre les mains de quelques rares écrivains trop méconnus, un instrument souple dont il se servirent pour faire la peinture fidèle de la vie des bourgeois et des artisans.

Il y a donc trois degrés de culture correspondant à ces trois classes, la noblesse, les lettrés, la bourgeoisie et le peuple. Les classes n'ayant pas de langue commune, ne se pénètrent en aucune manière. Cet isolement respectif des différents états produit d'autre part d'étranges confusions et de grotesques

amalgames. Lorsque le savant latinisé du XVII[e] siècle quitte son cabinet et ses in-folios pour descendre des hauteurs de l'érudition dans les régions de la vie ordinaire, il ne peut dire trois mots de suite sans intercaler un mot latin ; d'autre part, n'étant pas assez homme du monde pour savoir parler français, il compose ainsi un allemand corrompu et latinisé, qui devient le langage des cercles érudits. Quand le bourgeois au contraire veut s'élever au-dessus de son rang et trancher de l'homme de condition, il ne trouve rien de mieux que d'assaisonner son langage des bribes de français qu'il a ramassées çà et là. Ce Georges Dandin germanique croit se donner un vernis de bonne compagnie en se drapant dans ces misérables lambeaux grossièrement adaptés.

Quelques esprits sérieux s'efforcèrent de chercher un remède à ce mal profond. Des poètes, des écrivains patriotes se plaignent dans d'amères satires de cet avilissement où est tombée la belle langue maternelle, chassée de son domaine par l'élément étranger. Ils gémissent sur le déplorable engoûment des esprits. Ils attaquent la Gallomanie par le ridicule, et ils essaient de faire voir tout ce qu'il y a de sottise dans cette plate imitation du langage français, italien ou espagnol.

Frédéric de Logau consacre quelques-unes de ses spirituelles épigrammes à combattre cette fâcheuse tendance. « Le pays allemand est pauvre, dit-il ; la langue en sait quelque chose, elle qui est aujourd'hui si maigre et si pauvre qu'il faut lui apporter de France ou des bords du Tibre ce dont elle a besoin... L'Èbre envoie aussi son tribut. Le reste, on le prend comme il vient, à mesure qu'il se produit. Les Muses, par l'intermédiaire de poètes bien inspirés, ont fait que l'Allemagne pût parler bien gentiment (*artlich*). Mais le dieu Mars a ruiné leur ouvrage, et grâce à lui l'Allemagne est appauvrie et ruinée. Voilà d'où vient cette langue bariolée. » (Sinngedichte I, 3, 57.)

Johann Fabricius, dans la préface de son livre, *Le miroir de la vie humaine*, se plaint en ces termes sur le même sujet : « Notre langue allemande n'est cependant pas aussi pauvre et aussi

délabrée que nous la font certains savants crottés, qui la bariolent de pièces françaises et italiennes. Ils ne peuvent écrire la moindre petite lettre qui ne soit farcie de mots étrangers, et si l'on veut les comprendre, il faut être versé dans presque toutes les langues de la chrétienté ; et cela à la grande honte et au grand détriment de notre langue allemande, qui possède en elle-même tant de perfection, qu'elle peut très-bien exprimer et faire comprendre clairement toutes les idées sans recourir à d'autres langues. »

Lauremberg, de tous les poètes satiriques de ce temps le plus agréable et le plus original, attaque à son tour très-énergiquement, dans ses quatre poèmes plaisants écrits en bas-allemand, cette déplorable manie d'imitation et d'emprunt. Les titres seuls de ses poésies indiquent assez son intention : 1° « De la conduite et des manières dépravées des hommes d'aujourd'hui. » (*Von der Mynschen itzigen verdorvenen Wandel und Maneeren*) ; 2° « De l'habillement à la mode » (*Von Alemodischer Kleder-Dracht*) ; 3° « Du mélange confus introduit dans la langue et les titres » (*Von vermengen der Sprache unde Tituln*) ; 4° « De la poésie et de la rime » (*Von Poesie unde Rym-Gedichten*). La première de ces satires est un tableau animé et spirituel des mœurs de toutes les classes de la société. Dans la troisième, il s'élève avec un sentiment de nationalité blessée contre la corruption de la langue par l'introduction des mots étrangers. « Que l'on emprunte les habits de l'étranger, dit-il, et qu'on les taille à la française, cela ne tire pas à conséquence. Si on voit une femme avec une robe étrangère, on sait toujours que c'est une robe de femme. Mais quand on entend la langue mêlée que l'on parle aujourd'hui, on ne sait plus ce qu'on en doit penser. La langue allemande a fait naufrage ; la française lui a coupé le nez et lui a recollé le sien à sa place. Les vieux Allemands de la Basse-Saxe parlaient comme leurs ancêtres : chez eux on appelait droit ce qui est équitable, et tortu ce qui n'était pas droit. Aujourd'hui, une fille de joie s'appelle une « courtisane », un

domestique, un « page ». Ceux qui volaient, on les appelait des voleurs et on les pendait ; aujourd'hui, voler s'appelle « soutirer adroitement » ; se sauver, c'est se « retirer » (retiriren), et un lâche est un « couillon » (ein Schlingel heisst ein Cujon). Autrefois, si l'on avait dit aux jeunes filles : « Bonjour, belle dame », elles se seraient retournées et auraient certainement répondu : « A quoi penses-tu, quelle est cette lubie, baudet grisonnant ? Ne sais-tu pas, fainéant, comment je m'appelle ? Mon nom est Annemiken, ou Grete ; je ne suis pas une *dame;* ta mère, oui, était quelque chose comme cela. » Tous veulent être appelés Monsieur, jusqu'aux charretiers, aux palefreniers et aux coiffeurs. » Tel est le résumé de ce poème animé d'une verve comique et agrémenté d'anecdotes, parmi lesquelles je citerai la suivante.

Lauremberg raconte le tour plaisant joué par un cuisinier à son maître, l'intendant de la maison. Celui-ci, voulant régaler ses amis, commande à son cuisinier « un potage à la Française » et lui donne ses ordres dans ce langage bariolé :

« Mach mir ein gut *Potage*, mit alle *appertenence*,
« Wie man es *à la cour dressiren* pflegt *en France*,
« *A la nouvelle mode*, du solt *incontinent*
« Für dieses dein *travail* haben ein gut *présent*. »

Le cuisinier confectionne un potage semblable au langage de son maître, entasse pêle-mêle dans la marmite tout ce qui lui tombe sous la main : herbes, choux, groseilles, poivre, sucre, etc., ce qui donne une affreuse bouillie dont le diable n'aurait pas mangé. Son maître, furieux, l'interpelle sévèrement au sujet de ce potage d'un nouveau genre. Le cuisinier répond : « Maître, j'ai composé votre potage d'après votre manière de parler. Vous m'avez donné vos ordres en un langage d'arlequin (verplümpert) fait de français, de grec et de latin. Tous ces éléments divers se comportent mal ensemble. Il en est de même de la soupe. Quand vous voudrez manger une bonne soupe, parlez allemand, et ne salissez pas notre langue avec des mots français. »

Logau, que nous avons déjà cité, revient sans cesse sur ce point. Il lance à ses compatriotes cette sévère apostrophe : « Les laquais portent la livrée de leur maître. Est-il donc vrai que la France soit le maître et l'Allemagne le valet? Libre Allemand, ne rougis-tu pas de ramper ainsi avec bassesse? » Il n'est pas tendre pour son pays, ce poète patriote. Ce qui excite son indignation au plus haut degré, c'est que ce n'est pas seulement la langue qui est ainsi tombée en décadence et dégradée par l'invasion étrangère ; les mœurs aussi ont reçu de graves atteintes. Il nous serait difficile de flétrir les mœurs de l'Allemagne du XVII[e] siècle avec plus de sévérité que ce poète allemand. « Les Allemands ne sont plus des hommes, ils font tout comme les enfants, qui, lorsqu'ils voient quelque chose de nouveau, le font étourdiment et s'obstinent à l'imiter. »

Die Deutschen sind nicht Männisch mehr, thun Kindern alles nach,
Die, wann sie etwas neues sehen, thun töblich, thum und zach.
Sinnged. III, 2, Zugabe 165.

« Habits à la mode, mœurs à la mode : le dehors est l'image de l'intérieur. »

A la mode Kleider, Alamode-Sinnen:
Wie sichs wandelt aussen, wandelt sichs auch innen.
II, Zugabe, 177.

« Que des hommes se changent en loups, cela n'a rien de si incroyable, ne voit-on pas des Allemands devenir Français? »

Dass aus Menschen werden Wölffe, bringt zu glauben nicht beschwerden;
Siht man nicht, das auss den Deutschen diser zeit Franzosen werden?
III, 2, Zugabe 200.

« L'Allemagne des anciens temps, dit-il encore, était un état où régnait la droiture et la probité ; aujourd'hui c'est le refuge des vices, de la honte et de l'infamie, et de ce que tous les autres peuples jettent aux balayures. » (Sinnged. I, 6, 18). L'Alle-

magne vivant des balayures des autres peuples ! Le mot est cruellement dur ; il est presque vrai.

On ne se borna pas à ces protestations individuelles. Des sociétés s'organisèrent pour résister au torrent envahisseur et sauver la pureté de la langue allemande menacée. Les deux plus célèbres sont : la *Société Fructifère* ou *Ordre du Palmier* (« die Fruchtbringende Gesellschaft oder Der Palmenorden ») et la *Société des bergers de la Pegnitz* (« Gesellschaft der Hirten an der Peignitz » oder « des Gekronten Hirten und Blumenordens. ») Ces sociétés, fondées par des princes et par des savants, des poètes et des écrivains de talent, se proposaient toutes pour but principal « de conserver la pureté de la langue allemande et de l'enrichir de son propre fonds, en la développant sans les secours des langues étrangères. » Tel est du moins le programme de la *Fructifère*, qui serait le modèle de toutes les autres.

Mais les sociétés eurent, dans le domaine de la prose, aussi peu de succès que les individus. Un fait bien frappant et qui atteste combien le mal était grand et l'habitude profondément enracinée, c'est que les membres mêmes de la *Fructifère* étaient les premiers, en dehors de la société et dans leurs affaires privées, dans leurs conversations et dans leurs lettres, à employer la langue mêlée, le langage à la mode. Ces princes et ces gentilshommes ne pouvaient se résigner à renoncer à ce qui passait alors pour le beau langage. Mieux encore, les mêmes hommes qui, en poésie, parlaient une langue pure et sévèrement correcte, retombaient, quand ils écrivaient en prose, dans le jargon prétentieux des beaux-esprits. Philippe de Zesen seul, avec quelques autres, s'attache avec un zèle louable, mais exagéré, à écrire en prose avec la même pureté qu'en vers. Il est vrai qu'il est tombé dans un purisme ridicule, dont se sont moqués les satiriques du temps, Moscherosch entr'autres, Schupp et Grimmelshausen.

La transformation d'une langue ne se fait pas au gré de quelques savants isolés, mais sous l'empire de circonstances géné-

rales qui agissent fatalement et modifient le caractère même du peuple. Les Opitz, les Fleming, les Harsdörffer pouvaient bien se faire une langue à eux ; mais ils ne pouvaient refaire la langue du peuple allemand. Ce n'était point par des règlements qu'on pouvait guérir le mal. Il fallait d'autres génies pour renouer la tradition interrompue et tendre la main à Luther par-dessus le désert du XVII[e] siècle.

Le mauvais goût a envahi tous les genres en prose. La prose didactique surtout est entachée de néologisme et bariolée de mots latins et français. Non seulement les expressions sont étrangères, la construction des phrases n'a rien d'allemand. Cette prose didactique du XVII[e] siècle ressemble assez, et l'on peut par là s'en faire une juste idée, à la langue des philosophes allemands modernes, langue barbare et cosmopolite, toute barbouillée de grec et de latin, ou encore à la langue du journalisme actuel, possédé de la fureur *à la mode* de germaniser les mots français. La prose historique, quoique tombée moins bas peut-être et pouvant offrir quelques œuvres écrites dans une langue relativement pure, est loin de la perfection du siècle précédent. Elle est entachée du vice commun, la lourdeur et la barbarie du style.

Ce qui caractérise donc la littérature de cette période, c'est l'imitation, si sévèrement stigmatisée par les Logau et les Lauremberg. On imite la forme, on emprunte le fond. Cette absence d'indépendance et d'originalité va jusqu'à la servilité la plus honteuse. L'esprit allemand ne vit plus de sa vie propre. Il est courbé, discipliné sous la domination étrangère, française surtout. L'Allemagne est tributaire de l'Europe latine. Les historiens allemands de la littérature allemande insistent tous avec amertume sur cette déplorable décadence de l'esprit national. C'est un lieu commun de la critique littéraire. « Alors, dit Vilmar, vint l'imitation servile, et par là même ridicule, des mœurs et des usages français, de la langue française, du ton français ; alors vint le *siècle à la mode* (« das à la mode Zeital-

ter »), comme l'ont appelé, pour le flétrir, certains écrivains contemporains, atteints eux-mêmes de la manie régnante ; le siècle à la mode, avec ses expressions étranges et roides, ses compliments aventureux, son jargon inouï, en un mot, le siècle allemand-français (das Deutschfranzosentum). » (Vilmar, l, c. p. 280).

Le roman est le seul genre littéraire qui soit arrivé à se frayer une voie indépendante et qui ait échappé, après l'avoir subi, à l'esclavage commun. Il a fini par se soustraire, non seulement à la domination étrangère, mais encore à la réglementation étroite et gênante dans laquelle les écoles et les sociétés littéraires prétendaient enfermer la poésie et toutes les œuvres d'imagination. Le roman échappe à l'étreinte de cette érudition fausse et antinationale. Il n'est pas né en Allemagne ; mais apporté de l'étranger, il a revêtu, seul de tous les genres, un caractère allemand et populaire ; il s'est naturalisé. Je parle ici du roman d'aventures, qui, importé d'Espagne, s'est transformé, sous la plume de Grimmelshausen, en roman national. C'est ce qui fait l'importance et le mérite exceptionnels du *Simplicissimus*, l'œuvre qui, sous le rapport du fond et du style, fait peut-être le plus d'honneur à la littérature allemande du XVII[e] siècle. Je ne crains pas de dire, avec un de ses admirateurs, M. Bobertag, qu'au milieu de ce désert littéraire, le *Simplicissimus* est une fraîche oasis (1). On se ralliera sans peine à cette appréciation flatteuse, si l'on jette un coup d'œil rapide sur l'état du roman allemand au XVII[e] siècle.

(1) Ueber Grimmelshausens Simplicianische Schriften, p. 26.

CHAPITRE III.

Le roman allemand au XVII[e] siècle

I. — LE ROMAN DE CHEVALERIE.

Lorsqu'un peuple prend possession de lui-même, lorsqu'il sort de la période de l'enfance pour prendre place dans le monde, il cherche à fixer dans sa mémoire les grands événements qui sont comme la base et le fondement de son existence. La forme que l'instinct populaire, traduit par de hautes intelligences, donne au récit traditionnel est presque toujours la forme épique. Pour le peuple, en effet, l'épopée est la forme nécessaire de la poésie ; elle domine et absorbe toutes les autres Tout ce que le peuple allemand savait de son histoire, tout ce qu'il pensait, tont ce qu'il sentait, trouvait son expression dans l'épopée. Cette prédominance de la forme épique dans la tradition populaire en Allemagne, cette formation lente et graduelle de la légende, qui aboutit à la superbe et magnifique épopée des *Nibelungen*, a pour cause première, je crois, l'unité intellectuelle et morale de la nation allemande. Chez un peuple qui n'a qu'une même foi, il se forme un fond de croyances qui infailliblement s'incarnent dans une légende, et l'épopée devient le trésor commun, le patrimoine poétique du peuple. Dans ce vaste récit des premiers âges sont renfermés ses idées, ses sentiments, ses souvenirs, ses aspirations, son histoire ou, si l'on veut, son premier roman.

L'épopée populaire (*das Volksepos*), telle fut nécessairement pour les Allemands comme pour les Grecs, la première forme sous laquelle apparut la littérature d'imagination. Puis, par une évolution inévitable, les légendes populaires, réunies en faisceau dans l'épopée, se dispersent et se perdent. Le peuple, dépositaire et gardien du trésor national, se laisse peu à peu déposséder par des individualités poétiques. Ces nouveaux poètes chantent, non plus les héros de la légende, mais les héros de leur imagination personnelle. Ce n'est plus la tradition qui les impose, c'est le génie isolé qui les crée et les façonne à son gré. C'est ainsi que les antiques légendes persistèrent dans le souvenir du peuple allemand ; mais la poésie quitta le peuple pour se réfugier dans les châteaux. A l'épopée populaire des *Nibelungen*, poésie sombre et farouche, succèdent les épopées savantes, lumineuses et réfléchies de *Parcival*, de *Guillaume d'Orange*, *Fleur et Blanchefleur*, les légendes d'*Arthur*, *Titurel*, *Tristan et Iseult*, *Lohengrin*, *Lancelot*, etc.

Cette poésie nouvelle, la poésie chevaleresque, après avoir brillé d'un vif éclat pendant deux siècles, disparaît à son tour. Au XVII^e^ siècle, elle était depuis longtemps morte et oubliée. Depuis longtemps le peuple ne lisait plus les vieilles légendes poétiques dans lesquelles se perdait son histoire, et le poème du Saint-Graal, comme celui des Nibelungen, lui étaient devenus complètement étrangers.

Cependant si, au XVII^e^ siècle, la forme poétique de ces légendes n'avait plus d'attraits pour les esprits violemment remués par les idées de la Réforme, le fond même avait conservé quelque chose de son prestige. Le peuple aime toujours les récits d'aventures extraordinaires. La forme devait changer selon le progrès des mœurs et des idées, mais la nature même de ces récits devait toujours captiver l'imagination. Aussi l'épopée chevaleresque ne disparut point du domaine de la fiction littéraire ; seulement elle revêtit une forme plus large et plus commode. Rééditée en prose, elle devint le *roman de chevalerie*, dégradation de l'épopée.

Toutefois cette transformation ne s'opéra point sur le sol de l'Allemagne ; le roman de chevalerie, qui aurait dû sortir spontanément de l'épopée chevaleresque, n'est pas un produit allemand. Le roman, pris dans le sens large et historique du mot, c'est-à-dire, le récit en prose des amours et des aventures de personnages historiques ou imaginaires, est absolument étranger à l'Allemagne. Si, au XVII^e^ siècle, il commence à apparaître, c'est l'influence étrangère qui en provoque l'avénement.

Ce genre, qui a pris naissance et s'est développé chez les peuples d'origine latine, comme son nom l'indique, n'apparaît en Allemagne qu'à la fin du XVI^e^ siècle, et il y apparaît comme un étranger, qui gardera longtemps son caractère exotique et revêtira difficilement le costume national de son pays d'adoption. Pas plus que les autres genres littéraires au XVII^e^ siècle, le récit en prose ne s'est développé dans le sens du caractère national. Nous avons vu comment les poètes de l'école de Silésie ont à dessein abandonné les sources antiques, comment ils ont négligé de renouer la tradition perdue et ont préféré introduire dans la poésie la nouveauté des idées et de la forme. Imitant l'antiquité classique et les littératures voisines, ils ont porté le dernier coup à la poésie nationale qui se mourait. Pour la fiction en prose, on suivit la même voie, celle de l'imitation. Il y avait une tradition. Mais les classes lettrées n'avaient que faire des contes populaires *d'Eulenspiegel* et du docteur *Faust*, ni même des romans bourgeois de Wickram. Il leur fallait, à côté de la poésie savante, le roman savant, à grands personnages, plein d'intrigues et d'aventures, tel que le composaient en France La Calprenède et Scudéry.

Comme le sol littéraire de l'Allemagne, rendu stérile par l'action desséchante du pédantisme et du formalisme vide, resta quelque temps sans produire, même une œuvre d'imitation, il fallut satisfaire la curiosité du monde avide de lecture au moyen de traductions. On se tourna donc vers l'étranger, vers la France surtout, et l'on fit appel aux héros de ses romans de chevalerie.

Le premier de tous ces héros qui sortirent du domaine de la chevalerie mourante pour s'introniser fièrement dans la littérature moderne, fut l'illustre *Amadis*, *l'Amadis de Gaule*. Bien peigné, parfumé, poudré, avec ses manchettes à la mode et ses élégants caprices, il fit dans les salons et les boudoirs de la société allemande une entrée triomphale et y remporta d'éclatants succès. De tous les romans de chevalerie, c'est celui qui a conservé le plus longtemps sa vogue et qui a exercé sur le ton et la forme des romans allemands qui lui ont succédé, la plus puissante influence.

Grimmelshausen, dans son histoire de la *Vagabonde Courage*, constate cet étonnant succès d'Amadis, et il en parle comme d'un livre beaucoup lu. C'était comme le trésor du beau langage, où l'on puisait les éléments de la conversation galante. M^me^ Courage raconte qu'on lui a mis ce livre entre les mains pour « qu'elle puisse en tirer un recueil de compliments à l'usage du beau monde, *um Complimenten darauss zu ergreifen.* »

Cette influence exercée par *Amadis* sur les compositeurs de romans allemands a été pernicieuse. Lorsque l'*Amadis* Gaulois n'a plus suffi à défrayer les lecteurs avides, on leur a fabriqué sur le même patron des Amadis allemands. Il va sans dire qu'on s'est évertué à reproduire scrupuleusement les défauts du modèle. On retrouve, en effet, dans tous les romans héroïques du XVII^e^ siècle, les quatre éléments constitutifs d'*Amadis*: 1° les aventures chevaleresques ; 2° la conversation des gens de cour et de noblesse, partie essentielle et d'un prix infini pour les lecteurs du temps qui se mettaient à l'école du beau langage ; 3° les aventures amoureuses plus ou moins sensuelles, destinées à satisfaire les passions aussi bien que l'esprit d'un public raffiné ; 4° enfin les enchantements et tout ce qui peut alimenter la superstition, l'amour du merveilleux et le besoin de sensations extraordinaires. De plus, depuis l'apparition d'*Amadis*, la longueur devient la qualité du roman allemand. Aussi la brièveté relative du *Simplicissimus* n'est pas un de ses moindres

mérites. Savoir se borner a été de tout temps une qualité sérieuse. Au XVII[e] siècle, savoir se borner, c'était ne pas savoir écrire.

A la suite d'*Amadis*, toute la bibliothèque de Don Quichotte avait été transportée en Allemagne, sans y faire naître toutefois le délire chevaleresque du héros espagnol. Depuis longtemps cette noble maladie n'avait plus de prise sur les âmes allemandes. La guerre de Trente ans devait susciter plus d'aventuriers que de héros, plus de Simplicissimus que de Don Quichottes.

Les pédants de Weimar et de Nuremberg, et Grimmelshausen mit parfois le pied dans leur école, condamnaient l'*Amadis de Gaule* au nom de la morale, de la santé du cœur et de l'esprit. Le curé de Don Quichotte, lui aussi, l'avait condamné au feu : « Car, d'après ce que j'ai entendu dire, cet ouvrage est le premier de son espèce qui ait été imprimé en Espagne, et il a servi de modèle à tous les autres. Aussi, en sa qualité de chef d'une secte si nuisible, il doit périr dans les flammes, et je crois que nous pouvons le condamner sans remords. » — « Non, senor, dit le barbier, car moi aussi j'ai entendu dire que c'est le meilleur des livres de ce genre que l'on ait composés ; et il me semble que, puisqu'il s'agit d'une œuvre unique, nous devons l'épargner. » — « Soit, répliqua le curé, accordons-lui momentanément la vie en raison de ce mérite » (1). On aurait dû aussi lui faire grâce en Allemagne, et ne pas faire tomber le lecteur d'*Amadis* en *Aramène*.

L'antique héros dut enfin céder la place à d'autres hôtes accourus en foule de tous les points de l'Europe. De l'Espagne vint *Guzman d'Alfarache* ; de l'Italie accourut *Eramena*, de Biandi ; *Il Caloandro*, de Marini ; l'Angleterre envoya l'*Arcadie* de Sydney ; la France remplaça Amadis délaissé par l'*Astrée* de d'Urfé, l'*Ariane*, de Desmarets, *Sophonisbe*, *l'Africaine*, etc. ; Opitz traduisait l'*Argénis* de John Barcley, et donnait le

(1) Don Quichotte, I[re] partie, chap. VI, traduction Biart.

signal de ce mouvement qui précipitait l'Allemagne vers les œuvres étrangères pour y chercher les modèles et l'inspiration. L'érudition et l'allégorie politique caractérisent déjà ce roman de Barcley, dont on s'empressera d'imiter la manière et le style. Si encore on avait imité son discernement et sa sobriété relative.

Ce fait est important à signaler pour le développement de ce genre de roman qui remplit le XVII[e] siècle, le roman historique, héroïque, politique et galant.

Si l'*Amadis de Gaule* a trouvé grâce devant le conseil qui juge les romans de la bibliothèque de Don Quichotte, les autres épopées chevaleresques sont en revanche condamnées par un jugement sévère prononcé au nom du bon sens : « En vérité, senor curé, dit le chanoine, je trouve pour ma part que ces livres, dits de chevalerie, sont préjudiciables dans les états... Je n'ai jamais pu en lire aucun jusqu'au bout, car tous se ressemblent plus ou moins, et celui-ci ne contient rien de plus que tel autre... Puisqu'il est admis que le but principal de ces livres est de récréer, je ne sais comment ils pourraient l'atteindre, étant pleins d'extravagances comme ils le sont. Les plaisirs que l'âme est capable de ressentir doivent venir de la beauté et de l'harmonie des objets que la vue ou l'imagination lui présente, et ce qui est laid et extravagant ne saurait être agréable. Quelle beauté trouvera-t-on, quelle proportion peut-il y avoir entre les parties et le tout et entre le tout et les parties, dans un livre ou dans une fable où un garçon de seize ans donne un coup d'épée à un géant grand comme une tour, et le coupe en deux comme s'il était de pâte ?..... Et si l'on me répond que ceux qui composent de tels livres les écrivent comme choses fabuleuses et mensongères, et qu'ils ne sont pas obligés de se préoccuper de la délicatesse ni de la vivacité de leurs récits, je dirai, moi, que plus la fable est habile, plus elle paraît vraie, et qu'elle plaît d'autant plus qu'elle paraît vraisemblable et possible... Jusqu'à présent, je n'ai vu nul livre de chevalerie où l'histoire forme un corps entier avec tous ses membres, de

manière que le milieu réponde au commencement, la fin au commencement et au milieu. On les compose, au contraire, de tant de membres, que l'auteur semble avoir voulu créer un monstre ou une chimère plutôt qu'une figure proportionnée... En un mot, leurs auteurs sont étrangers à tout artifice spirituel, et, pour cela, dignes d'être exilés de la chrétienté comme gens inutiles » (1).

Cette sévère condamnation frappe tous les romans allemands du XVII[e] siècle. Ils sont, en effet, tous, ou à peu près, défigurés par les défauts que signale ce chanoine homme d'esprit.

II. — LE ROMAN HÉROÏQUE, POLITIQUE, HISTORIQUE.

La traduction des romans étrangers devait nécessairement amener l'imitation. De ce mélange d'importations étrangères sortirent peu à peu les premiers romans allemands des temps modernes, les *histoires d'amour*, ou les *histoires héroïques*, comme on les appelait aussi. Ce genre, déjà passablement ennuyeux par lui-même, devait, en passant en Allemagne, devenir insupportable. Les savants poètes de la *Fructifère* et de la *Pegnitz* les transformèrent en romans instructifs, les écrasèrent sous le poids de leur érudition et leur firent perdre ainsi le seul agrément qui en relevait la fadeur, la naïveté du récit. Sous prétexte de rendre sérieux les descendants d'Amadis, on les rendit insipides. Le but de l'auteur, disent toutes les préfaces, est d'édifier et d'instruire. Avec la sotte prétention inséparable de la médiocrité, il annonce qu'il a voulu faire oublier la lecture frivole et dangereuse des galanteries pastorales ou chevaleresques, en offrant au lecteur bénévole un sujet à la fois moral,

(2) Don Quichotte, I[re] partie, chap. XLVII, trad. Biart.

instructif et amusant. L'Amadis de Gaule surtout est fort malmené par ces impitoyables réformateurs. C'est un concert de réprobation dans lequel notre Grimmelshausen a donné sa note. Il a écrit, en effet, deux romans dans le goût nouveau, moins longs toutefois et par conséquent moins ennuyeux que ceux de ses contemporains. Dans la préface de l'un de ces deux romans, *Proximus et Limpida*, il fait l'éloge de son livre et prononce la condamnation des romans de chevalerie par la bouche de son ami Sylvander. Celui-ci, pour mettre en fuite tous les chevaliers errants, leur adresse cette foudroyante apostrophe :

« Allons, maintenant disparais, Amadis, et avec toi toutes les fantaisies qui te ressemblent, dont jusqu'à présent le jeune peuple des amoureux se repaissait à son grand dommage. Quand ils lisaient les récits mensongers d'enchantement, ils s'oubliaient eux-mêmes. Non, cette jeunesse ne s'apercevait point qu'elle se nuisait à elle-même, et qu'elle exposait le trésor de sa chasteté à faire naufrage dans la tempête. En méditant sur les aventures amoureuses des chevaliers errants, ils suçaient sans le savoir le poison contagieux... Grimmelshausen te donne ici, ô cœur épris d'un chaste amour, un tout autre livre, par lequel les peines d'amour peuvent être adoucies. »

Birken, dans la préface qu'il a faite pour l'*Aramène* du duc de Brunswick, l'appelle « un jardin dans lequel croissent et mûrissent les fruits de la science, de la politique et de la vertu, au milieu des parterres émaillés de fictions agréables. » Lohenstein, qui a écrit dans un style boursouflé l'insupportable histoire d'*Arminius* ou *Hermann et Thusnelda*, dit que : « l'homme érudit doit ressembler à une colonne Corinthienne : la sagesse et la science sérieuse en sont la base, et la fiction l'ornement supérieur. » Donc le roman doit être instructif. Il doit être une œuvre sérieuse, et se rattacher étroitement au genre didactique. On reconnaît dans cette prétention à la fois naïve et orgueilleuse des romanciers allemands l'influence des romanciers français de la même époque, qui font du roman une encyclopédie savante.

Les théoriciens allemands partageront plus tard cette prédilection pour cette forme d'enseignement, et, après Huet, Roth et Morhof prendront au sérieux et défendront de tout leur pouvoir le caractère instructif du roman.

D'ailleurs, l'instruction du lecteur, qui doit être l'objet principal du roman, consiste, non pas, comme nous l'entendons aujourd'hui, dans l'étude et la connaissance du cœur humain, dans l'analyse des sentiments et des passions. A ce point de vue, le Roman de la Rose et les romans de M^elle^ de Scudéry offrent un certain intérêt psychologique, dont on ne retrouve pas trace dans le roman allemand. Celui-ci en effet sert de cadre aux connaissances pratiques et positives, aux théories scientifiques les plus diverses. Géographie, ethnologie, astrologie, histoire ancienne et contemporaine, intrigues de cour, tout se mêle et s'entasse. Sous ce fatras d'érudition l'intrigue et la donnée même du roman disparaissent. « Il semble, dit Eichendorf, dans son histoire du roman, qu'on entre dans un magasin d'antiquités et d'objets rares, où l'on voit suspendus pêle-mêle, au fil imperceptible d'une histoire d'amour, des éventails chinois, des armes indiennes, des fétiches, des momies et des squelettes d'hommes et d'animaux étranges. L'auteur, ou plutôt le propriétaire de ce musée littéraire, donne ses explications au public avec une solennelle prolixité proportionnée à l'antiquité et à la valeur de chaque objet. On a renouvelé la formule *de omnire scibili et quibusdam aliis*. De longues pièces de vers rimaillées à la diable, des bergeries et des pièces dansantes, des drames entiers sont intercalés dans le récit, le tout dans un style bourré d'épithètes... Le grand art consiste, après avoir promené le lecteur dans ce labyrinthe inextricable d'épisodes enchevêtrés, en le tenant toujours par le fil d'Ariane de la vraisemblance, à le ramener tout étonné à la lumière du jour. » Nous n'ajouterons rien à cette spirituelle critique, sinon que la vogue et le succès de ces livres instructifs et peu amusants suffit à caractériser le goût littéraire de l'époque qui les a produits.

Nous ne citerons que quelques noms ; l'énumération seule de toutes ces œuvres inutiles serait fastidieuse.

Dietrich von der Werner a fait entrer dans son roman de *Diana* les principaux événements et les principaux héros de la guerre de Trente ans. Les personnages apparaissent, vêtus de dominos roses ou noirs ; c'est l'histoire en énigmes.

Ce genre de roman politique, où l'histoire contemporaine est arrangée selon la fantaisie de l'auteur, à la faveur du voile de l'antiquité, a été cultivé par *Anton Ulrich von Braunschweig*. Il enseigne une politique nouvelle et toute négative : chaque Etat cherche sa force dans l'affaiblissement des autres. « Chacun contre tous, et tous contre chacun. » Tel est le principe qui doit assurer l'équilibre européen. Le terrain de l'action est un échiquier diplomatique d'intentions déguisées. Ce sont ces secrets d'Etat qui forment le fond de son immense roman : « *Die durchläuchtigste Syrerin Aramena.* » La « sérénissime Syrienne Aramène, » qui ne contient pas moins de 3882 pages. Les personnages et les événements présents se cachent sous les personnages et les événements du temps des patriarches. Le roman n'est pas seulement politique d'ailleurs, il est aussi religieux et moral, héroïque, mais d'un héroïsme particulier, plus passif qu'actif. La moralité est annoncée dans la préface. « Aramène ouvre, dit l'auteur, une école de patience par le récit de ses persécutions et de ses malheurs. Elle montre le combat du vice et de la vertu, les récompenses et les punitions divines qui suivent la victoire de l'un et de l'autre. » Il faut savoir gré toutefois à l'auteur de nous épargner l'interminable série d'enlèvements, de naufrages et de scènes de piraterie, qui sont les grands moyens dont se servent Scudéry et Buchholtz pour multiplier les aventures à l'infini et allonger démesurément le récit.

Son *Octavia* accuse plus nettement encore la tendance politique. L'histoire romaine, de Claude à Vespasien, tissée d'anecdotes, de drames, de bergeries et de fragments d'épopée, cache

des intrigues de cour et des énigmes politiques que les contemporains eux-mêmes n'ont pas toujours devinées. Les amours d'Octavie, première femme de Néron, avec Tyridate, roi d'Arménie, sont le pivot sur lequel tourne le roman tout entier. L'histoire amoureuse de ce couple est noyée dans un déluge d'événements. Roman politique, roman d'amour, roman religieux tout à la fois, dans lequel l'enchevêtrement des faits et le va-et-vient des personnages sans nombre est encore plus inextricable que dans Aramène. Cependant ce style n'est point surchargé de réflexions philosophiques, d'érudition et de réthorique d'école ; et la langue en est relativement simple et naturelle. L'héroïsme des personnages est, comme dans Aramène, tout entier dans la patience et la résignation. Tout en rendant hommage aux qualités du style, à la sobriété relative, au naturel et à la pureté de la langue, nous ne faisons pas exception pour l'*Octavia* ; nous le rangeons dans la catégorie des romans ennuyeux, malgré le témoignage du plus grand génie de l'Allemagne, Gœthe, qui paraît avoir trouvé quelque plaisir à la lecture de ce livre. Il fait dire, en effet, à son amie, dans *Les confessions d'une belle âme* : « Lorsque je grandis, je lisais, Dieu sait quoi, tout sans discernement. Mais la romaine *Octavie* mérite le prix entre tous. Les persécutions des premiers chrétiens tournées en roman avaient pour moi le plus grand intérêt. »

Philipp von Zesen, après avoir traduit deux romans de M^elle^ de Scudéry, *Ibrahim* et *Sophonisbe*, en composa trois autres : *Assénat*, *Rosamonde* et *Simson*, qui n'ont rien de commun avec les deux premiers. Il en fit de véritables bazars d'antiquités; il se défend du reste contre tout soupçon d'invention. Dans son Assénat (« Assenat, das ist : derselben und Joseph's heilige Staths-Lieb und Lebensgeschicht »), divisé en sept livres, l'histoire de Joseph n'est qu'un prétexte à dissertations emphatiques et ampoulées sur l'histoire ancienne de l'Egypte. Le titre d'ailleurs justifie ces digressions. Zesen fait dans Assénat

un étrange et insupportable abus de la description et de l'érudition.

> S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
> Il me promène après de terrasse en terrasse.

S'il rencontre les obélisques, il nous dit tout ce qu'il en sait et ne nous fait grâce d'aucun détail ; s'il rencontre les pyramides de Memphis, il nous en explique l'architecture et la construction ; les sépultures, les papyrus et les symboles, les hiéroglyphes, rien n'est oublié. C'est un traité anticipé d'Egyptologie. Zesen est le romancier le plus fécond du siècle. Tous ses romans ne méritent peut-être pas de tomber sous la sévère condamnation qui frappe les œuvres du même genre et du même temps ; plus d'un critique allemand protesterait contre une exécution sommaire. Cholevius, l'ami et l'avocat des romanciers de cette époque, fait de Zesen un très grand éloge, dans son essai de réhabilitation des onze romans héroïques, historiques et ennuyeux du XVII^e^ siècle (1). Il demande grâce au moins pour *Rosamonde* (*Die Adriatische Rosemund*). Nous lui reconnaissons pour notre part une grande qualité, celle de n'avoir que trois cents pages. « C'est, dit-il, un tableau de l'âme humaine, et, d'après le sujet, un roman tout moderne, un roman de famille. » Nous l'accordons volontiers, ne pouvant appuyer la contradiction sur nos impressions personnelles. Mais l'accord à peu près unanime des historiens de la littérature allemande, les quelques extraits que Cholévius lui-même nous met sous les yeux, l'aveu arraché par la vérité à ce chaud partisan de Zesen et du genre ennuyeux, nous autorisent à ne pas nous attarder aux distinctions. « Il y a beaucoup de fadaises, dit-il, d'exagérations et de choses inintelligibles.» (« Vieles ist freilich tändelnd, übertrieben, unverständig ».)

(1) Die bedeutendsten Romane des XVII^ten^ Jahrhunderts.

Le style de *Simson* est moins ampoulé et moins prétentieux ; mais on y voit percer déjà la pédanterie insupportable commune à tous les romanciers du temps. Ici ce n'est plus l'architecture égyptienne, mais la mythologie, qui défraye la curiosité du lecteur avide d'enseignement. Pour expliquer les mythes antiques, la philologie d'alors, celle de Zesen en particulier, ne recule devant rien : elle accumule les fantaisies les plus réjouissantes. Un exemple seulement. Les Titans qui entassèrent Pélion et Olympe sur Ossa étaient les descendants de Noë, ceux qui élevèrent la tour de Babel. Atlas était un astronome qui, sur le sommet des montagnes, lisait dans les astres, d'où est venue la légende du géant qui porte le ciel sur ses épaules. Ajoutons à cela des descriptions à satiété, exécutées par cet infatigable virtuose, le manque absolu d'action et de mouvement, des épisodes sans nombre que rien ne rattache au sujet, des réflexions interminables à propos de tout, un style froid et recherché, pédantesque et ridicule ; nous aurons une idée de ces romans et du courage qu'il faut déployer pour en mener la lecture à bonne fin.

C'est à Zesen qu'il faut attribuer en grande partie l'introduction et la naturalisation en Allemagne du roman héroïque d'amour, qui devint alors un genre littéraire. C'est lui qui le premier se rattache directement, par ses traductions de *Sophonisbe* et d'*Ibrahim*, au roman français. D'autre part, il s'annonce par sa *Rosamonde* comme un écrivain personnel et indépendant, le premier représentant en Allemagne de ce genre de romans.

Buchholtz a un peu plus d'invention que Zesen. Cependant sa manière est aussi très étrange. Son roman intitulé : « *Histoire admirable du grand-duc allemand et chrétien Hercule et de la Bohémienne et royale demoiselle Valisca* » (1), n'est pas seulement instructif, qualité indispensable du genre ; c'est en

(1) «Des christlichen deutschen Grossfürsten Hercules und der Bœhmischen Fraülein Valisca Wundergeschichte. »

outre une œuvre de combat : il doit anéantir à jamais les monstruosités fabuleuses des livres d'Amadis. Mais, dans l'ardeur de la lutte, l'auteur tombe lui-même dans ces ridicules peintures de vertus et de vices qui dépassent la nature humaine, d'amitiés héroïques, de batailles gigantesques, d'enlèvements et de sauvetages, qui distinguent les romans d'Amadis. Il veut montrer que la crainte de Dieu est le fondement de toute vaillance et de tout amour, et aussi, ajoute-t-il « que les Allemands sont autre chose que des truies sauvages et des ours mal léchés, dass die Deutschen nicht lauter wilde Saüe und Bären sind. » L'intention est louable et patriotique ; mais l'essai même d'une telle démonstration n'est pas flatteur pour ses compatriotes. Je laisse ici la parole au critique allemand que j'ai déjà cité : « Le surintendant (1), fort bien intentionné du reste, a recouvert son livre d'une couche épaisse de théologie morale, qui n'a rien à faire avec l'amour et la valeur, tels que l'entendait la chevalerie. Quant à la partie patriotique de son dessein, c'est encore une question à résoudre de savoir si un ours sauvage dans les forêts ne serait pas plus adroit et plus poétique que ces grands-ducs héroïques et ces princesses d'une vertu roide et gauche, personnages qui certainement ne sont pas allemands, mais bien des contrefaçons de Français, lourdauds comme des ours (bärenhaft nachgeahmte Franzosen) » (2).

Buchholtz a voulu épurer l'idéal chevaleresque des romans d'Amadis. On ne peut nier qu'il n'ait trop bien réussi dans cette tâche. Seulement, d'Amadis nous retournons avec lui à l'antique chevalerie. Jeunes filles enlevées, délivrées, routes purgées de brigands, aventures sur terre et sur mer, dangers sans nombre dans lesquels les héros tombent sans nécessité, force merveilleuse des personnages même féminins (Valiska accomplit, encore presque

(1) Buchholtz était surintendant et prédicateur de la cour à Brunswick.
(2) Eichendorff, Der deutsche Roman des 18ten Jahrhunderts.

enfant, des prodiges de courage et de force musculaire dont Achille serait incapable), nous retrouvons ici toutes les invraisemblances des légendes héroïques, et la crédulité du lecteur est mise à une rude épreuve. Buchholtz a voulu illustrer les Allemands, et en particulier la dynastie des grands-ducs de Saxe dans la personne d'Hercule. Je ne sais trop si le roman atteint son but. Les grandes familles régnantes n'avaient pas grand chose à gagner à fournir des héros à ces romans invraisemblables, malgré la couleur historique donnée aux événements ; les Allemands du XVII[e] siècle étaient trop loin de ceux du III[e] pour que leurs exploits imaginaires pussent faire un moment illusion.

Mais le triomphe du roman savant est : « *Arminius et Thusnelda* » de Lohenstein. Le char triomphal, chargé de l'érudition du temps, est traîné par l'ardent Pégase, au son éclatant des tambours et des trompettes. Lohenstein réunit dans une immense synthèse toutes les parties de l'érudition éparses dans les autres romans.

Nous trouvons entassé dans son œuvre tout le bagage de ces monstrueux romans : aventures chevaleresques, héroïsme classique, découverte de l'Amérique, politique et raison d'État, géographie, morale, médecine, histoire allégorique (les empereurs de la maison de Habsbourg sont représentés par les ancêtres d'Arminius ou Hermann, l'empereur Léopold par Hermann lui-même), morceaux de poésie, patriotisme, etc. Comme on voit, rien ne manque dans ce bazar littéraire et scientifique bien assorti, dont le contenu ne remplit pas moins de 3076 pages in-quarto.

Les personnages sont intéressants, puisqu'ils ne sont rien moins que l'héroïque libérateur de la Germanie, Hermann, et les autres chefs des tribus germaines ; les faits sont les plus attachants et les plus pathétiques de l'histoire de la conquête Romaine. Mais, par un étrange renversement des lois de l'épopée, ce n'est pas l'auteur qui disparaît derrière les faits et les

personnages, ce sont les faits et les personnages qui disparaissent derrière l'auteur. Ce ne sont pas les habitants des antiques forêts que l'on entend parler, mais une réunion de magistrats et de pédants. Le but principal de Lohenstein est d'établir son érudition et de montrer que personne ne peut sur ce point lui disputer la palme. Histoire ancienne, allemande et romaine, histoire de l'empire et de ses empereurs, histoire naturelle, mœurs des grands personnages de l'antiquité, anecdotes qui les concernent, etc., Lohenstein sait tout et il ne nous fait grâce de rien : il faut que nous ayons la mesure exacte de son vaste savoir. Un exemple. Le prince des Teuctères, Marcomir, joue aux échecs avec Malovend, duc des Marses. Surviennent le duc de Pont, Zeno, et le duc de Thrace, Rhénétalcès. La discussion s'engage sur la question de savoir s'il est convenable pour des princes de se livrer au plaisir du jeu. On conclut par l'affirmative ; on en appelle au témoignage de l'histoire ; on cite Socrate qui jouait aux osselets avec les enfants ; l'austère Caton jouait aux dés ; Démétrius, roi de Macédoine, s'amusait à faire de la sculpture ; Denys-le-jeune faisait des petites voitures et des tables, etc. (1). Les princes sont-ils rassemblés dans une salle, à Deutschburg, où sont douze statues des héros Chérusques, l'un d'eux raconte l'histoire de ces ancêtres d'Hermann, histoire qui n'est autre que celle des Habsbourg dissimulée sous ces noms d'emprunt. Le roman est écrit dans le style recherché, maniéré, constamment élevé et noble de la première école de Silésie. Lohenstein a horreur de la simplicité. Néanmoins il fut, comme Zesen, longtemps admiré, et son roman fut regardé comme un modèle à suivre.

On finit cependant par se fatiguer de ces œuvres déclamatoires et monstrueuses, produites par l'alliance d'une imagination déréglée et d'une science indigeste.

Le roman d'érudition ne cessa point de fleurir. Il se partagea

1. Cholévius, l. c. p. 315.

en plusieurs groupes, différents par le style et par le sujet, mais reliés entre eux par un trait commun : leurs auteurs abandonnent ces sommets élevés de l'érudition à grand fracas, les perspectives lointaines de l'histoire ancienne, le domaine de l'imaginaire, de l'allégorie et de l'invraisemblable, pour redescendre sur le terrain de l'histoire contemporaine et de la réalité. On peut dater de cette tentative les premières origines du roman contemporain.

La transition est marquée par *Ziegler* et son roman intitulé : « *Asiatische Banise, oder blutiges doch muthiges Pegu* » (« *Banise asiatique ou le pays sanglant mais courageux de Pégou.* »), que Gotsched appelle « le meilleur roman allemand » (Kritische Dichtkunst). Le sujet du roman est la catastrophe où s'est abîmé le petit royaume de Pégou. Dans un tissu de descriptions de batailles et de combats sanglants, de pays conquis et reconquis tour à tour, est entrelacée la destinée de plusieurs couples amoureux. Au premier plan est l'histoire merveilleuse de Balacin et de Banise, l'héroïne principale. Dans ce livre, le style de la deuxième école de Silésie brille de son plus vif éclat. Nous y retrouverons donc les exagérations ridicules et les métaphores outrées. Pour me servir du langage alors à la mode, l'auteur souffle à pleins poumons dans la trompette bruyante de l'inspiration épique. Voici comment il débute : « Que l'éclair, la grêle et le tonnerre, instruments de la vengeance céleste, brisent et anéantissent la magnificence de tes tours couvertes d'or, et que la vengeance des dieux dévore tous les possesseurs de la ville qui ont causé la ruine de la maison royale. Si les dieux le voulaient, mes yeux se changeraient en nuages qui enfantent la foudre, et mes larmes en un déluge impitoyable. Je voudrais avoir mille massues, feu d'artifice d'une colère légitime, pour les lancer au cœur du chien maudit et sanguinaire, et certes, je ne le manquerais pas » (1).

(1) Blitz, Donner und Hagel, als die rachenden Werkzeuge des Himmels,

Une autre citation achèvera de nous édifier sur la nature de ce style amphigourique et sur le goût des lecteurs qui en faisaient leurs délices. Voici comment une princesse amoureuse apostrophe, un poignard à la main, le royal amant qui méprise ses charmes : « Vois, impitoyable tyran, ce sang répandu criera éternellement vengeance contre toi, et nuit et jour accusera devant les dieux ton cœur insensible ! Ne te vante pas, ô âme de diamant, que ta princesse t'a aimé jusqu'à la mort et s'est percé le sein à cause de cet amour ; car ce poignard qui va me percer le cœur pénétrera dans ton âme ; il me causera à moi une douleur passagère, et à toi un éternel tourment. Mon spectre sanglant te poursuivra jusqu'aux extrémités du monde ; à toute heure il sera devant tes yeux pour te reprocher ta cruauté. » (1)

Ce style pompeux et boursouflé est exempt cependant de la Sprachmengerei, que Ziegler évite avec autant de soin que Zesen lui-même. Ziegler a une prédilection marquée pour tout ce qui est rude, âpre, cru ; il aime les oppositions et les contrastes tranchants et se plaît à rapprocher les extrêmes. Il pen-

zerschmettere den Pracht deiner goldbedeckten Türme, und die Rache der Götter verzehre alle Besitzer der Stadt, welche den Untergang des königlichen Hauses befördert haben. Walten die Götter! es könnten meine Augen zu Donnerschwangern Wolken und diese meine Thränen grausamen Sündfluten werden, ich wollte mit tausend Keulen, als ein Feuerwerk rechtmässigen Zorns, nach dem Herzen des vermaledeiten Bluthunds zu werfen, und dessen gewiss nicht verfehlen! »

(1) So schaue demnach, unbarmherziger Tyranne, wie dieses verspritzte Blut auf ewig um Rache wider dich schreien und dein unempfindliches Herz Tag und Nacht vor den Göttern verklagen soll. Rühme dich nicht, diamantne Seele, dass dich deine Prinzessin bis in den Tod geliebet, und um dieser Liebe willen ihre Brust durchbohret habe, denn dieser Stich wird mir durchs Herze, dir aber durch die Seele dringen, mir kurze Schmerzen, und dir ewige Qual verschaffen : weil dich mein blutiger Geist auch bis ans Ende der Welt verfolgen, stündlich vor deinen Augen schweben, und dir deine Grausamkeit vorrücken soll.

sait sans doute qu'il fallait de la nouveauté, de l'extraordinaire, en fait d'atrocités et d'affreux spectacles, pour remuer la génération qui avait été témoin des horreurs de la guerre de Trente ans. A lire ce récit d'aventures sanglantes, dominé par l'horrible et monstrueuse figure du sauvage et féroce Chaumigren, on ne peut qu'éprouver un agacement nerveux. Tout autre est la salutaire et patriotique émotion qu'excite dans l'âme du lecteur le récit simple et naïf de Simplicissimus décrivant les scènes de pillage et de massacre dont il a été témoin.

Quant à la vérité des mœurs et des usages, à la couleur locale, Ziegler s'en soucie aussi peu que du naturel du style et de la vérité des caractères. C'est ainsi, par exemple, qu'il décrit la beauté de Banise : « Dans les soleils de ses yeux se jouaient des éclairs qui devaient faire fondre même des cœurs d'acier. Lorsqu'elle tournait seulement ses yeux noirs, tous les cœurs brûlaient nécessairement, et toutes les âmes à qui ils jetaient seulement un regard s'embrasaient d'un vaste incendie. Les cheveux bouclés qui flottaient en se jouant autour de ses tempes, étaient un peu plus foncés que blancs (etwas dunkler als weiss) et servaient à faire des liens pour enlacer un prince dans le filet de l'esclavage. Ses lèvres, qui faisaient la moue autour de sa bouche, faisaient pâlir les plus beaux coraux et couvraient des rangées de dents bien régulières, qui faisaient rentrer dans l'ombre les perles de l'Orient, quoiqu'elle ne les laissât voir que très rarement, soit lorsqu'elle parlait, soit lorsqu'elle riait. Les joues représentaient un paradis agréable, dans lequel les roses et les lis fleurissaient entremêlant leurs beautés, et l'amour semblait se repaître dans ce parterre de roses tendres. Le nez bien planté augmentait de beaucoup encore la proportion et l'harmonie de ce beau visage. Le cou, plutôt long que court, émaillé gentîment par le subtil filet des veines, était, avec la couleur différente de son corps, autant que la décence permettait d'en voir, si admirablement beau, que je ne crois pas que l'hiver le plus froid pût rien enlever à sa rougeur de pourpre, qui se mêlait

agréablement avec la blancheur de neige de son teint. Ses mains bien faites, par leurs doigts délicats et la blancheur de leur peau, invitaient toutes les bouches à les baiser humblement. Je passe sous silence les deux boules de neige, encore moins dois-je penser aux autres parties de son corps qui sont restées cachées à mes yeux indignes, si je ne veux me causer le plus grand des tourments. » Voilà en quel langage s'exprimaient les serviteurs des princes de Pégou. Style à part, cette princesse indienne doit avoir beaucoup de sang européen dans les veines, et Banise ressemble terriblement à Blanchefeur et à toutes les belles dames de la chevalerie française.

Nous ajouterons seulement une réflexion : on voit déjà percer, ce nous semble, dans cette description complaisante d'une contrée lointaine et inconnue, entremêlée d'événements réels, les Robinsonades et les romans historiques. Le succès de Banise prépare celui de Robinson Crusoë.

Avec *Christian Weise* commence une réaction bien plus sérieuse et plus décisive contre le boursouflage et le galimatias de Lohenstein. « Il cherche, dit-il, à dire les choses comme elles sont, naturellement et sans contrainte. » Il descend des hauteurs aériennes où Pégase emporte Lohenstein, et chevauche tout doucement sur la terre. Il quitte le monde des ducs et des héros couronnés pour entrer dans les auberges et visiter les foires populaires. Mais il n'est pas non plus très heureux. Il tombe dans un autre excès non moins opposé au bon goût et à l'art d'écrire. Il reste pédant, quoique d'une manière différente. C'est un savant qui veut faire l'homme simple et sans façon, et qui pour cela s'abaisse et descend jusqu'à l'inconvenance. Sous prétexte d'être naturel, il est trivial et grossier ; la peur d'être ampoulé le fait tomber dans la platitude ; *serpit humi* : il évite les hauteurs pour ramper dans la fange. Leibnitz dit de lui « qu'il ne se fait aucun scrupule de salir un peu trop son langage. »

Ses romans néanmoins ont un caractère religieux et moral

fortement accusé. Il pense « que l'on doit inspirer l'amour de la vertu « *per piam fraudem* » à ce monde moderne, chatouilleux et avide de nouveautés. » Per piam fraudem, c'est-à-dire, par une satire transparente et légère, des exemples intéressants et récréatifs, d'où se dégage une leçon, un enseignement moral. Sa morale n'est plus la théologie abstraite et mystique de Harsdörfer, mais, selon la juste expression de Kurz (*Geschichte der deutsch. Liter.* 3e édit. 2e vol. p. 439). « une bonne morale de ménage, *hausgebackene Moral* »).

Dans ses trois écrits satiriques : *Les trois plus fins* (« Die drei klügsten Leuten »), *Le friand politique* (« Der politische Näscher ») et *Les trois archi-fous* (« Die drei Erznarren »), il représente, sous toutes sortes de métamorphoses, un personnage déjà fort connu avant lui, qu'on désignait sous le nom de *Curiosus*. Ce curieux, ce friand veut, par vanité, et sans autre moyen que son habileté et son adresse, tout apprendre, toucher à tout et trouver partout son profit. Mais il se brûle souvent les doigts, et son intempérante ardeur ne lui permet pas la vraie et solide jouissance des choses de ce monde. Il n'éprouve jamais cette douce satisfaction qui est la récompense de la modération, Cependant, l'homme est né pour être heureux ; oui, mais il ne peut l'être que sous la bienfaisante tutelle de la religion ; aussi, pour donner à l'âme inassouvie de ce curieux déçu le repos et le calme, on l'envoie à l'école de Jésus-Christ.

Tel est le personnage, telle est la tendance morale et la conclusion religieuse des romans de Christian Weise. Il y a là une transition entre le roman de chevalerie, le roman héroïque et le roman de mœurs, le roman humoristique. Dans ce personnage avide de jouissances et tourmenté par une curiosité insatiable, sans trouver jamais la véritable satisfaction de ses désirs, il y a quelque chose de Simplicissimus, et le style de Christian Weise, malgré ses défauts, est un acheminement vers le style si clair et si naturel de Grimmelshausen.

III. — LE ROMAN D'AVENTURES.

Le roman héroïque, sous ses différentes formes, resta en faveur pendant la première moitié du siècle. Mais les esprits se lassèrent de ce genre comme ils s'étaient lassés des romans de chevalerie. Ceux-ci n'avaient jamais eu beaucoup d'intérêt pour le peuple. Ils finirent par perdre la faveur même des classes lettrées. Ces tissus d'aventures merveilleuses et invraisemblables avaient fait leur temps ; elles étaient définitivement condamnées, comme nous l'avons vu, par les plus grands esprits. Il n'y avait plus personne pour prendre la défense d'*Amadis* honni et conspué. Buchholtz et Lohenstein se défendent d'avoir avec lui aucune affinité. Le roman de chevalerie engendra le roman héroïque ; mais celui-ci ressemblait beaucoup trop à son aîné. Aussi, par une inévitable et salutaire réaction, à côté des romans héroïques, dernière ramification de l'épopée chevaleresque, vient de bonne heure se placer un groupe de la même famille, le roman anti-chevaleresque ou la satire de la chevalerie.

Déjà *Hans von Schweinigen* et *Moscherosch* nous offrent une caricature presque effrayante du chevalier errant, devenu à la fois ridicule et malhonnête. La littérature chevaleresque perd sa base en perdant le caractère profondément chrétien où résident la grandeur et la beauté de ses premières épopées. Le superbe et majestueux édifice du moyen-âge s'écroule. La chevalerie devient d'autant plus ridicule qu'elle avait été plus glorieuse et qu'elle avait jeté un plus vif éclat. Il n'en reste plus que la triste apparence et le faux semblant. Les chevaliers sont transformés en cavaliers courtisans, l'amour mystique et désintéressé en galanterie et en amourette, l'honneur en renommée de convention (die Renommisten), la foi en superstition : on croit aux enchantements, à l'astrologie ; la vaillance des anciens

preux a fait place à la forfanterie militaire « de jeunes seigneurs coquins et sots », dont Moscheroch nous fait connaître l'épouvantable catéchisme dans sa célèbre vision, le *Soldatenleben*.

Cette dégradation des caractères ne pouvait manquer de provoquer les protestations irritées d'hommes au cœur généreux, profondément attristés par le spectacle du présent. C'est ce sentiment de tristesse, mêlé de douleur et de colère, qui a donné naissance au roman *humoristique*. Sous le rire sarcastique et l'ironie mordante, l'auteur cache la douleur secrète que lui cause la vue des vices et des misères de l'humanité. L'humour n'est autre chose en effet que la peinture du contraste désolant entre la vulgarité du réel et les aspirations éternelles du cœur humain vers l'idéal. Ce contraste se reflète surtout dans les âmes poétiques et sensibles. L'humour est aussi, cette définition en vaut une autre, la réaction naturelle des âmes fortes et vertueuses contre la maladie du temps.

L'humour ainsi entendu, le plus grand écrivain humoristique est sans contredit Cervantès. Son immortel roman de *Don Quichotte* est une tragi-comédie : c'est la peinture amusante et comique de la mort de la chevalerie. Nous n'avons pas à insister ici sur le caractère et le mérite de cette œuvre grandiose. Nous aurons seulement, quand nous chercherons à apprécier la valeur du *Simplicissimus* patriotiquement exagérée par certains critiques allemands, à protester contre le parallèle audacieux qu'ils n'ont pas craint d'établir entre les deux romans, et à revendiquer l'incontestable supériorité du chef-d'œuvre espagnol sur toutes les œuvres du même genre.

Eh bien ! c'est ce roman humoristique, peinture fidèle et satirique des mœurs dégénérées, qui sera le vrai roman du peuple. Il lui faut aussi ses épopées et ses héros à lui. Or, ses héros, il ne les a point reconnus dans les chevaliers du moyen-âge, perdus dans le lointain du passé et les hauteurs inaccessibles de l'idéal ; il ne les a pas reconnus davantage dans les personnages des romans héroïques et des histoires d'amour, dans les

romans savants de Lohenstein et de Zesen. Ceux-ci, pas plus que ceux-là, ne répondent à aucune réalité vivante et contemporaine. Défigurés par l'invraisemblance, ils n'avaient rien de commun avec la vie réelle et les mœurs du temps. Aussi, si les Céladon et les Amadis ont vite perdu leur popularité, les Aramène, les Hercule et les Thusnelda n'ont jamais joui que de la faveur des gens de condition, des bourgeois anoblis ou aspirant à l'être. Le peuple leur est resté étranger.

La réalité donne un démenti trop éclatant à ces héros imaginaires. La noblesse a perdu son prestige ; elle s'est forcément rapprochée du peuple, qui la voit de près et ne retrouve pas en elle les chevaliers sans peur et sans reproche de ses romans. La bourgeoisie et le peuple, mêlés aux événements, à la réalité, ne peuvent goûter les fades inventions des romans de chevalerie, des bergeries et des romans héroïques. De toutes parts on s'élève contre ce qui est fiction pure, c'est-à-dire, mensonge. De là la nécessité de passer du roman à l'histoire vraie, de la fiction à la vraisemblance, du mensonge historique à la vérité contemporaine. Ce n'est plus le *merveilleux*, mais le *vrai* ou le *vraisemblable* qui doit être l'âme du roman.

Le règne des Amadis est passé, place aux héros du peuple. Par leurs qualités naturelles, leur adresse et leur habileté, ils se font une place au soleil, montent et descendent les degrés de l'échelle sociale, et finissent n'importe comment, après avoir fait parler d'eux : personnages bruyants, remuants et malicieux, tels que les font naître les époques de décadence et de transformation. Ceux-là du moins se meuvent dans le monde de la réalité journalière.

Ce n'est pas que le peuple ait perdu le goût des récits d'actions et d'aventures extraordinaires. Mais il veut que le fond de ces aventures appartienne à la vie réelle. La déesse *Aventure* reste la muse du XVII^e^ siècle, comme elle a été celle du XII^e^ et du XIII^e^; mais elle change de forme. Après avoir été au moyen-âge l'aventure chevaleresque, dans la première moitié du XVII^e^ siè-

cle l'aventure héroïque et galante, elle se transforme nécessairement, entre les mains de la bourgeoisie et du peuple, en aventure populaire ; d'invraisemblable elle devient réelle. En un mot, le roman de chevalerie et le roman héroïque deviennent le *roman d'aventures* proprement dit.

Aventuriers de toute sorte, vagabonds, mauvais sujets, brigands même : voilà les héros du nouveau roman. La vie humaine représentée sous son vrai jour, l'homme conservant ses proportions naturelles ; le style simple et rapide ; la prose débarrassée des ornements poétiques qui la défigurent et la rendent insupportable dans les romans historiques : voilà son caractère.

Le genre d'ailleurs n'était pas à créer. Il y avait une tradition ; il suffisait de la renouer. Car à côté de l'épopée chevaleresque et des romans de chevalerie, qui étaient pour la plupart des emprunts faits aux littératures étrangères, à la littérature française surtout, il s'était formé, aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, de vrais petits romans nationaux, qui étaient devenus, dans le sens strict du mot, les livres du peuple. Tels sont en particulier *Eulenspiegel* et le livre de *Faust*.

Le livre d'*Eulenspiegel* avait pris, au XVI^e^ siècle, une place très importante dans le développement de la prose allemande et dans la littérature satirique. C'est un des monuments les plus importants de l'esprit populaire, et il nous montre bien quelle était la vraie nature de cet esprit grossier et plat. C'est le caractère propre et nettement accusé de la facétie allemande, surtout au XVI^e^ siècle. Le grand et vigoureux écrivain satirique de cette époque, Fischart, le Rabelais allemand, avait compris l'importance de ce livre, et versifié les bonnes farces que le malicieux Eulenspiegel, l'enfant perdu du peuple, jouait aux Prud'hommes de son temps.

Markolf, un cousin d'Eulenspiegel, qu'il surpassa encore par la saleté et l'ordure ; *Clauss Narr*, avec un grain de bon sens et un peu d'esprit, ont amusé aussi le foyer des bonnes gens du peuple. Le *Lalenbuch* ou recueil des sottises attibuées aux bour-

geois de Schilda, est un livre très remarquable, écrit dans le style et l'esprit de Fischart ; on y trouve déjà les éléments qui, dans le *Simplicissimus* et les romans analogues de Grimmelshausen, reçoivent, pour ainsi dire, leur développement classique.

Le docteur *Faust*, dont le plus ancien livre parut en 1587, à Francfort-sur-le-Mein, a joui d'une popularité qu'il n'a point encore perdue. L'histoire de ce personnage fantastique, immortalisé par le génie de Gœthe, reproduisait à merveille les croyances et les aspirations du peuple. La croyance à la magie, aux enchantements, aux évocations, à la sorcellerie, règne surtout au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. Elle persiste au XVII^e^, mais déjà les esprits sérieux commencent à combattre ces superstitions funestes, et le jésuite Friederich von Spee écrit un livre, la *Cautio criminalis*, pour défendre la cause des innocents livrés au supplice sur l'absurde accusation de sorcellerie. Le peuple allemand, plus que tout autre, était porté à ces erreurs de l'imagination, enclin au surnaturel et au merveilleux. De là le mysticisme qui divinise l'homme, la croyance aux relations de l'homme avec les esprits, avec le diable, le désir de voir et d'accomplir des choses extraordinaires. Nous retrouverons encore des traces de ce merveilleux populaire dans *Simplicissimus*.

Tous ces livres (je n'ai cité que les principaux) sont bien allemands. Ce sont de véritables productions du sol. On est sur la voie du roman national ; on semble le chercher. On ne peut encore donner ce titre à ces recueils d'aventures et d'anecdotes plaisantes des XV^e^ et XVI^e^ siècles, que les Allemands désignent sous le nom général de *Schwankenbücher*. Mais il n'y a plus qu'un pas à faire : donner à ces récits l'unité d'action, ou du moins accentuer davantage le caractère du personnage et en marquer le développement par la suite des évènements auxquels il est mêlé ; fonder surtout l'étude de ce caractère et le récit des faits sur l'observation de la vie réelle ; et le roman national allemand était créé.

Wickram s'est résolument engagé dans cette voie, et avec un

grand succès. Il essaie en effet de peindre dans ses récits la vie réelle, ce qu'on n'avait pas fait jusqu'à lui. Ses romans (on pourrait déjà leur donner ce nom) : *Gabriotto und Reinhardt*, *Der Knabenspiegel* (« le miroir des jeunes garçons »), *Von guten und bösen Nachbarn* (« Les bons et les mauvais voisins »), *Der Goldfaden* (« Le fil d'or »), édités à Strasbourg de 1551 à 1557, font de lui un écrivain vraiment populaire. On est frappé de trouver chez lui cette grande vérité d'observation, cette force, cette vigueur de dessin, ce ton populaire et cette correction, qui justifient l'appréciation flatteuse de Goedeke : « Vickram, dit-il, par ses récits de *Gabriotto et Reinhart*, de *Vilibald*, des *bons et des mauvais voisins* et du *fil d'or*, a *fondé le roman national.* » (*Grundriss der Geschichte der deutschen Dichtung*, p. 368.) Le service important que Vickram a rendu à la littérature allemande, c'est, avec Hans Sachs, d'avoir fait pénétrer les œuvres littéraires, les compositions d'imagination dans la bourgeoisie, en écrivant pour elle et en prenant chez elle ses sujets.

C'est donc le *roman d'aventures* qui aurait dû, au XVII^e^ siècle, être le terme de ce développement de la littérature populaire des deux siècles précédents. L'impulsion vigoureuse donnée par Wickram au roman bourgeois et aux récits populaires devait, sous l'influence de circonstances particulièrement propices, provoquer l'éclosion d'une œuvre plus complète, plus finie, plus littéraire en un mot, qui aurait été le véritable roman de mœurs, le roman national. Cette œuvre, produit original du génie allemand, dernier terme de la série inaugurée par les Volskbücher du XVI^e^ siècle et continuée par Vickram, nous la rencontrerons. Mais, par la fatalité qui pèse sur toute la littérature du XVII^e^ siècle, elle portera, elle aussi, le cachet de l'imitation étrangère.

En effet, cette source féconde, ce courant de littérature nationale et populaire, que nous venons de suivre rapidement, se perd tout-à-coup et disparaît sous les ruines entassées par la guerre et l'invasion.

De même que le roman héroïque et le roman pastoral, c'est encore par la traduction que le roman d'aventures pénétrera en Allemagne, finira par s'y acclimater et y revêtir un caractère national. C'est à l'Espagne que revient l'honneur d'avoir fait sortir le roman de ces éternelles descriptions de coups de lance, d'aventures merveilleuses et invraisemblables, des fadeurs des bergeries, du convenu en un mot et du faux, pour le transporter dans le domaine de la réalité. Ce nouveau genre de romans, qui, tout en donnant satisfaction au goût du public pour les aventures extraordinaires, reproduisait les évènements de la vie réelle et contemporaine, ne pouvait manquer d'être accueilli avec la plus grande faveur. De l'Espagne leur patrie, les romans nouveaux passèrent bien vite en Italie, en France et en Allemagne. C'est donc en Espagne que nous avons à chercher les prédécesseurs, les ancêtres de *Simplicissimus*.

Avec *Lazarillo de Tormes* et *Gusman d'Alfarache*, nous quittons l'âge d'or des chevaliers et des bergers soupirants pour entrer dans la société telle que l'ont faite le progrès du temps et la transformation des idées. C'est *Lazarillo* qui ouvre la série des romans appelés *picaresques*, du nom de leurs héros, les *picaros*. Ce sont des coquins, des aventuriers entreprenants, généralement doués d'intelligence et d'audace, qui intriguent, se poussent et pénètrent partout, exploitant à leur profit et sans le moindre scrupule la probité et la bonhomie des hommes qui ne sont pas en garde contre leurs ruses et leurs manœuvres.

Ce qui fait l'intérêt de ces deux romans, les plus célèbres et les plus connus, ce qui fera l'intérêt de *Simplicissimus* et de *Gil Blas*, c'est qu'ils sont, non-seulement une série d'aventures vraisemblables qui se passent dans le domaine du possible et du réel, mais aussi et surtout une satire amusante des vices du peuple espagnol. L'auteur, en effet, y met à nu l'indolence et la paresse de ces hommes déclassés préférant au travail le vol et l'escroquerie, l'orgueil comique d'hidalgos en haillons et les mille misères qu'engendre au sein de la bourgeoisie et de la

noblesse ce mélange de fainéantise et d'insolente prétention. A l'opposé des héros des romans de chevalerie, ceux-ci se meuvent dans la froide réalité. Ils s'élancent à corps perdu dans les hasards de la vie. S'ils réussissent parfois à violenter la fortune, ils paient leurs succès par de dures leçons. Les héros de chevalerie cherchent leur fortune par la vertu ; les *picaros*, les aventuriers n'ont comme moyen de succès que leur fourberie et leur habileté ; et ils s'élèvent en dépit du sort qui s'acharne à déjouer leurs tentatives sans cesse renouvelées. Dans le roman chevaleresque, tout est grand, élevé, noble, merveilleux, extraordinaire ; dans le roman d'aventures, tout est petit, bas, ordinaire et réel.

Ces *picaros* rôdent à travers le monde, traversent tous les milieux, se retrouvent sur les grandes routes au milieu des muletiers, des aubergistes et des voleurs, sur la mer avec les marchands, dans les palais au service des grands seigneurs ; tour à tour soldats, pages, marmitons, mendiants, affiliés à la confrérie des gueux, intendants, secrétaires et même gentilshommes.

Lazarillo est trop connu pour qu'il soit nécessaire de faire l'analyse de ce livre, qui fait époque dans l'histoire de la littérature espagnole. Nous citerons seulement quelques mots de la préface, où est clairement indiquée l'intention satirique de l'ouvrage. *Lazarillo de Tormes* est, en effet, un tableau des travers et des vices de la société, au même titre que *Gargantua*, *Don Quichotte* et *Gil Blas*.

« Messieurs, est-il dit dans la préface, plusieurs choses vous sont ici naïfvement représentées en ce Livre non autrement impertinent, et notamment la gueuserie et charlatannerie d'un pauvre aveugle, la sotte vanité d'un pauvre cavalier espagnol, l'avarice et façon de vivre d'un Prestre, l'impie meschanceté et piperie d'un falsificateur de Bulles, les mœurs et conditions des Allemans, quelques particularités des embarquemens et de ce qui se pratique sur la mer, et à la cour ; les mœurs et la malice

d'une méchante femme, les déportemens des crocheteurs et des maquerelles ; quelques rencontres de cabarets, la pauvreté ambitieuse de quelques Damoiselles faites à la haste, les fourberies d'un filou travesti en Hermite, et enfin les façons de faire de quelques autres, sur tous lesquels celui qui fait lui-même récit de ses fortunes et de sa vie est d'autant plus naïf et facétieux, que sans le pouvoir croire il se tesmoigne lui-même être fils de putain et l'un des plus digne et capable cocu de son temps. » (Préface, traduction française, édit. de Paris, 1660.)

Voilà le cadre que l'auteur doit remplir. Il est assez vaste pour que la société espagnole tout entière y puisse tenir. Le procédé est celui de tous les romans picaresques. La forme est celle de l'autobiographie : le héros raconte lui-même ses aventures, et, à chaque étape de sa course folle à travers la société, se place un tableau de mœurs, encadré dans une histoire. La satire est tellement piquante, vigoureuse et hardie, que l'auteur du livre, Diego Hurtado de Mendoza, n'osa jamais en avouer la paternité.

Lazarillo parut en 1554. Cinquante ans plus tard, Mateo Aleman publia une histoire du même genre, dans le *gusto picaresco*. *Guzman de Alfarache* (paru en 1599) est cousin de Lazarillo. Comme lui, il rôde à travers le monde et la société, passe par les fortunes les plus diverses et fait un stage assez long dans le métier de gueuserie, auquel il revient après l'avoir quitté. L'auteur, en racontant cette série d'aventures, a, lui aussi, un but moral. Mais au lieu de laisser l'enseignement se dégager de lui-même du récit des aventures, il charge son héros de l'exposer au lecteur. Chaque nouvel accident est pour le personnage un sujet de longues réflexions sur les vices de la société. On peut résumer ainsi l'intention morale et satirique du livre : Guzman raconte ses défauts et ceux des autres, dans le dessein d'en corriger les lecteurs. Quant à la société, voici ce qu'il en pense, et il appuie son jugement de son expérience personnelle : tout le monde friponne ; la seule différence est dans la manière de le faire : « A m'ouïr raisonner, dit-il, comme je fais, tu croiras

peut-être qu'absolument mon opinion est qu'il n'y a dans le monde que des voleurs, des concussionnaires, des monopoleurs, des tyrans de grandeur, des juges faibles, corrompus ou passionnés, etc... » (Liv. II, chap. 1).

Quelle que soit l'intention de l'auteur, le *Guzman* est loin d'être un livre moral. C'est au contraire un livre de la plus haute immoralité. Plus heureux que Lazarillo, *Guzman d'Alfarache* a eu la bonne fortune de passer par la plume de Le Sage, qui l'a traduit, on sait avec quel succès. Il a eu soin, pour adapter l'ouvrage au goût français, de retrancher toutes les dissertations interminables de Guzman sur l'état de la société, sur la dégradation des grands, etc. « Il l'a *expurgé*, dit-il, de toutes ses réflexions morales entièrement superflues. » En effet, outre qu'elles sont superflues dans l'intérêt de la vertu, elles ralentissent inutilement la marche du récit et impatientent le lecteur. Nous n'avons que faire des réflexions qui se présenteront d'elles-mêmes, puisqu'elles ressortent des faits racontés. L'auteur n'a pas compris que la satire et l'instruction morale étaient dans les évènements et les aventures qu'il racontait. Il a voulu commenter son livre et lui a fait par là un grand tort au point de vue de l'art. Il est vrai que par ce moyen il l'a sauvé des rigueurs de la censure.

L'immense popularité de *Lazarillo* et de *Guzman* fit naître en Espagne une foule de romans du même genre, qui furent tous accablés par l'écrasante supériorité de leurs modèles. En 1605 paraissait la *Picara Justina*, roman picaresque d'une moralité aussi douteuse que celle de *Guzman*. Composée par un moine dominicain, Andrès Pérez de Léon, elle fut publiée sous le pseudonyme de Francisco Lopez de Ubeda. Ce n'est qu'une pauvre imitation de *Guzman*. Les incidents sans intérêt sont racontés dans un style médiocre, rarement heureux et plein d'affectation. La série se continue par l'*Escudero Marcos de Obregon*, de Vicente Espinel, *Alonso, mozo de muchos amos* (Alonso, serviteur de plusieurs maîtres), de Yanez y Rivera, *El gran Ta-*

cano (Le grand fourbe), de Quevedo, la *Vida de Estebanillo Gonzalez*, et autres contes mêlés de réalité et de fiction. Il n'entre pas dans notre sujet de poursuivre plus loin la fortune de ce genre littéraire en Espagne. Revenons à l'Allemagne, et voyons comment ces héros picaresques vinrent y faire oublier les personnages des légendes populaires du XV^e^ et du XVI^e^ siècle.

La première traduction faite en Allemagne des romans Espagnols est celle du *Vagabond Guzman d'Alfarache*, par Aegidius Albertini, à Munich, 1615. Ce n'est pas une traduction exacte et littérale, mais plutôt une reproduction augmentée, arrangée, défigurée. Le *Guzman* allemand est beaucoup plus long que son modèle espagnol. En 1617 parut à Augsbourg une traduction de *Lazarillo de Tormes*, par Nicolas Ulenhart. A la même époque la *Justina* de Ubeda était traduite en Italien par Barezzi, et de l'italien en allemand, sous ce titre : *La vagabonde Justina Dietzin*, « Die Landstörzerin Justina Dietzin » (Francfort). En 1621 paraît en Allemagne une traduction de *Don Quichotte*, dans laquelle l'immortel chef-d'œuvre de Cervantès, abrégé, défiguré, traduit dans un style rude et grossier, avait pris la forme d'un roman picaresque.

L'imitation suivit la traduction et produisit, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, une foule de romans du même genre, dont *Simplicissimus* est et restera le modèle le plus parfait. Grimmelshausen avait lu sans doute ces traductions des romans picaresques.

Il connaissait du moins les deux plus célèbres,, le *Guzman* et le *Lazarillo*. Il avait compris qu'il y avait là un genre nouveau à introduire en Allemagne, et que c'était la voie nouvelle dans laquelle devait entrer le roman. Averti par le succès de ces romans étrangers, peintures de la vie réelle, il se dit qu'il y avait en Allemagne aussi des picaros, des aventuriers, des enfants du peuple rusés et malicieux, audacieux et fourbes, dont l'histoire ne pouvait manquer d'être fort intéressante. Il se rappela qu'il y avait sur ce point une tradition nationale,

perdue, oubliée, ignorée à dessein par les poètes érudits et les savants auteurs des romans héroïques. Il ne s'agissait que de revenir aux tentatives de Wickram et de renouer ainsi le fil de la tradition littéraire du XVI^e^ siècle, en dépit du pédantisme dédaigneux des disciples de Martin Opitz et de Lohenstein. Ramener la littérature sur le terrain populaire de la réalité en faisant un roman de mœurs national, telle fut la tâche qu'il se proposa d'accomplir. Il faut dire qu'il fut singulièrement favorisé par les circonstances.

S'il empruntait la forme à l'Espagne, il avait sous la main les personnages et les faits. Les Guzmans pullulaient en Allemagne. Jamais l'esprit d'inquiétude et de curiosité, déjà décrit par Christian Weise, n'avait jeté tant d'hommes déclassés sur le chemin périlleux des aventures. L'esprit de curiosité, en effet, le désir de la nouveauté, tel est le trait fondamental de l'Allemand du XVII^e^ siècle. L'objet de cette passion est plus ou moins élevé, selon la condition de celui qui en est possédé ; mais le mal atteint toutes les classes. Le lettré veut scruter la nature et les sciences mystérieuses de l'alchimie et de la divination, connaître les mœurs, les arts, les langues des pays étrangers, fouiller les choses les plus abstruses de la religion et de la politique. L'ignorant et l'homme du peuple, le riche appauvri par la guerre, le gentilhomme tombé dans l'indigence, s'élancent à la poursuite, non de la science, mais de la fortune. Tous sont possédés du même démon, le démon de la curiosité, tous sont en proie à une agitation perpétuelle, sans principes et sans but déterminé. Les Guzmans et les Lazarilles, les Eulenspiegels et les Fausts, les Francions, les Gil Blas, les Robinsons et les Simplicissimus, tous sont poussés par ce désir insurmontable de la nouveauté hors de la voie ordinaire et du genre de vie qui leur est propre. De ce personnage, qui défraie sous mille formes la littérature romanesque du XVII^e^ siècle, Andréas Gryphius a fait un héros de comédie sous le nom de *Curiosus*.

L'aventurier du XVII^e^ siècle n'est plus l'aventurier chevale-

resque à la poursuite d'un idéal, de grandes et belles actions à accomplir, de superbes coups de lance, de nobles dames à délivrer; c'est l'aventurier bourgeois, populaire, mécontent de son sort, cherchant fortune, s'élançant, au petit bonheur, à la poursuite d'une grande richesse ou d'une haute position. L'égoïsme a remplacé le dévouement chevaleresque. Le fils de paysan n'a pas assez, le fils de bourgeois lettré ne sait pas assez. Au lieu de grandir silencieusement sur le coin de terre qui l'a vu naître, il veut voir ce qu'il y a au-delà, explorer à son profit le vaste monde. Le noble, ruiné, dégradé par la paresse et la débauche, déconsidéré, trouve là un moyen de se dérober aux investigations indiscrètes et malveillantes des classes inférieures, de se refaire une fortune et de redorer son blason. S'il ne réussit point à reconquérir la dignité de son rang social, il pourra du moins, dans un monde inconnu, descendre sans honte et tomber, sans se compromettre, jusqu'au dernier degré de la dépravation. En désespoir de cause, il deviendra, lui aussi, un Lazarillo ou un Guzman.

L'aventurier est partout; il se cache même sous les plus grands personnages de l'histoire. N'est-ce pas, en dernière analyse, l'esprit d'aventures qui est l'âme des Mansfeld et des Wallenstein? Pour eux comme pour leurs mercenaires la guerre n'est qu'un jeu, une aventure; l'enjeu de la partie engagée est une haute et brillante fortune; ou bien l'entreprise aboutit à une catastrophe. La guerre de Trente ans est une guerre d'aventuriers: les grands commandent, et les petits suivent leur fortune.

Si cette insatiable passion de la nouveauté est plus répandue en Allemagne au XVII[e] siècle, elle avait déjà ses représentants, au XVI[e], dans ces vagabonds légendaires ou réels, dans ces bouffons populaires qui sont la contre-partie et la caricature des héros de la littérature chevaleresque. Eulenspiegel était un disciple aventureux de l'expérience, qui s'accommodait, selon les circonstances, de tous les états, mais sans jamais sortir des rangs

inférieurs. C'est le plébéien aventurier, qui traverse la vie en se jouant, et retourne contre les sages et les habiles de ce monde leur sagesse et leurs principes. Seulement, au XVII[e] siècle, et c'est ce qui le distingue du siècle précédent, cette passion de l'aventure est commune à toutes les classes, et les hommes les plus élevés se confondent en cela avec les infimes. Aussi Grimmelshausen n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui sur les hommes et les mœurs de son temps, pour trouver les éléments d'un roman national qui serait le pendant des deux célèbres romans espagnols.

D'une part donc les romans espagnols, *Guzman* et *Lazarillo*, que Grimmelshausen connaissait, d'autre part l'état de la société et des mœurs allemandes au XVII[e] siècle, tels sont les deux facteurs dont il faut tenir compte pour apprécier exactement le Simplicissimus, « LE PREMIER ROMAN NATIONAL ALLEMAND, » dit Wolf avec raison (1). Il est d'origine étrangère, mais admirablement naturalisé. C'est le dernier rejeton d'une famille espagnole très étendue. Alors que sa race dans son pays natal commençait à perdre de sa considération, il a émigré. L'émigré a fait fortune sur le sol allemand, où il est devenu à son tour le père d'une riche et nombreuse famille.

(1) Wolf, Allgemeine Geschichte des Romans, p. 178.

CHAPITRE IV.

Le Simplicissimus. — Analyse.

Comme dans la plupart des romans picaresques et des romans d'aventures, le héros raconte lui-même l'histoire de sa vie.

Le Spessart. — Il entre en scène comme fils d'un pauvre paysan du Spessart. Il raconte comment il a été élevé par ses parents, son Knän et sa Meuder (1), dans l'ignorance la plus complète de toute chose, absolument comme une petite bête. « Dans ma dixième année, dit-il, j'avais déjà appris tous les principes des nobles exercices auxquels se livrait mon Knän. Mais pour ce qui est des études, je pouvais aller de pair avec le fameux Amphistides, dont Suidas rapporte qu'il ne savait pas compter plus loin que cinq..... Pour ce qui est de la théologie, je soutiens qu'il n'y avait pas alors dans toute la chrétienté un enfant de mon âge qui pût m'être comparé. Je ne connaissais ni Dieu, ni hommes, ni ciel, ni enfer, ni anges, ni diables, et je ne savais point distinguer le bien du mal. On peut aisément se figurer qu'avec cette théologie je vivais comme nos premiers parents dans le paradis terrestre..... Oui, j'étais d'une ignorance si parfaite qu'il m'était même impossible de savoir que je ne savais rien. »

Ce coin retiré de l'Allemagne, le Spessart, était resté jusque-là à l'abri des incursions militaires et des ravages de la guerre

(1) *Knän* et *Meuder*, deux mots du dialecte du Spessart, pour Vater et Mutter.

de Trente ans. C'est une contrée montagneuse et boisée « où les loups se disent le bonsoir », dit Simplex, arrosée à l'Est, au Sud et au Nord par le Mein, se rattachant du côté du Nord au Rhœngebirge. Simplex entra sur la scène du monde vers la fin de la période suédoise de la guerre de Trente ans, peu après la bataille de Nordlingen. Jusque-là les paysans perdus dans ce désert de forêts avaient été épargnés et n'avaient rien su de la guerre. Mais un jour que Simplex gardait les moutons de son Knän, il voit venir une troupe de soldats. La maison est mise au pillage et brûlée, et ses parents sont maltraités. Ici se place la description d'une de ces scènes horribles, si fréquentes, hélas ! pendant cette funeste guerre. Grimmelshausen nous fait un tableau des mœurs des soldats et des révoltants excès de brutalité auxquels ils se livraient. Simplex raconte la chose avec l'indifférence d'un enfant ignorant et presque stupide.

L'ermitage. — Epouvanté, il s'enfuit dans la forêt, sans savoir où diriger ses pas. Egaré au milieu du bois, il entend une voix vers laquelle il se dirige. C'était la voix d'un ermite. Simplex, qui jamais n'avait vu d'autre homme que son Knän, le prend pour le loup, dont celui-ci lui avait souvent parlé, et tombe évanoui. — L'ermite l'accueille avec bonté, et, voyant son ignorance profonde, essaie de l'instruire, lui apprend à lire, lui donne les notions élémentaires sur Dieu et la religion chrétienne. Mais l'ermite hospitalier meurt avant d'avoir pu compléter l'éducation de son fils adoptif, et Simplex est de nouveau rejeté dans la solitude et le dénûment.

Ce pauvre enfant (il avait à peine quatorze ans) fait connaissance avec les hommes dans de pénibles circonstances. Sa solitude est troublée de nouveau par des scènes de pillage et de meurtre. Le village du pasteur où son ermite le menait aux offices religieux est brûlé, son ermitage dévasté.

Simplex à Hanau.— Simplicius s'enfuit au hasard et arrive aux avant-postes de Hanau. On le prend pour un espion. Il est con-

duit au commandant de la place, qui l'examine sévèrement et le fait mettre en prison. Mais le pasteur de son ermite, qui était à Hanau, le reconnaît et le fait délivrer. Il se trouve que le commandant est le beau-frère de l'ermite. Celui-ci, après la bataille de Höchst, avait perdu sa femme, et depuis s'était retiré du monde. En souvenir de son beau-frère, le gouverneur de Hanau traite fort bien Simplicius ; il en fait même son page.

Mais sa nature à demi bestiale, sa naïveté et sa complète ignorance du monde et des hommes font de lui un être étrange et incompris. Lui, de son côté, tombe d'étonnements en étonnements, au milieu de cette espèce de cour militaire, de ce monde corrompu et mal élevé ; et il raconte ses surprises avec une naïveté humoristique. A cette corruption il oppose tantôt sa bêtise, tantôt sa finesse et son bon sens naturel. Il joue plus d'un tour à la fois plaisant et ridicule au maître et à ses hôtes. Ce sont de véritables espièglerie dans le sens historique et étymologique du mot. Cette simplicité mêlée de malice lui attire de vilains désagréments.

Simplex fou (Narr.) — Son maître conçoit l'idée bizarre de faire de Simplex son fou ! Pour achever l'œuvre qu'il croyait commencée par la nature et lui faire perdre complètement la raison, il le soumet à un traitement violent, en lui faisant jouer par ses valets des tours fantasmagoriques. N'est-il pas désolant pour l'humanité qu'on ait pu concevoir cette idée atroce de tuer la raison chez un être innocent pour s'amuser ensuite de sa folie? Et pourtant ces meurtres intellectuels étaient fréquents, ces hideuses pratiques très répandues encore au XVIII[e] siècle. Mais grâce aux conseils du pasteur devenu son Mentor, Simplex résiste à cette criminelle tentative et conserve sa raison. Il laisse croire toutefois au commandant et à son entourage qu'il a réellement perdu l'esprit. Il revêt le costume de bouffon ; mais il profite de ses fonctions pour dire au commandant et aux autres de dures vérités, et cela avec une franchise d'autant plus grande qu'il est assuré de l'impunité.

Simplex est pris par les Croates.— Il ne joue pas longtemps ce rôle. Un jour qu'il se promenait hors de la ville, il est pris par des Croates qui l'emmènent à Hersfeld, dans la Hesse, et le donnent en présent à leur colonel. Après avoir mené là une vie très dure, sans quitter son costume ni son rôle, il parvient à s'échapper, erre quelque temps dans un bois sans savoir où il est ni où il va. Un soldat qui le rencontre le prend pour le diable et s'enfuit à toutes jambes, en lui laissant son fusil et son sac. Simplex redevient ermite et retombe dans la solitude. Mais ce n'est plus le solitaire du Spessart, qui partageait sa journée entre la prière et le travail ; c'est l'ermite-bandit. Le jeune garçon naïf est devenu bien vite un mauvais sujet. A partir de ce moment, son histoire devient véritablement picaresque (Schelmenroman) et Simplex, tournant vers le mal son intelligence naturelle, fera de rapides progrès dans cette voie, sans arriver cependant jusqu'à la coquinerie de Lazarillo et de Guzman. De fou et de bouffon, il devient vaurien ; le naïf et rusé Eulenspiegel tourne au rôdeur et à l'aventurier sans scrupule.

Simplex à Magdebourg.— Un jour, il est tout-à-coup transporté, à cheval sur un bouc, à travers les airs, à la suite des sorcières, et il assiste à leur sabbat. A ce propos, l'auteur fait une digression sur la sorcellerie, et l'on ne voit pas bien si c'est pour convaincre le lecteur de la réalité du fait et de l'existence des sorciers, ou pour tourner en ridicule ceux qui croient à leur pouvoir. « Ce que je dis là est pour que l'on croie que les magiciennes et les sorcières vont en corps et en âme à leurs assemblées, et non pour que l'on croie que moi aussi j'ai fait, comme je l'ai raconté, ce voyage aérien. Car, qu'on le croie ou non, cela m'est indifférent, et celui qui ne veut pas le croire n'a qu'à inventer un autre chemin par lequel je suis venu en si peu de temps de l'évêché de Fulda ou de Hirschfeld (car je ne sais pas bien moi-même en quel pays j'errais ainsi dans les bois) dans l'évêché de Magdebourg. » Le sabbat fini, les sorcières disparaissent; Simplex reste seul, profondément endormi. A son réveil,

il est pris par les fourrageurs des Impériaux campés devant Magdebourg, et remis au colonel, qui le garde à son service en qualité de fou. Le pauvre Simplex reprend le rôle qu'il avait si bien joué à Hanau et y fait de nouveaux progrès, grâce aux instructions d'un secrétaire du colonel, nommé Olivier, un drôle, un valet scélérat qui se joue de lui et en fait sa victime. Comme Simplex sait jouer de la harpe, il devient le musicien officiel du colonel. Celui-ci se défait de son fou, le met sous la surveillance d'un intendant, qui, touché de sa bonté naturelle, s'intéresse à lui et le prend sous sa protection. Simplex voit de près et nous raconte la vie des soldats dans les camps; il nous fait entre autres un tableau du jeu et des désordres qu'il entraîne. Il fait connaissance et lie amitié avec le fils de l'intendant, Herzbruder, un ennemi d'Olivier. Ils s'attachent l'un à l'autre et se vouent une éternelle fraternité. Un tour perfide joué par le méchant Olivier à Herzbruder oblige celui-ci à quitter le camp et à aller servir dans l'armée suédoise. Simplex quitte son costume de fou et se déguise en femme. On imagine les mésaventures que lui occasionne ce fatal déguisement. Découvert, il est arrêté et chargé de chaînes. Sur le point d'être condamné comme espion, il est heureusement délivré par l'armée des Suédois qui tombent sur les Impériaux et les battent, sous le commandement du prince électeur de Saxe et de Baner.

Bataille de Wittstock. — C'est la bataille de Wittstock, dont Simplex fait une description animée et pittoresque.

Sur le point d'être pris et fort maltraité, il est reconnu et délivré par son ami Herzbruder, qui était au service des Suédois. Herzbruder, se laissant emporter par son ardeur, est fait prisonnier par les Impériaux, et Simplex passe au service d'un chef d'escadron Suédois, qui est promu aussitôt lieutenant-colonel, et fait de Simplex son domestique (Reuter-junge) et son joueur de harpe.

Simplex à Soest.— Mais son maître se laisse surprendre par les Impériaux. Simplex est pris par eux et tombe au pouvoir d'un

dragon, son sixième maître. Ce dragon, par une exception rare, est un soldat honnête et vertueux. Aussi c'est à lui qu'est confiée la délicate mission d'aller sauvegarder, en compagnie d'un mousquetaire hessois envoyé par l'ennemi, un couvent situé dans le district de Hesse. Simplex menait dans ce séjour, qu'il appelle un paradis, une vie fort agréable et s'y engraissait d'une douce oisiveté. « Notre plus pénible travail, dit-il, était de jouer aux quilles. » Il fit des armes, apprit à chasser, et lorsque le dragon mourut, Simplex, enrôlé comme soldat, hérita de son argent et de son emploi.

Le chasseur de Soest. — (« Der grüne Jäger.») — Ici commence la partie active de sa carrière aventureuse. Jusque-là victime du hasard, ballotté à travers mille accidents, toujours prisonnier, serviteur forcé de quelqu'un, il n'avait appliqué son esprit naturel qu'à se défendre de son mieux contre les caprices de la fortune et à rendre supportables ses différentes situations. Il était resté passif. Mais le voici hors de servitude. Il devient un vrai soldat de fortune. La chance tourne et tout lui sourit. Il se distingue par son courage et son adresse, et comme récompense il est promu à la dignité de « Gefreiter », c'est-à-dire, soldat appointé. Il tranche du grand personnage, prend à son service deux soldats valets. Entreprenant, courageux et décidé, il est désigné pour toutes les entreprises difficiles et les coups de main. Il se fait dans les deux armées une réputation extraordinaire. Il amasse, par des moyens peu honnêtes, mais presque légitimes alors, beaucoup d'argent. Il invente des ruses de guerre : par exemple, il fait retourner les souliers de ses soldats pour dépister l'ennemi ; il possède un merveilleux instrument d'acoustique au moyen duquel il entend au loin et reconnaît l'ennemi, etc. Le chasseur de Soest ou « le chasseur vert » (il n'était plus connu que sous ce dernier nom) est à l'apogée de la fortune. Le prestige de son nom est tel qu'il passe pour avoir deux diables à son service.

Mais, enorgueilli par le bonheur, il oublie les principes de

l'ermite, et il a vite gaspillé la petite provision de morale qu'il avait amassée à la hâte dans la compagnie de ce pieux personnage. Il perd même presque complètement le sens du bien et de la vertu. Je dis presque, car le naufrage n'est qu'apparent; le germe n'est point étouffé, et le malheur ramènera cet enfant prodigue dans la voie qu'il a quittée. C'est dans ce retour d'ailleurs que gît toute la moralité du livre de Grimmelshausen.

Jupiter. — Ici vient se placer un incident fantastique, qui rappelle les *Visions* de Moscherosch et certains passages des romans politiques fort en vogue à la fin du XVII[e] siècle. Simplex fait dans une forêt une singulière capture, celle d'un homme dont l'esprit malade est hanté par les chimères et qui a l'innocente et étrange manie de se prendre pour Jupiter en personne. Ce rêveur insensé nourrit le beau et philanthropique projet de délivrer le monde du fléau de la guerre. Pour cela, il suscitera un héros qui joindra à la force d'Hercule la grâce de Vénus et l'habileté de Mercure. Il réunira une grande assemblée parlementaire, quelque chose comme un concile œcuménique, chargé de régler le sort politique et religieux de l'Allemagne convertie en une immense fédération. Les villes seront unies entre elles; les douanes, les impôts, les corvées, le servage seront abolis. Les Allemands auront alors l'empire du monde; tous les princes seront dépossédés; tout sera soumis aux villes confédérées, et tous les États de l'Europe deviendront des fiefs de l'Allemagne. Ce nouveau messie fondra en une seule toutes les religions chrétiennes, en conciliant toutes les doctrines. Il bâtira une grande ville, capitale du monde; dans cette ville seront un temple magnifique et un musée universel, sanctuaire des arts et des sciences antiques et modernes. Pour assurer l'exécution de ce beau dessein, il tiendra d'une main la paix du monde, de l'autre la roue et la potence, instruments de persuasion pour établir sa religion universelle.

Ce Jupiter resta attaché à Simplex, qui se trouvait ainsi avoir à son tour un fou à son service, après avoir lui-même joué ce

rôle au service des autres. Il conclut sagement de ce caprice de la fortune, que « rien n'est en ce monde plus stable que l'instabilité même. »

Cette partie du roman où Simplex raconte les exploits et les escapades du chasseur de Soest, devenu le favori de la fortune, est certainement la mieux composée et la plus intéressante à tous les points de vue. Ici rien ne languit. Des dissertations philosophiques ou théologiques ne viennent point, comme en d'autres endroits du livre, retarder la marche du récit et des événements. Dans cette période aussi se concentre l'intérêt historique de l'ouvrage. On voit se succéder avec rapidité, comme dans une galerie animée, toutes les scènes de la guerre et les tableaux de mœurs : le pillage, la rapine, les querelles tumultueuses et sanglantes, les duels, les embuscades des partisans, les exécutions réciproques, les paysans maltraités par les soldats et leur rendant la pareille quand ils le peuvent, les sièges de villes, l'espionnage, la superstition, la croyance aux sorciers et à la magie, les trésors cachés dans les souterrains et découverts, les riches marchands faits prisonniers et obligés de se racheter à prix d'or ; tous ces tableaux saisissants de vérité, reproduction fidèle des mœurs soldatesques, défilent devant le lecteur dans une succession rapide et variée.

Sur ce théâtre animé et vivant, nous voyons notre héros s'élever progressivement au plus haut degré de la fortune et du bonheur. Il a conservé, au milieu de ses étourdissants succès, un grand fonds d'honnêteté. Dans cette vie de guerre et de pillage, souvent sans but et sans objet, où tous les mauvais instincts du soldat ignorant et grossier se donnent libre carrière, Simplex est resté honnête, généreux et fidèle. Il ne sera jamais d'ailleurs complètement perverti, et les retours faits sur lui-même le sauveront toujours de l'irréparable perdition.

Son bonheur lui inspire de salutaires réflexions : il craint que la fortune, qui s'obstine à lui sourire, ne lui fasse payer cher ses faveurs. Il est devenu orgueilleux et insouciant de l'avenir. Il

l'avoue et il pressent le châtiment. « Mon orgueil, dit-il, augmentait avec mon bonheur, et ma chute devait nécessairement en être la suite. » Il se crée de nombreux ennemis par l'insolent étalage de ses succès, par son luxe et ses dépenses folles. Malheureusement sa simplicité, sa nature droite et naïve l'empêche de reconnaître ses mortels ennemis dans ceux qui le flattent et lui font belle mine.

Simplex à Lippstadt. Son mariage. — Pris de nouveau par les Suédois, il prend l'engagement d'honneur de ne pas porter les armes contre eux pendant six mois. Le voilà donc condamné à l'oisiveté. On lui donne comme résidence forcée la ville de L. (Lippstadt). Là il mène une vie calme et facile ; car il est riche, grâce au butin qu'il a fait dans ses excursions militaires, grâce surtout à un trésor qu'il a découvert dans une cave abandonnée. L'intrépide et turbulent chasseur de Soest fait place au bourgeois cossu de Lippstadt, occupant ses loisirs à la lecture des livres, des romans et des récits héroïques. Il se crée des relations agréables et se met à faire le galant (Simplex fängt an zu buhlen).

Alors commence la série des revers. Ses appréhensions se réalisent ; la fortune lui fait durement expier ses faveurs. « Quand la fortune veut précipiter un homme dans le malheur, dit-il, elle l'élève au faîte du bonheur, pour le faire tomber de plus haut. » La divine Providence ne lui a point ménagé les avertissements, mais il n'en a tenu aucun compte.

Reçu dans la famille d'un colonel, il s'éprend pour sa fille, qui de son côté ne se montre point insensible. Mais surpris en flagrant délit de larcin amoureux par le père de son amante, il est forcé de l'épouser, ce qui est pour lui un premier désagrément assez amer.

Simplex à Cologne. — Venu à Cologne pour retirer son trésor, il apprend que la maison de banque à laquelle il l'avait confié est ruinée. Il séjourne quelque temps dans cette ville pour y attendre la liquidation. Mais dans l'intervalle, son maître

d'hôtel ayant à se venger de lui, l'envoie à Paris comme par escamotage (nach Paris prackticiert). Paris exerçait sur les étrangers, et surtout sur les jeunes fils de famille, une puissante attraction ; Grimmelshausen ne pouvait manquer d'y envoyer son héros.

Simplex à Paris. — Simplex, loin de son pays, loin de sa femme, ne se désole pas trop, et trouve dans la capitale du monde des distractions nombreuses qui lui font vite oublier ses trésors de Cologne et de Lippstadt. Introduit à la cour, il y obtient sous le nom de *Beau Alman*, un grand succès comme comédien, comme chanteur et comme musicien. Il se venge de son mariage forcé en se jetant à corps perdu dans les aventures galantes. Une entre autres rappelle les mystérieux rendez-vous de la tour de Nesle. Le titre du chapitre, dans lequel est racontée cette bonne fortune, ne serait-il pas une parodie du Tannhaüser ? « Simplex, Beau Alman geheissen, der wird gantz wider Willen in Venus-Berg geführt. » Il est fort bien traité sur cette montagne de Vénus, où il reste huit jours et huit nuits ; et il en sort richement récompensé de sa honteuse complaisance. Ayant amassé quelque argent par cet infâme trafic de sa beauté, il veut retourner en Allemagne, et se joint, pour faire le voyage, à deux officiers Weimariens. Mais, à deux journées de Paris, il tombe malade d'un érysipèle et de la petite vérole. Ses compagnons de route l'abandonnent, non sans avoir pris soin de le débarrasser de sa bourse. Simplex perd tout : ses cheveux, sa voix, sa beauté et son argent. Réduit à la plus affreuse misère, il se fait charlatan et escroque habilement les gros sous des paysans crédules.

Simplex redevient soldat.— Philippsbourg.— Pris par une patrouille d'Impériaux, près de Philippsbourg, il redevient simple mousquetaire. « Du cheval, dit-il, je retombai sur l'âne, et je dus, bien malgré moi, être mousquetaire. » Sans ressources et sans argent, il adoucit toutefois la dureté de son sort par son adresse, qui n'est jamais à court d'expédients. Un jour qu'il

faisait partie d'une embuscade où il s'agissait de capturer un bateau qui descendait de Bâle, il passait le Rhin avec ses compagnons, lorsque la barque chavira. Après avoir lutté longtemps contre la mort, il fut recueilli par les gens mêmes du bateau. Il reconnaît parmi eux le cornet de Lippstadt, celui qui l'avait fait prisonnier autrefois et mené dans cette ville. Il essaie de profiter de cet heureux hasard ; mais à Strasbourg, il est reconnu et repris par ceux de Philippsbourg et forcé de reprendre le mousquet.

Quant à son état moral, Simplex nous fait une triste confession. Son âme a couru de bien plus grands dangers que son corps : il est devenu tout à fait méchant. « On n'aurait jamais cru, dit-il, que j'avais été élevé par un ermite... j'allais rarement à l'église et pas du tout à confesse. » Il est reconnu et délivré de son pénible service par son ami Herzbruder, envoyé par Götz en mission à Philippsbourg. Mais la malechance le poursuit, et cette intervention tourne encore à son détriment : il est pris par des Weimariens, la veille de la bataille de Wittenweier, perdue par Götz, et forcé de faire avec eux le siège de Brisach.

Simplex rencontre Olivier. — Brigandage.— Il obtient un congé et un laisser-passer pour retourner à Lippstadt vers son épouse. A peine a-t-il fait quelques lieues, qu'il rencontre un brigand, qui l'accueille rudement. Simplex se défend, a raison de son adversaire, en qui il reconnaît Olivier, le secrétaire de Hanau. Celui-ci se livrait au brigandage, assassinant et dépouillant les voyageurs. Il raconte sa vie à Simplex, lui fait l'éloge de son métier et le presse de s'associer avec lui. Simplex partage pendant quelques jours la vie criminelle d'Olivier. Mais pourtant il n'est pas encore assez perverti pour ne pas entendre la voix de sa conscience. La profonde dégradation où est tombé cet homme lui est un avertissement salutaire ; cette rencontre aura même une grande influence sur le reste de sa vie et sera pour beaucoup dans sa conversion.

Pèlerinage d'Einsiedeln avec Herzbruder. — Olivier, dé-

noncé, est assailli et tué par des soldats. Simplex s'échappe et continue sa route. A Villingen, il trouve Herzbruder plongé dans la misère ; il peut le secourir, car il est en possession des ducats d'Olivier. Herzbruder, dans un accès de piété, veut faire un pélerinage à Einsiedeln, pour accomplir un vœu qu'il a fait dans les jours de malheur. Simplex accompagne son ami, uniquement pour lui faire plaisir. Sa malicieuse perversité se joue de ce pieux exercice. Ayant promis à Herzbruder de l'imiter et de faire comme lui le chemin avec des pois dans les souliers, il les fait cuire, et par cette plaisanterie s'attire de la part de son ami de sévères remontrances. Sans aucun scrupule il se fait catholique, se confesse et communie. Mais il n'y a rien de sérieux de sa part, et l'on ne peut guère en inférer, comme le font quelques critiques, que l'auteur, qui a fait de ce roman une autobiographie, était catholique. Nous aurons à revenir sur cette question. Simplicius passe l'hiver à Baden, où il ne lui arrive rien d'intéressant.

Dernière étape de sa carrière militaire.— Vienne ; bataille de Iankow.— Il va à Vienne avec Herzbruder. Il est très bien reçu par l'empereur, qui lui fait donner une compagnie. Capitaine d'une compagnie très mal montée et très incomplète, il assiste à la bataille de Iankow (1645), qu'il ne fait que mentionner en passant, sans même la désigner par son nom.

Comme on le voit, du siége de Brisach (1637) à la bataille de Iankow (1645), il y a bien peu d'événements : les quelques jours passés avec Olivier, le pélerinage d'Einsiedeln, un court séjour à Baden et le voyage de Vienne. Il y a là une lacune dans le récit. L'auteur avait peut-être hâte d'en finir, et il pensait que, son héros n'étant plus mêlé aux événements militaires, sa vie n'avait plus rien d'intéressant. — Simplex accompagne Herzbruder, blessé et paralysé, aux eaux de Griessbach, dans le duché de Baden. De là il se rend à Cologne, puis à Lippstadt, où il ne retrouve que son beau-frère, sa belle-sœur et son fils.— Il repart pour la station de Griessbach, où il perd son ami Herzbruder.

Nouvelles aventures galantes. — Second mariage. — De nouveau seul au monde et dégagé de toute chaîne, ses instincts et sa nature remuante reprennent le dessus. Il oublie bien vite les bonnes résolutions prises à Einsiedeln, et il se remet à courir les aventures galantes. Il noue des relations avec une dame qui était, dit-il, « plus *mobilis* que *nobilis*. » Séduit par la beauté et la feinte naïveté d'une jeune paysanne, il l'épouse, ne pouvant autrement satisfaire son violent amour pour elle. Mais tout désormais tourne à mal pour le malheureux Simplex. Sa femme n'est point la jeune fille candide et vertueuse qu'il croyait, mais bien une coquette et une prodigue, qui conduit fort mal son ménage et les affaires de la métairie, et se dédommage amplement des infidélités de son mari. Les choses vont si bon train qu'un beau jour Simplex, à son grand désespoir, se trouve père de trois enfants à la fois. Il met enfin un terme à ses légèretés et s'efforce de mener une vie calme et chrétienne. Il occupe ses loisirs à lire toutes sortes de livres et à s'instruire dans les sciences.

Episode du Mummelsee.— Ici se place la partie merveilleuse de cette singulière épopée. Car, à la différence des romans espagnols qui lui ont servi de modèles, celui-ci a son merveilleux épique, et Grimmelshausen a voulu faire passer son héros par des aventures prodigieuses.

Les gens de l'endroit racontent à Simplicius les merveilles du *Mummelsee* (1), et les vertus de ses eaux. Une foule de légendes rapportent des faits extraordinaires au sujet de ce lac merveilleux. Ainsi, quand on y jette des pierres, il se forme aussitôt un orage. Ce lac est sous la garde de petits hommes étranges, qu'on appelle les *nains des eaux* « Wassermännlein » ; il n'a pas de fond, ou du moins on n'a jamais pu l'atteindre. On raconte

(1) *Mummelsee*, le lac des merveilles; *Mummel*, épouvantail, prodige qui frappe l'imagination populaire.

même qu'un duc de Wurtemberg et d'autres avec lui avaient fait construire un radeau sur le lac pour en mesurer la profondeur. Mais quand les mesureurs eurent enfoncé la sonde sur une longueur de neuf pelotons de fil, ils ne trouvèrent pas encore le fond ; et leur radeau, contrairement aux lois physiques, commença à s'enfoncer, de sorte que ceux qui se trouvaient dessus durent renoncer à leur entreprise et revenir au rivage pour ne pas être noyés. Aujourd'hui, ajoutaient les paysans, on peut voir encore les pièces du radeau sur les bords du lac et les armes du prince de Wurtemberg gravées sur la pierre, en mémoire de cette aventure.

Simplicius, conduit par son Knän qu'il a retrouvé, va lui-même vers ce lac pour se rendre compte de la vérité de ces récits. Il jette des pierres dans l'eau, et aussitôt un orage épouvantable se déclare. Les Wassermännlein, que Simplicius appelle des sylphes, apparaissent à la surface du lac et entraînent dans ses profondeurs insondables celui qui est venu troubler leur séjour. Ce lac aboutit au centre de la terre. Le roi des sylphes, à qui il est présenté, l'accueille avec bonté, lui fait parcourir tout son royaume, le met au courant de tout ce qui le concerne, lui et ses sujets. Comme les sylphes doivent vivre autant que le monde et finir avec lui, le roi interroge Simplicius sur l'état de la société, sur la vie des hommes mortels, pour voir s'il ne reconnaîtra point les signes précurseurs de la fin du monde annoncés par J.-C. Simplicius fait de la société une description ironique, en prenant tout à contre-pied. C'est une satire allégorique, semblable à celle que nous trouvons dans les *Visions* de Moscherosch. Les sylphes le ramènent sur la terre ; il rapporte avec lui une pierre précieuse que le roi lui a donnée en récompense de ses renseignements, et au moyen de laquelle il peut faire jaillir où il veut une source d'eau minérale. Enchanté et rêvant la fortune, il songe à établir une station thermale sur son domaine. Mais il s'égare dans la forêt. Comme il s'était couché pour dormir, la pierre touche la terre et la source jaillit. Les beaux

projets de Simplicius sont anéantis. Il revient à sa métairie. Administrée par son Knän et sa Meuder, elle était en pleine prospérité.

Voyage à Moscou, en Orient. Retour.— Simplicius vivait en paix dans son domaine rustique, lorsque les circonstances amenèrent dans sa maison un colonel suédois. Simplicius avait renoncé à la guerre et aux hasards de la vie militaire. Mais il se laisse gagner aux promesses séduisantes de cet officier et consent à reprendre du service dans son parti. C'est grand dommage pour le livre, qui avait jusqu'ici son commencement, son milieu et sa fin. Le roman recommence, et Grimmelshausen jette son Simplicius dans une nouvelle série d'aventures, qui se succèdent sans enchaînement et sans vraisemblance. Le récit est haché, découpé, dénué d'intérêt ; nous retombons dans le roman géographique. Simplicius accompagne le colonel dans la Livonie, son pays. Il s'aperçoit bientôt qu'il est trompé, le suit à Moscou, où le czar doit, toujours d'après les menteuses paroles du colonel, lui donner une compagnie... On lui propose d'embrasser la religion grecque. Il sent qu'il est en réalité prisonnier. Le czar, ayant appris qu'il est instruit et habile, veut utiliser ses connaissances. Simplicius consent à servir le czar, établit des poudrières, repousse une attaque des Tartares. Il est envoyé ensuite à Astrakan pour y créer des magasins de poudre. Enlevé par des Tartares, vendu à des Chinois, donné par eux au roi de Corée, il passe aux mains des Egyptiens. Il est ensuite vendu à des marchands, qui l'amènent à Constantinople, forcé de ramer sur les galères turques, pris et amené à Venise. Remis en liberté, il va à Rome, et enfin revient chez son Knän par le Saint-Gothard.

Simplicius renonce au monde et se fait ermite. — Il se repose de ses longs voyages et se remet à l'étude (« hinter die Bücher »). Faisant un retour sur sa vie passée, il trouve que de tous ses voyages à travers le monde il n'a rapporté ni biens ni honneur. Il y a perdu, au contraire, sa vertu, sa jeunesse et son temps ; il a fatigué, usé son corps, jeté la confusion dans son esprit,

émoussé sa conscience. Après avoir fait l'expérience de toutes choses et passé par toutes les fortunes, après avoir couru bien des dangers sur la mer de ce monde, il rentre au port, comme un vaisseau désemparé. Ne doit-il pas renoncer pour toujours à cette vie errante, renoncer au monde même, où la vertu court de si grands dangers ? La lecture des livres ascétiques de l'Espagnol Antonio de Guevara, qui jouissaient alors d'une très-grande faveur, le confirme dans cette pensée, en lui inspirant le mépris du monde et le désir de vivre désormais loin des hommes. Il se fait donc ermite, dit adieu au monde dans des termes solennels, reproduits de l'écrivain espagnol. Tout ce chapitre 24e du livre Ve est emprunté presque littéralement au livre de Guevara intitulé : « Menosprecio de Corte y alabanza de Aldea » *Mépris de la cour et éloge de la campagne*, que Grimmelshausen avait lu sans doute dans la traduction latine d'Aegidius Albertini (1). Simplicius est donc résolu à rester dans la solitude, et il se choisit un asile dans la Forêt-Noire.

Songe de Simplex. — Mais l'auteur, qui ne sait pas finir un livre, n'ayant plus à nous raconter des aventures, nous rejette dans le monde fantastique des rêves et du merveilleux. Simplicius a dans sa solitude un songe étrange. Il voit l'enfer, les démons qui s'entretiennent des choses de la terre, et la querelle de deux d'entre eux, l'Avarice et la Prodigalité, qui se disputent le premier rang. Chacun fait sonner haut ses victoires. Lucifer tranche la question en les mettant à l'épreuve : il leur donne à exploiter deux Anglais, Julius et Avarus, qui se rendent en France. Simplicius est transporté avec les deux esprits sur le vaisseau qui porte les deux voyageurs. C'est une histoire assez peu intéressante, que l'auteur s'excuse de raconter trop longuement. Pourquoi donc la raconte-t-il ? On commence à se fatiguer ;

(1) Aegidius Albertini avait traduit le livre de Guevara sous le titre : « Contemptus vitæ aulicæ, Laus ruris. »

le récit, accroché artificiellement et comme de vive force à une histoire finie, n'a absolument rien d'attachant. Julius et Avarus se livrent à corps perdu à leur passion respective, le premier à l'orgueil, à la prodigalité et à la débauche, le second à l'avarice et au vol. Julius se ruine. A la mort de ses parents, il revient en Angleterre, tente la fortune en prenant parti pour le prétendant Jacques II. Après la défaite du parti royal, Julius et Avarus, après s'être cachés quelque temps dans les bois, sont pris et punis. Le maître périt sur l'échafaud et le valet est pendu.

Baldanders.— A son réveil, Simplicius aperçoit couchée par terre une statue, qu'il prend pour une antique idole. Mais elle se lève, lui dit qu'elle est *Baldanders*, et lui donne le moyen de pouvoir converser avec les animaux et les objets inanimés. C'est un conte fantastique reproduit de Hans Sachs, qui rajeunit, en la rapetissant, la légende de Protée.

Nouveaux voyages. — La lecture de la vie de saint Alexis décida Simplicius à quitter son ermitage et à prendre le bâton du pèlerin, sous prétexte que dans sa solitude il est inutile aux autres hommes. — Il part donc et arrive à Schaffouse, où il est hébergé par un gentilhomme. De là il se dirige vers Eglisau (canton de Zurich). Il raconte à ses hôtes toutes sortes de mensonges sur les merveilles qu'il a vues dans ses voyages. Il va de nouveau à Einsiedeln, puis à Berne, et de là passe en Savoie, où il lui arrive une singulière aventure dans un château hanté par des revenants.

Il se met en route pour la Terre-Sainte. Comme on le voit, c'est un nouveau roman d'aventures qui recommence. Grimmelshausen a voulu tout mettre dans son livre. Il est probable qu'il a écrit cette seconde partie, cette *Continuation*, après avoir fait de nouvelles lectures des romans à la mode. C'est comme un morceau de roman géographique, avec des réminiscences de Lazarillo de Tormes.

Simplicius est pris par des Egyptiens, qui, voyant son accoutrement, sa longue barbe et son air sauvage, songent à en tirer

parti, le conduisent dans les villes et le font voir pour de l'argent en le faisant passer pour un naturel des Indes. Ils visitent avec lui les villes de la Mer Rouge. Mais un jour qu'il était ainsi exposé aux regards de la foule curieuse, il s'adresse aux spectateurs en latin et en allemand. Son appel est entendu, ses ravisseurs dénoncés et condamnés aux galères. Il est mis en liberté et reçoit même une somme d'argent, prise sur ce que ses maîtres avaient gagné avec lui. Il abandonne alors son projet d'aller à Jérusalem et s'embarque, pour retourner dans son pays, sur un vaisseau portugais. Une tempête surgit aux environs de Madagascar, le vaisseau est poussé vers le Sud et fait naufrage. Simplicius se sauve sur une planche avec un menuisier, et ils vont échouer ensemble sur une île déserte.

Simplicius dans l'île déserte. — Ils sont là, dénués de toute ressource et très-embarrassés. Ils n'ont pas avec eux le moindre instrument. L'île paraît complètement inhabitée. Elle est très-fertile, elle nourrit une multitude d'oiseaux, et le poisson abonde sur la côte. Par un bonheur inespéré, la Providence leur envoie une troisième victime du naufrage, une femme, portée sur une caisse et évanouie. Ils la reconnaissent : elle était, sur le vaisseau, la servante du capitaine portugais. Elle se fait passer pour une Abyssinienne. La caisse renferme des provisions et des ustensiles. Ils organisent un petit ménage à trois. Mais la jalousie vient jeter le trouble dans l'association ; le menuisier et l'Abyssinienne forment un complot pour se défaire de Simplicius. — La femme disparaît un jour à leurs yeux. — Le menuisier demande pardon à Simplicius et se réconcilie avec lui. Ils plantent trois croix, une sur le bord de la mer et deux sur la montagne. Le compagnon de Simplicius meurt pour avoir bu trop de vin de palmier. Resté seul, Simplicius devient un pieux et saint ermite. Il travaille pour éviter les conséquences de la paresse, rester vertueux et obtenir par là *Ein seliges Ende* « une fin bienheureuse. »

Rapport du capitaine Cornélis. — L'histoire est-elle bien

finie cette fois ? Non ; Grimmelshausen ne nous fera grâce de rien. Simplicius a écrit lui-même l'histoire de sa vie, y compris son séjour dans l'île déserte ; il faut bien que nous sachions comment le manuscrit est venu aux mains de l'auteur. Il croit donc nous faire grand plaisir et satisfaire une curiosité légitime en nous apprenant que c'est le capitaine de vaisseau hollandais Cornélis qui lui a envoyé le livre dans lequel Simplicius a écrit ses aventures. Cornélis raconte à Sulsfort (pseudonyme de Grimmelshausen) comment il a découvert le solitaire dans son île. Lui aussi a été jeté par une tempête sur cette côte déserte. Il explorait l'île avec son équipage. A la vue des croix plantées, ils jugèrent qu'elle était habitée et se mirent à la recherche de ses habitants. Ils découvrirent enfin Simplicius, qui s'était réfugié dans une grotte et n'en voulait point sortir. Il refuse de retourner en Europe avec eux, remet au capitaine le livre de sa vie et continue à se livrer aux pratiques de la dévotion.

Comme on le voit, l'Allemagne avait une Robinsonade cinquante ans avant l'apparition du Robinson anglais. Nous dirons un mot de cette particularité dans le chapitre suivant.

Pour fixer les idées et faciliter une étude d'ensemble, je résumerai cette analyse un peu étendue et je diviserai, avec M. Bobertag (1), la vie de Simplicissimus en dix époques principales :

1° Introduction : Simplicissimus au Spessart. Sa fuite après l'incendie et le pillage de la maison de ses parents. — Sa vie chez l'ermite jusqu'à son entrée dans le monde.

2° Sa vie à Hanau. Sa fuite et sa vie aventureuse dans les camps et avec les soldats, jusqu'à ce qu'il devienne soldat lui-même.

(1) *Ueber Grimmelshausens Simplicianische Schriften*, Breslau, 1874.

3° Sa vie de soldat, qui se termine par son mariage.
4° Aventures en France. Période de dégradation morale.
5° Deuxième mariage de Simplicissimus.
6° Episode du Mummelsee.
7° Connaissance qu'il fait des anabaptistes.
8° Simplicissimus en Russie.
9° Simplicissimus ermite, puis pèlerin.
10° Aventures de voyage qui se terminent par une Robinsonade.

CHAPITRE V

Valeur littéraire du *Simplicissimus*

Plan défectueux. — On ne peut pas dire que le roman de *Simplicissimus* soit une œuvre d'art, encore moins une œuvre de génie ; le XVII[e] siècle n'en a pas produit. L'exécution pèche contre toutes les règles ; le plan est défectueux et mal conçu. Or, sans cette qualité essentielle, l'unité de plan et l'esprit de suite dans l'exécution, l'art n'existe pas.

Le roman de Grimmelshausen finit et recommence plusieurs fois. Les parties ajoutées sont loin d'offrir, pour le style et les événements, le même intérêt que le corps du roman. Celui-ci finit réellement pour nous avec le cinquième livre, c'est-à-dire, avec la retraite de Simplicissimus, qui, fatigué de sa vie d'aventures, dit au monde un éternel adieu. Pourquoi donc l'enlever à la solitude pour le rejeter dans les voyages et les aventures? Quel intérêt peuvent offrir ses voyages en Russie, en Asie, en Egypte même? Le caractère de Simplicissimus s'y précise-t-il davantage par de nouveaux traits? Non. Le roman devient alors tout à fait impersonnel. Ce n'est plus qu'une excursion géographique à travers le monde. Ce n'est pas Simplicissimus qui voyage, c'est l'imagination de Grimmelshausen. Le Simplicissimus du VI[e] livre et des *Continuations* n'a plus rien du Simplicissimus du Spessart, de Hanau et des camps. Où est le chasseur de Soest, « der grüne Iäger » avec sa gaîté insouciante et sa verve endiablée? De ce Simplicissimus il ne reste absolument rien.

On pourrait objecter qu'il n'est pas besoin de plan dans un ouvrage de ce genre. Le livre finit avec la vie aventureuse du héros.

Il ressemble à ces pièces de comédie qu'on appelle pièces à tiroirs ; on peut les allonger à volonté, elles sont toujours et ne sont jamais finies. D'ailleurs il ne peut y avoir unité de plan là où il n'y a pas développement progressif d'un caractère. Le *Simplicissimus* est en effet un roman de situations, et non un roman de caractère. Le héros joue un rôle tout passif ; il ne déploie aucune activité personnelle ; il est le jouet des événements et ne réagit jamais contre eux. Il ne dirige point son activité, ses paroles et ses démarches vers un but, en vertu d'une passion dominante. Il se laisse au contraire nonchalamment ballotter à la surface des événements, comme un liège sur les flots. C'est un mousquetaire qui gaspille la jeunesse et l'argent dans les armées, dans les camps et les garnisons, et s'abandonne sans but à l'imprévu des aventures. Il est sans vices comme sans vertus, sans caractère en un mot. Un tel personnage ne peut être le héros que d'un roman sans unité. D'ailleurs le défaut de plan et d'unité est commun à tous les romans d'aventures, y compris les deux grands modèles espagnols, *Lazarillo* et *Guzman*.

Nous l'accordons. Mais, à défaut de cette unité interne, que le roman, comme le drame, reçoit de l'unité de caractère dans le personnage principal, Grimmelshausen aurait pu du moins donner à son livre une certaine unité extérieure, en renfermant la vie de Simplicissimus dans un cadre d'événements bien déterminé, en le faisant passer à travers une série d'aventures reliées entre elles par une certaine ressemblance, ce qui n'empêcherait pas la diversité. Puisque Grimmelshausen, par une inspiration hardie, voulait rompre avec la mode des romans héroïques, c'est-à-dire invraisemblables, en fondant son récit sur la réalité ; puisqu'il voulait surtout donner à son livre un intérêt historique, il lui était facile de s'arrêter là où cet intérêt cesse d'exister. Il n'avait qu'à ne pas tirer son héros du domaine de la vie réelle pour le transporter dans le monde de l'invraisemblance, où il perd toute personnalité. Simplicius, fatigué du monde et de la vie tumultueuse des aventures, se retire dans son domaine paternel et se

dispose à mener une vie calme et honnête, loin des bruits de la guerre. L'aventurier a fait place à un honnête propriétaire guéri de toute ambition, uniquement occupé à exploiter sa terre. Le roman est fini ; l'auteur a atteint son but, qui est non seulement de nous raconter, sous le nom de Simplicissimus, une partie de sa vie, mais aussi de nous faire un tableau rapide et saisissant de la vie et des misères du peuple allemand. La matière est épuisée. Le roman, s'arrêtant là, aurait du moins l'unité extérieure, et cette conclusion du V^e^ livre terminait l'histoire de Simplicissimus de la manière la plus satisfaisante. Grimmelshausen a obéi à une inspiration malheureuse en soudant à ce roman fini une nouvelle série d'aventures sans intérêt. Il n'a pas su se dégager de la tendance particulière à cette époque, tendance que j'appellerais volontiers la « manie du lointain ». Ou bien a-t-il cédé peut-être à un sentiment d'amour-propre? En voyant le succès de son livre, s'est-il rendu aux instances de son éditeur qui, voulant exploiter la veine, a prié l'auteur de ne pas faire mourir trop vite un héros aussi lucratif qu'intéressant?

Grimmelshausen n'eût-il pas commis cette faute esthétique, eût-il fini son roman avec la retraite de Simplicissimus dans la métairie du Spessart, la critique aurait encore où se prendre. Les événements qui composent la vie de Simplicissimus sont renfermés dans un espace de temps extrêmement court, déterminé par quelques indications historiques.

Né en 1622, après la bataille de Höchst, il est à Hanau en 1634, après Nordlingen, c'est-à-dire, à l'âge de douze ans. Deux ans plus tard, il vient à Sœst. Au siège de Brisach, il était déjà revenu de Paris. Son mariage à Lippstadt a donc lieu avant sa seizième année. Il est vrai que son extrême jeunesse explique l'étourderie avec laquelle il s'est laissé prendre au piège. Quoi qu'il en soit, voilà un enfant merveilleusement précoce, et, à la lecture de ses aventures et de ses exploits militaires, on ne se doute guère que l'on a affaire à un gamin de quinze ans. On ne songe pas heureusement à faire ce calcul ; on oublie le point de

départ et l'on ne s'attache pas aux dates. Il est certainement permis de forcer la vérité et la vraisemblance ; mais ici l'auteur abuse de la facilité avec laquelle le roman se prête à la fiction. Grimmelshausen pouvait se permettre ces contradictions dans les *Continuations*, dans la partie géographique de son livre ; mais dans la partie historique, qui est le vrai roman, dont le fond est emprunté à l'histoire de la veille, et qui est renfermé entre deux batailles, il ne fallait pas introduire sans nécessité d'aussi choquantes invraisemblances.

Aussi Simplicissimus acquiert-il un peu vite l'expérience des hommes et des choses. Le petit sauvage du Spessart, que ses réparties ont fait baptiser par l'ermite du nom de Simplex, s'est déniaisé bien rapidement. Dès les premiers chapitres du livre II^e^, quoique le gouverneur de Hanau ait jugé à propos de mettre son nom au superlatif et de l'appeler « *Simplicissimus* », il ne méritait déjà plus cette outrageante dénomination. Le discours qu'il tient à son maître (liv. I, ch. 10 et 11) suppose même beaucoup d'intelligence et de bon sens. C'est une démonstration, un sermon en règle, que l'homme le plus habile improviserait difficilement avec autant de verve et d'à-propos. L'auteur évidemment oublie la situation de son héros, son âge et son passé. Ce n'est plus Simplicissimus qui débite ses plaisanteries et ses propos satiriques ; c'est Grimmelshausen qui, dans cette boutade humoristique, décharge sa mauvaise humeur sur l'humanité. Il a d'ailleurs prévu l'objection ; il la pose par la bouche du gouverneur étonné qui s'adresse en ces termes à son fou : « Dis donc, toi, fainéant (Bärenhaüter), qui t'a appris à prêcher ainsi ? » — « Je ne sais, dit-il encore, ce que je dois penser de toi : pour un veau (Simplicius jouait le rôle de fou, revêtu d'une peau de veau), tu me paraîs beaucoup trop intelligent, et je suis bien près de croire que sous ta peau de veau tu caches celle d'un rusé fripon.»

Le pasteur qui protège Simplex cherche à écarter les soupçons du gouverneur et à expliquer la chose, en disant que cet enfant a déjà beaucoup lu et qu'il a bonne mémoire. Mais son explication ne fait point disparaître cette grave invraisemblance.

Il est probable que Grimmelshausen a voulu resserrer la plus grande partie de son récit dans ces quelques années, parce qu'elles forment la partie la plus importante et la plus remplie de sa propre existence, dont il tenait à raviver ainsi les souvenirs. Il était bien facile alors de faire naître Simplicissimus plus tôt, de le laisser plus longtemps chez son Knän du Spessart, ou dans la solitude de l'ermite, de le tenir en un mot loin du théâtre de la guerre, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'y faire bonne figure, et d'y jouer le rôle d'un aventurier militaire.

Le Simplicissimus, chef-d'œuvre du roman au XVII^e^ siècle. — Malgré ces défauts et quelques autres que nous aurons à faire ressortir, les critiques allemands s'accordent tous pour voir dans le Simplicissimus *le chef-d'œuvre du roman au XVII^e^ siècle.* « Quelle est, dit M. Bobertag (1), l'importance littéraire de Grimmelshausen? quelle place tient-il parmi ses contemporains et parmi les écrivains du même genre? quel était l'état de ce genre littéraire avant et après lui, et quelle influence a-t-il exercé sur son développement? Pour répondre à cette question, je ne puis trouver de comparaison plus juste que celle-ci: Grimmelshausen et ses œuvres, c'est une oasis au milieu du désert..... Le supplice que j'ai dû m'infliger, pour asseoir un jugement consciencieux sur la valeur de Grimmelshausen comparé aux autres romanciers du XVII^e^ siècle, par la lecture de Lohenstein, de Ziegler et de leurs contemporains, me donne le droit d'employer cette expression, qui paraîtra peut-être exagérée et trop sévère. » On le voit, l'éloge n'est pas ménagé. M. Bobertag est un juge compétent, car il s'est imposé, comme il le dit, le supplice de lire une foule de romans insipides, et il travaille à une histoire générale du roman, dont une partie a déjà paru.

Gervinus, le grand critique littéraire de l'Allemagne, qui a

(1) *Ueber Grimmelshausens Simplic. Schriften,* cité plus haut.

jeté sur la littérature de son pays un coup d'œil si profond et prononcé des jugements si sûrs, voit, lui aussi, dans *Simplicissimus* une œuvre étonnante. « Parmi les nombreux livres populaires (Volksbücher), dit-il, le *Simplicissimus* est un de ceux qui ont le plus de fond. Mais l'exécution en est si défectueuse que, souvent remanié et transformé, c'est toujours et seulement par sa partie historique qu'il a conquis l'estime de la critique. Le livre toutefois justifie, par la nature du sujet, la prétention d'être beaucoup plus intéressant qu'un *Gil Blas* et les autres romans picaresques de date plus récente. Dans ce livre, sorti d'une riche et féconde observation, se déroulent, comme dans une épopée, la vie extérieure et les mœurs du temps. Dans son cadre étroit, il est si bourré de choses, qu'il ne faut pas, en le lisant, laisser passer un seul mot sans l'approfondir. Il forme un frappant contraste avec les romans longs et vides de la même époque. Le style ne se rattache point à celui de ces œuvres contemporaines, mais au ton des livres populaires. »

Ce jugement, condensé en quelques lignes, résume tout ce que nous avons à dire sur la valeur de cette œuvre remarquable. Sauf quelques réserves à faire sur la supériorité de *Simplicissimus* sur *Gil Blas*, nous n'aurons qu'à confirmer, par une étude de détail, l'opinion du maître de la critique allemande, pour faire de notre roman une appréciation équitable et impartiale.

Le Simplicissimus continue la tradition nationale. — Bülow (1) voit surtout dans *Simplicissimus*, et c'est ce qui en fait le prix à ses yeux, la tradition populaire reprise. Grimmelshausen, en effet, tend la main par-dessus son siècle, aux grands écrivains nationaux, aux conteurs populaires, aux romanciers satiriques du XVI[e] siècle. Il continue Fischart, qu'on a appelé le Rabelais allemand. C'est la même vigueur dans

(1) Dans la préface de son édition du *Simplicissimus*, Leipzig, 1836.

l'expression, le même pittoresque dans la description, la même gaîté et le même sans-façon dans le langage des personnages, et aussi le même bon sens et le même sens moral.

Simplicissimus se rattache à la série des aventuriers du XV^e^ et du XVI^e^ siècles. C'est l'Eulenspiegel du XVII^e^. *Eulenspiegel* est le premier roman comique allemand ; livre sans ordre, sans disposition ni plan, où l'art fait complètement défaut. Le *Simplicissimus* est un *Eulenspiegel* mieux composé. L'idée du roman est la même, le cadre et la forme sont indentiques. L'un et l'autre livres racontent les aventures d'un jeune enfant du peuple, naturellement bon, bien doué par la nature, naïf d'abord, mais bientôt déniaisé, un « Deutscher Michel » jeté dans un monde ou règnent la fausseté, la fourberie, la recherche, en un mot, tout ce qui n'est point naturel. Le personnage passe alors par une série de situations pénibles, souvent comiques, où le sérieux se mêle au ridicule. Eulenspiegel fait le niais, Simplicissimus débute dans le monde par le rôle de fou, et l'un et l'autre, embusqués derrière leur niaiserie apparente, donnent aux sages et aux habiles des leçons méritées. Eulenspiegel est le persiflage des faiblesses et des travers du peuple allemand, des tendances qu'il accuse à échanger le vieux bon sens national contre une sagesse plus raffinée. Simplicissimus aussi défend l'esprit humain dans sa simplicité naturelle et forte. Cette idée, du reste, personnifiée dans Eulenspiegel, se transmet en Allemagne de siècle en siècle sous une forme différente.

Naturellement, la simplicité de Simplicissimus n'est pas celle d'Eulenspiegel. L'état malheureux de l'Allemagne, les désastres de la guerre, qui avaient porté le désordre dans le monde physique et dans le monde moral, ne permettaient pas de laisser au héros d'un roman populaire cette franche et inaltérable gaîté d'Eulenspiegel. La décadence morale était trop prononcée pour que Simplicissimus conservât l'innocence naïve et enfantine de son prédécesseur. Les débats violents dans lesquels s'agitaient les intérêts de l'Eglise et de l'Etat absorbaient trop les esprits,

pour que l'auteur fît de son œuvre une suite de petits tableaux empruntés au cercle restreint de la vie bourgeoise.

Deux autres éléments qui ne se trouvent pas encore dans Eulenspiegel, sont, d'une part, la passion des voyages et des aventures, l'amour des hasards et de l'inconnu, la curiosité en un mot ; d'autre part, le mélange de la réalité et de la fiction. L'imagination ne s'y promène pas, comme dans *Simplicissimus*, dans le monde allégorique des songes et des visions. Cette forme de l'allégorie, empruntée à l'Espagne, n'apparaît, fort heureusement, que dans deux passages du *Simplicissimus*. (Liv. V. ch. 12–17 ; liv. VI, ch. 2–3). Elle est exclusive dans les *Visions* de Moscherosch, et elle reparaît dans la dernière partie de l'*Ile de Felsenbourg*.

Eulenspiegel est en outre un livre populaire, un Volksbuch dans toute la force du terme, c'est-à-dire, composé par le peuple lui-même. L'auteur est tout le monde ; le premier qui l'a publié n'a d'autre mérite que d'avoir coordonné une suite de récits transmis par la tradition. *Simplicissimus* est, au contraire, la création personnelle d'un homme de talent. L'auteur a composé cette œuvre réfléchie avec la conscience d'un but précis ; il l'a marquée du cachet de son individualité. Il en a fait une œuvre d'autant plus personnelle, qu'elle est unique dans son genre et qu'elle tranche nettement, par son caractère original, sur toutes les œuvres littéraires de la même époque.

Simplicissimus continue *Eulenspiegel*, avec les différences que nous venons d'indiquer. Il continue les autres Schwankenbücher et les *Nouvelles* du XVI^e^ siècle. Nous avons dit qu'après les histoires de Wickram, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour créer le roman national et inaugurer le roman bourgeois. Ce pas, c'est à Grimmelshausen que revient l'honneur de l'avoir franchi. Il n'a fait autre chose, et c'est là sa gloire, que d'ajouter un livre populaire de plus à la riche collection du XVI^e^ siècle, avec un cadre plus large, un but moral plus élevé, et surtout une portée historique beaucoup plus considérable.

Cette tentative de Grimmelshausen de revenir à la tradition et de faire un livre allemand était d'autant plus méritoire, que le roman, comme la poésie, était tombé au pouvoir des écrivains qui poussèrent la littérature allemande dans la fausse voie du pédantisme. Nous avons vu combien le mal était grand, lorsque Grimmelshausen commença à écrire ; tellement grand que lui-même n'échappa point à l'entraînement général qui emportait les esprits vers les genres faux, et qu'il composa deux romans dans le goût de l'époque. Toutefois cet heureux effort de Grimmelshausen resta à peu près isolé, et n'eut point le résultat qu'on aurait pu attendre. Après comme avant les écrits *Simpliciens* (1), l'esprit allemand resta écrasé sous le poids de l'imitation étrangère et déformé par le mauvais goût. Le *Simplicissimus* n'en reste pas moins un fait extrêmement remarquable dans l'histoire de la littérature allemande. Grimmelshausen nous apparaît, au milieu de ses contemporains, comme un homme d'un autre monde, et son Simplex est un revenant du XVI^e^ siècle.

Aussi nous retrouvons dans cet ouvrage les sérieuses qualités du genre dont il est la continuation, qualités qui sont naturellement l'opposé des défauts qui caractérisent le roman du XVII^e^ siècle.

Quand on passe de la lecture d'un roman de Lohenstein ou de Ziegler à la lecture de *Simplicissimus*, on se sent comme soulagé, et l'on est tout heureux de trouver enfin des personnages de taille humaine qui se meuvent, non point dans le monde mensonger de l'invraisemblance et de la convention, mais dans la pleine réalité de la vie. Les héros des romans contemporains

(1) Je désignerai ainsi désormais, pour la commodité du discours, les autres romans de Grimmelshausen analogues au *Simplicissimus*. Je ne fais du reste qu'emprunter cette expression aux critiques allemands, qui les appellent *Simplicianische Schriften*.

sont comme les armures vides et sonores des chevaliers du moyen-âge, des fantômes évoqués à grand bruit et qu'on essaie en vain d'animer d'une vie factice. Ils nous transportent toujours dans le passé et le lointain, condition nécessaire pour faire passer tout leur merveilleux de pacotille et leur symbolisme ridicule, que l'un des derniers éditeurs de Grimmelshausen appelle si bien *die Geheimnisskrämerei*. Grimmelshausen a rappelé le roman de ces régions lointaines pour le transporter brutalement dans la vie réelle. L'histoire de Simplicissimus est d'hier. Soldat de la guerre de Trente ans, sa vie militaire est renfermée entre deux batailles. Rien d'héroïque dans sa personne. Ce n'est pas un homme tout à fait ordinaire, car alors il serait peu intéressant ; mais il n'y a en lui non plus rien qui tienne du prodige. Il intéresse par la singularité des circonstances dans lesquelles il se trouve et les capricieux hasards qui se jouent de son existence et déforment son caractère. Toutes les aventures qu'il nous raconte sont les faits qui se reproduisent tous les jours au sein de ces armées de Suédois et d'Impériaux, qui parcourent l'Allemagne en tous sens, traînant derrière eux la misère et la ruine. Batailles, surprises, coups de main, maraudes, reconnaissances, sièges de place, vices des soldats, aventures d'amour, jeu, vol, rapine, querelles, tueries entre soldats et paysans, aventures de voyage, etc..., voilà de quoi se compose la vie de Simplex. Sauf quelques détails un peu exagérés, mais non invraisemblables, quelques récits merveilleux, conformes d'ailleurs aux croyances populaires du temps, la vie de cet aventurier est celle de tous les aventuriers du XVII^{e} siècle. Ses aventures sont celles de son temps et de son pays ; on peut reconnaître et vérifier les lieux et les grands faits historiques auxquels elles se rattachent. Aussi, sur ce terrain solide et résistant de la réalité humaine et de la réalité nationale, l'auteur est à l'aise pour nous présenter ses tableaux d'une vivante simplicité. Le cadre, le décor, le lieu de l'action, c'est l'Allemagne, le Spessart, Hanau, Magdebourg, Lippstadt, Brisach, Philippsbourg, etc. ; les acteurs, des paysans,

des soldats, des bourgeois, des vagabonds et des mendiants, avec leurs mœurs, leurs vices, leur caractère et enfin leur langage. Grimmelshausen a vu les choses qu'il raconte, il a vécu de la vie de son personnage. Dans la préface du « *Manifeste contre ceux qui se moquent des barbes rouges,* » il oppose fièrement son expérience à la connaissance imparfaite qu'ont des choses de ce monde ceux qui ne les ont vues que dans les livres. « Les savants par les livres, fait-il dire à Simplicissimus, qui s'érigent en juges suprêmes des autres, se flattent de savoir ce que pèsent les couronnes, et se permettent, sans vergogne aucune, d'imaginer des règlements et des lois politiques, de forger des règles bien formulées d'après lesquelles les princes doivent diriger leur vie et leur gouvernement. Ils présentent ainsi dans leurs écrits les rois parfaits (allusion aux romans politiques). Ces savants sont-ils eux-mêmes capables de commander aux autres et de les gouverner ? Je laisse la question sans la résoudre, car rien n'est moins certain. Mais ce qui est indiscutable, c'est que celui qui a passé sa vie dans la solitude, la déplaisance et l'adversité, ne peut rien dire d'exact et de vraisemblable sur l'abondance et le luxe qu'il n'a pas, sur le faste qu'il ne voit point, sur la cour où il n'a jamais été, sur les rois qu'il ne connaît que de nom, sur les guerres dont il a à peine lu le récit dans les livres. Il n'en est pas de même de Simplicissimus : son esprit élevé et grand (« herrlicher ») connaît le monde bien autrement que par les livres ; il l'a parcouru et il le décrit en allemand (1), sans fausseté, sans bavardage brillant et sans charlatanisme, avec la franchise et l'exactitude de la vérité. C'est pour cela qu'on s'est plu à lui donner le surnom de *Teutscher Simplicissimus.* »

On sent en effet que l'auteur de *Simplicissimus* sait par expérience personnelle les choses dont il parle, qu'il raconte sa vie,

(1) *Teutsch*, c'est-à-dire, simplement, avec vérité et franchise, comme lorsque nous disons : « parler en bon français. »

ou du moins une partie de sa vie. *Simplicissimus* est, pour les traits principaux du moins, la biographie de Grimmelshausen.

Aussi, c'est par son livre et par quelques autres rares documents que nous essaierons de reconstituer la vie de notre auteur. C'est là le grand secret des précieuses qualités que nous admirons dans le *Simplicissimus* : la simplicité, la vivacité et l'allure dégagée du récit, la rapidité dans la succession des aventures, la vérité des détails et des caractères, le naturel de l'expression, la peinture fidèle des mœurs fondée sur l'observation immédiate et personnelle d'un moraliste sagace. C'est par là que *Simplicissimus* a mérité de survivre au naufrage littéraire qui a heureusement englouti les insipides romans de l'époque. Si Voltaire avait connu Grimmelshausen et son livre, il aurait pu redire de lui ce qu'il dit de *Gil Blas*, dont il a fait, sans le vouloir, le plus grand éloge par ces paroles d'une brièveté un peu dédaigneuse : « Son roman de *Gil Blas* est resté, parce qu'il y avait du naturel. » *Simplicissimus*, lui aussi, est resté, parce qu'il y avait du naturel.

Oui, Grimmelshausen a osé mettre du naturel dans son livre, et rompre ainsi en visière avec ses contemporains. Pour ceux-ci, en effet, l'absence de naturel était un moyen de succès. Tous voulaient frapper fort et faire grand bruit, charmer, c'est-à-dire, étonner le lecteur par l'abus des métaphores boursouflées et des aventures invraisemblables. L'impitoyable critique a fait justice de leurs stériles efforts en déclarant que toutes leurs œuvres réunies ne valent pas une page de *Gil Blas* ou de *Simplicissimus*. Par cette absence de prétention pédantesque, de parti pris religieux ou politique, par cette honnête simplicité, cette candide objectivité, comme diraient les Allemands (1), Grimmelshausen se détache nettement de tout son siècle, et son livre descend en ligne directe des contes de Wickram. Prendre les

(1) « Harmlose Objectivität. »

incidents de la vie quotidienne et les raconter en un style simple et rapide ; observer les mœurs du temps et les peindre dans un récit intéressant, avec l'humour d'un philosophe ami de la vérité et de la vertu : encore une fois, c'était faire une œuvre d'une étonnante nouveauté, c'était ressaisir, du moins en partie, le caractère du génie national déformé par les prosateurs didactiques et les poètes gourmés des écoles de Silésie.

Le style du Simplicissimus. — Le naturel dans l'invention et la disposition des événements entraîne forcément le *naturel dans le style*. Tandis que les pédants des sociétés littéraires travaillaient, à l'imitation des hôtes de Rambouillet, à « dévulgariser » la langue allemande, Grimmelshausen travaillait dans le sens opposé, c'est-à-dire, à la vulgariser davantage, en parlant un langage à la portée de tous, plus populaire, par conséquent, plus naturel.

Nous ne saurions trop nous appesantir sur ce phénomène remarquable, l'apparition, en 1669, d'un livre écrit avec naturel et simplicité, dans un style correct sans pédantisme, simple sans bassesse, pittoresque sans recherche, un style, en un mot, où l'on retrouve les grandes qualités de la langue allemande du XVI[e] siècle, telle qu'elle est sortie des glorieux efforts de l'immortel docteur Martin Luther. Style agréable, facile et sans contrainte, plein de malice populaire ; style varié, non point par le mélange des mots étrangers, mais par un tempérament heureux des différents dialectes allemands, dont Grimmelshausen connaît toutes les particularités. Il sait bien sa langue, et, sans la forcer, il en tire de très beaux effets. En un mot, il écrit en allemand, ce qui était rare de son temps, et il justifie par son exemple l'assertion par laquelle il déclare que c'est dans la région entre Baden et Spire que l'on parle le meilleur allemand.

Le style de Grimmelshausen, dans *Simplicissimus*, est non-seulement naturel et simple ; il est aussi singulièrement *pittoresque*. Sous ce rapport, ce livre est tout simplement un trésor. On pourrait en tirer un recueil intéressant d'expressions pitto-

resques que la langue allemande a perdues depuis. Toutes les langues, soumises à l'usure du temps, font de ces pertes regrettables. La langue allemande, entre autres, a sous ce rapport singulièrement à se plaindre. Déjà la langue du XVII^e^ siècle était loin de celle du XVI^e^. Sous la plume des savants, poètes et prosateurs, elle s'était mise à la mode française en se débarrassant précisément de ce qui fait l'agrément et la beauté du style des écrivains populaires du XV^e^ siècle, le naturel et le pittoresque ; en renonçant aux métaphores et aux images simples tirées de la vie populaire, pour se surcharger de métaphores savantes et forcées. Aussi, c'est pour le lecteur une agréable surprise de retrouver dans *Simplicissimus* ces expressions naïvement pittoresques, imagées et proverbiales, empruntées au langage populaire. J'en citerai seulement deux exemples, Le chapitre 17^e^ du livre III^e^ débute ainsi : « Ich glaube, es sei kein Mensch in der Welt, der nicht *einen hasen im Busen habe*, dann wir sind ja alle einerlei Gemächts, und kan ich *bei meinen Birn wol merken, wenn andere zeitig sind.* » « Je crois qu'il n'y a pas un homme au monde qui *n'ait un lièvre dans son sein* ; car nous sommes tous de la même fabrique, et je *vois bien par mes poires si celles du voisin sont mûres.* « Einen Hasen im Busen haben » correspond à notre expression française : « Chacun a sa marotte. »

On était en train de bien se divertir à Hanau, lorsque la nouvelle de l'arrivée d'un commissaire, envoyé par le gouvernement suédois, vint troubler la fête. Simplicius exprime ainsi cette idée : « Solches *versalzte* allen Spass, und alles Freudengelag *verlummerte wie ein Sackpfeifenzipfel,* dem der Blast entgangen ». « Cette nouvelle gâta la plaisanterie (en y mettant trop de sel), et la joie se rabattit et se calma comme le son d'une cornemuse dont le vent s'est échappé ». (Liv. II, chap. 4.)

On pourrait multiplier les citations. A chaque page on retrouve des expressions du même genre, d'un pittoresque populaire, qui sont comme le sel du récit.

Nous aurons résumé d'un mot toutes les autres qualités du style du *Simplicissimus*, quand nous aurons dit qu'il est exempt de tous les défauts dont la langue allemande était alors entachée. Grimmelshausen a heureusement échappé à la contagion du mauvais goût et de la « Sprachmengerei ». Sa langue, comparée à celle des contemporains, est d'une admirable correction. La langue allemande nous apparaît dans son livre comme régénérée. C'est une véritable restauration de l'esprit littéraire.

Du reste, purifier la langue en la débarrassant des éléments de corruption apportés par l'imitation étrangère, la rendre à elle-même, inviter les Allemands à parler allemand, c'était, comme nous l'avons dit plus haut, la grande préoccupation des écrivains patriotes. Grimmelshausen combat dans leurs rangs. Lui aussi s'élève contre la manie régnante et la corruption du langage. Mais il prêche par la parole et par l'exemple. Comme Moscherosch, il flétrit avec indignation le langage affecté et souillé de gallicismes que l'on parlait alors. Plus que Moscherosch, il s'affranchit du joug de la mode et parle une langue pure et vraiment allemande.

Il aurait pu cependant, tout aussi bien que les Parisiens des bords de l'Elbe et du Neckar, étaler sa science du beau langage, assaisonner son style de mots français et italiens, et composer une macédoine littéraire. Il savait le français : la première production de son activité est même la traduction en allemand d'un livre français : « L'homme dans la lune, ou le Voyage chimérique fait au monde de la lune....., autrement dit le Courrier volant, etc..... » (« Der fliegende Wandersmann nach dem Mond »), 1659. Il savait l'italien : il cite dans ses divers ouvrages des passages de l'Arétin, de Sannazar, de l'Arioste, du Tasse, de Pétrarque, et il essaie même de les traduire en vers allemands.

Ce n'est pas à dire que sa langue soit absolument pure de tout mélange de mots étrangers. Malgré son zèle à défendre le domaine de la langue nationale, il a dû se résoudre à admettre dans

son vocabulaire un certain nombre d'expressions nouvelles ; il n'a pu répudier surtout les termes de guerre que les allemands ont empruntés à la langue française, et qui aujourd'hui encore font partie du vocabulaire militaire. Grimmelshausen a été soldat, il a parlé la langue des soldats ; il lui en est resté quelque chose. Se servir de cette langue un peu mêlée pour raconter la vie militaire de Simplicius était même pour lui une condition de couleur locale indispensable. En dehors des termes militaires, nous trouverons quelques mots étrangers, français ou latins, germanisés, mais en assez petit nombre pour qu'on ne puisse appliquer à son style l'épithète flétrissante de « sprachmengerei ». Ces mots nouveaux, exotiques, sont assez rares pour se perdre dans l'ensemble et ne point attirer l'attention. La langue n'en est pas altérée. Grimmelshausen a gardé la juste mesure, aussi éloigné du beau langage émaillé de français et d'italien que du ridicule pédantisme de Zesen, qui bannit impitoyablement tout mot dont l'origine n'est pas allemande, lors même qu'il a reçu depuis longtemps le droit de cité. Grimmelshausen a payé son tribut à la mode, mais à son corps défendant, et en lui faisant le moins de sacrifices possible. Ainsi il dit par exemple : « *sich montiren* (se montrer de quelque chose, c'est-à-dire se le procurer), *continuiren*, *spectacul* (abrégé de spectaculum, spectacle); *seine curiosität contentiren ; aemulus* (rival) ; *courtoise Reden und Complimenten* ; *eine Damoiselle ; von Importanz sein* ; *commandiren* ; ein trefflich *convivium* (il est vrai qu'ici c'est un étudiant qui parle et qui fait montre de son latin) ; in etwas *consentiren ; instruiren* ; eine *Reverenz* machen ; *perfectioniren*, *repariren* (réparer un objet) ; *ô mirum ; discuriren ; Rumor* (terme militaire = tumulte, querelle ; il y avait le *Rumormeister*, chargé de la police des camps) ; *in salvo bringen* (mettre en sûreté) ; *judiciren* (juger, regarder comme) ; *ein Instrument* ; eine *Histori* (une histoire).

On pourrait en recueillir bien d'autres encore. Mais, je le répète, elles sont clairsemées, perdues dans le tout et ne trahis-

sent point le parti pris. Pour les termes de guerre, il y aurait eu du pédantisme à vouloir les éviter à tout prix. Même en dehors de ces nouveautés, le vocabulaire de Grimmelshausen est très riche et très étendu. On peut s'en rendre compte en parcourant le glossaire que Kurz a ajouté à son édition.

Une autre particularité de ce style pur et bien allemand, c'est qu'on n'y rencontre point ces longues périodes essoufflées, entortillées, où se complaisaient les contemporains. Il y a chez Grimmelshausen de longues périodes : les Allemands ne savent pas faire une phrase avec une idée. Leur langue, d'ailleurs, se prête singulièrement par sa nature même au style périodique. Mais, dans Grimmelshausen, la longue période est l'exception, et elle est toujours si bien construite, elle marche d'une allure si vive, que la pensée s'en dégage claire et animée. D'ordinaire il écrit en phrases courtes, dont la composition offre une grande variété.

La langue de Grimmelshausen se distingue en outre par certaines particularités de lexicologie et de syntaxe qu'il est utile, je crois, de faire ressortir. Je demande au lecteur la permission d'entrer à ce sujet dans quelques détails techniques. La question a un grand intérêt pour l'histoire du développement de la langue allemande. Le *Simplicissimus* est sur ce point un monument de premier ordre et pourrait faire l'objet d'une importante étude. Je me contenterai ici de reproduire les quelques remarques de Kurz dans la préface de son édition (1).

La langue de Grimmelshausen est le nouveau Haut-Allemand (« Neuhochdeutsch »), tel qu'il a été établi et à peu près fixé par Luther. Cependant il s'y rencontre çà et là des locutions qui sentent le dialecte. Comme il cite souvent des phrases tout entières, surtout dans le dialecte du Spessart et en bas-allemand (« plattdeutsch ») (par exemple, Simplic. liv. I, chap. 2 et 6, 5 ;

(1) Cf Kurz, *Grimmelshausen's Simplicianische Schriften*, vol. 1, p. XLV.

liv, II, chap. 13 etc.), il laisse échapper, à dessein ou par inadvertance, des expressions qui appartiennent à différents dialectes, surtout à ceux du Nord. L'influence de ces dialectes se fait déjà sentir dans la prononciation et l'orthographe des voyelles. Ainsi *a* devient *ä* (*wäschen*, au lieu de *waschen*, laver) ; *e* devient *ö* (*erchröcklich*) ; *ei* devient *äi* (*Räise*) ; *ä* devient *e* (*erzehlen*) ; *i* devient *u*, surtout dans les finales en *niss* (*Gefängnuss*) et *ü* (*Würbel* au lieu de *Wirbel*) ; *ö* devient *ü* (*müglich*) et *e* (*schweren* au lieu de *schwören*) ; *u* devient *o* (*Forcht* au lieu de *Furcht*) ; *ü* devient *ö* par la même inflexion (*förchten*). Les consonnes subissent des transformations analogues. Ainsi *b* et *p*, *d* et *t* se mettent l'une pour l'autre indifféremment : Grimmelshausen dit *Bosse* au lieu de *Posse*, et par contre *Pursch* au lieu de *Bursch* ; *doll* au lieu de *toll* ; *Tung* au lieu de *Dünger* (engrais, fumier). La finale *ig* se change en *ich : billich*, et réciproquement *ch* redevient *g : Höfligkeit*.

Comme formes particulières de mots, je citerai surtout la formation des adverbes au moyen du suffixe *lich*, là où le haut-allemand emploie l'adjectif simple comme adverbe. Ainsi *gehorsamlich* (avec docilité) ; on trouve même souvent la forme adverbiale plus antique en *lichen : behülflichen* ; la désinence *haft* s'allonge en *hafftig : flegelhafftig*.

On rencontre quelques formes anciennes, comme *ehisten*, *einödiste*, etc.

Le préfixe *ge* du participe passé est souvent supprimé : *bracht* = *gebracht* ; *geben* = *gegeben* ; *funden* = *gefunden*. Le participe présent, et c'est là une particularité dialectique, est employé dans le sens passif du gérondif latin en *-ndus :* par ex. : *aus tragender Schuldigkeit ; die hoffende Erlösung* (le salut qu'il y a lieu d'espérer).

Les plus importantes particularités syntaxiques sont les suivantes :

Le verbe réfléchi est formé à toutes les personnes, presque sans exception, du pronom réfiéchi de la 3e *sich* ; Ex. : *wir*

mussten SICH *still halten; mein Schweherfatter und ich bedankten* SICH *; ich kam über* SICH. Cette particularité du langage populaire ne nous étonnera point, si nous voulons bien considérer qu'aujourd'hui encore on dit en Provence : « nous *se* reverrons », et que, en latin, la voie passive ou moyenne se forme en ajoutant comme suffixe à l'actif, à toutes les personnes, le pronom réfléchi de la 3e *se ; amor* vient, en effet, de *amo-se*, *amaris* de *amas-i-se*, *amatur* de *amat-u-se* etc.

Par contre, un archaïsme très curieux à observer, c'est qu'au datif le pronom réfléchi *sich* est remplacé par le pronom personnel ordinaire *ihm*, *ihr*, *ihnen :* Ex : *manche bildet* IHR *ein*, au lieu de *bildet sich* (se figure). Cet emploi du datif *ihm*, *ihr* remonte au gothique et au moyen haut-allemand *im*, *ir*, *in* ; et cette construction se retrouve encore dans les premiers ouvrages en prose du haut-allemand moderne et chez les poètes : Ex : « Gott schuf den Menschen *ihm* zum Bilde. » (Luther) « Da schnitt er vom eignen Leibe *ihm* Glied für Glied und briet es *ihm* zum Mal. » (Bürger).

Il n'est pas rare de rencontrer une tournure qui correspond à l'emploi de l'accusatif avec l'infinitif, tournure latine transplantée arbitrairement dans la langue allemande ; c'est un héritage du moyen haut-allemand. On le trouve encore dans les conteurs du XVe et du XVIe siècle, comme Niklas von Wyle, Fischart et autres (1) ; ex.*:* « *Mein Knän schätzte billig seyn,* » au lieu de : « *dass es billig sey* » (pater meus æstimabat æquum esse...)

On trouve aussi, mais cette tournure est peu fréquente, le temps simple d'un verbe changé en une périphrase composée de l'auxiliaire *sein* et de l'infinitif du verbe ; ex : *er war schlaffen*

(1) Voyez, par exemple : « Die ailft translation, wie Hieronymus imm Concilio zuo Constantz verbrennt », de Niclas von Vyle, où cette tournure est particulièrement fréquente, (dans le recueil de Wackermagel). Voy. Gervinus, II5, p. 357.

= er schlief. Cette tournure a quelque analogie avec une autre tournure populaire, qui consiste à remplacer les temps simples, l'imparfait surtout, par une périphrase composée de l'infinitif du verbe et de l'auxiliaire *thun:* ex : « Gar schöne *thät er singen* » (Wunderhorn).

Remarquons enfin que Grimmelshausen emploie, après la préposition *in* marquant la direction vers un objet, le substantif sans article : « *in Rhein, in Grund* », ce qui est encore une réminiscence de l'ancien et du moyen haut-allemand, qui supprimait volontiers l'article, surtout devant les noms propres : *bî Rîne, ze Rîne* (= am Rhein.)

Enfin il nous reste un mot à dire sur les crudités de langage que l'on rencontre en assez grand nombre dans le *Simplicissimus*. Grimmelshausen en effet offense souvent la décence par de grossières obscénités. Gervinus dit de lui : « Tout en flétrissant les mœurs impures de son temps, il a bien de la peine en maintes circonstances à dérober à nos yeux les malpropretés de son imagination (« seine unsaubere Einbildungskraft. ») » Ce n'est peut-être pas à nous à lui faire son procès. Si nous reprochons à l'Allemagne l'obscénité triviale et les nudités d'image du *Simplicissimus*, les Allemands n'auront pas de peine à trouver dans notre littérature bien d'autres hardiesses d'expression et de peinture. D'ailleurs une certaine licence, un peu de grossièreté même dans la grivoiserie était de mise, et même de rigueur dans la bouche d'un mousquetaire qui raconte ses aventures. J'avoue cependant qu'il y a dans *Simplicissimus*, et en assez grand nombre, des expressions choquantes, qui rappellent un peu trop le style d'*Eulenspiegel*. Il faut, pour les expliquer, se rappeler dans quel excès de trivialité malpropre était tombée la littérature allemande au XV^e^ siècle. Eulenspiegel nous donne une idée du genre. On sait quelle était sa plaisanterie la plus spirituelle et la plus fréquente, et le bon tour qu'il jouait à ses hôtes avant de les quitter. Qu'on lise aussi les *Fastnachtspiele* ou *Jeux du Mardi-gras* : la seule nomenclature des person-

nages fera reculer d'horreur un lecteur délicat. La grivoiserie allemande, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, est crue et grossière ; la grivoiserie française est légère et spirituelle, presque toujours acceptable. Les Allemands d'ailleurs se rendent justice et sont les premiers à déplorer cette triste tendance de leur littérature.

Ce que nous rencontrons de choquant, de grossier et d'obscène dans certains chapitres de notre roman est donc un reste et comme un héritage des siècles précédents. Le goût public ne s'épure que lentement, et Grimmelshausen était bien sûr de ne pas choquer les lecteurs auxquels son livre s'adressait. D'ailleurs, nous le répétons, la société dans laquelle son héros et lui-même avaient vécu n'était pas de nature à inspirer le goût du langage choisi et des expressions toujours élégantes et irréprochables. Nous devons même croire qu'il a été très modéré et que son style, dans ce qu'il a de plus osé, est loin d'être la fidèle expression de la réalité.

Passons donc condamnation. Ces taches légères ne peuvent nous empêcher de reconnaître les grandes et solides qualités du style de Grimmelshausen : la simplicité, la clarté et le naturel, la rare vigueur de l'expression, la richesse de la pensée, la netteté et la vivacité du récit, qualités rares pour l'époque et qui mettent hors de pair au milieu de son siècle ce livre étonnant.

CHAPITRE VI.

Caractère de Simplicissimus et moralité de son histoire.

Quoique le *Simplicissimus* procède des romans picaresques espagnols et qu'il ait été inspiré par *Lazarillo* et *Guzman d'Alfarache*, le personnage allemand vaut mieux que ses tristes modèles. Dès les premières pages d'ailleurs, Grimmelshausen, par la bouche de son héros, affirme la moralité de son livre.

Simplicissimus a appris à tirer le mal du bien, et il reconnaît dans tout ce qui lui arrive l'action bienfaisante de la Providence. Les cruautés exercées par les soldats dans la maison de ses parents ont été le moyen dont Dieu s'est servi pour le tirer de l'ignorance grossière dans laquelle il vivait. « J'appris bientôt après, dit-il, d'où et comment les hommes étaient venus en ce monde. J'appris qu'ils n'avaient pas de demeure stable sur cette terre, mais que souvent, avant même d'y avoir songé, ils étaient obligés de s'en aller. Je n'avais de l'homme que la forme, du chrétien que le nom ; du reste j'étais une véritable bête. Mais le Très-Haut regarda mon innocence d'un œil miséricordieux, et il voulut m'apprendre à me connaître moi-même et à le connaître. Et quoiqu'il eût mille autres moyens de le faire, il voulut sans doute se servir de celui par lequel mon père et ma mère devaient être punis pour la mauvaise éducation qu'ils m'avaient donnée, et servir d'exemple aux autres. » (Liv. I, chap. 4). On ne peut affirmer plus nettement l'idée de la divine Providence. Cette disposition d'esprit, ce sentiment religieux, acquis et développé par la société et les enseignements de l'ermite du Spessart, Simplicius le conservera jusqu'à la fin, à travers les malheurs et

les cruels revirements de la fortune. C'est cette conviction religieuse, fortifiée et ravivée par le malheur, qui l'amènera à renoncer à sa vie aventureuse et à mettre à profit les leçons de l'expérience, en se vouant aux saintes pratiques du christianisme et au culte de la vertu. Grimmelshausen a donc voulu faire, non-seulement un livre honnête, mais encore un livre d'une moralité chrétienne.

Lorsque Simplicius entre dans le monde, il n'est ni bon ni mauvais : sa conscience morale n'est pas éveillée encore, il n'a pas l'idée du bien et du mal. « J'étais du reste une véritable bête. » Malheureusement, quand il est sorti de l'état de bête pour aller chez les hommes, « unter die Menschen, » et devenir homme lui-même, cette évolution s'est accomplie au milieu de circonstances peu faites pour développer les germes jetés dans sa bonne et simple nature par le pieux ermite. Il part d'une grande simplicité pour arriver très vite à un certain degré de perversité, qui fait rentrer l'histoire de sa vie dans la catégorie des « Schelmenromanen ». Simplicius n'est pas foncièrement mauvais ; il est même naturellement bon et honnête. S'il tombe dans le vice et le dévergondage, sa responsabilité morale est singulièrement atténuée par les circonstances, dont l'influence pernicieuse était irrésistible. On peut bien dire, sans porter atteinte au principe de la liberté humaine, qu'il était à peu près impossible de servir dans la Guerre de Trente ans et de rester absolument honnête. Les plus grandes âmes, le rigide et catholique Tilly lui-même, ne sont pas sortis indemnes de ce chaos moral. Tous, chefs et soldats, prêtres et laïques, sont emportés dans ce violent tourbillon. Comment une âme simple et désarmée comme celle du pauvre Simplex aurait-elle pu se maintenir dans les limites de la stricte moralité ? Jeté par les évènements dans le pire de tous les mondes, le monde soldatesque, il voit le vice dans sa nudité. Sa jeune âme s'étonne d'abord et se révolte, et par là il se distingue, dès le début, des Lazarillo et des Guzman. Ceux-ci, en effet, prennent vite leur parti et s'enrôlent de gaîté

de cœur dans le régiment des fripons. Simplex, au contraire, nous raconte l'impression pénible et douloureuse faite sur son esprit par le spectacle du vice, et les étonnements qui déroutèrent sa naïveté, quand il vit les hommes pour la première fois.

Il venait d'être admis au service du gouverneur de Hanau. « Je n'avais alors pour me recommander, dit-il, qu'une conscience pure et un cœur droit, avec la noble simplicité et la belle innocence. Je ne connaissais des vices que le nom, et quand je les vis en réalité, cette découverte produisit sur moi une impression terrible, étrange. J'étais élevé dans l'habitude d'avoir toujours Dieu présent devant mes yeux et d'agir selon sa sainte volonté. Cette volonté, je la connaissais, et c'est d'après elle que je jugeais les hommes et leur conduite. Dans cette disposition d'esprit, tout ce que je voyais me semblait horrible. Seigneur Dieu! quel n'était pas dans le principe mon étonnement, quand je considérais d'un côté la loi et l'Evangile, les préceptes du Christ, et de l'autre les actes de ceux qui se donnaient pour ses disciples et ses successeurs. Hélas! au lieu de la droiture que doit avoir tout chrétien sincère, je ne voyais qu'hypocrisie. A la vue des innombrables folies des hommes charnels et mondains, je me demandais si j'avais devant moi des chrétiens. » (Liv. I, chap. 24).

Nature impressionnable et faible, on peut lui appliquer dans toute sa rigueur l'expression du poète : « Cereus in vitium flecti. » Il n'est pas mauvais, il le devient; être tout passif, il flotte au gré des évènements, sans leur opposer jamais l'ombre de résistance. S'il finit par revenir à la vertu, s'il échappe au naufrage, ce n'est point par une réaction énergique, une décision vigoureuse, qui nous réconcilierait avec lui et nous ferait oublier ses faiblesses. Une série de mésaventures et de malheurs sont venus fondre sur lui pour le persuader de la vanité des choses humaines. Ce n'est pas lui qui renonce au monde, c'est le monde qui le quitte ; son adieu au monde n'est pas le cri d'un chrétien pénétré de la doctrine évangélique, mais un cri de

désespoir arraché par l'insuccès. Naufragé de la vie, il ramasse les débris de sa vertu pour retremper son âme dans la solitude.

Ce roman, comme tous les romans d'aventures, ne nous offre donc point le spectacle fortifiant d'un homme énergique, assailli par les évènements, et luttant avec force contre la fortune, bonne ou mauvaise, pour conserver intactes sa probité et sa vertu. Il n'y a pas de drame, il n'y a pas d'action. En cela le *Simplicissimus* n'a rien de commun avec le véritable roman, tel que nous l'entendons aujourd'hui. Il se compose d'une série d'aventures, de situations plaisantes ou tragiques, qui n'ont entre elles d'autre lien que les caprices du hasard. Il serait oiseux du reste d'insister sur ce point : le roman de caractère n'existait pas au XVII^e^ siècle, pas plus en France qu'en Allemagne ; c'est un produit de la société moderne. Il ne faut pas forcer les choses et devancer les temps, en demandant au roman du XVII^e^ siècle des qualités qu'il ne pouvait avoir. *Simplicissimus* est un simple roman de situations, où les faits priment tout, et dont le héros n'a pas de personnalité bien marquée.

Aussi le personnage est, en somme, peu sympathique. Il ne nous émeut pas. Nous n'éprouvons pas, au récit de ses aventures, *l'émotion dramatique* que nous cause le spectacle d'un grand caractère aux prises avec la fortune. Ce sentiment profond par lequel le drame nous remue est remplacé ici par la curiosité. Que deviendra ce morceau de liège qui flotte au gré des ondes ? Voilà toute la question. Ce n'est pas à dire que Simplicius et ses malheurs nous laissent tout à fait indifférents. Ce jeune homme innocent et candide, saintement ignorant du mal, saisi par les évènements et violemment jeté au sein d'un monde profondément perverti et démoralisé, sans point d'appui, sans conscience ferme et éclairée, sans notion bien distincte du bien et du mal, ne laisse pas que de nous intéresser. Il se concilie même bientôt quelque sympathie par son esprit, son bon sens et l'adresse avec laquelle il se tire de peine. Sa bravoure nous fait plaisir ; le chasseur de Soest est assez amusant, intéressant même à un certain

degré. Il n'est pas encore complètement perverti ; il met dans ses maraudes et dans ses coups de main une certaine convenance. Il se montre honnête et chevaleresque dans le tour qu'il joue au curé de X.

Il faut l'avouer cependant, cette sympathie ne dure point ; elle se change même inévitablement en aversion. Simplicius, à mesure qu'il avance dans la vie, perd son innocence et son honnêteté naturelles. Les bons principes déposés dans son esprit par l'ermite sont étouffés dans le tumulte des passions qui l'entourent. Il se corrompt rapidement et il finit même par devenir odieux. Sa vie parisienne est celle d'un drôle dénué de tout sens moral.

En somme donc, Simplicissimus est peu intéressant par lui-même, parce qu'en définitive il ne représente ni un vice ni une vertu. Mais ne peut-on pas cependant découvrir en lui, sinon une de ces fortes passions qui font tout l'intérêt du roman contemporain, du moins une tendance, un défaut, un travers qui explique ses démarches et soit comme le lien qui relie entre elles ces aventures multipliées et diverses et mette une certaine unité dans le récit? Oui, et en cela l'intérêt historique se confond avec l'intérêt moral. Simplicissimus, nous l'avons dit plus haut, personnifie une passion propre au temps où il vivait, née des circonstances, et qui est le trait dominant du caractère de l'allemand au XVII[e] siècle : le désir de la nouveauté, la passion insatiable du changement. Andréas Gryphius a trouvé dans ce travers de son siècle la matière d'un personnage de comédie ; Moscherosch à son tour reproche à ses compatriotes cette passion de la nouveauté (« Neusüchtigkeit»), cet irrésistible désir de tout voir et de tout connaître. Eh bien ! ce que Gryphius a ridiculisé dans une comédie, ce que Moscherosch a censuré dans une satire, Grimmelshausen l'a personnifié sous une forme épique dans *Simplicissimus*. Plus tard, cette passion du nouveau, la grande passion du XVI[e] siècle, encore si vivace au XVII[e], le désir d'apprendre par sa propre expérience, se personnifiera sous des traits plus

généraux dans Robinson. Simplicissimus est et reste allemand, l'allemand du XVII[e] siècle ; Robinson sera plus humain ; il perdra même à peu près sa nationalité pour représenter le type généralisé du misanthrope curieux et voyageur.

En résumé, Simplicissimus n'est pas un caractère ; le personnage est peu sympathique ; sa vie aventureuse à laquelle il finit par prendre goût, à laquelle il ne renonce que par la force des choses, est une vie sans principe, sans but, très peu édifiante. Cependant l'auteur prétend faire un livre moral et instructif. Wolf, dans son histoire du roman, trouve une leçon morale même dans les contes les plus grivois. « La poésie honnête et chaste, dit-il, n'a garde de traiter pareille matière ; mais on ne niera pas qu'ici presque toujours derrière le mauvais sujet se cache une morale saine qui est opportune et utile dans le train ordinaire du ménage. »

Quelle est donc la morale qui se cache derrière le mauvais sujet Simplicissimus? On peut la résumer dans le proverbe connu : « Quand le diable se fait vieux, il se fait ermite. » D'ailleurs, malgré les affirmations de l'auteur, l'intention morale n'est pas bien accusée, et en cherchant à la découvrir, nous risquons peut-être de faire violence à Grimmelshausen. L'accuserons-nous, par exemple, d'une tendance misanthropique, en nous appuyant sur la conclusion de son roman ? Cette tendance est le principe même des Robinsonades. La société corrompt les mœurs ; si l'on veut rester bon, il faut la fuir, et si l'on veut redevenir bon, quand on s'est laissé corrompre par son contact, il faut se hâter de renoncer au monde et se réfugier dans la solitude. Ce serait commettre un grave anachronisme que de prêter à l'auteur du *Simplicissimus* les chagrins misanthropiques de l'abbé de Saint-Pierre et de Daniel de Foë.

CHAPITRE VII.

La satire dans le Simplicissimus. — Intérêt historique du livre.

La vérité, c'est que la morale du Simplicissimus n'est que la morale même de l'histoire. Nous touchons ici au véritable mérite de ce roman, à ce qui lui donne sa valeur et à ce qui fait sa fortune, l'intérêt historique. *Simplicissimus* est la peinture fidèle des mœurs de cette époque, la plus triste de l'histoire de l'Allemagne. C'est une peinture, donc c'est une satire. L'histoire de certains faits, présentée avec l'indifférence apparente de l'humoriste, en est parfois la satire sanglante.

Le *Simplicissimus* est une satire, comme *Gil Blas* et comme *Don Quichotte*. Mais l'intention est moins évidente et moins avouée. Grimmelshausen est satirique par cela seul qu'il est peintre des mœurs. La satire est de fait ; elle n'est pas intentionnelle. La satire, en effet, renferme un enseignement direct et positif. Or, le *Simplicissimus*, comme nous l'avons dit tout à l'heure, n'a pas de moralité bien accusée. La morale, c'est le récit lui-même.

Le XVII[e] siècle d'ailleurs n'était pas aussi favorable à la satire et au genre comique que le siècle précédent. La satire appartient à ces époques intermédiaires d'agitation et de travail social qui ferment un monde pour en préparer un autre, où les idées nouvelles luttent contre les anciennes. Aussi le XVI[e] siècle est-il par excellence, en France comme en Allemagne, le siècle de la satire. Les idées alors se heurtent avec violence, servies de part et d'autre par d'intrépides champions. La plume combat avec

l'épée. La satire devient une arme terrible, on entend partout siffler ses traits. Le XVI^e^ siècle en Allemagne est le siècle des idées : le XVII^e^ en est la conséquence matérielle et brutale ; les idées se traduisent en actes. Aussi quelle force et quelle hauteur atteint au XVI^e^ siècle la littérature satirique, avec son Brant, son Hutten, son Murner, son Fischart, son Hans Sachs ! C'est bien là l'époque critique et tourmentée où se déchire en deux la vie d'un peuple et où se creuse l'infranchissable abime entre le passé et l'avenir. Telle fut autrefois la terrible comédie d'Aristophane, placée entre les deux grandes moitiés de la vie du peuple grec.

Telle ne pouvait pas être la satire au XVII^e^ siècle. La cause des idées nouvelles était gagnée. Il ne restait plus qu'à les consacrer définitivement en les faisant passer dans la pratique. Ceci n'est plus l'affaire des gens de plume. C'est l'épée qui décidera la grande querelle. La satire, qui n'a plus rien à faire pour la politique et la religion, sera confinée dans le domaine de la morale et de la littérature ; elle ne s'attaquera plus aux dogmes, aux croyances, à la conscience elle-même, mais simplement aux vices et aux travers de l'époque.

Revenons à Simplicissimus. Il est bien difficile de ranger Grimmelshausen parmi les auteurs satiriques proprement dits. Le satirique s'attaque directement aux vices et aux travers de l'humanité ; il se donne pour mission de guérir les esprits et les cœurs malades en les raillant sans pitié. S'il en est ainsi, le vrai satirique du XVII^e^ siècle est Moscheroch. Il a acquis, lui, le droit de gourmander son siècle, et il le fait avec l'autorité d'un homme à la fois instruit et profondément honnête. Dans ses *Visions* (*Die Gesichte Philanders von Sittewald*), il décrit les misères sociales, les sottises de l'amour, l'avidité des gens de justice, l'avarice, la manie de l'élégance et des belles manières gauchement imitées des étrangers, la déloyauté à la guerre, le crime contre la patrie, le manque de foi, l'infidélité conjugale, etc. Tous ces vices sont dévoilés, mis à nu et censurés, tantôt par le diable qui en fait son profit, tantôt par les morts qui rap-

pellent leur propre conduite sur la terre. Il passe en revue toutes les classes de la société. Il n'oublie pas même de tancer vertement les princes qui trahissent leur foi et leur patrie, qui se révoltent contre leur maître, les diplomates perfides qui font traîner en longueur les négociations de la paix. Cet honnête allemand promène son regard indigné sur son pays. Personne ne lui échappe : princes et sujets, grands et petits, riches et pauvres, prêtres et laïques, savants et ignorants, maîtres et serviteurs, tous entendent sa voix et ont à recevoir de lui une leçon. La sottise, la folie et la perversité sont impitoyablement démasquées, à quelque rang qu'elles appartiennent. Du reste, l'œuvre de l'écrivain est résumée dans le titre du livre : « Etonnantes et véritables visions de Philander de Sittewald, c'est-à-dire, écrits satiriques de Jean Michel Moscherosch de Willstädt, dans lesquelles les faits et gestes de tous les hommes de tous les états, revêtus de leurs couleurs naturelles de vanité, de violence, d'hypocrisie, de sottise, sont mis au jour et reproduits comme dans un miroir etc. » Moscherosch donc s'annonce comme un vengeur de la vertu. La satire (Strafschrift) est la forme qu'il a choisie pour faire entendre la vérité à ses compatriotes égarés et les ramener par de sévères quoique joyeuses leçons à la vertu et au patriotisme.

Si le XVII[e] siècle n'était plus le temps de la satire militante, en revanche il fournissait une ample et riche matière à la satire morale et aux contemplations du philosophe. Quelle confusion dans les esprits ! que d'événements funestes, que de contradictions, que d'égarements ! Le sens moral est dérouté, la conscience humaine effrayée cherche en vain le phare de la vérité pour découvrir le bien, et, comme étouffée dans cette atmosphère de tempête, elle n'ose plus se prononcer. Les principes les plus sacrés sont méconnus. La force matérielle au service de l'intérêt est la souveraine maîtresse du monde, et la trop fameuse maxime allemande : « la force prime le droit » est cruellement mise en pratique deux siècles avant d'être cyniquement formulée par

un grand homme d'Etat. Seule la force fait l'erreur et la vérité.

« La force tenait lieu de droit et d'équité. »

Le peuple, ahuri, traqué, dépouillé, épuisé, témoin et victime de tous ces excès, ne sait plus où se prendre. Les liens qui l'attachaient à la noblesse sont rompus. C'est un chaos d'où doit sortir une ère nouvelle. La force intime et l'indépendance morale du peuple allemand ont disparu dans cette lutte acharnée ; la rudesse et la cruauté des gens de guerre, l'invasion des étrangers sur le sol national amène la grossièreté et la férocité dans les mœurs, avec l'indifférence pour tout ce qui est noble et élevé. On tournait les yeux vers l'étranger, et l'influence française, propagée par la guerre, dominait tyranniquement les esprits. Mœurs, langage, manières, tout était copié, servilement imité. C'est au milieu de cet abaissement profond que quelques hommes, animés d'un ardent patriotisme, firent entendre, les uns des plaintes douloureuses, comme Opitz, Fleming, Gryphius, les autres, une voix forte et sévère s'élevant contre la folie de l'esprit et le dérèglement du cœur, comme Moscherosch et Schuppius.

Grimmelshausen est comme eux patriote. Il partage leur désolation et leurs chagrins philososophiques, au spectacle des maux qui se déchaînent sur son pays ; mais il n'est point satirique à leur manière. Son roman est une satire par cela seul que le sujet est tiré de l'histoire contemporaine. La satire réside dans la vérité des détails et dans l'exactitude de la description. Une peinture fidèle des choses et des mœurs du temps, faite par un homme de talent profondément honnête, rentre forcément dans le genre satirique. Aussi, Grimmelhausen, de fait, sinon d'intention, continue Moscherosch. Mais il ne connaît point les patriotiques colères de celui-ci. Il est satirique à la manière d'Horace et de La Fontaine. C'est plutôt un sage instruit par l'expérience qu'un réformateur de profession. Il n'a pas la prétention d'être un moraliste ; il veut seulement raconter des aventures véritables, en y mêlant les réflexions que lui inspi-

rent sa philosophie d'honnête homme et son expérience d'observateur. Dans l'épigraphe du livre, il en annonce l'idée fondamentale, la nature et l'intention : « Il m'a plu ainsi de dire la vérité en riant. »

« Es hat mir so wollen behagen
« Mit Lachen die Wahrheit zu sagen. »

Cependant, malgré cette épigraphe, qui serait mieux placée en tête de la *Nef des folz* de Brant (« das Narrenschiff ») ou du livre de Rabelais, il serait difficile d'appliquer justement à Grimmelshausen et à son roman le *castigat ridendo mores* de la comédie.

Grimmelshausen n'est point non plus un humoriste dans le sens propre du mot. L'humour, en effet, est une disposition d'esprit toute spéciale, complexe, qui suppose chez l'écrivain une imagination riche, beaucoup d'esprit et de malice, un sens profond, une grande sensibilité, une raison claire et un jugement sain, l'amour désintéressé de l'humanité, un fond d'esprit sérieux, une bonne humeur, une gaîté expansive sous laquelle se cache la douleur du philanthrope, enfin l'instruction, la connaissance de l'humanité observée sur tous les aspects. Évidemment Grimmelshausen n'appartient pas à cette catégorie d'écrivains. Il y a dans son livre un peu d'humour, un peu de satire, un peu de morale. Encore est-il vrai de dire que la morale y est négative et flottante. L'auteur n'attaque aucun abus et ne défend aucun principe. Le *Simplicissimus* est tout l'opposé de ce que la critique allemande d'aujourd'hui appelle le « tendenz-roman, » c'est-à-dire, le roman philosophique et social, qui expose une thèse et la défend. Grimmelshausen raconte et décrit sans prétention, sans aigreur et sans colère. Il rappelle en passant quelque vérité : voilà toute la portée philosophique de son roman. Il n'a rien à réformer, il constate. S'il expose un plan complet de réforme politique et religieuse, il a soin de faire éclore ces utopies dans le cerveau d'un fou. (Liv. III, chap. 4 et

5.) Il ne s'enrôle dans aucun parti. Je ne sais de quel côté il a combattu comme soldat. Dans son livre il ne prend pas position. Pas de polémique, mais simplement une description exacte du monde où il a vécu et des cruelles déceptions auxquelles ont abouti ses rêves de bonheur. Il dépeint la confusion et les troubles du temps, les désordres de la société, la sauvagerie des mœurs pendant la guerre de Trente ans. Sa peinture est objective, d'une naïveté voulue, mêlée d'ironie charmante. L'auteur n'intervient guère pour mêler au récit ses réflexions personnelles. Il retranche, comme le fera Lesage en traduisant Guzman d'Alfarache, les moralités superflues. Nous sommes loin de nous en plaindre : c'est ce qui fait l'attrait de son roman.

Peindre les mœurs sociales pendant la guerre de Trente ans, c'est les condamner. La satire se confond, comme nous l'avons dit, avec la vérité historique. Le livre de Grimmelshausen complète et confirme les tableaux historiques de Moscheroch. Schiller, dans le Prologue du *Camp de Wallenstein*, a comme résumé Moscherosch et Grimmelshausen.

Nous donnons ici ce magnifique et puissant tableau, esquissé en quelques vers, qui pourraient servir de prologue au *Simplicissimus*. « Le poète vous place maintenant au milieu même de cette guerre. Seize années de ravage et de destruction, de pillage et de misère affreuse sont écoulées. Le monde fermente encore en masses confuses, et aucun espoir de paix ne luit à l'horizon. L'Empire est un vaste champ de bataille où les armes se choquent. Les villes sont désertes et désolées, Magdebourg est un monceau de ruines ; le travail et l'industrie sont à terre ; le bourgeois ne compte plus, il n'est rien, l'homme d'armes est tout ; l'insolence impunie se rit de la vertu et des bonnes mœurs, et des hordes sauvages, rendues farouches par la guerre interminable, sont campées sur le sol ravagé (1). » Comme Schiller,

(1) Schiller, *Wallensteins Lager*, Prolog.

et avec plus de raison, Grimmelshausen aurait pu annoncer ainsi son livre au lecteur.

Le livre de *Simplicissimus* n'embrasse pas, comme les *Visions* de Moscherosch, toute la société. Il ne nous apprend rien sur le peuple ni sur la vie bourgeoise. Ce qu'il nous dépeint surtout, c'est le monde militaire et les mille incidents de la vie du soldat. Précisément la partie la plus intéressante du roman, la plus animée et la plus vivante, est la période militaire de la vie de Simplicissimus. Il est arrivé au comble du bonheur. Il est libre « ein Gefreiter », et non plus le valet des autres ; il est heureux dans ses entreprises et tout lui réussit. Il a la richesse et la renommée, presque la gloire. Il s'élance à corps perdu dans les aventures guerrières et s'abandonne aveuglément à la fortune qui lui sourit. C'est alors que se déroulent sous nos yeux les scènes de la guerre et les tableaux de mœurs : pillages, embuscades, duels, exécutions militaires, sièges de ville, espionnage, enlèvements de trésors cachés, prises de guerre et rançons. Tous ces tableaux variés se succèdent dans un récit entraînant. Dans ces quelques chapitres est condensée la valeur historique et littéraire de *Simplicissimus*.

Grimmelshausen nous jette dès le début au milieu de la guerre et de ses désolations. L'histoire de son héros s'ouvre par une de ces scènes de destruction et de pillage où les soldats jouent un si triste rôle. Il a certainement assisté, peut-être pris part malgré lui à ces cruautés qu'il raconte avec tant de vérité et d'humour par la bouche de son naïf Simplicissimus. Qu'on lise le *Camp de Wallenstein* de Schiller, l'une des *Visions* de Moscherosch, le *Soldatenleben*, et les quatre premiers livres de *Simplicissimus*, et l'on saura ce qu'étaient ces soldats, ces mercenaires sans drapeau et sans patrie, qui combattaient indifféremment pour Gustave-Adolphe ou pour l'Empereur, toujours prêts à vendre leur courage à qui pouvait le payer. Nous entrons

ici en plein dans l'histoire. Il me semble utile d'emprunter d'abord quelques détails à Moscheroch, en analysant la satire historique dans laquelle il décrit, avant Grimmelshausen, les mœurs et la vie des soldats. Nous verrons quel excès de témérité et de scélératesse avait engendré cette fureur de se précipiter dans le tourbillon de la vie, aveuglément et sans règle de conduite.

Ce sont surtout les bandes indisciplinées des partisans (« die Streifparteien ») qui se livrent à des atrocités dont l'humanité s'étonne et rougit. Rien n'égale le vandalisme féroce de ces prétendus soldats, qui pillent pour piller, tuent pour tuer, ne sachant pas toujours quelle cause ils servent, ne connaissant que le maître qui les paye, et s'inquiétant fort peu de l'idée pour laquelle il est entré dans la lutte. Tirer de la guerre tout le parti possible, en vivre comme d'un métier, telle est leur seule règle de conduite. Les princes, ruinés par la guerre et la dévastation réciproque de leurs États, ne pouvaient subvenir à l'entretien de leurs armées. Les généraux, abandonnés à leurs ressources personnelles, payaient de leur argent et achetaient ainsi le dévouement de leurs troupes. La solde se faisait souvent attendre, et le soldat, qui entendait vivre de son métier, se payait par le vol et le pillage, accompagnés trop souvent, hélas ! d'une sauvage tuerie. L'empereur d'Autriche, à bout de ressources, avait dû subir les humiliantes conditions de Wallenstein. Celui-ci, par le seul prestige de son nom, rassemble une armée de tous les coins de l'Europe, sans qu'il en coûte un denier au trésor épuisé de l'empire. Dans le drame de Schiller, lorsque l'envoyé de Ferdinand, Questemberg, reproche à Wallenstein d'être venu prendre ses quartiers d'hiver en Bohême et d'opprimer ainsi les sujets de l'Empereur, au lieu de courir au secours de la Bavière menacée, le fier général répond avec dépit: « Quelle idée Sa Majesté se fait-elle donc de ses troupes ? ne sommes-nous pas des hommes? Et comme tous les mortels ne ressentons-nous pas le froid, l'humidité et les autres misères

humaines? O destinée maudite du soldat! Partout où il porte ses pas, on fuit devant lui. Quand il part, on le charge de malédictions. Il est obligé de prendre et de voler, on ne lui donne rien, et, forcé de ravir violemment à tous, il est pour tous un objet d'horreur. Voici mes généraux. Caraffa! comte Déodati! Buttler! Dites-lui depuis combien de temps les troupes ne touchent pas de solde. » — Buttler : « Depuis un an déjà la paye n'a pas été faite. » — Wallenstein : « Or, le soldat doit recevoir sa solde, c'est de là que lui vient son nom. »

Schiller, *Piccolomini, act.* II, *sc.* 7 (1).

Aussi dans les armées régnait le plus grand désordre. La discipline était excessivement relâchée ; et comme il fallait remplacer la solde régulière qui faisait défaut par des réquisitions, il se formait des troupes détachées qui parcouraient le pays et traquaient les paysans. C'est ce qu'on appelait « fourragieren. » Il y avait en outre des soldats perdus, qui, dispersés par la bataille ou déserteurs de leur corps d'armée, se réunissaient, formaient des bandes et fourrageaient pour leur propre compte. C'étaient de véritables bandes de voleurs, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, qui exerçaient leur brigandage avec la plus ignoble fureur. Ces pirates de la guerre étaient la plaie du pays.

Voici, d'après Moscherosch, quelles étaient leurs maximes, ce qu'on pourrait appeler la Bible du soldat. « Que le diable emporte (« der ist des Teufels ») quiconque se laisse aller à la pitié! — Aille au diable quiconque ne tue pas impitoyablement le paysan, ne lui prend pas son argent et tout ce qu'il possède ; quiconque ne dit pas tout ce qu'il sait ; quiconque prie et récite pendant toute sa vie un seul *Pater noster* ; quiconque ne jure

(1) Lors de la première invasion de ses Etats d'Autriche par le comte de Thurn à la tête des révoltés de Bohême, Ferdinand n'avait à Vienne que quelques soldats sur lesquels il ne pouvait compter, leur solde n'étant pas payée depuis longtemps.

pas et ne blasphème pas ; quiconque ne renverse et ne tue pas tout ce qui résiste ; quiconque ne fait pas comme les autres ; quiconque fait la cour à une femme pour l'épouser et met un frein à ses caprices. Faire la cour, oui, mais tous les jours un amour nouveau. Au diable celui qui aime une femme pendant plus d'une heure. Au diable quiconque va à l'Église et assiste aux sermons, quiconque a affaire d'un prêtre (« eines Pfaffen ») quiconque fait l'aumône, quiconque *cherche dans la guerre autre chose que son profit personnel.* Au diable quiconque ne veut pas ivrogner et boire à satiété, se livrer au plaisir et à la débauche comme les autres » (1). Comme Philander, tombé entre les mains d'une bande de rôdeurs et devenu forcément un des leurs, s'apitoyait sur le sort des pauvres paysans maltraités par les soldats : « Si tu veux, lui dit son camarade Batrawitz, avoir de la pitié, tu ne resteras pas longtemps mon ami. »

Nous ne pouvons douter de la vérité des détails horribles racontés par Grimmelshausen, lorsque nous voyons les mêmes atrocités reproduites dans Moscherosch. Ce sont bien les mêmes mœurs, la même vie errante, les mêmes brigandages.

« Je trouvai sur mon chemin, dit Philander au commencement de la VI[e] vision, *Soldatenleben,* une église où s'étaient réfugiés pour passer la nuit quelques pauvres gens, des sauniers, des marchands de Dusseldorf, un messager et quelques autres, en tout plus de vingt. Comme je m'approchais de la porte pour regarder à l'intérieur qui étaient ces gens, deux gaillards tout à coup arrivent derrière moi, me saisissent par les bras, dirigent leurs pistolets armés sur ma poitrine et avec des menaces de mort m'ordonnent de rester coi. — « Oui, messieurs, leur dis-je, je veux garder le silence ». — Ils font ouvrir la porte. Dieu du

(1) L'expression allemande est intraduisible ; elle se compose de trois verbes qui sont pour ainsi dire inséparables et dépeignent avec une concision énergique cette vie de désordre : « *Saufen, huren und buben.* »

ciel ! quel spectacle lamentable je vis en entrant ! Il y avait neuf chevaux sellés, qui sans être attachés mangeaient leur pitance dans des musettes, à côté d'un long banc. Autour du feu étaient couchés onze drôles, la plupart portant le costume des Wendes ; auprès d'un autre petit feu étaient quelques arquebuses et à peu près vingt paysans attachés les uns aux autres avec des cordes. »

Philander poursuit son récit, raconte comment il fut reconnu par un des soldats, Batrawitz, à qui il avait précédemment rendu service. Il ne fut point attaché et on lui permit, sur sa parole de ne point chercher à fuir, de se promener en liberté dans l'église et de se coucher auprès du feu. Il était par le fait incorporé. Deux heures avant le jour, la bande se mit en marche vers la montagne. Batrawitz prit Philander en croupe.

« Mais, dit-il, c'était pitié de voir avec quelle cruauté les pauvres prisonniers qui allaient à pied étaient poussés à coups de cravache et de sabre. Derrière eux étaient deux cavaliers qui les harcelaient sans cesse pour les faire avancer..... Nous arrivâmes, deux heures après le lever du soleil, dans une vallée déserte et sauvage. Nous nous couchâmes dans le taillis. Deux sentinelles furent placées aussitôt sur les arbres les plus élevés, d'où elles pouvaient surveiller les chemins. Elles étaient relevées de deux heures en deux heures. Nous restâmes là jusqu'à trois heures de la nuit. Les prisonniers souffraient beaucoup de la faim, au point que quelques-uns se mirent à arracher et à manger l'herbe pour se soutenir un peu. J'eus pour ma part deux morceaux de pain, trois gousses d'ail et un peu de sel que Batrawitz me fit donner.....

« Lorsque nous eûmes reposé assez longtemps, je fus pris à part par deux des principaux de la bande, dont j'appris les noms plus tard ; c'étaient Grschwlet ou le Grand-George et Bobowitz, deux Croates. Ils me demandèrent en bon et intelligible allemand combien je voulais donner pour ma rançon. »

Survient un incident qui permet à Philander de se rendre utile, et en récompense on lui assure la liberté. Il peut à son

gré poursuivre sa route ou rester avec eux. Il doit leur promettre seulement de ne pas les quitter sans les avertir ; ils l'accompagneront pour le préserver de tout péril.

« Quant aux autres, on leur demanda aussi ce qu'ils donneraient pour être délivrés. Le marchand de Dusseldorf promit cent thalers. L'autre marchand répondit qu'il était citoyen d'une ville qui n'était en hostilité avec qui que ce soit, et que par conséquent il ne croyait pas devoir payer de rançon. Mais je pense qu'il a dû vite changer d'avis, car on commença par lui donner cent coups sur le bas-ventre avec le manche d'un gros marteau. Pendant ce temps, deux le tenaient par les pieds et deux par les bras. Il comprit enfin que la prétendue neutralité de sa ville ne lui serait pas d'un grand secours, et il dut traiter pour cent cinquante rixdalers (1).

« Le messager comptait sur l'agilité de ses pieds pour se tirer de là. Et après avoir traité de son rachat au prix de trente rixdalers, comme il pouvait aller en liberté panser les chevaux, il saisit un moment favorable pour se faufiler en rampant dans les broussailles. Mais il fut aperçu à temps : trois hommes à cheval vinrent lui couper les devants. Ne voyant pas d'autre ressource, il saute dans un étang où il enfonce jusqu'au cou et pense ainsi échapper. Bientôt un coup d'arquebuse le détrompe. Il demande grâce de la vie pour ses sept petits enfants innocents qu'il a à la maison. On lui promet la vie sauve pour le faire sortir de l'étang ; mais aussitôt un autre soldat lui fend la tête d'un coup de sabre en disant : « Il vaut mieux que tu meures, chien, que ce que nous soyons tous trahis par toi. « Puis il dit aux autres : « Que ceci vous serve d'exemple : ainsi sera traité quiconque voudra faire le récalcitrant. » Parmi les autres, un juge dut promettre cent rixdalers et un cheval. Les autres s'excusèrent sur leur pauvreté et l'impossibilité où ils étaient de rien donner. Trois

(1) Le rixdaler (reichsthaler) est une monnaie de l'Allemagne du Nord.

domestiques de paysans, de forte corpulence, s'offrirent volontairement à servir dans la troupe.

« Comme les autres ne voulaient rien promettre, c'était pitié de voir avec quelle cruauté ils furent martyrisés. A l'un on lia les mains derrière le dos, et au moyen d'une alène on lui passa un crin de cheval au travers de la langue ; puis on tirait le crin en avant, en haut et en bas, ce qui causait au malheureux d'atroces souffrances et lui faisait pousser des cris déchirants. A chaque fois qu'il criait, il recevait quatre coups de cravache sur les mollets. Je crois que le malheureux se serait tué de ses propres mains s'il en avait eu l'usage, pour se délivrer d'un tel supplice. « A un autre on enroula autour du front une corde à nœuds, qu'on serrait par derrière avec un bâton, jusqu'à ce que le sang lui sortit par le nez et par la bouche ; et la figure congestionnée du patient lui donnait l'air d'un possédé. »

Quelquefois ces bêtes sauvages ajoutaient la plaisanterie à la cruauté et imaginaient des moyens grotesquement comiques pour retenir ou vexer leurs victimes. La société Batravitz-Philander ayant fait une autre prise où se trouvaient des marchands, on commença, selon l'usage, par leur extorquer par les mauvais traitements la promesse de payer chèrement leur rançon. Puis, pour leur ôter la possibilité de s'enfuir, on imagina un moyen assez singulier. « Je ne pus m'empêcher de rire, dit Philander, de la ruse singulière employée par notre troupe. Après avoir attaché les marchands deux à deux par un bras derrière le dos, on leur enleva le lacet qui retenait leurs culottes ; ils étaient obligés de les tenir alors avec la main restée libre, ce qui ne leur permettait pas de courir ou de se dérober commodément. Nous employâmes ce moyen dans la suite avec tous nos prisonniers. » La facétie grossière se mêle à la férocité.

Les réquisitions militaires et le pillage avaient fait de l'Allemagne un désert. La misère naissait de la misère. Les chevaux et les bœufs étaient enlevés et emmenés à la guerre, et l'homme se voyait condamné à s'attacher lui-même à sa charrue s'il ne voulait mourir de faim au milieu de ses champs incultes.

« Je vis un spectacle qui me déchira le cœur, dit Philander: dans un étang qui avait été desséché, quatre paysans étaient attelés à une charrue et labouraient péniblement. A cette vue, mon cœur se gonfle et mes yeux se remplissent de larmes. Quelle pitié ! ces malheureux soutiennent ainsi péniblement leur existence, et on les martyrise avec la dernière cruauté pour leur arracher de l'argent. Mais je n'osais laisser paraître ce sentiment de compassion devant les autres. »

Philander assiste à une série d'exploits de ce genre. Ici, c'est un bateau attaqué, criblé de balles et coulé à fond, avec tout ce qu'il porte, hommes, femmes, enfants ; là, un couvent mis au pillage, avec violation de sépulture.

Ajoutons, pour finir, quelques détails sur ce dernier fait d'armes. Comme les moines essayent de résister, on les enchaîne deux à deux. Par la torture on force un domestique à découvrir l'argent caché. Il indique une tombe. La sépulture est violée, les ossements dispersés, et les scélérats se rient et s'amusent de la fureur de l'abbé, qui leur lance en latin l'anathème et les menace de la colère de Dieu. « Nos compagnons, dit Philander, rirent tellement du pauvre abbé, qu'ils en eurent le hoquet. Ils burent à la santé du mort, qui venait de leur donner quinze cents ducats. »

Telle était la vie du soldat. Tel était le sort du peuple allemand divisé en deux moitiés dont l'une pillait l'autre. Entre ces deux partis le choix était difficile. Car il y avait de part et d'autre, et pour celui qui embrassait le parti des armes et pour celui qui restait sous son toit, auprès de son champ, bien des misères à supporter.

J'ai quelque peu allongé ces citations de Moscherosch empruntées au *Soldatenleben*, pour faire ressortir davantage la conformité des détails historiques donnés par les deux écrivains. Grimmelshausen reproduit les mêmes scènes ; il emprunte même à Moscherosch, du moins cela est probable, quelques-uns des traits dont il compose ses tableaux de mœurs, quoique son

expérience personnelle suffise à lui fournir une abondante matière.

Voilà le monde avec lequel Simplicissimus va faire connaissance. C'est par une scène de pillage et de meurtre que l'enfant du Spessart est arraché à sa sauvage retraite et jeté dans la carrière des aventures. L'indifférence avec laquelle il raconte son étonnement et ses terreurs donne au récit un intérêt piquant. Il y a une teinte d'humour dans la description tranquille et naïve de ces atrocités, et surtout dans les réflexions plus naïves encore dont Simplex accompagne son récit. L'auteur ici avoue franchement l'intention de dénoncer à la postérité les cruautés et les infamies qui ont déshonoré les deux partis.

« Je n'étais guère disposé, dit Simplicius, à conduire le lecteur, en compagnie de cette bande de cavaliers peu scrupuleux, dans la maison de mon Knän, où il va se passer de bien tristes choses. Cependant la suite de mon histoire exige que je fasse connaître à la postérité les cruautés horribles, inouïes et sans nombre qui ont été commises pendant cette guerre allemande. Je veux surtout montrer, par mon exemple, que c'est souvent pour notre avantage que la bonté du Très-Haut a dû faire peser tous ces maux sur nous. . . . . .

. . . . . .

« La première chose que firent les cavaliers dans les chambres noircies de mon Knän fut d'y établir leurs chevaux. Ensuite chacun eut sa besogne particulière; mais tous faisaient œuvre de destruction et de ruine. Quelques-uns se mirent à abattre le bétail, à faire bouillir et rôtir la viande : on aurait dit que l'on préparait un joyeux banquet. D'autres parcoururent la maison en tous sens et la mirent sens dessus dessous. Le privé lui-même ne fut pas à l'abri de leurs investigations, comme si la toison d'or de Colchide y était cachée. D'autres firent de gros paquets de toile, de linge, d'habillements et de toutes sortes d'ustensiles

de ménage, comme s'ils voulaient monter quelque part un bric-à-brac. Ce qu'ils ne voulaient pas emporter, ils le brisèrent et le détruisirent. Quelques-uns donnaient des coups d'épée dans le foin et dans la paille, comme s'ils n'avaient pas eu assez à égorger avec les moutons et les porcs..... D'autres brisaient les poêles et enfonçaient les fenêtres, comme s'ils avaient à nous annoncer un été éternel. Ils brisèrent aussi les objets en cuivre et en zinc et en emportèrent les morceaux tordus et mis hors d'usage. Bois de lit, tables, chaises et bancs, tout fut brûlé ; et pourtant il y avait dans la cour de grands tas de bois sec. Les pots, les assiettes et les plats, ils les cassèrent tous, soit qu'ils aimassent mieux manger la viande rôtie que cuite, soit qu'ils ne voulussent faire là qu'un seul repas. »

Le pauvre Simplex ne pouvait comprendre une telle perversité, cette fureur de détruire pour détruire. Il cherchait à s'expliquer ces actes sauvages, et l'explication qu'imagine ce jeune esprit dérouté nous arrache un triste sourire, sans affaiblir le sentiment d'indignation qu'excite en nous le spectacle de ces horreurs.

Après les objets inanimés, la fureur brutale de ces forcenés se tourne vers les personnes. Nous retrouvons ici les scènes des *Visions* de Moscherosch, avec quelque variante dans les détails. « Notre servante fut si maltraitée dans l'écurie qu'elle ne pouvait plus marcher pour en sortir, ce qui est une honte et une infamie. Ils garrottèrent le domestique et le couchèrent à terre, lui mirent un baillon et lui vidèrent dans la bouche une pleine écuelle de purin. Ils appelaient cela « *boire un coup à la Suédoise.* » Mais lui ne goûtait guère cette boisson, qui lui fit faire une affreuse grimace. Ils le forcèrent ainsi à servir de guide à des soldats détachés de la troupe dans une excursion qu'ils firent d'un autre côté, et dans laquelle ils enlevèrent les hommes et les bêtes, et les amenèrent dans notre métairie. Parmi eux était mon Knän, ma Meuder et notre Ursele (1). »

(1) Notre *Ursule*, la sœur de Simplex.

Ici se place le récit des affreuses tortures par lesquelles les soldats forçaient les paysans à découvrir la cachette où ils avaient enfoui l'argent péniblement amassé. C'est la torture du moyen-âge, avec ses atroces raffinements, transportée au milieu du XVII[e] siècle. En présence de ce récit, notre esprit est aussi dérouté que celui du petit garçon du Spessart. Nous cherchons à comprendre, mais le fait reste pour nous sans explication.

« On commença par ôter les pierres des pistolets et à serrer à leur place les pouces des paysans, et l'on tortura ces pauvres diables comme s'il s'agissait de brûler des sorcières. Ils prirent un de ces paysans prisonniers, le fourrèrent dans le poêle et y mirent le feu, quoiqu'il n'eût encore rien avoué. A un autre, ils ceignirent la tête avec une corde et la serrèrent avec un garrot, à tel point que le sang lui sortit par la bouche, le nez et les oreilles. Chacun inventait un nouveau genre de torture pour ces pauvres paysans, et chaque victime avait son supplice particulier. Mais mon Knän, d'après ce que j'en jugeais alors, fut le plus heureux et le mieux partagé. Car il avoua en riant ce que les autres avaient dû avouer au milieu des tourments et des cris de douleur. Sans doute, on lui accorda cet honneur, parce qu'il était le chef de la maison. Ils le mirent auprès d'un grand feu, le garrottèrent de manière à ce qu'il ne pût remuer ni bras ni jambes, lui frottèrent la plante des pieds avec du sel humide, et les lui firent lécher par une chèvre, ce qui le chatouilla tellement qu'il faillit crever de rire. Comme je n'avais jamais vu mon Knän rire aussi longtemps, je trouvai cela si gentil et si charmant, que pour lui tenir compagnie, ou plutôt parce que je n'en comprenais pas davantage, je ne pus m'empêcher de rire avec lui. C'est en riant de la sorte qu'il avoua ce qu'on voulait savoir de lui, et dit où était caché son riche trésor, qui consistait en perles, en or et en bijoux, et qu'on n'aurait pas soupçonné dans la maison d'un paysan. Des femmes, des servantes et des jeunes filles prisonnières je ne saurais rien dire, parce que les soldats ne me laissaient pas voir comment ils les traitaient. Ce que je

sais bien toutefois, c'est que de temps à autre, on entendait dans les coins des cris déchirants ; et j'imagine que ma Meuder et notre Ursele n'ont pas été plus épargnées que les autres. Au milieu de cette désolation, je tournais tranquillement la broche, sans me soucier de rien, parce que je ne comprenais pas encore bien ce que cela voulait dire. J'aidai aussi à faire boire les chevaux, ce qui me donna occasion de voir notre servante dans l'écurie. Elle était si drôlement ajustée et chiffonnée que je ne la reconnus point ; mais elle me dit d'une voix faible et dolente : « O mon garçon, sauve-toi, sinon les cavaliers te prendront avec eux. Arrange-toi pour t'esquiver ; tu vois bien comme ils m'ont..... » Elle ne put en dire davantage. » (Livre I^er^, chap. 4).

Telles sont les circonstances dans lesquelles Simplicius fait connaissance avec les hommes.

La guerre n'épargna même point la pauvre hutte de l'ermitage, qui fut bousculée par une cinquantaine de mousquetaires. Simplex, en les guidant pour sortir du bois, est témoin d'une autre scène entre soldats et paysans, scène que le narrateur appelle « une étrange comédie de cinq paysans. » (« *Das vierzehnte Capitel ist eine seltsame Comoedie von 5 Bauren* ».) C'est, en effet, une tragi-comédie où le grotesque et le grossier se mêlent à l'horrible.

Les paysans se vengeaient, lorsqu'ils étaient les plus forts. Las de souffrir des vexations de tout genre, ils s'armaient de courage et formaient de petites troupes, pour se défendre contre les maraudeurs, et leur faire expier leur scélératesse. C'étaient alors des représailles atroces. Les paysans surexcités, poussés à bout, instruits par les soldats eux-mêmes dans l'art de torturer, s'ingéniaient à infliger aux mousquetaires la peine du talion ; les victimes devenaient bourreaux à leur tour. Laissons parler Simplicissimus.

« Avant de sortir du bois, nous vîmes environ une dizaine de paysans, dont les uns étaient armés de fusils, les autres occupés à enterrer quelque chose. Les mousquetaires coururent à eux et

leur crièrent : « Halte-là ! » Mais les autres répondirent par des coups de fusil, et quand ils virent qu'ils allaient être écrasés par le nombre, ils jouèrent des jambes. Les mousquetaires fatigués ne purent en prendre un seul. Ils voulurent du moins déterrer ce que les paysans avaient enfoui, opération qui leur était d'autant plus facile, que ceux-ci avaient laissé sur place les houes et les pelles qu'ils avaient apportées. Mais à peine avaient-ils donné quelques coups, qu'ils entendirent une voix qui partait d'en bas et disait : « O vous, misérables coquins ! scélérats ! croyez-vous donc que le ciel laissera impunis votre brigandage et votre cruauté peu chrétienne ? Non ; il y a encore en ce monde des hommes de cœur qui vous paieront de votre barbarie..... »

« Là-dessus, les soldats se regardèrent tout surpris, ne sachant ce qu'ils devaient faire. Quelques-uns pensaient qu'ils avaient affaire à un esprit ; moi, je croyais rêver. Mais l'officier leur ordonna de continuer à piocher ferme et à creuser. Ils ne tardèrent pas à découvrir un tonneau, l'ouvrirent et y trouvèrent enfermé un pauvre diable qui n'avait plus de nez ni d'oreilles et qui vivait encore. Quand il se fut un peu remis, et qu'il eut reconnu quelques-uns des soldats de la troupe, il raconta que, la veille, quelques hommes de son régiment étaient allés fourrager ; les paysans en avaient pris six, puis, il y avait à peine une heure, en avaient fusillé cinq, après les avoir placés debout l'un derrière l'autre ; que lui, étant le sixième et le dernier de la ligne, n'avait pas été atteint par les balles, qui avaient dû traverser cinq corps avant lui ; ce que voyant, ils lui avaient coupé le nez et les oreilles, après l'avoir contraint d'abord à une opération déshonorante. Se voyant ainsi outragé par ces drôles sans foi ni loi, quoiqu'ils voulussent bien lui faire grâce de la vie, il leur avait dit les choses les plus injurieuses qu'il avait pu imaginer, en les appelant de leur vrai nom, dans l'espoir que l'un deux impatienté lui enverrait une balle ; mais en vain. Après qu'il les eut ainsi irrités, ils l'avaient fourré dans ce tonneau et enterré vivant, en disant que, puisqu'il désirait si vive-

ment la mort, cela les divertissait de ne pas le satisfaire sur ce point.

« Pendant qu'il racontait ainsi en gémissant sa triste mésaventure, arrive une autre bande de soldats à pied, qui montaient vers nous par le travers du bois . Ils avaient rencontré les susdits paysans, en avaient pris cinq et tué les autres. Justement parmi les prisonniers se trouvaient quatre de ceux qui avaient forcé le malheureux cavalier déjà si maltraité à satisfaire honteusement leur caprice. Quand les deux partis se furent reconnus par leurs cris et leur mot d'ordre comme étant du même peuple, ils se réunirent et apprirent de nouveau du cavalier la scène qui s'était passée, entre les paysans, ses camarades et lui. Il eût fallu voir alors comme les paysans furent torturés. Dieu ! est-ce possible ? Quelques-uns, dans le premier moment de fureur, voulaient d'abord les tuer ; mais d'autres dirent : « Non, il faut d'abord bien tourmenter ces vauriens, ces vilains oiseaux (« leichtfertigen Vögel ») en les payant de retour et en les punissant de ce qu'ils ont fait souffrir à ce cavalier. »

« Entre temps ils reçurent d'abord de si furieux coups de mousquet dans les côtes qu'ils en crachaient le sang. Enfin un soldat s'avança et leur dit : « Messieurs, toute la soldatesque ayant été outragée dans la personne de ce drôle (il montre le cavalier), qui a été si horriblement torturé par cinq paysans, il est juste que nous fassions laver cette tache et que nous obligions ces coquins à faire cent fois la même chose à ce cavalier. » Un autre dit au contraire : « Ce gueux ne mérite pas un tel honneur ; car s'il n'était pas un lâche, il n'aurait pas, à la honte de tous les bons soldats, accompli cette tâche ignominieuse ; il aurait préféré mourir mille fois »

« Ensuite ils voulurent décider d'abord ce qu'ils feraient des paysans, quand ils auraient exécuté leur délicate opération. Puis ils se mirent en posture de faire exécuter la chose ; mais les paysans se montrèrent si rebelles, que ni la promesse de leur laisser la vie sauve ni les tortures de toute sorte ne purent triompher de leur résistance.

« L'un des soldats tira à l'écart le cinquième paysan et lui dit : « Si tu veux renier Dieu et tous les saints, je te laisserai courir.» — Là-dessus le paysan répondit que de sa vie il ne s'était enquis de Dieu ni de ses saints, qu'il ne les connaissait guère et se souciait comme de rien d'avoir une place dans son paradis. Aussitôt le soldat lui envoya une balle dans la tête ; mais elle ne fit pas plus d'effet que si elle eût donné contre une montagne d'acier. Alors il tira sa courte et large dague et dit : « Ah ! tu es de ce poil là, toi ? (1) Je t'ai promis de te laisser courir là où tu voudrais. Eh bien ! donc, je t'envoie dans le royaume infernal, puisque tu ne veux pas aller au ciel. » Et ce disant il lui fendit la tête jusqu'aux dents. Comme le malheureux tombait sur le sol, le soldat s'écria : « C'est ainsi que l'on doit se venger et punir les scélérats en ce monde et dans l'autre. »

« Pendant ce temps les soldats avaient mis la main sur les quatre autres paysans. Ils les attachèrent par les pieds et par les mains à un arbre abattu en cet endroit ; si bien que (salva reverentia) ils avaient le derrière en l'air. Puis quand ils eurent enlevé leurs culottes, ils prirent des cordes qui servaient pour les mèches, y firent des nœuds et se mirent à jouer du violon sur le corps des paysans, si fort et si cruellement, que le sang ne tarda pas à jaillir. Les paysans criaient à faire pitié ; mais les soldats s'amusaient de leurs cris. Ils ne cessèrent de scier jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé la peau et la chair jusqu'aux os. Quant à moi, ils me laissèrent retourner à ma cabane. De sorte que je ne puis savoir comment s'est terminée cette querelle. » (Liv. I. ch. 14).

Le pauvre Simplicius ne peut comprendre ce qui se passe sous ses yeux, ni s'expliquer ces cruautés que les soldats exercent envers les paysans. Il finit cependant par trouver cette explication naïve, qui est un trait de satire humoristique, comme il en

(1) Du bist des haares ?

échappe parfois à Grimmelshausen : il conclut qu'il y a sur la terre deux espèces d'hommes, comme il y a deux espèces d'animaux : les apprivoisés et les sauvages. Cette idée singulière a quelque chose de touchant : on ne peut condamner et flétrir d'un trait plus mordant ce déchaînement de férocité et d'instincts brutaux qui faisaient en effet des hommes de véritables bêtes sauvages. C'est le jugement caractéristique rendu par l'innocence sur la dépravation sociale.

« Les choses que j'avais vues et entendues ce jour-là ne me sortaient point de l'esprit. Je voyais toujours le pasteur blessé et les paysans sciés avec la corde. Je songeais beaucoup moins à manger et à me procurer ma subsistance qu'à cette antipathie qui existe entre les soldats et les paysans. Pour toute explication, je conclus, dans ma simplicité, qu'il devait évidemment y avoir en ce monde, non pas une seule race descendant d'Adam, mais deux espèces d'hommes, les sauvages et les hommes apprivoisés, tout comme chez les animaux, puisqu'ils se poursuivaient les uns les autres avec tant de cruauté. »

Simplicius n'était pas bien loin de la vérité. Il n'y a qu'à changer un peu les termes. Il y avait en effet deux espèces d'hommes : les soldats et les paysans ; les uns pillant et tuant, les autres faits pour être pillés et tués. Vexer les paysans, tel était pour ainsi dire le premier devoir du soldat, devoir qui passe souvent avant le service et la discipline, surtout si le chef du parti que l'on sert paie mal.

Dans un livre qui fait suite à *Simplicissimus*, et dont nous parlerons plus loin, *Springinsfeld*, Grimmelshausen revient sur cette idée et insiste sur ce fait. Pendant que Springinsfeld, un vieux débris de la guerre, raconte les tours qu'il a joués aux paysans, la mère de Simplicius l'entend et lui reproche sa scélératesse. « Taisez-vous, bonne maman, lui répond-il, les soldats sont créés pour tourmenter les paysans, et celui qui ne le fait pas n'accomplit pas sa destinée. Vous ne connaissez pas le vieux proverbe des honorables soldats : « Sitôt qu'un soldat est né,

trois paysans lui sont choisis et destinés par le sort : le premier pour le nourrir, le second pour lui procurer une jolie femme, et le troisième pour aller en enfer à sa place.» (*Springinsfeld*, liv. I, chap. 13).

Cette situation déplorable, Grimmelshausen la dépeint et la caractérise par une allégorie fort juste et une image assez originale. Le chapitre est intitulé : « Simplicius est dépouillé et il a un rêve étrange au sujet des paysans et de ce qui se passe en temps de guerre. » C'est comme une vision de Moscherosch : l'historien, le narrateur bon enfant fait place un instant au philosophe et au moraliste.

« Plein d'indignation, continue Simplicissimus, transi de froid, je m'endormis dans ces pensées, quoique mon estomac criât la faim. Alors je crus voir en songe que tous les arbres qui entouraient mon habitation s'étaient changés tout à coup et avaient pris un tout autre aspect. Sur chaque sommet était assis un cavalier, et les branches étaient, en guise de feuilles, ornées de toutes sortes d'hommes. Les uns avaient de longues piques, les autres des mousquets, des fusils très courts, des pertuisanes, des drapeaux, des fifres et des tambours. Cela était amusant à voir. Tout ce monde était arrangé avec ordre, chacun d'après son rang et son grade. La racine de l'arbre était faite des gens infirmes qui ne comptaient pas, des artisans, des manouvriers, des paysans surtout, et autres gens semblables. Et cependant c'étaient eux qui communiquaient à l'arbre la force et la vie, et la renouvelaient à mesure qu'il la perdait avec le temps ; bien plus, ils remplaçaient les feuilles tombées en en fournissant d'autres prises parmi eux, et cela à leur grand dommage. En outre ils gémissaient sous le poids de ceux qui étaient assis sur l'arbre ; non sans raison, car tout le poids de l'arbre pesait sur eux et les accablait, au point qu'il leur faisait suer l'argent de leurs bourses et sortir même celui qui était caché derrière sept serrures (1). Et

(1) « Hinter sieben Schlössern. »

quand l'argent ne voulait pas sortir, les commissaires des vivres les étrillaient si bien avec des balais qu'on appelle « exécutions militaires », qu'ils leur faisaient sortir des soupirs du cœur, les larmes des yeux, le sang de dessous les ongles et la moëlle des os. Malgré cela, il y avait parmi eux des gens qu'on appelait des loustics, qui ne se faisaient point de bile, prenaient tout en riant, et dans leur grande affliction, au lieu de chercher à se consoler, faisaient toutes sortes de plaisanteries. » (Liv. I, ch. 15).

Le paysan supporte tout le poids de la guerre ; c'est lui qui l'alimente de son travail, et qui, soumis à une violente pression, sue, selon l'énergique expression de Grimmelshausen, l'argent qui paie le soldat mal entretenu par ses chefs. Il est la racine de l'arbre : il en supporte le poids et le nourrit de son suc.

Ce n'est pas que le soldat, qui pèse si lourdement sur le paysan, soit lui-même exempt de misère. Il mène une vie dure et tourmentée, vie de privations et de souffrances, véritable vie d'enfer. Mais laissons encore parler Simplicius, qui nous fait de la vie de soldat un tableau qu'il faut lire dans le texte pour en apprécier la vivacité et l'animation. Il semble nous donner là, au début de son récit, un résumé de sa propre vie et comme le programme que la destinée l'appelle à remplir.

« Ainsi donc, dit-il, les racines de ces arbres devaient se résigner à passer leur vie dans la peine et les gémissements ; mais ceux qui étaient sur les premières branches d'en bas avaient à supporter encore beaucoup plus de fatigue, de travail et de désagréments. Cependant ceux-ci étaient toujours plus gais que les premiers. Ils étaient en outre insolents, tyranniques, impies pour la plupart, et c'était pour les racines un fardeau lourd et insupportable. Ils chantaient sur eux-mêmes le couplet suivant :

« Souffrir la faim et la soif, la chaleur et le froid,
« Le travail et la pauvreté, comme cela se trouve,
« Exercer la violence et l'injustice,
« Voilà notre vie à nous autres lansquenets. »

Ce couplet n'était point menteur, mais au contraire bien d'ac-

cord avec leurs actes. En effet, manger et boire à l'excès, supporter la faim et la soif, s'adonner à la paillardise et à la débauche (« huren und buben »), faire sonner les dés nuit et jour avec rage, goinfrer et crapuler, assassiner et être assassiné, fusiller et être fusillé, angoisser et être angoissé, voler et être volé, semer sur ses pas le malheur et la désolation, y tomber soi-même, frapper et être frappé ; en un mot, porter partout le dommage, la ruine et la mort, être exposé soi-même à ces maux : telle est la vie de ces hommes ; et, ni l'hiver ni l'été, ni la neige ni la glace, ni la chaleur ni le froid, ni la pluie ni le vent, ni les montagnes ni les vallées, ni les champs ni les marais, ni les fossés, ni les défilés, ni les mers ni les murailles, ni l'eau ni le feu, ni les remparts, ni pères ni mères, ni frères ni sœurs, ni les dangers que courent leur corps, leur âme et leur conscience, ni la perte de la vie, du ciel ou de toute autre chose quel qu'en soit le nom, ne pouvait les arrêter. Non, ils continuaient à mener cette vie et à faire toutes ces vilaines actions jusqu'à ce qu'ils trouvassent la mort et crevassent dans les batailles, dans les sièges, les assauts, les campagnes et même les quartiers, (qui cependant sont le paradis des soldats, surtout s'ils tombent chez quelque paysan bien cossu). Il n'en revient qu'un très petit nombre, qui, dans leur vieillesse, s'ils n'ont pas bien volé et rapiné, deviennent des mendiants et de misérables vagabonds (1) ». (Liv. I, chap 16.)

(1) J'ai cru devoir citer tout ce passage ; c'est un tableau achevé, composé d'une série d'allitérations, qui donnent au style une remarquable rapidité et une étrange vivacité de couleurs. C'est certainement une des plus belles pages de la prose du XVII[e] siècle. En voici le texte :

DAS XVI. CAPITEL.

Deren soldaten Thun und lassen, und wie schwerlich ein gemeiner Kriegsmann heutigen Tags befördert werde.

Also mussten sich die Wurtzeln dieser Baüme in lauter Mühseligkeit und Lamentiren, diejenige aber auff den untersten Aesten in viel grössrer Mühe, Arbeit und Ungemach gedulden und durchbringen; doch waren diese

Ceci n'est plus une page de roman, c'est un chapitre d'histoire contemporaine, écrit par un homme qui a vu de près la vie militaire et les misères du temps. Ce n'est point non plus un tableau chargé de couleurs par l'exagération satirique ; c'est l'expression simple et exacte de la stricte réalité.

jeweils lustiger als jene, darneben aber auch trotzig, tyrannisch, mehrentheils gottlos, und der Wurtzel jederzeit eine schwere unerträgliche Last, um sie stund dieser Reim :

Hunger und Durst, auch Hitz und Kält,
Arbeit und Armuth, wie es fällt,
Gewaltthat, Ungerechtigkeit,
Treiben wir Landsknecht allezeit.

Diese Reimen waren um soviel destoweniger erlogen, weil sie mit ihren Wercken überein stimmten, denn Fressen und Sauffen, Hunger und Durst leiden, huren und buben, rasslen und spielen, schlemmen und demmen, morden und wieder ermordet werden, tod schlagen, und wieder zu tod geschlagen werden, tribuliren und wieder getrillt werden, ängstigen, und wieder geängstiget werden, rauben, und wieder beraubt werden, plündern, und wieder geplündert werden, sich förchten, und wieder geförchtet werden, Jammer anstellen, und wieder jämmerlich leiden, schlagen, und wieder geschlagen werden ; und in Summa nur verderben und beschädigen, und hingegen wieder verderbt und beschädigt werden, war ihr gantzes Thun und Wesen ; Woran sie sich weder Winter noch Sommer, weder Schnee noch Eisz, weder Hitze noch Kälte, Weder Regen noch Wind, weder Berg noch Thal, weder Felder noch Morast, weder Gräben, Pässe, Meer, Mauren, Wasser, Feur, noch Wälle, weder Vater noch Mutter, Brüder und Schwestern, weder Gefahr ihrer eigenen Leiber, Seelen und Gewissen, ja weder Verlust des Lebens, noch des Himmels, oder sonst einzig ander Ding, wie das Namen haben mag, verhindern liessen ; Sondern sie weberten in ihren Wercken immer emsig fort, bis sie endlich nach und nach in Schlachten, Belägerungen, Stürmen, Feldzügen, und in den Quartieren selbsten (so doch der soldaten irdische Paradies sind, sonderlich wann sie fette Bauren antreffen) umkamen, starben, verdarben und crepirten ; bis auff etliche wenige, die in ihrem Alter, wann sie nicht wacker geschunden und gestolen hatten, die allerbeste Bettler und Landstürtzer abgaben. »

Nous avons eu déjà occasion de dire que le livre de Grimmelshausen était, comme peinture de mœurs, restreint et borné (« einseitig »). En effet, nous n'y voyons qu'un côté de la société allemande de ce temps, le côté militaire ; et même peut-on dire que ce soit là la société ? Ces soldats n'étaient point le peuple allemand; ils n'en étaient que les parasites. Le peuple n'existe point dans le *Simplicissimus*. Nous venons d'entrevoir les paysans et leurs misères dans les deux scènes dont j'ai cité la description tout-à-l'heure. Nous ne les reverrons plus ; l'auteur ne nous introduit pas dans leur vie de tous les jours : le peuple est en dehors du cadre qu'il s'est tracé. Ce qu'il a à nous raconter, c'est la vie et les aventures d'un soldat, qui sont en partie sa vie et ses aventures personnelles.

En revanche, de ce côté la peinture ne laissera rien à désirer, les tableaux seront nombreux et bien remplis. A partir du moment où s'est passée l'atroce plaisanterie, la *Seltsame Comœdie* des cinq paysans, Simplicius est jeté dans la vie militaire ; il en parcourt toutes les phases. C'est lui qui va nous raconter tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a fait dans le cours de sa carrière agitée et comment on y passe le temps au service des Suédois ou de l'Empereur ; il nous racontera la vie des camps et ses désordres, les promenades, les coups de main et les méfaits des partis (« parteien »), des bandes de fourrageurs et de maraudeurs, etc.

On ne saurait trop le redire : tout l'intérêt du livre est là. Suivons donc Simplicissimus et parcourons avec lui toutes les étapes de sa vie militaire, nous aurons un tableau complet du « Soldatenleben », dont Moscherosh nous a déjà donné une idée.

Simplex sort une seconde fois de sa solitude. Il veut à tout prix voir le monde et les hommes. D'ailleurs les soldats avaient dévasté son ermitage et il ne lui était plus possible de vivre dans la forêt. Il se mit donc en route pour chercher les hommes (« Menschen zu suchen »). Il arrive d'abord à Gelnhausen, petite ville qui avait été visitée par la guerre et désertée par ses habitants. Puis il arrive devant Hanau, où deux mousquetaires le

prennent et le conduisent au corps de garde. Là il retrouve encore les soldats. Pauvre enfant encore tout pénétré des saintes recommandations de l'ermite, quel n'est pas son trouble et son étonnement quand il voit les hommes pour la première fois, quand il voit leurs actes et entend leurs paroles. Chacun avait son idole, et personne ne vivait conformément à la volonté de Dieu. Quel monde de païens et d'impies ! Et les soldats ! Ah ! les soldats ! quels tristes chrétiens ! et comme ils pratiquent peu l'Evangile !

« Je vis une fois, dit-il, un soldat donner à un autre un rude soufflet. Je me figurais que celui qui avait été frappé allait tendre l'autre joue. Je n'avais jamais en effet assisté à aucune rixe. Je me trompais ; car le soufleté dégaîna et répondit par une balafre qu'il fit au front de l'agresseur. Je me mis à lui crier : « Ah ! mon ami, que fais-tu là ? » — « Quoi ? répondit-il, crois-tu qu'on soit un fainéant ? Je veux, le diable m'emporte etc., me venger moi-même ou y mettre la vie. Il n'y a qu'un lâche pour se laisser couillonner comme cela (*Coujoniren* dans le texte) (1). »

Ce langage devait en effet singulièrement troubler cette âme toute neuve encore, et fraîchement ouverte aux saintes pensées chrétiennes. « Le tapage que faisaient ces deux batailleurs s'accrut encore, lorsque leurs camarades, ceux qui assistaient à leur querelle et d'autres qui survinrent, en vinrent aux mains à leur tour. Je les entendis jurer au nom de Dieu et sur leur âme avec tant de facilité et de sans-façon, que je ne pouvais croire qu'ils regardassent cette âme comme le plus précieux trésor. Mais ce n'étaient encore que jeux d'enfants : ils ne s'en tinrent pas à ces jurements enfantins, mais j'entendis bientôt ceci :

(1) C'est évidemment une de ces expressions grossières que les Allemands avaient empruntées aux soldats français en les germanisant par l'addition commode de la terminaison *iren*.

« Que le tonnerre, la grêle et l'éclair m'écrasent, que le diable m'emporte, non pas seulement un diable, mais que cent mille diables m'emportent dans les airs ! » Puis tous les sacrements, non seulement les sept sacrements traditionnels, mais des tonneaux, des galères et des fossés de remparts pleins de sacrements y passèrent. Mes cheveux se dressaient sur ma tête. Je pensais de nouveau au précepte de Jésus-Christ : «Vous ne jurerez point, ni par le ciel qui est le trône du Seigneur, ni par la terre qui est l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité d'un grand roi, etc. Mais que votre discours soit : Oui, non. Tout ce que vous ajoutez vous est suggéré par l'esprit du mal. » Réfléchissant au sens de ces paroles du Christ, en les comparant à ce que je voyais et entendais, je conclus sans hésiter que ces spadassins n'étaient pas des chrétiens et je cherchai par conséquent une autre société.

« Ce qui me parut le plus effrayant, ce fut d'entendre des hableurs se vanter de leur scélératesse, de leurs péchés, de leurs infamies et de leurs vices. Je les entendais dire journellement : « Palsembleu ! avons-nous bu hier et nous sommes-nous joliment saoûlés ! » — « Je me suis rempli jusqu'à trois fois le même jour et j'ai vomi chaque fois. » — « Peste soit du firmament (Potz Stern) ! avons-nous assez tourmenté ces canailles de paysans ? » — « Tonnerre de Dieu (Potz Strahl) ! en avons-nous fait un riche butin ! » — « Mille poisons (Potz hundert Gift) ! en avons-nous fait un jeu amusant avec les femmes et les servantes ! » — « As-tu vu comme je l'ai abattu d'un coup de sabre, comme si le tonnerre et la grêle l'avaient renversé ? » — « Et moi j'en ai abattu un d'un coup de fusil, qu'il en a fait voir le blanc de son œil (dass er das Weiss übersich kehrte). » — « Je lui ai poussé une pierre dans les jambes, qu'il aurait pu se casser le cou. » — « Je te l'ai si bien déniaisé que le diable a pu l'emporter. » (Liv. I, ch. 25).

Voilà un langage bien surprenant pour le naïf Simplex. Il n'est cependant, hélas ! que trop naturel : le soldat aime à se

vanter de ce qu'il prend pour des exploits, et ces tristes héros, qui n'ont plus rien d'humain, mettent leur amour-propre à raconter, en les exagérant, leurs abominables excès.

L'auteur nous offre un peu plus loin un nouvel échantillon du langage des soldats. Il tenait sans doute à épuiser ce chapitre et à nous donner une idée aussi complète que possible du vocabulaire soldatesque. Donc voici comment les mousquetaires se disaient bonjour. C'est du reste le titre du 26e chapitre : « *Simplex hat von den Soldaten vernommen, wie sie einander schön heissen willkomen.* »

« Pendant que nous conversions ainsi ensemble, on amena des soldats qu'on avait pris à l'ennemi. Ils traversaient la place, et cet événement troubla notre dialogue, parce que nous voulûmes nous aussi voir les prisonniers. Je vis alors une chose tellement stupide et insensée, que jamais je n'aurais pu me l'imaginer. C'est une nouvelle manière de se saluer et de se souhaiter le bonjour. Un soldat de notre garnison, qui auparavant avait aussi servi dans l'armée des Impériaux, connaissait un des prisonniers. Il alla à lui, lui tendit la main, lui serra la sienne en manifestant la joie sincère qu'il avait de le revoir et il s'écria : « Que la grêle t'écrase ! tu vis donc encore, vieux frère ? Sacrebleu, sacrement ! quel diable nous rassemble aujourd'hui ? J'ai ma foi cru, le tonnerre m'écrase, que tu avais été pendu. » — L'autre répondit : « Tonnerre de Dieu ! est-ce toi, frère, ou n'est-ce pas toi ? Que le diable m'emporte ! Comment es-tu venu ici ? Je n'aurais cru de ma vie que je te retrouverais encore ; je croyais que le diable t'avait emporté depuis longtemps. » Et lorsqu'ils se séparèrent, l'un dit à l'autre, au lieu de : Dieu te garde : « Allons ! bonne corde pour te pendre ! demain peut-être nous nous retrouverons, et nous ferons ensemble une bonne partie de boire (« Saüferei »).

« N'est-ce pas là, dis-je au pasteur, une belle et sainte manière de se souhaiter le bonjour ?... Monsieur le pasteur, si ce sont là des agneaux du Christ et que vous soyez, vous, le berger

commis à leur garde, il conviendrait de les conduire dans de meilleurs pâturages. »

Ce style militaire n'a rien qui doive nous surprendre. Il n'a pas bien changé depuis ; et si Simplicius assistait aujourd'hui à une conversation de chambrée dans nos casernes, il ne serait, je crois, guère plus édifié et trouverait que les agneaux du Christ qui composent les armées modernes, paissent, aujourd'hui comme alors, dans de bien vilains pâturages. Le langage militaire a eu de tout temps cette saveur particulièrement salée ; on peut même dire que celui d'aujourd'hui a réalisé sur celui des lansquenets du XVII^e^ siècle un triste progrès : il est encore plus grossier et sa malpropreté pittoresque est de nature à choquer les oreilles les moins délicates.

Voilà donc comment parlaient les soldats. Voici maintenant comment ils buvaient. Au repas que donne son maître, le gouverneur de Hanau, Simplex fait, sous la forme d'un récit plein de naïveté, un tableau très ressemblant de ces dégoûtantes orgies militaires qui remplissaient les entractes du drame sanglant de la guerre. C'est toujours la même naïveté dans le récit, la même inconscience dans la description des scènes les plus révoltantes.

« Le lendemain, mon maître ayant appris l'agréable nouvelle que les gens de son parti avaient pris le château-fort de Braunfels sans perdre un seul homme, voulut fêter cet événement en régalant ses officiers et quelques amis d'une façon vraiment princière. »

Simplex raconte dans le 30^e^ chapitre : « *Comment on s'enivre peu à peu et comme on finit insensiblement par se remplir jusqu'à la gorge* (1). » Ce chapitre vaut la peine d'être cité en entier.

« A ce festin, on se mit à table et l'on commença d'une façon

(1) « Wie man nach und nach einen Rausch bekomt, und endlich unvermerckt blind-voll wird. »

très chrétienne. On fit la prière d'avant le repas avec calme et recueillement, et, en apparence du moins, avec une grande piété. Ce silence recueilli dura tant qu'on eut affaire à la soupe et aux premiers plats ; on se serait cru dans un couvent de capucins. Mais à peine chacun eut-il dit deux ou trois « Dieu vous bénisse » que la table devint beaucoup plus bruyante. Je ne puis dire comment chacun éleva la voix de plus en plus. L'assemblée me faisait l'effet d'un orateur, qui commence doucement et avec calme, pour finir par des éclats de tonnerre. On servait des plats qu'on appelait des entrées, parce qu'ils étaient épicés et se mangeaient avant boire, afin que l'on bût avec plus de plaisir ; item des hors-d'œuvre ou entremets, qui se mangeaient en buvant et que l'on trouvait fort bons ; sans parler de toutes sortes de potages français et d'ollas podridas espagnols ; tous ces mets étaient poivrés, forts en diable, tellement défigurés, amalgamés et arrangés pour exciter à boire, que, par l'addition de toutes ces substances et de toutes ces épices, ils n'étaient plus ce que la nature les avait faits. Cneus Manlius lui-même, à son retour d'Asie, quoiqu'il eût les meilleurs cuisiniers du monde, ne les aurait pas reconnus. Je pensais en moi-même : Est-il possible que l'homme qui aime ces choses et en les mangeant boit en conséquence ne soit pas lui-même changé, n'ait pas la raison troublée et ne devienne une véritable bête ? Qui sait si Circé a employé d'autres moyens pour changer en pourceaux les compagnons d'Ulysse ? Je voyais les convives dévorer les plats comme des truies, boire là-dessus comme des vaches, se tenir comme des ânes et tous à la fin vomir comme des chiens de tanneur. Ils faisaient descendre dans leur estomac le vin généreux de Hochheim, le Bacherach, le Klingenberg, dans des verres grands comme des baquets ; et bientôt l'effet se produisait à la tête. Alors je vis à mon grand étonnement comme tout changeait. Des gens intelligents, qui tout à l'heure étaient sains d'esprit et jouissaient de tous leurs sens et de toute leur raison, commencèrent tout d'un coup à agir comme des fous et à dire les

plus grandes sottises du monde. Les folies qu'ils commettaient et les grands coups de vin qu'ils buvaient, en se portant des défis et des santés, allèrent toujours en augmentant proportionnellement. On aurait dit que la folie et la saoûlerie se disputaient le premier rang. A la fin cette lutte dégénéra en une dégoûtante cochonnerie (« Schweinerei »). Ce qui était le plus drôle en tout cela, c'est que je ne savais pas d'où leur venait ce chancellement et ce vertige. Les effets du vin, l'ivresse elle-même m'étaient encore inconnus, et tout cela éveillait dans mon esprit malicieux des idées bizarres et fantasques. Je voyais bien leurs mines étranges, mais je ne connaissais pas la cause de leur état. Jusque-là chacun avait nettoyé son assiette avec appétit. Mais lorsque les estomacs furent pleins, cela ne marchait plus; tel le charretier qui avec un attelage reposé marche bien dans la plaine, mais en montant ne peut avancer d'un pas. Quand les têtes furent montées et pleines des vapeurs du vin, ils continuèrent quand même à boire. L'un trouvait de la force dans le courage qu'il puisait dans le vin, l'autre dans son amitié fidèle qui lui faisait porter un défi, le troisième dans la chevalerie allemande qui veut qu'on fasse loyalement raison. Quand à la fin ces motifs eux-mêmes ne suffisaient plus, ils s'invitaient les uns les autres, en portant la santé de grands personnages, ou de leurs amis, ou de leurs maîtresses, à faire descendre à pleine mesure le vin dans leur ventre. Quelques-uns en avaient bientôt les yeux à l'envers, et une sueur froide leur couvrait le visage; mais il fallait boire. On fit même à la fin avec des tambours, des fifres et des harpes un étourdissant tapage. On y ajouta des coups de canon, sans doute parce que le vin avait à prendre d'assaut les estomacs récalcitrants. Je me demandais avec étonnement où ils pouvaient bien loger tout ce qu'ils buvaient. Je ne savais pas encore que le vin était à peine chaud dans leur estomac, qu'ils le rendaient avec de grandes douleurs par le même endroit par où ils l'avaient versé, au péril de leur santé.

« Mon pasteur était au nombre des convives. Comme il était

homme comme les autres, il éprouva le besoin de sortir. Je le suivis et je lui dis : « Monsieur le pasteur, pourquoi donc les hommes agissent-ils d'une si étrange façon? D'où vient qu'ils sont comme des pressoirs d'où le vin coule? Je ne suis pas loin de croire même qu'ils n'ont plus toute leur raison. Ils ont tous bu et mangé à satiété. Ils jurent avec des « diable m'emporte » qu'ils ne peuvent plus boire, et cependant ils ne cessent de se remplir. Ont-ils réellement besoin de le faire, ou bien est-ce par caprice qu'ils prodiguent ainsi les bonnes choses, ce qui est une insulte à Dieu? »

« Mon cher enfant, me répondit le pasteur, « vin dedans, raison dehors ! » (« Wein ein, Witz aus »). Ce n'est rien encore en comparaison de ce que tu verras plus tard.» — « Mais, repris-je, est-ce que leurs ventres ne finiront pas par éclater? Leurs âmes, qui sont les images de Dieu, peuvent-elles donc rester dans ces corps de pourceaux gras dans lesquels elles sont prisonnières comme dans des prisons obscures et des tours destinées aux monstres et aux voleurs? Leurs nobles âmes, comment peuvent-elles ainsi se laisser martyriser? » — « Retiens ta langue, me répondit le pasteur, autrement tu te feras étriller de la belle manière. Ce n'est pas le moment de faire des sermons ici, sans quoi je le ferais moi-même beaucoup mieux que toi, je pense. »

« Je me le tins pour dit, et je continuai à regarder en silence comment on gâtait à plaisir la nourriture et la boisson, en dépit du pauvre Lazare, qu'on aurait pu soulager dans la personne de plusieurs centaines de Vetéraviens, qui laissaient voir la faim dans leurs yeux et languissaient de misère à nos portes, n'ayant rien à se mettre sous la dent. »

Simplex continue à raconter les faits et gestes des convives dans le 32e chapitre qui « ne traite encore, dit le titre, que de saoûlerie » (« *Das dreiundzwanzigste capitel handelt abermal von nichts anders als der Saüferei* »).

« On aurait dit, à voir le train des choses, que ce festin ne devait être pour les hôtes qu'une occasion de se venger les uns des

autres par la saoûlerie, de se faire honte réciproquement ou de se jouer de plaisants tours. Lorsque l'un d'eux était expédié, c'est-à-dire, ne pouvait plus ni se tenir debout, ni assis, ni marcher, on disait : Maintenant nous sommes quittes ; tu m'as joué le tour dernièrement, je te l'ai rendu. Et ainsi de suite.

« Celui qui tenait bon et pouvait boire le mieux s'en faisait gloire et ne se prenait pas pour un petit personnage. Enfin tous se mirent à tournoyer comme s'ils avaient mangé de la jusquiame. C'était un plaisant et singulier spectacle de carnaval que de les voir, et pourtant personne autre que moi ne s'en étonnait. L'un chantait, l'autre pleurait; l'un riait, l'autre gémissait; l'un jurait, l'autre priait ; l'un criait très-haut : Courage ! l'autre ne pouvait plus parler ; l'un était calme et paisible, l'autre faisait un tapage à faire sauver le diable ; l'un dormait et ne disait mot, l'autre bavardait au point que personne ne pouvait placer un mot ni lui tenir tête. L'un racontait ses aventures d'amour, l'autre ses horribles exploits militaires ; quelques-uns parlaient de l'Église et des choses ecclésiastiques, d'autres de la *Ratio status*, de la politique et des affaires de l'empire. Il y en avait qui couraient çà et là sans pouvoir rester en place ; d'autres étaient étendus par terre, sans pouvoir même lever le doigt. Ceux-ci mangeaient gloutonnement comme des batteurs en grange, comme s'ils enduraient la faim depuis huit jours. Ceux-là rendaient ce qu'ils avaient ingurgité pendant toute la journée. A la fin, il y eut sous la table une sérieuse mêlée. Non-seulement on se jetait à la tête les verres, les plats, les coupes et les assiettes, non-seulement on se battait à coups de poing ; mais on faisait voler les chaises, les pieds des chaises brisées, les épées et toutes sortes d'objets, à tel point que le sang coulait à plusieurs combattants. »

Le 33ᵉ chapitre est consacré au récit d'un accident malpropre arrivé au gouverneur à la suite de cette orgie. « *Wie der Herr Gubernator ein abscheulichen Fuchs geschossen.* » Il est à remarquer que l'allemand populaire emploie pour désigner cette

vilaine chose la même métaphore que le langage populaire français.

Nous ferons grâce au lecteur de ce tableau d'un réalisme révoltant, rendu supportable toutefois, dans le texte allemand, par quelques bonnes plaisanteries de la victime, l'embarras et les réponses naïves de Simplex, qui prend la métaphore à la lettre et demande l'adresse du pelletier qui doit préparer la peau du renard.

Nous avons là un spécimen de la *Völlerei* allemande, « das alte deutsche Laster » dit Freytag (1), le vice antique et national.

Telle était la vie de garnison. Voici maintenant le tableau de la vie des camps. Simplicius, transporté par enchantement dans les environs de Magdebourg, tomba entre les mains des Impériaux qui faisaient le siège de cette ville. Là, il devint page d'un colonel et put à son aise, sous la surveillance d'un intendant qui lui était dévoué, courir çà et là et observer ce qui se passait dans le camp. Son intendant le conduit à la place réservée au jeu. Car après bien des tentatives inutiles faites pour extirper de l'armée cette funeste passion, on avait été obligé de réglementer ce qu'on ne pouvait abolir. On avait donc réservé aux joueurs une place spéciale. Là étaient des tables recouvertes de manteaux et entourées de joueurs. Il y avait à chaque table un juge, sorte de prévôt chargé d'empêcher la fraude et de régler les différends. Simplex nous donne les détails les plus précis et nous fait un tableau aussi animé qu'intéressant de la furie du jeu, des fraudes variées destinées à forcer la fortune, des batailles et des rixes, des résultats de la malechance, des exploiteurs, des usuriers, des brocanteurs attroupés autour des joueurs, guettant leurs victimes comme des oiseaux de proie. Le jeu et l'ivro-

(1) *Bilder aus dem Jahrhundert des grossen Krieges*, 3e édit. p. 90.

gnerie, tels étaient les deux fléaux des armées. Ici encore l'histoire peut emprunter ses récits à Grimmelshausen. Freytag, en effet, dans l'ouvrage que j'ai cité, compose parfois ses tableaux d'après les récits du *Simplicissimus* dont il invoque l'autorité.

« Nous arrivâmes sur l'emplacement des jeux, là où l'on profère des jurements et des blasphèmes par milliers. La place était à peu près aussi grande que le vieux marché à Cologne, recouverte de manteaux et de tables, qui étaient entourées de joueurs. Chaque société avait trois os de canaille carrés (1), à qui ils confiaient leur bonheur et leur chance ; car c'étaient eux qui devaient partager leur argent, le donnant à l'un et l'ôtant à l'autre. Chaque table avait un écorcheur, je voulais dire, un maître du jeu (2), dont la fonction était de veiller à ce que personne ne fût trompé et d'empêcher la fraude. Ces mêmes hommes prêtaient aussi des manteaux, des tables et des dés, et ils savaient si bien, pour se payer de ce service, prendre leur part du gain, que c'étaient eux qui, en définitive, empochaient le plus d'argent. Mais ils ne leur profitait guère, car ils s'empressaient de le reperdre ; ou, lorsqu'ils en faisaient un meilleur usage, il passait aux mains du vivandier ou du chirurgien de l'armée, dont ils avaient souvent besoin pour rafistoler leur tête endommagée.

« Ces gens insensés étaient étonnants à voir. Tous pensaient gagner, ce qui était cependant impossible, à moins de prendre l'enjeu dans la poche des autres... Les gagnants riaient, les perdants blasphémaient et se mordaient les lèvres. Les uns vendaient leurs vêtements et tout ce qu'ils avaient de précieux ; mais on leur avait bien vite gagné cet argent. Quelques-uns

(1) Les joueurs appelaient ainsi par plaisanterie les dés : *Schelmenbeiner*, os de canaille.

(1) Jeu de mots allemand entre *Scholder*, juge, et *Schunder*, *Schinder*, écorcheur.

voulaient avoir des dés justes et honnêtes, d'autres en voulaient de pipés, et les introduisaient clandestinement dans leur jeu; les autres s'en apercevant les jetaient, les brisaient, grinçaient des dents et mettaient en pièces les manteaux de ceux qui tenaient le jeu. Parmi ces dés pipés, il y avait les dés des « Pays-Bas, » qu'il fallait faire glisser sur la table : ils avaient le dos pointu, et c'est là qu'étaient les cinq et les six ; ils ressemblaient aux ânes maigres sur lesquels on met les soldats (1). D'autres étaient des « Pays-Hauts ; » il fallait les jeter en leur donnant la hauteur Bavaroise. Quelques-uns étaient en corne de cerf, lourds en bas et légers en haut ; d'autres étaient garnis à l'intérieur de mercure, de plomb, ou encore de cheveux découpés, d'éponge, de bourre et de charbon, etc... Et toutes ces espèces de dés avaient pour but la tromperie. Ils servaient très bien au dessein pour lequel ils avaient été inventés, qu'on les jette brusquement ou qu'on les fasse glisser doucement ; sans parler de ceux qui avaient deux cinq ou deux six, ou au contraire deux as ou deux deux. C'est avec ces os de canaille qu'ils se trompaient, se volaient, se happaient l'argent les uns aux autres, argent que d'ailleurs ils avaient peut-être volé eux-mêmes ou du moins acquis à grand peine et au péril de leur vie. »

Suivent des réflexions morales sur le jeu, ses dangers et ses funestes effets. « Mais alors, dit Simplex, puisque le jeu est chose si horrible et si dangereuse, pourquoi donc les chefs le permettent-ils ? »

« Je ne veux point dire, répond l'intendant, que c'est parce qu'un grand nombre d'officiers y prennent part eux-mêmes. Mais c'est parce que les soldats ne veulent à aucun prix y renoncer. Le voudraient-ils d'ailleurs, ils ne le peuvent. Une fois que l'on est possédé de ce démon, on ne peut pas plus se passer de jeu que de sommeil. Il y en a qui passent les nuits à jouer et à faire un

(1) Ce sont les chevalets, instruments de punition en usage dans l'armée.

bruit de tous les diables, jouent à boire et à manger et perdent jusqu'à leur dernière chemise. On a essayé à plusieurs reprises de défendre le jeu, par ordre des généraux et sous peine de mort; prévôts, sergents et bourreaux l'ont empêché par la force et les armes à la main. Rien n'y faisait. Les joueurs se cachaient dans les coins, derrière les haies, se gagnaient leur argent, se querellaient et se cassaient la tête. En raison de ces meurtres et de ces chamailleries, qui se terminaient par des morts d'hommes, et surtout parce que plusieurs jouaient leurs armes et leurs chevaux et jusqu'à leur ration de pain, non seulement on permit de nouveau le jeu, mais on lui destina une place spéciale, afin que la garde fût là toute prête à intervenir pour prévenir les mauvais coups . . . . . .

. . . . . .

Remarque en outre qu'auprès de la place du jeu se tiennent des brocanteurs et des juifs qui achètent aux joueurs à vil prix ce qu'ils ont gagné, des bagues, des vêtements et tout ce qu'ils vendent pour en jouer l'argent. »

La vie du soldat au camp était partagée entre le jeu et la débauche, et les excursions, la maraude et le pillage. Chez le vivandier se reproduisaient les mêmes scènes qu'autour des tables de jeu. L'argent qui n'avait pas été perdu, celui qu'on avait gagné et qui ne passait pas aux mains des brocanteurs, revenait au vivandier. Là on oubliait les misères de la vie militaire et les dangers dont on était menacé de toutes parts en se livrant à corps perdu à cet autre démon, frère de celui du jeu, le démon de l'ivrognerie, de la *Säuferei* et de la *Rauferei*. Là on se portait des défis, on se battait à coups de verre en attendant qu'on tirât la rapière du fourreau. Lorsque les têtes étaient échauffées, c'était un vacarme infernal, des disputes où les jurons et les blasphèmes pittoresques et grossiers s'envolaient des lèvres avinées des convives. Le fanfaron racontait ses exploits militaires, c'est-à-dire, les paysans qu'il avait torturés et tués dans ses excursions, en fourrageant, les femmes qu'il avait violées, ses bonnes fortunes et ses trou-

vailles. Si quelqu'un avait le malheur de contester la véracité de l'héroïque narrateur, vite l'injure et le défi mettaient les deux champions aux prises. Il y avait du reste d'autres sujets de querelle et de batailles. La cantine du vivandier était approvisionnée pour satisfaire toutes les passions militaires, et ses « *lustige Dirnen* » devenaient souvent des pommes de discorde.

Les soldats trouvaient une autre distraction un peu moins frivole et beaucoup plus utile, nécessaire même, dans les excursions hors du camp, les reconnaissances, les « Parteigänge » ou encore, selon l'expression du temps, le « fourragieren ». Il fallait vivre sur le pays et du pays où l'on était campé. Aussi on le ruinait par tous les moyens, par les réquisitions, qui avaient encore une apparence de légalité, et par le pillage effréné. La présence prolongée d'une armée était pour la malheureuse province où elle campait la ruine certaine ; l'armée en partant ne laissait derrière elle qu'un désert. On se postait en embuscade pour guetter un convoi, dépouiller les marchands ; on allait la nuit dans les villages environnants, volant le pain aux boulangers, les veaux dans les étables, les poules dans les basses-cours, les moutons dans les fermes. On imaginait toutes sortes de ruses pour ébahir le paysan, quand on lui faisait la gracieuseté de le voler en cachette, au lieu de le dépouiller ouvertement et avec violence. Mais laissons la parole à Simplicius ; car c'est toujours sous sa dictée que nous racontons l'histoire. Il avait échangé sa « Narrenkappe », son habit de fou contre un beau pourpoint vert. C'était le chasseur de Soest, le chasseur vert, « der grüne Jäger », qui s'était fait par sa bravoure et ses exploits une réputation telle qu'on le redoutait à plusieurs lieues à la ronde, non seulement parmi les paysans, mais encore parmi les soldats des deux partis. Il va nous dire lui-même quelle place il tenait dans l'opinion des hommes (Liv. II, ch. 30) :

« Je chevauchais comme un jeune seigneur, et je ne me croyais pas le premier venu (« und dünkte mich fürwahr keine sau zu sein »). Je fus assez hardi même pour orner mon chapeau d'un

énorme plumet, comme un officier. Je m'offris alors pour aller en excursion, et je rendis de grands services ; car j'étais bien monté, et à pied j'étais plus habile qu'aucun autre. Quand on avait affaire avec l'ennemi, je me mettais en avant, comme la paille dans un van, et je voulais toujours marcher en tête. Je devins par là et en peu de temps si connu et si célèbre chez les amis et les ennemis, que les deux partis m'avaient en haute estime. Je me chargeais des excursions les plus dangereuses, et on me donnait à commander des troupes entières, que je conduisais en reconnaissance ou en embuscade. Comme je me tirais toujours heureusement d'affaire, les gens crurent que j'avais le pouvoir de me rendre invisible et que j'étais aussi invulnérable que le fer et l'acier. Enfin je fis si bien que partout où il y avait un coup à faire, un pays à mettre en réquisition, c'est moi qui en étais chargé. »

Simplicius, ou plutôt le chasseur de Sœst, va donc nous raconter un de ses exploits, une de ces affaires qu'il conduisait avec tant de succès et auxquelles il devait l'étonnante réputation dont il jouissait dans les deux armées. Nous en lirons le récit avec d'autant plus de plaisir, de soulagement même, qu'il n'y a là ni tuerie ni violence. C'est un bon tour joué à un curé des environs, un « Schelmenstück », une plaisante farce de *picaro* plutôt qu'une scène de guerre. Ni coups d'épée ni sang versé. Ils étaient en embuscade, guettant une riche caravane qui devait passer par là. Mais comme elle n'arrivait point et que les provisions étaient épuisées, il fallait aviser aux moyens de ne pas mourir de faim et de ne pas retourner au camp les mains vides. Un camarade de Simplicius, un étudiant fraîchement échappé de l'école, lui suggère l'idée d'aller trouver le curé du village voisin, chez qui il est sûr, dit-il, de faire au moins « ein trefflich convivium ». Le chasseur vert ne se fait pas prier ; il obtient l'autorisation du commandant et se met en mesure d'aller fourrager à sa manière.

« Je changeai d'habits avec un autre et je trottai avec mon

étudiant vers le village en question, en faisant un long détour. Là nous reconnûmes la maison voisine de l'église pour celle du curé, parce qu'elle était bâtie comme les maisons des villes, et adossée à un mur qui entourait tout le jardin et la maison. J'avais instruit à l'avance mon camarade de ce qu'il devait dire. Il avait encore sa petite veste râpée d'étudiant. Moi je me fis passer pour un compagnon peintre. Je pensais bien que je n'aurais pas à exercer mon art dans le village ; car les paysans n'ont guère coutume d'avoir des maisons peintes. L'ecclésiastique fut aimable et poli. Mon compagnon lui fit une profonde révérence et le salua en latin, puis lui raconta toutes sortes de mensonges, disant que les soldats l'avaient dépouillé en route et lui avaient enlevé toutes ses provisions. Le curé lui offrit un morceau de pain avec du beurre et un bon verre de bière. Je fis semblant de ne pas le connaître, et je dis que je voulais aller à l'auberge manger quelque chose, après quoi je viendrais l'appeler, pour que nous puissions encore ce jour-là faire un bon bout de chemin. J'allai donc à l'auberge, plutôt pour épier et voir ce que je voulais enlever la nuit que pour apaiser ma faim. J'eus la chance de rencontrer un paysan qui bouchait son four avec de la pâte, lequel four était plein de gros « pumpernickels » (1) qui devaient cuire là-dedans pendant vingt-quatre heures. »

Simplex revient trouver son compagnon chez le curé. Comme le camarade l'avait fait passer pour un peintre qui se rendait en Hollande, le curé lui propose de lui donner des tableaux à réparer dans son église. Simplex fait bonne contenance, jette un coup d'œil furtif dans la cheminée. « O mirum ! dit-il dans son langage pittoresque, je vis que le ciel noir était également tout noir de guitares, de flûtes et de violons, je veux dire de jambons, de saucisses et de flèches de lard. Je les regardai avec complaisance

(1) Sorte de pains grossiers faits avec du seigle et du blé noir. C'est, encore aujourd'hui, le pain de munition de l'armée allemande.

et il me semblait qu'elles riaient avec moi. Je les souhaitai à mes camarades qui étaient dans la forêt, mais en vain, car elles me bravèrent en restant pendues à leur place. »

Simplex va rejoindre ses hommes, reprend son costume et ses armes, et se met en mesure d'aller à la conquête des pumpernickels et des saucisses ecclésiastiques. « Nous arrivâmes vers minuit dans le village. Nous enlevâmes les pains du four sans le moindre bruit, parce que nous avions avec nous un compagnon qui savait charmer les chiens. Comme nous passions devant le presbytère, je ne pus me résoudre à passer outre sans emporter un morceau de lard. Je m'arrêtai pour regarder si l'on ne pourrait pas pénétrer dans la cuisine du curé ; mais je constatai qu'il n'y avait d'autre moyen que de descendre par la cheminée, qui, pour cette fois, devait servir de porte. Nous portâmes notre pain et nos armes dans le cimetière, dans la chambre des morts ; nous apportâmes une échelle et une corde prises dans une grange ; et comme je savais grimper et descendre dans les cheminées aussi bien qu'un ramoneur (j'avais appris cela dans mon enfance en grimpant dans les arbres creux), je montai moi-même sur le toit, qui était fait de tuiles creuses superposées et très commode pour mon projet. Je ramassai mes longs cheveux en toupet sur le haut de la tête, et je descendis, en tenant un bout de la corde, vers mes chères pièces de lard. J'attachai l'un après l'autre les jambons et les flèches, et celui qui était sur le toit les pêchait très gentiment et les donnait à l'autre pour les porter dans la chambre des morts. Mais, palsembleu ! voilà que, au moment où je finissais mon travail et me disposais à remonter, une cheville se brisa sous mes pieds, et voilà mon pauvre Simplicius tombé dans la cuisine, et l'infortuné chasseur pris comme dans une souricière. Mes camarades sur le toit me descendirent la corde pour me tirer en haut, mais elle cassa avant qu'ils eussent pu me soulever du sol. « Maintenant, pensais-je en moi-même, mon pauvre chasseur, tu vas avoir à subir une chasse dans laquelle, comme autrefois Actéon, tu te sentiras

déchirer la peau. » Le curé fut réveillé par le bruit, et dit à sa cuisinière d'allumer vite une lumière. Elle vint vers moi dans la cuisine, en chemise, portant sa robe sur son épaule, et elle s'arrêta si près de moi qu'elle me toucha avec cette robe. Elle prit un tison, en approcha la chandelle et se mit à souffler. Mais je soufflai avec elle plus fort qu'elle-même. La pauvre créature eut une telle peur qu'elle laissa tomber le feu et la chandelle et se sauva auprès de son maître. J'eus ainsi un moment de répit pour aviser au moyen de me tirer de là ; mais je ne trouvais rien.

« Mes camarades me donnèrent à entendre par la cheminée qu'ils voulaient forcer la maison pour me délivrer. Je leur dis de n'en rien faire, mais de veiller sur leurs armes, de laisser seulement Springinsfeld en haut de la cheminée et d'attendre que je me tirasse de là sans bruit et sans tapage, pour que notre entreprise ne tombât pas à l'eau ; si toutefois je ne réussissais pas, ils feraient alors de leur mieux. Cependant, le curé alluma lui-même une chandelle. Sa cuisinière lui raconta qu'il y avait dans la cuisine un fantôme effrayant qui avait deux têtes (elle avait pris sans doute ma touffe de cheveux pour une seconde tête). J'entendis tout. Je pris dans mes mains, qui étaient déjà bien salies, des cendres, de la suie et du charbon, et me barbouillai la figure et les mains ; je me rendis si affreux que je ne ressemblais plus à un ange, comme disaient de moi les nonnes du couvent du Paradis. Je me mis à faire un vacarme effroyable, criant et jetant pêle-mêle tous les ustensiles de cuisine. Le rond de la marmite m'étant tombé sous la main, je le passai à mon cou, et je pris en main le pique-feu pour me défendre en cas de besoin. Mais le curé ne s'y laissa point prendre. Il vint processionnellement avec la cuisinière, qui portait un cierge de chaque main et un bénitier au bras. Il était revêtu du surplis et de l'étole, le goupillon d'une main, un livre de l'autre. Il se mit à lire dedans et à m'exorciser, me demandant qui j'étais et ce que j'avais à faire ici. Voyant qu'il me prenait pour le diable,

je pensai qu'il était bon d'agir en diable, de me tirer d'affaire par un mensonge, et je répondis : « Je suis le diable et je veux te rompre le cou, à toi et à ta cuisinière. »

« Il continua à exorciser et me représenta que je n'avais rien à faire avec lui ni avec sa cuisinière, m'ordonna en prononçant les prières solennelles de la conjuration, de me retirer et de retourner à l'endroit d'où j'étais venu. Je répondis d'une voix effrayante que cela m'était impossible, quand même je le voudrais. Pendant ce temps-là, Springinsfeld, qui était un rusé compère, faisait des siennes sur le toit. Quand il eut compris, en effet, quelle heure il était dans la cuisine, et entendu que je me faisais passer pour le diable, et que l'ecclésiastique se prêtait à la comédie, il se mit à huer comme un hibou, à aboyer comme un chien, à hennir comme un cheval, à chevroter comme un bouc, à braire comme un âne ; et il fit descendre dans la cheminée des miaulements de chats en rut et des glappissements de poule qui va pondre. Ce drôle-là savait imiter les cris de tous les animaux ; et, quand cela lui passait par la tête, il hurlait si bien qu'on aurait dit une bande de loups. Le curé et sa cuisinière avaient une peur atroce. Si bien que je commençais à me faire scrupule de me laisser ainsi conjurer comme diable. Et le curé me prenait vraiment pour le malin esprit, car il avait lu ou entendu dire que le diable apparaissait volontiers avec des habits verts. »

Bref, Simplex s'esquive par la porte et laisse le curé et sa servante convaincus d'avoir exorcisé le diable. Ses compagnons avaient mis les provisions en sac. On rejoignit le gros de l'embuscade. Chacun se régala, « et pourtant, ajoute plaisamment le héros de l'aventure, aucun de nous n'eut le hoquet, tellement nous étions des gens bénis du ciel. »

Notre chasseur, avons-nous dit, se montra chevaleresque. Voici, en effet, la lettre qu'il envoya au curé et qu'il fait précéder des réflexions suivantes :

« Je pensai de nouveau au curé que j'avais volé. Le lecteur peut se figurer quel ambitieux, quel entreprenant et vicieux

personnage j'étais alors. Je ne me contentai pas en effet d'avoir volé le bon curé et de lui avoir causé une si grande terreur, je voulus encore tirer vanité de ma mauvaise action. Je pris donc un anneau d'or dans lequel était enchâssé un saphir, que j'avais enlevé la veille aux marchands tombés entre nos mains ; je l'envoyai de Rhenen à mon curé par un messager spécial, avec le billet suivant :

« Très honorable, etc.

« Si ces jours derniers j'avais eu, dans le bois où j'étais, de quoi manger, je n'aurais pas eu de raisons de vous voler votre lard et de vous causer de terribles frayeurs. Je jure par le Très-Haut que c'est contre ma volonté que vous avez éprouvé de telles angoisses, et j'espère par conséquent que vous me pardonnerez volontiers. Quant au lard, il est juste qu'il vous soit payé. Je vous envoie donc comme dédommagement le présent anneau, qui vous est donné précisément par ceux qui ont été la cause de l'enlèvement de votre marchandise, et je prie Votre Révérence de l'avoir comme agréable ; et je vous certifie qu'à l'avenir et en toute occasion, Elle trouvera un serviteur dévoué et fidèle en celui que son sacristain ne veut pas reconnaître pour un peintre, et qui s'appelle d'ailleurs

Le Chasseur. »

« Quant au paysan dont on avait vidé le four, le parti lui envoya seize thalers pris sur le butin commun. Car je leur avais fait comprendre que de cette façon nous mettrions les paysans de notre côté, chose importante, parce qu'ils pouvaient, à un moment donné, rendre de grands services et tirer un parti de danger, comme au contraire en trahir un autre, le vendre et lui faire rompre le cou. De Rhenen nous allâmes à Münster, de là à Ham et enfin à Soest, dans nos quartiers. Là je reçus du curé la réponse suivante :

« Noble chasseur etc..., Si celui à qui vous avez volé son lard

avait su que vous dussiez lui apparaître sous la forme du diable, il n'aurait pas désiré si souvent voir le chasseur renommé dans tout le pays. Mais comme la viande et le pain que vous m'avez empruntés sont payés beaucoup trop cher, la peur que j'ai eue s'oubliera facilement, surtout qu'elle a été causée par un personnage si éminent et contre son gré; je lui pardonne volontiers, en le priant de vouloir bien à l'avenir parler sans crainte à celui qui n'a pas peur d'exorciser le diable. Vale. »

Nous avons cité ce trait dans tous ses détails avec d'autant plus de plaisir qu'il est, comme nous l'avons dit, une heureuse et trop rare exception aux scènes de massacre et de pillage qui se renouvellent tous les jours. Cette générosité était chose rare : les mousquetaires et les reîtres du temps n'en étaient guère capables. Le trait est amusant, inoffensif; la lettre du chasseur est spirituelle et la réponse du curé pleine de bonne grâce. Malheureusement les choses ne se passaient pas souvent de la sorte, et les partisans et maraudeurs emportaient rarement leur butin sans l'avoir ensanglanté.

Après une interruption de sa vie militaire, intervalle rempli par toutes sortes d'aventures, son mariage, son voyage à Cologne et à Paris, aventures où notre héros devient un véritable frère des Guzman et des Lazarillo, Simplicius retombe, en revenant en Allemagne, entre les mains d'une bande de partisans appartenant à la garnison de Philippsbourg, et il redevient mousquetaire « sous le commandement, dit-il, du capitaine « *Schmalhans* » (c'est-à-dire, *Misère*).

Ici encore son récit nous fournit beaucoup de précieux renseignements sur la vie de garnison, vie de misères, de peines, de fatigues et de privations pour le pauvre diable qui n'a pour toute fortune que son mousquet et son sac en peau de veau. Le pain était bien noir; encore n'en avait-on pas toujours de quoi apaiser sa faim. « Das kam mich blutsauer an » dit Simplicius.

L'expression est d'une pittoresque énergie, intraduisible en français. « Pour confesser la vérité, dit-il, j'avoue que c'est une bien misérable créature qu'un mousquetaire obligé de traîner son existence dans une garnison, et de se contenter de son cher pain sec, dont il ne mange d'ailleurs que la moitié de son soûl. C'est un véritable prisonnier, qui prolonge sa vie misérable avec le pain et l'eau de l'indigence. Le sort du prisonnier est préférable ; car il n'a pas à monter la garde, à faire des rondes, à faire sentinelle. » (Liv. IV, ch. 9).

Simplex mentionne un trait de mœurs, un usage qui complète ce tableau de la vie de garnison et fait ressortir la profonde immoralité qui régnait dans les armées, aussi bien dans les camps que dans les villes. Les soldats, pour adoucir quelque peu les amertumes de leur misérable existence, et mettre, comme ils disaient, un peu de beurre sur leur pain noir « prenaient des femmes » ; (« etliche nahmen, und solten es auch verloffene Huren gewesen sein, Weiber ».) « Ces femmes leur gagnaient de l'argent, soit par leur travail, en cousant, lavant, filant, brocantant et grapillant, ou même par le vol. Il y avait là une porte-enseigne qui avait ses gages comme un soldat appointé ; une autre était sage-femme, et ce métier lui valait, à elle et à son mari, mainte franche lippée ; une autre savait empeser et laver le linge ; celles-ci lavaient aux officiers non mariés et aux soldats leurs chemises, leurs bas, leurs caleçons et je ne sais quoi encore, occupations d'où elles recevaient des noms particuliers. D'autres vendaient du tabac et garnissaient les pipes des gueux qui en manquaient. D'autres débitaient de l'eau-de-vie et avaient la réputation de la falsifier avec de l'eau qu'elles distillaient elles-mêmes, et qui ne lui ôtait rien de sa qualité. Une autre était couturière et faisait toutes sortes de modèles et de piqûres et gagnait ainsi quelque argent ; une autre vivait exclusivement de la campagne, où elle déterrait des escargots en hiver, cherchait de la salade au printemps ; en été elle cherchait des nids d'oiseaux, et en automne elle trouvait également mille choses

bonnes à manger. Je ne pouvais employer ce moyen, car j'avais déjà une femme. » (Liv. IV, chap. 9).

Enfin Simplex gagna les bonnes grâces de ses chefs « ramena l'eau à son moulin » dit-il, et il lui fut permis d'aller « auf Partei », d'accompagner les bandes qui allaient en reconnaissance et ravitaillaient la place. Il recommence alors cette vie d'aventures, de courses à travers la campagne, dans lesquelles on est sans cesse en danger de mort, où l'on risque d'être pris par les partis ennemis, ou de prendre soi-même, d'être pillé ou de piller, de tuer ou d'être tué. Tel était en effet le programme de la vie militaire. Encore fallait-il être un brave et honnête soldat pour avoir la permission d'aller marauder. « J'allai donc, dit Simplicius, avec les autres en excursion, ce qui dans les garnisons n'est pas accordé aux drôles et aux mauvaises pratiques, mais seulement aux braves et honnêtes soldats. »

Simplicius nous raconte une aventure que l'auteur me paraît avoir empruntée au *Soldatenleben* de Moscherosch. Il semble, en effet, qu'il y ait une série d'aventures par lesquelles un soldat était obligé de passer, une sorte de programme commun à tous les aventuriers historiques mêlés aux événements militaires de cette désastreuse époque. Le Philander de Moscherosch raconte qu'il fut acteur forcé dans un drame militaire, l'attaque d'un bateau par la bande de maraudeurs à laquelle il avait été incorporé malgré lui. La scène dans Grimmelshausen est moins sanglante que dans Moscherosch. Simplex y court un danger sérieux, mais qui se réduit en fin de compte à un bain prolongé dans le Rhin. C'est même sous ce titre que l'aventure est racontée au 10e chapitre du livre IVe, qui est intitulé : « *Simplicius übersteht ein unlustig Bad im Rhein.* »

« Nous partîmes dix-neuf et remontâmes le Rhin dans le Bas-Margraviat, en amont de Strasbourg, pour guetter un bateau bâlois, où devaient se trouver des officiers et des marchands de Weimar. Nous prîmes, au-dessus d'Ottenheim, une barque de pêcheur pour passer dans une île du fleuve, très bien située pour

que nous puissions forcer le bateau à aborder à terre. Dix d'entre nous donc se firent transporter par le pêcheur et arrivèrent heureusement dans l'île. Mais l'un d'eux, qui pourtant savait ramer, étant venu chercher les neuf autres parmi lesquels je me trouvais, la barque chavira tout d'un coup, et nous voilà dans le Rhin. Je ne m'occupai pas beaucoup des autres, mais je songeai à moi seul. Mais quoique je me débattisse, en mettant en œuvre toute la science d'un bon nageur, le courant jouait avec moi comme avec une balle, m'enfonçant sous l'eau et me rejetant à la surface alternativement. Je me comportai si bravement que je revins plusieurs fois au-dessus de l'eau pour respirer. Mais s'il avait fait plus froid, je n'aurais pu me soutenir aussi longtemps et j'y aurais mis la vie. »

Entraîné par le courant jusqu'au-dessous de Goldscheur, il allait infailliblement se briser contre le pont de Strasbourg, lorsqu'il s'accrocha heureusement à une branche d'arbre. Secoué par les flots, à bout de forces et désespéré, à moitié évanoui, il attend son salut, sans trop voir d'où il pourra venir. En présence de la mort imminente, sa conscience se réveille. Il prie comme un moine, fait des vœux et prend la résolution de renoncer à la vie de soldat et aux excursions de partisans. Après deux heures de cette anxieuse attente entre la vie et la mort, il voit arriver le bateau et appelle au secours. Après bien des efforts, on parvient à le recueillir.

« Je me fis passer pour un organiste expatrié et je dis que, en voulant aller à Strasbourg pour chercher de l'autre côté du Rhin à donner des leçons dans une école, ou à faire autre chose, j'avais été pris par des partisans qui m'avaient dépouillé et jeté dans le Rhin, dont le courant m'avait entraîné jusqu'à cet arbre. J'arrangeai si bien mes mensonges et je les confirmai si bien par des serments, qu'on me crut. On me donna à boire et à manger, on me traita fort bien pour me remettre, ce dont j'avais grandement besoin. »

A la douane de Strasbourg, on descend à terre, et il reconnaît

parmi les marchands un ancien cornet qui l'avait fait prisonnier autrefois. Intrigué et voulant avoir le cœur net, il lui adresse ces mots : « Monsieur Schönstein, est-ce vous ou n'est-ce pas vous? » — Il répondit : « Je ne suis pas von Schönstein, mais un marchand. » — Je lui dis : « Je ne suis pas non plus, moi, le chasseur de Sœst, mais un organiste ou plutôt un vagabond mendiant. » — « O mon frère, que diable fais-tu ici ? Et où vas-tu par là ? » — « Frère, si tu as été choisi par le ciel pour m'aider à sauver ma vie, comme cela est arrivé déjà, mon sort exige que de mon côté je ne sois pas loin de toi. » Cet officier déguisé en marchand apprend à Simplicius qu'il est envoyé en mission auprès du duc Bernard de Weimar pour les affaires de la guerre et de la prochaine campagne. Il a accompli sa mission et retourne à son poste à la faveur de ce déguisement. Il donne à Simplicius de l'argent, pour lui permettre d'échanger ses haillons contre un costume de garçon de boutique et de retourner à Lippstadt auprès de sa femme.

Mais, hélas ! la malechance le poursuivait. A Rheinhausen, lors de la visite du bateau, il fut reconnu par les Philippsbourgeois qui le saisirent et le ramenèrent à Philipsbourg, où il lui fallut reprendre le mousquet. Le soldat et l'aventurier personnifié dans Simplicius est, dans toute la force du terme, le jouet de la fortune et des événements « ein Ball des unbeständigen Glückes » comme il l'écrit à Herzbruder.

Il est sauvé par Herzbruder, qui l'emmène avec lui, le remonte de pied en cap, et en fait un « freireuter », en attendant qu'il se présente pour lui un poste d'officier. Mais Simplicius joue de malheur ; il se laisse prendre son cheval et son valet par les Weimariens, et ne trouve d'autre ressource que de s'enrôler dans les « Mérode-Brüder ».

L'auteur prend de là occasion de nous raconter en détail l'origine et le rôle de ces corps francs, de ces bandes de maraudeurs qui désolaient le pays. Le chapitre est intéressant et nous donne sur le mot et la chose de curieux renseignements.

« Je veux un peu raconter, dit-il, quels gens sont les frères de la Maraude (*Mérode-Brüder*), parce que sans doute il y a beaucoup de personnes, surtout celles qui ne connaissent pas les choses de la guerre, qui ne savent rien sur ce sujet. Je n'ai encore trouvé aucun écrivain qui ait dit quelque chose de leurs usages et habitudes, de leurs droits et privilèges, et cependant il vaut la peine d'instruire, non-seulement les généraux d'aujourd'hui, mais encore les paysans, et de leur dire quelle bande ils forment. Pour ce qui est de leur nom, je ne pense pas qu'il soit pour le brave cavalier, sous le commandement duquel ils l'ont reçu, une injure, sans quoi je ne le mettrais pas ainsi sous le nez de chacun..... Donc ce cavalier amena à l'armée un régiment qu'il avait formé; mais ses soldats étaient comme les Bretons de France, d'une complexion si faible et si délicate, qu'ils ne pouvaient supporter ni la marche, ni les travaux, ni les dures privations auxquelles le soldat doit se soumettre en campagne. Aussi leur brigade alla toujours en diminuant, et à la fin il ne restait même plus assez d'hommes pour couvrir le drapeau. Et lorsqu'on rencontrait un malade, un paralytique ou un boîteux sur les foires, dans les maisons ou derrière les haies, et qu'on lui demandait : « Quel régiment? » la réponse était généralement : « De Mérode » (1).

« De là vient que tous ceux qui rôdaient en dehors du gros de l'armée ou n'avaient pas leur quartier dans leur régiment, qu'ils soient malades ou bien portants, blessés ou non, on les appela « Mérode-Brüder », alors que jusque là on les avait appelés « happeurs de truies » et « châtreurs de frêlons ». Car ils sont

(1) Malheureusement pour l'érudition de Grimmelshausen, cette étymologie n'est pas acceptable ; car le mot existe avant le comte de Mérode, sous la forme *maraud*, *maraude*, *maraudeur*. C'est grand dommage, car l'étymologie proposée ici plaît par l'intérêt historique qui paraît s'y rattacher. Cf, Littré, Diction. fr. s. v.

comme les faux-bourdons dans les ruches : quand ils ont perdu leur aiguillon, ils ne peuvent travailler ni faire de miel, et ne sont propres qu'à manger. Quand un cavalier a perdu son cheval et un mousquetaire sa santé, ou que sa femme et son enfant sont malades et veulent rester en arrière, cela suffit pour faire un noyau de maraudeurs; gens qu'on ne peut mieux comparer qu'aux tziganes et aux bohémiens, non seulement parce qu'ils rôdent, selon leur caprice, en avant, en arrière, à côté et au milieu de l'armée, mais encore parce qu'ils ont les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. On les voit par bandes, comme les perdrix en hiver, derrière les haies, à l'ombre ou au soleil, ou autour du feu, fumant et flânant; pendant que le vrai soldat, brave et loyal, est auprès de son drapeau, et supporte la faim, la soif, le froid glacial et toutes sortes de misères. Là, à côté de l'armée en marche, un groupe s'en va à la picorée, alors que maint pauvre soldat succombe de fatigue sous le poids de ses armes. Devant, derrière, à côté de l'armée, ils volent tout ce qui leur tombe sous la main ; ce dont ils ne peuvent faire usage, ils le détériorent, de sorte que les régiments, quand ils arrivent à leur étape ou se disposent à camper, ne trouvent même pas un bon verre d'eau. Si on les obligeait sérieusement à rester auprès des bagages et à suivre, on les trouverait souvent plus nombreux que l'armée elle-même. Mais quand ils marchent, s'arrêtent, campent et font leur popote par compagnies, ils n'ont pas de wachtmeister pour les commander, de feldwebel ou sergent pour leur épousseter le pourpoint, de caporal pour leur faire monter la garde, de tambour pour leur sonner la retraite, les patrouilles et les gardes; enfin personne pour les ranger en bataille ou leur assigner des logements. Ils vivent plutôt comme des seigneurs, indépendants et libres. Mais si l'on fait une distribution aux soldats, ils sont les premiers à venir chercher leur part, quoiqu'ils ne la méritent point. Ils ne montent pas la garde, ne travaillent point aux fortifications ; ils ne montent pas à l'assaut et ne prennent point rang dans le front de bataille. On

ne peut se figurer le tort que cette racaille fait au général, au paysan et à l'armée qui est affligée de leur présence. Le plus mauvais valet de cavalerie, qui ne fait que fourrager, rend plus de services au général que mille frères de la Mérode, qui ne font que flâner et muser. Ils sont pris par l'ennemi, et souvent aussi reçoivent sur les doigts de la part des paysans. L'armée en est affaiblie et l'ennemi fortifié. Quand un de ces maroufles, qui laissent périr leur cheval et se jettent dans la maraude pour épargner leur peau, parvient à passer ainsi l'été, tout ce que l'on a à attendre de lui, c'est d'être obligé de le remonter en hiver, afin qu'il ait quelque chose à perdre pour la campagne prochaine. On devrait les accoupler comme les lévriers et leur apprendre dans les garnisons à faire la guerre, ou les enchaîner sur les galères, puisqu'ils ne veulent pas faire leur service à pied en campagne. Je ne dis rien des villages brûlés par eux, soit par manque de précaution, soit à dessein, des soldats de leur propre armée qu'ils démontent, pillent, volent et tuent ; des espions qui peuvent impunément se trouver au milieu d'eux, pourvu qu'ils puissent seulement nommer un régiment ou une compagnie de l'armée. » (Liv. IV, ch. 13).

J'ai tenu à citer presque en entier ce chapitre curieux, qui nous offre un puissant intérêt historique. Je ne sache pas qu'aucun historien, si l'on excepte les satires de Moscherosch, ait mieux décrit ces fameuses bandes de maraudeurs, qui étaient la plaie des armées, que les généraux ne parvinrent jamais à faire rentrer dans l'ordre, et qui contribuèrent pour une si large part à la dévastation et à la ruine de la malheureuse Allemagne.

« J'étais alors un de ces honorables frères, dit Simplex, et je restai tel jusqu'à la veille de la bataille de Wittenweier. »

Grimmelshausen a voulu faire passer Simplicissimus par tous les états de la vie militaire et le mettre dans toutes les situations, afin de pouvoir raconter, tantôt simplement et presque avec indifférence, tantôt avec l'indignation modérée de l'homme de bien et du patriote, tout ce dont il a été le témoin dans sa jeunesse.

Cette vie d'aventures de l'homme de guerre, où le but immédiat était la jouissance passionnée du moment présent, vu l'incertitude du lendemain, développait dans les armées toutes sortes de vices poussés aux plus monstrueux excès. Simplicius nous a déjà raconté avec quelle fureur le soldat se livrait au jeu, à l'ivrognerie, à la débauche, au pillage et au massacre.

Un autre trait de mœurs qui caractérise les armées de la guerre de Trente ans, et que Grimmelshausen ne pouvait oublier dans une peinture complète et exacte, c'est le développement de la superstition. Ce n'était pas chose nouvelle ; mais elle se développa et se généralisa, même parmi les plus instruits, sous la forme particulière de la croyance aux enchantements, aux talismans, par lesquels le soldat se rendait invulnérable (*fest*). L'invention de la poudre avait porté un coup terrible à ce genre de superstition populaire. Cependant, pendant la guerre de Trente ans, elle revit avec une force nouvelle, et ce débris d'une antique civilisation remonte à la surface. Freytag affirme (l. c. page 73) qu'il reste encore aujourd'hui quelque chose des singulières superstitions crées ou entretenues par la vie militaire de la guerre de Trente ans. Cela peut être vrai de quelques-unes : mais nous avons peine à croire que la croyance à l'invulnérabilité ait survécu à l'invention des canons Krupp et des fusils perfectionnés.

Grimmelshausen croyait-il lui-même à l'art de se rendre invisible ou invulnérable ? Il ne nous en dit rien. Cependant il s'en raille indirectement en nous racontant la recette plaisante donnée par Simplicissimus à un soldat naïf et poltron. D'ailleurs son héros n'a pas joui de ce privilège ; ou du moins si, grâce aux exploits et aux coups de maître du chasseur de Soest, il a été regardé comme invulnérable, il ne nous dit pas qu'il ait eu jamais en son pouvoir une si précieuse ressource. « Comme je réussissais dans toutes mes entreprises, on croyait que j'avais le

pouvoir de me rendre invisible et que j'étais aussi invulnérable que le fer et l'acier. Aussi on me craignait comme la peste, et trente hommes de l'ennemi n'avaient pas honte de fuir devant moi s'ils apprenaient que j'étais dans les environs avec quinze. »

Il augmentait son prestige par toutes sortes de ruses et d'inventions merveilleuses dont il fait la description au chapitre 1er du livre IIIe. « Je passais les nuits à imaginer des ruses et des inventions nouvelles, et j'avais parfois des idées tout à fait admirables. Je fis faire à mes hommes une espèce de soulier qu'on mettait sens devant derrière, de manière que le talon se trouvait sous l'orteil. Quand nous allions en excursion, il était impossible à l'ennemi de suivre notre piste, parce que nous mettions tantôt ces souliers-là, tantôt les souliers ordinaires.... Ce que je faisais dans les excursions à pied, je le faisais aussi dans les excursions à cheval. Arrivé à un endroit où les chemins se croisaient, je faisais descendre mes hommes et je faisais retourner les fers des chevaux, comme j'avais fait des souliers. »

Il y avait des ruses pour se faire croire en nombre quand on était au contraire peu nombreux, et réciproquement. Simplicius, qui les connaissait toutes, estime qu'il ne vaut pas la peine de nous les dire. Mais voici où commence le merveilleux. « Outre cela, j'inventai un instrument au moyen duquel j'entendais, quand il n'y avait pas de vent, sonner une trompette à trois heures de distance, hennir un cheval ou aboyer un chien à deux lieues, et parler des hommes à une lieue. Je gardai précieusement le secret de cet art qui me donnait une grande autorité, parce que tous regardaient la chose comme impossible. Je ne puis en vouloir à ceux qui ne croiront pas ce que j'écris aujourd'hui, car aucun de ceux qui voyaient la chose de leurs yeux ne me croyait, lorsque je me servais de mon instrument et que je leur disais : « J'entends venir des cavaliers, car les chevaux sont ferrés. » — « Jentends venir des paysans, car les chevaux ne sont pas ferrés. » — « J'entends des charretiers, mais ce sont des paysans, je les reconnais à leur langage. » — « Voici des

mousquetaires, à peu près tant : j'entends le battement de leurs baudriers. » — « Il y a un village là-bas dans les environs : j'entends chanter les coqs et aboyer les chiens. » Cependant quand ils voyaient par les faits que j'avais deviné juste, ils pensaient que c'était de la magie et que ce que j'avais dit m'avait été suggéré par le diable et sa mère. » (Liv. III, chap. 1).

Simplicius nous donne ailleurs (Liv. VI, chap. 13) le commencement d'une liste détaillée de toutes les pratiques merveilleuses qu'il a exercées et dont il avait écrit les recettes. Qu'on juge par quelques-unes de la fécondité de ses ressources :

« Faire des mèches qui brûlent même quand elles sont mouillées.

« Faire de la poudre qui ne brûle pas, même en y introduisant un fer rouge ; très utile pour les forteresses qui doivent héberger cet hôte dangereux.

« Enchanter le fusil de quelqu'un, de sorte qu'il manque tout le gibier, jusqu'à ce qu'il ait été graissé avec une autre matière.

« Un secret particulier pour qu'aucune balle ne te touche.

« Fabriquer un instrument au moyen duquel on entend tout ce qui se passe dans le lointain. »

Cette croyance à l'invulnérabilité par la magie était générale, non-seulement en Allemagne, mais dans tous les pays de l'Europe. Elle persista après la guerre de Trente ans. Car bien longtemps après, les princes de la maison de Savoie passaient pour invulnérables. C'est encore Simplicissimus qui nous l'apprend (Liv. VI, chap. 12) : « Mon hôte me demanda si je pensais que toutes ces choses pussent se faire naturellement. Pour lui, il le croyait difficilement. Cependant il avouait, disait-il, que lorsqu'il se trouvait comme page auprès du feldmaréchal de Schauenburg (1), en Italie, il avait entendu dire par plusieurs personnes

(1) Prince Hermann von Schauenburg, major général des armées impériales.

que les princes de Savoie étaient tous garantis contre les balles. Le feldmaréchal voulut en faire l'épreuve sur le prince Thomas (1), qu'il tenait assiégé dans une forteresse. Pendant une trève d'une heure, il ordonna à un de ses caporaux, qui passait pour le meilleur tireur de son régiment, et qui pouvait avec son fusil moucher une chandelle à cinquante pas sans l'éteindre, d'observer le prince, qui se tiendrait sur l'épaulement extérieur du rempart pendant la conférence, et, aussitôt l'heure de la trève écoulée, de lui envoyer une balle.... Mais quand le caporal tira, le coup ne partit point, et avant qu'il eût redressé le chien, le prince était à l'abri derrière l'épaulement. Alors le caporal montra au maréchal un Suisse de la garde du prince, le visa et lui fit faire la pirouette. Ce qui avait fait supposer qu'aucun prince de la maison de Savoie ne pouvait être atteint ni blessé par un coup de fusil. La chose était-elle due à des pratiques mystérieuses ou à une grâce particulière accordée par Dieu à cette maison princière, parce que, dit-on, elle descend de la race du prophète royal David ? il ne pouvait le savoir. »

On lit dans les *Mémoires de Puységur* que ce célèbre général, Messire Jacques de Puységur, dans les guerres civiles, dut faire assommer un jour à coups d'espar sur la nuque un adversaire « qui avait un caractère » (2) et qu'il n'avait pu tuer avec les armes. Lui-même, d'ailleurs, devait passer pour invulnérable à son tour, car, pendant quarante-un ans de service, il prit part à trente combats et à cent vingt sièges, sans être jamais blessé.

Que pensait de tout cela notre auteur? Là n'est point la question, ou du moins, ce n'est pas ici le lieu de chercher à deviner l'opinion de Grimmelshausen. Il est probable qu'il croyait comme tout le monde à cette sorcellerie, aux enchantements et

(1) Thomas de Savoie, prince de Carignan, mort en 1656.

(2) « Avoir un caractère » = être ensorcelé, invulnérable.

aux talismans. Toujours est-il qu'il s'indigne contre les soldats qui usent de ces moyens qui rendent le courage inutile et tout combat loyal impossible, et il les accable de dédaigneux sarcasmes. C'est pour eux qu'est faite la formule d'enchantement donnée par Simplicius à son hôte : « Ne va pas là où l'on tire, et tu es sûr de ne pas être atteint. », ou encore cet avis trouvé sur un billet de Passau..... (1) « Défends-toi, poltron. » (Livre VI, chap. 13.)

Le personnage le plus redouté de l'armée était le sombre et terrible *prévôt*. C'était lui surtout qui possédait tous ces pouvoirs merveilleux, dont il se servait pour accroître son autorité et son prestige. Il avait intérêt à accréditer la croyance à son invulnérabilité parmi les soldats, qui le détestaient et qui étaient toujours prêts à se venger de ses mauvais traitements. Il passait pour un magicien, faisait toutes sortes d'opérations merveilleuses qui étonnaient et effrayaient les soldats crédules. Simplicius nous raconte (Liv. II, chap. 22) un vilain trait, une effroyable méchanceté commise par un de ces prévôts, hommes tarés, suppôts du diable, sur un honnête soldat qu'on voulait perdre.

« Comme c'est l'usage à la guerre de prendre pour prévôts de vieux soldats tarés, nous en avions un de cette espèce dans notre régiment. C'était un drôle d'oiseau, rusé et profondément scélérat. Il savait la magie noire, faire tourner les cribles (2), évoquer les diables. Non-seulement il était lui-même invulnérable, impénétrable comme l'acier, mais il pouvait aussi rendre invul-

(1) Les *billets de Passau* (« Passauer Zettel ») du XVII^e^ siècle étaient des formules magiques écrites sur du parchemin, du papier fin, du pain à chanter, avec du sang de chauve-souris, en caractères étranges, des cercles, des croix, etc. Grimmelshausen donne une de ces formules dans le *Satyrische Pilgram* et le *Vogelnest* : « Teufel, hilf mir, Leib und Seele gebe ich dir. »

(2) Quand on recherchait un coupable, on croyait le découvrir au moyen d'un crible qui tournait quand on prononçait son nom.

nérables les autres, et rendre immobiles des escadrons entiers de cavalerie. Il ressemblait exactement aux portraits que les peintres et les poètes nous font de Saturne, excepté qu'il n'avait ni faux ni échasses. »

Cet infernal personnage mit son art au service d'un mauvais sujet qui détestait Herzbruder, l'ami de Simplicius. Après un repas de baptême chez le colonel, la coupe d'or de celui-ci ayant disparu, on s'adressa au prévôt pour découvrir le voleur. Le magicien murmura quelques paroles mystérieuses, et l'on vit sortir des poches et des manches des assistants une foule de petits chiens de toutes les couleurs. Enfin, des culottes de Herzbruder il en sortit un avec un collier d'or au cou. Il dévora tous les autres, puis il se rapetissa peu à peu, en même temps que le collier d'or augmentait, jusqu'à ce qu'enfin, il ne resta du caniche que la coupe du colonel.

La superstition régnait sous toutes ses formes: on croyait aussi à l'astrologie, à l'horoscope, par lesquels on pouvait prévoir l'issue de la bataille ou sa propre destinée. Il y avait des soldats qui avaient « la double vue » et qui pressentaient le jour et l'heure de leur mort et de celle des autres.

Simplicius était au camp de Magdebourg, dans l'armée saxo-impériale qui assiégeait la ville. Il y avait ce que l'on appelait alors un « Mathematicus », c'est-à-dire, un savant, un devin, un astrologue, qui avait prédit à ses amis que le 26 juin lui serait fatal. C'était précisément le père de Herzbruder. Il était malade, couché dans sa tente, lorsqu'arrive un lieutenant qui, malgré la consigne donnée de ne laisser entrer personne, pénètre de force et se présente à lui, le priant de lui tirer son horoscope. Après avoir résisté longtemps, le malade prédit au curieux qu'il ne se passera pas une heure avant qu'il soit pendu. Le lieutenant, irrité de ce qu'on ose dire pareille chose à un noble cavalier, tire son épée et en perce le malade. Il se fait un grand tumulte ; le meurtrier saute sur son cheval, et il aurait réussi à s'échapper, si le hasard n'avait amené là l'Electeur de

Saxe et le général Hatzfeld, qui traversaient la ruelle du camp avec une suite nombreuse. Le prince ayant appris de quoi il s'agissait, se tourne vers le général et lui dit : « Ce serait pour un camp impérial une triste discipline, si un malade couché dans son lit pouvait être ainsi impunément assassiné. » Et le lieutenant fut pendu. (Liv. II, chap. 24).

Superstition, ivrognerie, passion du jeu, de la rapine et du vol, brutal désir de tuer pour tuer ; en un mot, déchaînement des instincts les plus sauvages et les plus bas, tel est le résultat fatal de cette vie d'aventures de guerre, de privations, de souffrances et d'incertitude qui est celle du soldat pendant la guerre de Trente ans. Grimmelshausen nous la dépeint sous ses divers aspects ; son tableau est exact, complet, parfaitement historique et nullement imaginé à plaisir. C'est de l'histoire, et de l'histoire vraie, à propos de roman, de l'histoire qui s'impose à tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, mettent en scène les acteurs de ce grand drame.

La vie des camps dans Grimmelshausen est la même que dans Moscherosch et dans Schiller. Dans le *Camp de Wallenstein*, nous retrouvons le même tableau, les soldats livrés aux mêmes occupations, aux mêmes vices, si nous en croyons du moins les accusations violentes que leur adresse le prédicateur capucin. Dans un langage plus militaire qu'évangélique, il leur reproche leur impiété, leur amour du jeu, de la rapine, leur ivrognerie, leur paillardise et leurs blasphèmes.

« D'où vient tout ce mal ? je vais vous le dire. Il vient de vos vices et de vos péchés, des horreurs de la vie de païens que mènent officiers et soldats..... Il est un commandement qui dit : « Tu ne prendras pas en vain le nom de ton Dieu » et où entend-on blasphémer plus qu'ici, dans le camp du duc de Friedland ? Si pour chaque tonnerre que vous lancez du bout de votre langue acérée il fallait sonner les cloches dans la campagne, on ne trouverait jamais assez de sacristains. Et cependant il n'est point besoin d'ouvrir la bouche plus grande pour dire un « Dieu

me soit en aide » que pour un « Sackerlot »..... Un autre commandement dit : « Tu ne déroberas point ». Celui-là, il est vrai, vous l'observez à la lettre : vous ne prenez point en cachette, vous enlevez tout de vive force et au grand jour. L'argent dans le bahut n'est point à l'abri de vos griffes de vautour, de vos manœuvres et de vos ruses ; le veau n'est point en sûreté dans le ventre de sa mère ; vous prenez l'œuf et la poule avec. Que dit l'évangéliste du désert ? « Contenti estote stipendiis vestris, contentez-vous de votre pain de munition. »

Telle est la vie des soldats emportés dans le tourbillon de la guerre et de ses aventures. Ils étaient malheureusement condamnés à rester soldats, mousquetaires ou piquiers, sans espoir d'arriver jamais aux grades supérieurs.

Si l'on se rappelle le songe de Simplicius, on a vu que ces soldats sont assis sur les premières branches de l'arbre dont les paysans sont les racines. Entre les premières branches et les branches supérieures, un intervalle infranchissable ; entre ces deux étages, en effet, le tronc de l'arbre est nu, poli et glissant ; de sorte qu'il est impossible de grimper aux branches supérieures, sur lesquelles sont assis les chefs, c'est-à-dire les nobles, qui, par droit de naissance, sont en possession de tous les emplois. Il y a dans la discussion qui s'engage entre un felwebel et un officier noble, discussion dont Simplicius est témoin, une intention assez accusée de satire directe. Grimmelshausen, qui probablement n'a pu échanger son mousquet contre une épée, prend ici résolûment parti contre l'injustice sociale en vertu de laquelle la noblesse dégénérée s'attribue tous les avantages de la guerre, et pèse sur le soldat déshérité, condamné à porter tout le poids de la guerre, sans aucun profit de gloire ni d'argent. Gervinus voit dans Simplicius une satire des classes élevées. L'assertion est contestable. Dans cette discussion cependant, l'attaque n'est point dissimulée : l'auteur a tenu à dire son fait à cette noblesse de bas étage.

Simplicius, l'aventurier plébéien comme Eulenspiegel, combat ses prétentions et fait litière de ses privilèges. Engagée dans la guerre, elle s'élève de nouveau et reparaît au premier plan. Mais les hommes du peuple lui tiennent tête et lui disputent le rang. La guerre de Trente ans, qui permet aux nobles de se couvrir de gloire, doit permettre aussi à l'homme des classes inférieures de s'élever par la valeur et la gloire, comme il s'est élevé déjà par l'acquisition de la richesse. La noblesse d'ailleurs favorisait singulièrement, par la corruption de ses mœurs, cet effort de l'homme du peuple, qui cherchait à monter les degrés de l'échelle sociale par la conquête de la richesse et des honneurs. Tout en conservant son orgueil et en maintenant fièrement sa supériorité, elle était de fait tombée au-dessous du peuple.

Moscherosch décrit la vie de ces jeunes seigneurs devenus coquins, débauchés, francs mauvais sujets « lotterbübische und zotige Junker. » Le seigneur s'est encanaillé et les classes se mêlent. « L'empereur boit et fait ripaille avec le comte, le comte trinque avec le pelletier, le valet invite son maître à sa noce avec la couturière ; les riches et nobles demoiselles offrent leur main et leurs faveurs avec le même sans-gêne que les filles du peuple. Le prince Henri tapant sur le ventre à Falstaff dans les drames de Shakespeare est devenu ici une réalité, un fait quotidien » (1).

Malgré sa dégradation, la noblesse affirme ses droits et profite de la guerre pour les revendiquer. Écoutons les raisons péremptoires que lui oppose l'homme du peuple.

« A partir de ceux-ci (les simples soldats), il y avait un intervalle sans branches ; le tronc, nu et bien poli, était en outre frotté avec une certaine matière admirablement composée et avec un étrange savon, celui de la jalousie, de sorte qu'il n'était possible à aucun soldat, s'il n'était de race noble, malgré toute sa bravoure, son adresse et sa science, d'arriver au-dessus, quel-

(1) Gervinus, *Geschichte der deutsch. Dichtung*, III, p. 484.

qu'habile qu'il soit dans l'art de grimper. Le tronc était plus poli et plus luisant qu'une colonne de marbre ou un miroir d'acier. Au-dessus de cette même place étaient les porte-enseigne, les uns jeunes, les autres assez âgés. Les jeunes avaient été hissés là-haut par leurs cousins ; les vieux, en partie du moins, étaient montés d'eux-mêmes, soit sur une échelle d'argent qu'on appelle patte-graissée (« Schmiralia », de *schmieren*, graisser la patte), soit au moyen d'une perche quelconque que la chance leur avait tendue. Plus haut encore étaient les grades plus élevés.....

« Ce qu'ils faisaient avec la plus grande habileté, c'était, lorsqu'un commissaire des réquisitions arrivait et secouait sur l'arbre une pleine corbeille d'argent, d'en happer le meilleur au passage et d'en laisser arriver en bas si peu que rien.... Aussi il fallait voir sur cet arbre comme tous s'escrimaient des pieds et des mains pour grimper. C'était un mouvement continuel, chacun voulant arriver aux bienheureuses branches d'en haut.... Ceux d'en bas qui étaient ambitieux comptaient sur la chute de ceux qui étaient au-dessus d'eux, pour aller prendre leur place ; lorsqu'un entre mille réussissait à arriver là-haut, c'était à l'âge morose de la vieillesse, alors que, fatigués et cassés, ils étaient plus propres à s'accroupir derrière le poêle et à faire cuire des pommes qu'à dormir en rase campagne en face de l'ennemi.... Mais c'était surtout à l'endroit uni et dépouillé de branches qu'il était difficile de grimper plus haut. Car celui qui avait un bon feldwebel ou un bon sergent ne le perdait pas volontiers, ce qui arrivait nécessairement, si l'on en faisait un porte-enseigne. C'est pourquoi, au lieu de prendre pour cet emploi de vieux soldats éprouvés, on prenait des chieurs d'encre (« Blackscheisser, ») des valets de chambre, des pages déjà grands, des nobles sans sou ni maille, des cousins de n'importe qui, des pique-assiette et des meurt-de-faim, qui devenaient enseignes et ôtaient le pain à ceux qui avaient du mérite.

« Cet état de choses irritait un feldwebel à tel point qu'il se mit à invectiver furieusement. Mais Adelhold lui répondit : « Ne

sais-tu pas que l'on a toujours donné les emplois militaires aux gens de noblesse, parce qu'ils sont plus que tous les autres aptes à les remplir ? Ce ne sont pas les barbes grises qui battent l'ennemi, autrement on pourrait enrôler un troupeau de boucs..... Dis-moi donc, pauvre vieux grognard, est-ce que les officiers nobles ne sont pas mieux respectés par les soldats que ceux qui n'étaient auparavant que de simples valets ? Est-ce que le général n'a pas plus de confiance dans un chevalier que dans un fils de paysan, qui a quitté la charrue et son père, et n'a jamais rendu aucun service à ses propres parents ? Un noble, honnête et vaillant, saura mourir honorablement avant de déshonorer sa race par un acte de déloyauté, par la désertion ou quelqu'autre méfait de ce genre. En outre, la préférence doit être en tout à la noblesse, comme on peut le voir leg. Honor. dig. de honor. (1). Joannes de Platea (2) demande formellement que dans la nomination aux emplois on donne la préférence à la noblesse, et il dit qu'il est juste de faire passer les nobles avant les plébéiens. C'est du reste un usage consacré par tous les traités de droit et la sainte Ecriture ; car « *Beata terra, cujus rex nobilis est,* » dit Sirach, ch. 10 ; ce qui est un magnifique témoignage de la préférence qui revient à la noblesse.....

« Et puis, d'après le proverbe bien connu, le paysan deviendrait trop orgueilleux, si on le mettait au-dessus du noble, et si l'on en faisait tout d'un coup un grand personnage. Car le proverbe dit : « Il n'est épée pour mieux tailler que lorsqu'un paysan devient grand seigneur » (3).

(1) Le personnage veut citer sans doute L. 14 Dig. de muneribus et honoribus 50, 4. Cf. aussi L. 1 Cod. de honorat. vehiculis 11, 19.

(2) Joannes de Platea, juriste de Bologne, au 15e siècle. (Note de l'édit. Tittmann).

(3) « Es ist kein Schwert, das schärfer schiert,
Als wann ein Baur zum Herren wird. »

C'est une variante de notre proverbe français : « Oignez vilain, il vous poindra, etc. »

A ce plaidoyer en faveur de la noblesse et de ses droits, le feldwebel, l'homme du peuple, répond: « Et qui donc serait assez fou pour servir comme soldat, s'il ne peut espérer avancer par sa belle conduite et voir ainsi récompenser ses bons services? Au diable alors une guerre pareille! De cette manière, que l'on se conduise bravement ou non, c'est tout un. J'ai entendu souvent dire à notre vieux colonel qu'il ne voulait dans son régiment aucun soldat qui n'ait le ferme espoir d'arriver par sa belle conduite au grade de général... Il est dit: « La lampe brûle et t'éclaire gentîment ; mais encore faut-il l'alimenter avec de l'huile d'olive bien grasse ; autrement la flamme s'éteint bien vite. La loyauté dans le service est augmentée et ranimée par la récompense; la bravoure du soldat doit avoir son aliment. »

Le dialogue continue sur ce ton de prédication philosophique. Adelhold, le partisan de la noblesse, réfute ce qu'il y a d'exagéré dans les récriminations du feldwebel en citant un grand nombre de personnages anciens et modernes qui, partis de très bas, sont arrivés aux plus grands honneurs. Le feldwebel conclut par ces paroles qui résument la discussion en constatant la triste réalité :

« Tout ce que tu me dis là me réjouit; mais je n'en vois pas moins une chose, c'est que les portes par où nous pourrions arriver aux dignités sont soigneusement fermées par la noblesse. Le noble, au contraire, est à peine sorti de sa coquille, qu'on le hisse à une place à laquelle nous n'oserions pas même songer, quoique nous ayons cependant beaucoup plus de mérite que maint petit hobereau que l'on présente aujourd'hui pour le rang de colonel. »

Si le feldwebel, comme nous avons tout lieu de le croire, exprime les sentiments personnels de Grimmelshausen, nous voyons que, tout en ménageant l'expression de son indignation et en modérant sa critique, il avait pour la noblesse, comme son contemporain Moscheroch, un assez grand mépris, et qu'il mettait au-dessus de la naissance et des privilèges les dons de

l'esprit, les qualités personnelles, qui sont la véritable noblesse de l'homme.

Grimmelshausen ne s'arrête pas davantage à revendiquer les droits méconnus de l'homme du peuple. Au fond, cette question le préoccupe peu ; les choses en sont là, il en prend son parti ; et Simplex dit carrément que le bavardage du feldwebel, l'avocat du simple soldat et du paysan, l'ennuie. « Je ne pus écouter plus longtemps cette vieille bourrique ; je pensai même qu'il méritait ce dont il se plaignait, parce que lui-même battait les pauvres soldats comme des chiens. » (Liv. I, chap. 16 et 17.)

D'ailleurs, la question est reprise et débattue un peu plus loin, non plus seulement au point de vue militaire, mais au point de vue général. Simplicius profite de son rôle de fou près du gouverneur de Hanau pour faire à celui-ci une sévère leçon sur les devoirs qui lui incombent, et pour dire, dans une discussion avec le secrétaire du gouverneur, ce qu'il pense des privilèges attachés à la noblesse (Liv. II, chap. 10.) Il attaque la transmission des titres par l'hérédité : « Ce que je prétends, dit-il, c'est que les vertus des parents ne se transmettent pas toujours aux enfants, et que, par conséquent, les enfants ne sont pas toujours dignes des titres que les parents ont acquis par leurs vertus. Moi-même je ne rougis nullement d'être devenu un veau, parce j'ai ainsi l'honneur de succéder au grand et puissant roi Nabuchodonosor. Qui sait si ce n'est pas la volonté de Dieu que je redevienne comme lui un homme et que je sois plus grand que n'a été mon Knän ? En un mot, je n'estime et ne loue que ceux qui s'ennoblissent par leurs vertus. »

D'ailleurs, les titres de noblesse s'acquièrent au prix du sang versé et de la ruine. « Quelle est donc cette gloire, poursuit Simplicius, qui est souillée par tant de sang humain répandu ? Qu'est-ce que cette noblesse qui n'a pu être conquise que par la mort de tant de milliers d'hommes ? » C'est là d'ailleurs un lieu commun cher à tous les moralistes : inutile d'insister.

Le gouverneur intervient dans la discussion et provoque entre

lui et son fou un dialogue assez plaisant, dans lequel celui-ci lui démontre que lui, gouverneur, est le plus malheureux des hommes de tout Hanau, et que lui, Simplicius, le fou habillé en veau, ne voudrait pour rien au monde être à sa place. C'est un réquisitoire en règle contre les crimes et les maux de la guerre, une série de dures et sévères vérités. Le gouverneur, tout ébahi d'un langage à la fois si sensé et si hardi, ne sait s'il doit rire ou se fâcher. Il trouve que ce jeune fou ne raisonne pas déjà si mal.

Ici Grimmelshausen quitte la forme épique ou le récit pour la forme didactique, c'est-à-dire, la satire indirecte et négative pour la satire directe. Cette tentative ne lui réussit guère. Le ton de la satire fait place à l'enseignement, et Simplicius fait un sermon là où l'on attendait une ironie mordante, se donnant libre carrière dans un dialogue émaillé de sarcasmes. On sent l'influence du genre espagnol, de *Guzman d'Alfarache* surtout, où la prédication tient autant de place que le récit. De plus, les critiques de Simplicius sont exagérées et il tombe dans le paradoxe. Ainsi, il blâme les arts, qu'il appelle des vanités et des folies. Les uns ne servent qu'à favoriser l'avarice et la volupté; les autres, comme l'invention de la poudre et des canons, entraînent la destruction des hommes. Il va jusqu'à maudire l'imprimerie. Que faut-il penser de ces boutades? Grimmelshausen émet-il sa propre opinion par la bouche de son faux bouffon, ou bien veut-il montrer simplement que les inventions et les progrès les plus admirables ont leurs mauvais côtés? En tous cas, cette diatribe ne prouve rien : l'abus que l'on fait des bonnes choses ne leur ôte rien de leur valeur.

De plus, le discours de Simplicius au gouverneur est, comme nous l'avons déjà remarqué (cf. p. 82) quelque peu invraisemblable. Où donc a-t-il pu lire et apprendre tous ces faits de l'histoire ancienne, tous ces petits détails qui supposent des études d'homme savant et déjà mûr, ou au moins une lecture très étendue? Ce n'est pas la bibliothèque de l'ermite qui a pu

lui fournir tous ces renseignements : elle se composait de la Bible, et Simplicius nous a dit que c'était son principal sinon son unique livre de lecture. Quant à l'enseignement oral de son précepteur, il a porté exclusivement sur la morale chrétienne et sur l'histoire de la religion. Simplicius a grand tort de blâmer l'invention de l'imprimerie ; car sans elle il n'aurait pu apprendre sans doute à improviser un discours si éloquent et si savant.

Et toutes ces notions d'histoire naturelle, d'où lui sont-elles venues ? Est-ce l'ermite qui a appris à Simplicius que la tortue guérit ses blessures avec de la ciguë, que les pigeons ramiers, les geais, les merles, etc., se purgent avec des feuilles de laurier ; que le cerf blessé cherche le dictame et que la belette recherche la rue lorsqu'elle va combattre une chauve-souris ou un serpent ; et mille autres détails aussi intéressants qu'inattendus ? Grimmelshausen a lu Pline et d'autres naturalistes ; il a feuilleté les encyclopédies ; et il se substitue à son héros, beaucoup trop jeune et beaucoup trop neuf (il a à peine douze ans) pour supporter avec vraisemblance le poids d'une aussi grande érudition. Grimmelshausen s'est oublié. Il a voulu sermonner, sans réfléchir que son récit n'était pas assez avancé et son héros assez mûr. L'inspiration du songe représentant les diverses classes de l'armée est beaucoup plus heureuse.

Dans un autre passage, l'inutile et merveilleuse aventure de Simplicissimus au Mummelsee, sur laquelle nous aurons à revenir pour en apprécier l'opportunité, Grimmelshausen essaie encore de revenir à la satire directe, la satire par l'ironie. Simplicius est, au fond du lac Mummelsee, dans le palais du roi des Sylphes et s'entretient avec lui sur différents sujets. Comme les sylphes ne sont pas immortels et que leurs âmes mourront avec leurs corps à la fin du monde, le roi s'enquiert auprès de Simplicius de l'état de l'humanité, de la manière dont chaque classe de la société entend et remplit ses devoirs, afin d'en conclure, ou que la fin du monde est prochaine et que lui et son peuple mourront bientôt, ou qu'ils peuvent concevoir encore l'espoir d'une

longue vie. « Allons, allons, dit le roi, dépeins-moi l'état du monde, et commence par les plus élevés pour descendre jusqu'aux plus infimes. Aussi bien tu ne peux te soustraire à cette tâche ; c'est à cette condition que tu retourneras sur la terre. » Simplicius satisfait à l'injonction du roi et fait la description ironique des vertus des différentes classes de la société, c'est-à-dire, la description de leurs vices, puisqu'à chaque vertu il faut substituer le vice contraire.

« Je lui répondis : Puisque je dois commencer par l'ordre le plus élevé, il est juste que je commence par les ecclésiastiques. Eh ! bien, ceux-ci sont tous, à quelque religion qu'ils appartiennent, comme Eusèbe les a décrits dans un sermon, c'est-à-dire, de braves ennemis du repos, évitant et fuyant les plaisirs, ardents au travail de leur état, supportant le mépris avec patience, ne recherchant point les honneurs, pauvres de biens et d'argent, riches en bonne conscience, humbles et modestes malgré leurs services, orgueilleux seulement contre les vices. De même qu'ils n'ont d'autre souci que celui de servir Dieu et d'aider les autres hommes à faire leur salut, encore plus par leur exemple que par leurs paroles, de même les chefs temporels ne recherchent que la sainte justice, et ils la rendent, sans acception de personne, au pauvre comme au riche indistinctement et tout droit. Les théologiens sont tous des Bèdes et des Jérômes, les cardinaux, des Borromées, les évêques, des Augustins, les abbés, de vrais Hilarions et des Pacômes, et les autres religieux rappellent les ermites de la Thébaïde. Les marchands ne font pas le commerce par avarice et par amour du gain, mais seulement pour rendre service à leurs semblables en faisant venir pour eux des marchandises des pays les plus éloignés. Les aubergistes tiennent leurs auberges, non pour s'enrichir, mais pour que le voyageur qui a faim ou soif puisse se réconforter chez eux, et qu'eux-mêmes pratiquent l'hospitalité comme une œuvre de compassion pour les hommes fatigués et à bout de forces. Le médecin de même ne recherche point son propre avantage, mais uniquement la

santé de son patient ; c'est aussi le seul but des apothicaires. Les artisans ne savent ce que c'est que tromper et mentir ; mais ils s'appliquent à donner à leurs pratiques un travail consciencieux et durable. Les tailleurs ne volent pas ce qui ferait mal à l'œil, et les tisserands, par honnêteté, restent si pauvres, que les souris ne trouvent pas chez eux de quoi vivre ; ils n'auraient à leur jeter en pâture qu'un peloton de fil. On ne sait ce que c'est que l'usure : celui qui est riche aide le nécessiteux, de lui-même et sans attendre d'en être prié ; et si un pauvre ne peut payer sa dette sans éprouver un dommage notable et compromettre sa subsistance, le riche la lui remet gracieusement. On ne voit point trace d'orgueil ; car chacun sait qu'il est mortel et ne l'oublie point. On ne remarque point de jalousie, car les hommes se regardent les uns les autres comme des images de Dieu, aimées de leur créateur. On n'entend point parler d'impureté et de passions désordonnées et charnelles ; mais ce qui arrive en cette matière n'a d'autres causes que le désir d'avoir et d'élever des enfants. On ne trouve point d'ivrognes qui se remplissent de vin ou de bière ; mais quand un homme fait à un autre l'honneur de l'inviter à boire, l'un et l'autre se contentent d'une ivresse modérée et chrétienne. Il n'y a plus d'avares, mais des économes ; plus de prodigues, mais des hommes généreux ; plus de soldats d'aventures qui volent et tuent les gens, mais de braves soldats qui défendent la patrie ; pas de mendiants insolents et paresseux, mais des hommes qui méprisent la richesse et embrassent volontairement l'état de pauvreté ; plus de juifs accapareurs du blé et du vin, mais des gens prévoyants, qui font des provisions pour pouvoir, lors de la famine, venir en aide au pauvre peuple. » (Liv. V, chap. 15).

Cette satire par l'ironie est le fond d'un autre livre de Grimmelshausen, *Le Monde renversé* (« Die verkehrte Welt »), où l'auteur dessine une série de tableaux qui sont le contraire de la vérité. Ce genre de satire est assez peu intéressant ; il manque toujours de force et de puissance, à moins qu'il ne soit

animé par un courant d'humour entraînant, ce qui n'est point le cas pour Grimmelshausen.

Enfin il y a dans *Simplicissimus* une velléité de satire politique et religieuse. Il serait plus vrai de dire que Grimmelshausen a cru devoir en passant toucher ces deux points. C'étaient la religion et la politique religieuse qui avaient déchaîné sur l'Allemagne le fléau de la guerre dont il nous dépeint les horreurs. Mais Grimmelshausen nous paraît passablement désintéressé. S'il y a de sa part une intention satirique, c'est celle d'un indifférent, et non celle d'un acharné partisan de l'une ou de l'autre politique, de l'une ou de l'autre religion. Tient-il pour l'Empereur ou pour ses ennemis, pour la religion catholique ou pour la religion réformée ? Il est assez difficile de tirer une conclusion certaine. Aussi la critique n'a pas encore réussi, comme nous le verrons plus loin, à établir la religion à laquelle il appartenait, et sur ce point nous en sommes réduits aux conjectures. On sait qu'il est mort catholique, voilà tout. Mais il est bien peu ardent à défendre ses convictions religieuses, s'il en a jamais eu. Son héros est, comme lui, un croyant bien tiède, malgré son éducation première et sa nature profondément religieuse. Il comprend peu ces distinctions subtiles qui séparent les différentes confessions ; il ne se passionne point pour les dogmes, et il applique aux différentes religions le véritable critérium, en jugeant l'arbre par ses fruits. Sa conscience et sa raison sont troublées et embarrassées par ces luttes acharnées des partisans de la Réforme et des papistes. Comment pourrait-il se faire une conviction ? Témoin impartial des discussions violentes, il ne voit aucune raison suffisante pour prendre parti. Telle devait être la situation morale de bien des esprits. Grimmelshausen prend le parti des sages et applique le principe philosophique : « Dans le doute, abstiens-toi. »

« Pensez-vous donc, dit Simplicius à son pasteur, que j'aie tort de différer mon adhésion, jusqu'à ce que j'aie pris complè-

tement possession de mon intelligence, et que je sache où est le blanc et le noir ? Je suis chrétien, mais j'avoue que je ne suis ni pour Paul ni pour Pierre (« weder Petrisch noch Paulisch »). Je m'en tiens aux douze articles de la foi chrétienne, et je ne m'engagerai dans aucun parti jusqu'à ce que l'un ou l'autre m'ait démontré par de bonnes raisons qu'il possède seul la vraie religion qui sauve les hommes. »

Simplicius conclut cette discussion respectueuse avec son pasteur de Lippstadt par ces mots, qui résument sa croyance et ses intentions: « J'aime mieux rester en dehors de la route que de risquer de m'égarer en la suivant. » (Liv. III, ch. 20).

On pourrait à la rigueur, il est vrai, voir une satire dirigée contre la religion catholique dans l'éloge que Simplicissimus fait d'une secte protestante, les anabaptistes. Il voudrait modeler la société sur cette communauté, dans laquelle règnent les plus simples et les plus touchantes vertus. Mais il n'y a là qu'un naïf projet de socialisme chrétien, conçu en dehors de toute préoccupation confessionnelle, (Liv. V, ch. 19). C'est une douce utopie caressée un instant et aussitôt abandonnée. Grimmelshausen avait vu le monde de trop près pour croire longtemps à la possibilité d'un état social aussi parfait. Je le répète, Grimmelshausen est, dans le *Simplicissimus* du moins, un indifférent en politique et en religion, un indifférent dans toute la force du terme. Nous en avons une preuve décisive dans l'épisode bizarre du prisonnier fait par Simplicius, chasseur de Soest. Il ne croyait pas à la possibilité de réformer le monde, d'y faire régner la paix, et surtout d'arriver à la tolérance religieuse et de mettre les théologiens d'accord, pour fonder une croyance et une religion uniques. Il savait bien que le mot de l'Ecriture « un seul pasteur et un seul troupeau » est condamné à rester éternellement à l'état de souhait irréalisable. Aussi ce beau projet n'a-t-il pu être conçu que par l'esprit malade d'un illuminé.

« Comment, lui objecte Simplicissimus, une paix durable est-elle possible, avec des religions différentes ? Est-ce que les

prêtres n'exciteront pas leurs fidèles et ne feront pas succéder la guerre à la guerre pour défendre leur foi ? » — « Non, répond Jupiter, (ce pauvre fou se figurait être Jupiter), le héros que j'enverrai sur la terre pour pacifier le monde saura prévenir ce mal, et avant toute chose fondre en une seule toutes les religions chrétiennes du monde entier.» — Je répondis : « O prodige ! ce serait là une œuvre grande, rare et excellente ; mais comment cela pourrait-il réussir ? »

Il est assez piquant de voir ce que le héros envoyé par ce Jupiter pour réformer et pacifier le monde fera du peuple allemand. Il deviendra le maître du monde, comme autrefois le peuple Romain. « Tous les Allemands deviendront de vrais Fabricius. Mon héros prendra Constantinople en un jour, et tous les Turcs qui ne se convertiront ou ne se soumettront pas, il leur mettra la tête sens devant derrière. Là il rétablira l'empire Romain ; puis il reviendra en Allemagne avec ses députés, qu'il rassemblera, comme je l'ai dit, de toutes les villes allemandes, et qu'il appellera les directeurs et les pères de la patrie allemande. Il bâtira au milieu de l'Allemagne une ville qui sera beaucoup plus grande que Manoah en Amérique et plus riche en or que Jérusalem au temps de Salomon ; les remparts seront grands et élevés comme les montagnes du Tyrol, et leurs fossés aussi larges que la mer entre l'Afrique et l'Espagne, etc. »

« Je demandai à mon Jupiter ce que feraient alors les rois chrétiens et quel rôle ils joueraient dans ce vaste projet. Il me répondit : « Ceux d'Angleterre, de Suède et de Danemark, qui sont d'origine allemande ; ceux de France, d'Espagne et de Portugal, dont les pays ont été autrefois conquis et gouvernés par les vieux Allemands, recevront leur couronne, leur royaume, de la nation allemande, à titre de fiefs et gracieusement ; et alors, comme au temps d'Auguste, il règnera entre tous les peuples du monde une paix éternelle et inaltérable. » (Liv. III, ch. 4 et 5.)

Nous sommes, hélas ! de l'avis de Simplicius, et nous partageons pleinement ses doutes sur l'heureux avenir des peuples

réunis et pacifiés sous le sceptre de l'Allemagne. Le bonheur du monde et la paix universelle par l'hégémonie allemande nous trouveront toujours incrédules, et les vastes pensées humanitaires des Jupiters germaniques de toutes les époques nous feront toujours sourire. Décidément Grimmelshausen a eu raison de faire élaborer par un maniaque cet étonnant programme politique et religieux.

Cette paix universelle, Grimmelshausen certes l'avait désirée. Il avait gémi des horreurs de la guerre et des désastres qu'elle accumulait sur son malheureux pays. Il en avait été la victime ; et, quoique soldat comme son Simplicius, la paix devait avoir pour lui bien des charmes. Il a eu soin d'ailleurs d'exprimer cette pensée par la bouche de Simplicius et d'opposer, dans un riant tableau, le bonheur de la paix aux maux de la guerre. Lorsque Simplicius fait avec Herzbruder le pélerinage d'Einsiedeln, il ne manque pas de décrire en quelques mots l'heureuse tranquillité qui règne dans les campagnes de la Suisse, qui n'a pas été visitée par le fléau destructeur. « Le pays, dit-il, me parut, en regard des autres pays allemands, aussi étrange que si je m'étais trouvé dans le Brésil ou dans la Chine. Là je voyais les gens aller et venir et vaquer tranquillement à leurs affaires. Les étables étaient pleines de bétail ; dans les basses-cours couraient des poules, des oies et des canards ; les routes étaient sûres et couvertes de voyageurs ; les auberges pleines de gens qui s'amusaient et riaient de bon cœur. Là nulle crainte de l'ennemi ; nul souci d'être pillé, nulle angoisse causée par la menace de perdre son bien et de périr soi-même. Chacun vivait en sécurité sous sa vigne et son figuier, et, en comparaison des autres pays allemands, c'était une vie de volupté et de joie pure. Ce pays me paraissait un vrai paradis terrestre. » (Liv. V, ch. 1.)

Ces quelques lignes sont une sévère condamnation de la guerre, et l'on y sent percer la douleur patriotique d'un honnête homme, ami de la paix, calme de caractère, et profondément troublé par le souvenir des violences dont il a eu sous les yeux l'affligeant spectacle.

Il ne faut pas trop presser toutefois cet épisode singulier du Jupiter réformateur et y chercher la satire voulue de l'état social, des religions et des politiques qui se heurtent sur le champ de bataille de l'Allemagne. Il ne faut voir là qu'une suggestion rapide jetée en passant. Vouloir y découvrir autre chose serait faire violence à l'auteur et aller au delà de sa pensée.

Faut-il voir encore une pointe satirique dans la réponse de Simplicius au sylphe, qui lui expose la théorie de la création, des anges et des hommes, la nature des sylphes et leur destinée? « Je lui répondis que je ne pouvais me mettre dans l'esprit comment les sylphes avaient besoin d'un roi, puisqu'ils n'étaient exposés à commettre aucune action mauvaise ni par conséquent à être punis. Je ne voyais pas non plus comment ils pouvaient se vanter d'être libres, puisqu'ils étaient soumis à un roi. » Simplicius ne voit que le côté négatif de la royauté, et la considère comme un pouvoir purement restrictif. Le petit prince des eaux redresse cette opinion erronée. « Leur roi ne leur a pas été donné pour administrer la justice ou recevoir leurs services, mais pour diriger leurs affaires, comme le roi de la ruche d'abeilles. » S'il y a là une satire de la royauté, le trait n'est pas bien mordant.

Enfin le livre, ou du moins ce que nous pouvons considérer comme le vrai roman de Simplicissimus, se termine (fin du V^e^ livre) par une boutade ascétique qu'on peut regarder comme la satire générale du monde et de la vie mondaine. Mais c'est une satire théologique ; elle ressemble plutôt à une page d'un père de l'Église et forme une disparate sensible avec le ton général de l'ouvrage.

Ce solennel adieu au monde, emprunté au livre de Guevara cité plus haut (cf. page 73), est en même temps la conclusion morale du roman, conclusion toute chrétienne, à laquelle on était loin de s'attendre. Simplicius, de retour au Schwarzwald, fait le bilan de sa vie, et trouve en somme que le passif l'emporte de beaucoup sur l'actif. Aussi il renonce au monde pour vivre dans la solitude. Pour justifier sa résolution, il fait contre le monde

un réquisitoire de prédicateur. Il entasse avec une amusante rapidité les reproches et les griefs, les perfidies du monde et les dangers que l'on y court, les dommages temporels et spirituels qu'on en reçoit. Pas de phrases longues et solennelles, mais une série de phrases courtes et disposées en contraste. On ne peut faire un tableau plus vif, plus animé et plus complet des misères de la vie mondaine.

Telle est, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, la somme de satire que l'on peut extraire du *Simplicissimus*.

Nous sommes loin, comme on le voit, de la satire ardente et passionnée du XVI^e^ siècle. Nous sommes loin même de Moscherosch et de Schuppe. La satire dans Grimmelshausen est très bénigne : elle porte du reste l'empreinte du caractère de son auteur. Cependant Grimmelshausen se range lui-même parmi les satiriques. Il a voulu, nous dit-il, dire la vérité en riant. Dans un autre roman picaresque, qui fait suite et se rattache à celui que nous étudions, *Springinsfeld*, Simplicius, pressé de raconter une histoire dont le souvenir le fait rire, s'en défend. « Vous avez, lui dit l'auteur supposé de *Springinsfeld*, raconté dans l'histoire de votre vie mainte plaisante farce ; pourquoi ne voudriez-vous donc pas aujourd'hui faire plaisir à vos vieux camarades en leur racontant une seule petite histoire ? » — « Comme aujourd'hui, répond Simplicius, presque personne ne veut plus regarder la vérité toute nue, je lui fis alors un vêtement pour qu'elle restât agréable aux yeux des hommes, et qu'ils entendissent et acceptassent de bonne grâce ce que je voulais leur dire de temps à autre pour corriger leurs mœurs et leur conduite. Et certainement, mon ami, sois persuadé que ma conscience me fait souvent des reproches, et que j'ai peur d'avoir en certains endroits parlé trop librement. » (Springinsfeld, ch. 3.) Simplicius répète la même assertion dans un autre passage du *Springinsfeld* (ch. 4) : « Ne crains rien, dit-il à l'auteur de *Springinsfeld*, si tu as dans ton livre secoué mes vices, je le supporte volontiers et avec patience ; car moi aussi j'ai passé les vices des autres par

le crible en toute loyauté, en empruntant des noms étrangers, de sorte que leur honneur n'eût pas à en souffrir. Si ceux que j'ai atteints s'en chagrinent, je leur demanderai pourquoi ils n'ont pas vécu plus vertueusement, pourquoi ils m'ont donné l'occasion de blâmer des vices et des folies qui jusque-là étaient restés inconnus à mon innocence. »

Grimmelshausen est sans cesse préoccupé de cette idée, que son livre de *Simplicissimus* est trop satirique. « On pourrait, fait-il dire à Simplicius (liv. VI, chap. 1), m'accuser d'écrire trop satiriquement (« ob ging ich zuviel satyricè darein ») ; mais il ne faut pas m'en faire un reproche, car on supporte plus volontiers la censure des vices en général que les avis les plus bienveillants sur ses propres défauts. » Cette inquiétude de Grimmelshausen nous paraît peu fondée. Nous ne lui reprocherons pas, en effet, d'écrire trop *satyrice*, selon son expression latine. En ce temps où le pédantisme et l'érudition gourmée tenaient le sceptre littéraire, où la forme didactique desséchait les compositions même les moins compatibles avec elle, on a pu être étonné des libertés et des hardiesses de ce style toujours naturel et par endroits naïvement railleur. Mais nous, quelque peu gâtés sous ce rapport, qui ne trouvons pas qu'il y ait, en fait de satire, du superflu dans Rabelais, qui faisons nos délices de Montaigne, de Régnier, de Molière et de La Fontaine, nous pourrions adresser au *Simplicissimus* un reproche tout opposé. Il n'y a pas assez de satire. Gervinus a reconnu et noté cette faiblesse. Il faut l'attribuer au caractère même de l'auteur. Si on lit tous les ouvrages de Grimmelshausen, on se sent forcé de conclure qu'il n'avait pas le tempérament satirique. La verve satirique s'était épuisée dans les luttes ardentes du XVI^e^ siècle.

Nous prenons occasion de combattre ici et de réduire à sa juste valeur une appréciation fort exagérée du livre de Grimmelshausen, appréciation que nous trouvons dans une histoire

critique du roman allemand (« Der deutsche Roman des 18. Jahrhunderts, etc. ») par Eichendorff.

« Si nous plaçons notre *Simplicissimus* allemand à côté ou à la suite de *Don Quichotte*, dit Eichendorff, ce rapprochement ne peut nuire ni à l'un ni à l'autre. Cervantès avait devant lui le reflet de la chevalerie, un temps romantique encore, et une poésie nationale arrivée à son complet développement. L'écrivain allemand, au contraire, a devant lui le désordre, la confusion et les mœurs sauvages de la Guerre de Trente ans, et une prose encore barbare. Aussi *Don Quichotte* est le modèle de tous les romans de mœurs en général, tandis que *Simplicissimus* est devenu le type original, encore gauche et lourd, du roman allemand moderne. *Mais pour ce qui est de l'observation, de la profondeur des vues et de l'exécution épique, les deux écrivains sont sur le même rang.* »

Voilà certes un jugement très flatteur pour le *Simplicissimus*. Mais, quelque disposés que nous soyons à reconnaître la grande importance littéraire du livre qui nous occupe, et auquel jusqu'à présent nous n'avons pas ménagé les éloges, il nous semble qu'il y a passablement à rabattre de l'opinion patriotique d'Eichendorff. Il y a même, croyons-nous, quelque maladresse à provoquer le parallèle entre *Simplicissimus* et *Don Quichotte*. Il est facile de rétablir les distances et de remettre hommes et choses à leur place. La fortune des deux livres accuse déjà suffisamment la différence de mérite. *Don Quichotte* a fait le tour du monde. Son apparition est un événement littéraire, non-seulement pour l'Espagne, mais pour toute l'Europe. *Don Quichotte* clôt une période historique et porte le coup de grâce à la chevalerie, tout comme les impitoyables comédies de Molière portent le coup de grâce aux petits marquis et à leur sotte fatuité. Son apparition a été saluée d'un cri universel d'étonnement et d'admiration.

Simplicissimus a eu une fortune beaucoup plus modeste. L'intérêt qui s'attache au héros est loin d'être aussi universel.

Après un instant de vogue bien méritée, après avoir eu l'honneur d'être imité et reproduit sous mille formes, le livre est retombé dans l'oubli avec son auteur. Celui-ci est resté inconnu jusqu'en ces derniers temps, sans qu'on ait jamais fait de bien ardentes investigations pour le débusquer de derrière ses différents pseudonymes. Il y a quelque trente ans à peine qu'on a découvert Grimmelshausen, et cette trouvaille, j'imagine, n'a pas dû coûter beaucoup d'efforts.

Après *Don Quichotte*, les romans de chevalerie disparaissent à jamais, précipités par la vigoureuse et puissante main de Cervantès dans les profondeurs du passé. Après comme avant *Simplicissimus*, l'Allemagne continue à produire des monceaux de romans savants et ennuyeux, dont l'intrigue, ou nulle ou forcée, sert de cadre à un voyage autour du monde, à une leçon de géographie ou d'histoire ancienne. *Simplicissimus* n'a pas triomphé du genre ennuyeux.

Don Quichotte est une inspiration à la fois nationale et universelle. La profondeur des intentions est autrement saisissante chez Cervantès que chez Grimmelshausen. Cervantès *a voulu* tourner en ridicule les romans de chevalerie. C'est là son but immédiat. De Grimmelshausen on ne peut dire qu'il ait voulu quelque chose, ou du moins qu'il ait voulu édifier ou renverser quoi que ce soit. Il n'est pas homme de combat : il n'attaque pas, il ne défend pas. Son livre n'a pas de conclusion nette et précise. Ce n'est pas une de ces œuvres vigoureuses qui laissent après elles une trace ineffaçable.

Don Quichotte, le héros de Cervantès, déborde de tous côtés le cadre devenu trop étroit, et s'élève à la hauteur d'un type universel. La satire d'un travers local et passager s'élargit et devient la peinture éternellement vraie et toujours émouvante des aspirations déraisonnables de l'homme épris d'idéal, qui poursuit l'impossible et se heurte sans cesse aux décevantes platitudes de la réalité. Sans doute Grimmelshausen, comme Cervantès, a mis dans son livre les trésors d'expérience qu'il a amassés dans le

cours d'une vie longtemps agitée. Mais quelle différence dans la conception des deux personnages et l'exécution des deux livres ! Don Quichotte est un héros sympathique, dont les aventures nous émeuvent, tout en nous faisant sourire. C'est un caractère, un grand et beau caractère. Simplicissimus n'est qu'un petit Allemand mauvais sujet, dont les aventures et les malices nous amusent souvent, mais ne nous touchent jamais. Don Quichotte est le représentant des idées généreuses et des aspirations élevées ; il nous offre le spectacle des plus rares vertus humaines : l'abnégation, l'amour du prochain et le dévouement au malheur. Simplicissimus ne personnifie ni un vice ni une vertu. Il est le représentant de toute une classe de contemporains qui n'ont même pas d'idées, loin d'avoir un idéal, qui restent indifférents entre le bien et le mal, entre le catholicisme et la Réforme, entre la cause de l'Empire menacé et celle des princes révoltés et des puissances jalouses liguées pour l'affaiblir. Don Quichotte ne cesse de nous inspirer un intérêt sympathique ; Simplicissimus nous émeut rarement ; il nous laisse dans une indifférence qui parfois touche au mépris. Tout ce qu'il peut exiger de notre pitié, c'est de nous désarmer par le spectacle de ses malheurs, d'ailleurs mérités. Nous plaiderons en sa faveur les circonstances atténuantes, en faisant comprendre aux juges sévères, portés à prononcer une condamnation trop rigoureuse, qu'au fond ce petit drôle est plus étourdi que méchant, parce que les événements l'ont fait ce qu'il est, et que du reste il répare ses erreurs de jeunesse par l'austérité de la pénitence finale. Mais le récit de ses aventures ne nous fera jamais éprouver cette émotion attendrie et souriante qu'excite en nous la chevaleresque folie de Don Quichotte.

Inutile d'insister sur ce parallèle, qui, quoiqu'en dise le critique allemand, ne peut que tourner au désavantage du Don Quichotte du Spessart. Le petit mousquetaire allemand n'a rien à gagner au voisinage du géant espagnol.

S'il est téméraire de chercher des analogies entre *Don Qui-*

chotte et *Simplicissimus*, il le serait davantage encore d'établir un parallèle entre l'honnête et tranquille bourgmestre de Renchen et l'immortel et bruyant auteur de Gargantua. Cependant Grimmelshausen, comme Rabelais, invite le lecteur à rechercher la substantifique moëlle. Mais chez lui l'enveloppe qui la recouvre est bien légère et l'écorce par trop facile à briser. « Si tel et tel, dit-il (Liv. VI, ch. 1) se contente de la coquille et n'a cure du noyau qui est caché dedans, il sera satisfait d'avoir lu une histoire divertissante ; mais il sera loin d'avoir retiré de mon livre l'enseignement utile et profitable que je m'étais proposé. » En cherchant bien peut-être on pourrait trouver çà et là quelque point de contact entre Rabelais, son imitateur allemand Fischart, et Grimmelshausen. La principale ressemblance, celle qui saute aux yeux d'abord, c'est que dans l'un comme dans l'autre l'obscénité grossière est voulue, elle est factice. Si l'auteur allemand se résigne à patauger dans cette boue, c'est qu'il ne pouvait sans cela nous offrir la peinture fidèle, la satire par conséquent, du langage et des mœurs du temps, de ce reste de grossièreté qui était un héritage des deux siècles précédents. Il y a toutefois entre Rabelais et Grimmelshausen cette différence que le premier n'était pas tout à fait étranger aux mœurs qu'il peint ; il prenait la vie par le côté joyeux et facile ; il était lui-même un buveur illustre et un causeur grivois. Nous ne connaissons pas dans ses détails la vie de Grimmelshausen ; mais il ne paraît pas avoir partagé les bassesses et les misères de son époque. S'il est parfois ordurier dans son récit, c'est à son corps défendant ; c'est chez lui, on le sent, de la résignation plutôt que de la complaisance.

Si Gervinus ne va pas jusqu'à mettre *Simplicissimus* en parallèle avec *Don Quichotte*, il ne craint pas d'affirmer « qu'il justifie la prétention qu'il a d'être beaucoup plus intéressant qu'un *Gil Blas* et les autres romans picaresques de date plus récente. » (Voy. plus haut, p. 84).

Nous ne voyons pas trop sur quoi le critique allemand appuie

une semblable assertion. Elle nous paraît, pour notre part, très hasardée et même un peu légère ; elle n'est pas certainement le résultat d'une comparaison exacte, minutieuse et impartiale. Pour nous, qui ne faisons pas de la critique littéraire avec du patriotisme, nous pensons qu'il y a entre le roman français et le roman allemand, sous le rapport de l'exécution et de la portée morale, une immense différence, qui est tout à l'avantage du premier.

Gil Blas est un livre de morale universelle. Ste-Beuve a dit avec raison des écrits de Le Sage « qu'ils semblent le miroir du monde. » Le *Simplicissimus* semble le miroir des mœurs soldatesques pendant la Guerre de Trente ans. *Gil Blas* est une ample comédie de la vie humaine ; *Simplicissimus* n'en est qu'un tableau épisodique.

Le *Diable boiteux* et *Gil Blas* ont une morale bien visible et bien définie, comme une fable de La Fontaine : n'être dupe ni des hommes ni des choses ; apprendre, à l'école de l'expérience, à se tirer toujours d'affaire et à se mettre aussi souvent que possible du côté des rieurs.

La satire, dans *Gil Blas*, est toujours enjouée, légère et piquante sans amertune. Elle se perd dans des généralités et se tempère de bonhomie. Mais elle est voulue, intentionnelle et évidente. Quelquefois même elle trahit dans Le Sage des haines particulières : dans la peinture de certaines classes sociales, le trait est plus aiguisé, enfoncé sans pitié. Il y a, comme dit encore Sainte-Beuve, du La Bruyère dans Le Sage : « Il se dessine à merveille ; c'est du La Bruyère en scène et en action, sans trace d'effort. » (Causeries du lundi, tome II, p. 357, 3e édit.). Dans le *Simplicissimus*, l'intention satirique n'est pas apparente ; et quand elle se démasque, elle est loin d'être, comme dans *Gil Blas*, toujours aimable et légère, quoiqu'elle soit toujours amusante. Elle est souvent lourde, au contraire, et elle n'échappe pas toujours au pédantisme.

Si maintenant nous nous plaçons au point de vue de l'art et de

l'exécution, il nous suffira de constater, d'une part, l'admirable unité, la marche rapide et toujours égale du récit, l'intérêt soutenu et croissant, la diversité harmonieuse des parties du grand tableau de mœurs, en un mot, les grandes qualités qui font de *Gil Blas* une œuvre d'art de premier ordre ; et d'autre part, les disparates, les inégalités d'allure, les épisodes inutiles et raccrochés, le mélange de merveilleux et de réel, graves défauts qui n'empêchent point le *Simplicissimus* d'être un chef-d'œuvre dans son siècle, mais qui ne nous permettent point de l'appeler, comme Ste-Beuve appelle *Gil Blas*, « un facile et délicieux chef-d'œuvre. »

Grimmelshausen tient dans son siècle une place très-honorable. Il faut l'y laisser, le prendre pour ce qu'il est et ne pas l'amoindrir imprudemment en évoquant, à propos de son œuvre, les grands génies des littératures européennes.

C'est, avons-nous dit, par le fonds historique que le *Simplicissimus* est un livre précieux, où Grimmelshausen nous apparaît comme un témoin véridique, qui nous dépeint dans une série de tableaux vifs et animés les mœurs des armées allemandes, et que l'historien consultera toujours avec profit.

Nous avons vu que de renseignements il nous donne sur les mœurs des soldats, sur les croyances superstitieuses qui régnaient dans les armées. Il a voulu aussi nous renseigner sur les croyances du peuple.

Simplicius se trouve transporté sur le territoire de Magdebourg, à travers les airs, à la suite des sorcières. C'est, avec l'épisode du Mummelsee, la partie merveilleuse de l'épopée Simplicienne.

Pourquoi Grimmelshausen a-t-il introduit cet épisode de sorcellerie? (Liv. II, ch. 17 et 18). Est-ce pour avoir occasion de dire ce qu'il pense à ce sujet? Dans ce cas, le dessein n'est pas rempli, car nous ne savons à quoi nous en tenir sur son opinion. Croit-il à la sorcellerie? Est-ce par ironie qu'il a l'air de prendre

la chose au sérieux et cite à l'appui un si grand nombre d'autorités ? Il est difficile de résoudre la question. On pourrait conclure tout au plus que Grimmelshausen incline à admettre, avec le plus grand nombre, la réalité des faits et l'existence des sorcières. Ou bien, se trouvant dans une impasse et voulant à tout prix faire de Simplicius un personnage militaire, a-t-il employé ce moyen pour le transporter au milieu de la guerre ? La petite dissertation du chapitre 18e serait alors une justification telle quelle de cet artifice de composition, emprunté à un autre genre littéraire et à un autre temps. Ces scènes de magie et de sorcellerie nous reportent inopinément dans le monde enchanté des romans de chevalerie. Ce mélange de merveilleux et de réel paraît d'autant moins justifié, que l'auteur avait mille autres moyens de jeter son héros sur la scène et de le transporter dans un camp. Evidemment il a voulu nous rappeler que la croyance à la sorcellerie était encore très répandue et enracinée dans l'esprit du peuple. Il s'est cru alors autorisé à appuyer là-dessus plusieurs épisodes de son récit, sans s'arrêter longtemps à la valeur du moyen, ni rechercher ce que cette croyance pouvait avoir de fondé. Simplicius fait sur la divination et l'astrologie, à l'occasion de la mort du père de Herzbruder, quelques réflexions insignifiantes, et il conclut par ces paroles qui semblent résumer l'opinion de l'auteur : « Du reste, d'autres peuvent se casser la tête à étudier cette question, je continue mon histoire. » (Liv. II. ch. 25)

Cette croyance était, en effet, encore très vivace au XVIIe siècle, et en Allemagne, plus qu'en France, les procès de sorcellerie étaient quotidiens. Le jésuite *Friederich von Spee*, l'un des poètes supportables de cette période, et, chose étonnante pour ce temps de passions politiques et d'intolérance religieuse, un des premiers qui eurent le rare courage de combattre les procès de sorcellerie et de s'élever contre les atrocités qui les accompagnaient, répondit un jour au chanoine Philipp von Schönborn, qui lui demandait pourquoi, avant quarante ans,

il avait déjà les cheveux gris : « Ce qui a fait blanchir mes cheveux, c'est la douleur d'avoir accompagné tant de sorcières au lieu de leur exécution, alors que je n'en ai pas trouvé une seule qui ne fût innocente. » Voilà un aveu précieux à recueillir ; il peut jeter quelques lumières sur cette question théologique et sociale qui a coûté la vie à tant d'infortunés, victimes de l'ignorance et du fanatisme.

Quoique Grimmelshausen ne se prononce point, nous inclinons à penser qu'il partageait l'erreur de son temps et croyait aux sorcières.

Le merveilleux du *Mummelsee* ne le trouvait pas non plus peut-être tout à fait incrédule. La donnée est empruntée aux légendes du moyen-âge, qui avaient emprunté elles-mêmes aux légendes celtiques cette croyance que les fleuves, les lacs et les fontaines étaient habités par des esprits malfaisants. C'est ainsi que dans la légende de Pilate, il est dit que Ponce-Pilate s'étant tué de désespoir à Rome, son cadavre fut jeté dans le Tibre. Mais aussitôt l'esprit malfaisant agita le fond des eaux et une effroyable inondation dévasta la contrée. On retira le cadavre et on le jeta dans le Rhône, où se produisit le même prodige. Enfin il fut jeté dans un lac de la Suisse, aux pieds du mont Pilatus. Là son esprit soulevait des tempêtes, quand on jetait des objets dans l'eau. On croyait si fermement à l'existence du phénomène, dit Cappeler dans son Histoire du mont Pilatus (*Pilati montis historia*, Lucerne 1767), que personne ne pouvait gravir la montagne sans la permission du conseil de Lucerne, et que les bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur les bords du lac devait prêter serment de n'en laisser approcher personne et de n'en montrer le chemin à qui que ce soit (1).

Cette légende du Mont-Pilate est rapportée par M. L. Veuillot dans ses *Pèlerinages de Suisse*. Qu'on nous permette de citer

(1) Note de l'édit. Kurz.

ce passage, remarquable par l'onction du récit et la richesse du style.

« Dans les flancs sombres du Pilate, il est un lac marécageux qu'un rocher domine et qui ne reflètera jamais le ciel. Qui que vous soyez, berger ou voyageur, que le jour vous éclaire ou que vous ayez confié à la lune trompeuse le soin de guider vos pas, craignez ce lieu. Il y a là des choses dont la pensée fait trembler celui même qui ne craint pas la mort. Cependant, peut-être votre destinée exige-t-elle que vous traversiez ces parages funestes ; alors recommandez-vous à l'ange gardien, baissez les yeux et surtout ne jetez dans le lac ni pierre, ni fruit, ni herbe, ni fer, ni quoi que ce soit, car vous réveilleriez Pilate enchaîné sous ses ondes. Un moment, la force qui le retient captif serait brisée : ce moment lui suffirait pour exciter des tempêtes qui bouleverseraient la montagne et vous emporteraient au loin comme du duvet d'oiseau. Si vous voulez savoir pourquoi ce fléau tourmente notre pays, voici l'histoire telle que nos pères l'ont apprise de leurs pères et nous l'ont racontée.

« Apprenez donc que, lorsque Jésus fut mort, Pilate, accablé de remords, eut toujours devant les yeux celui qu'il avait fait périr. Il n'y avait plus pour lui ni repos, ni sommeil. Quelques années après son crime, il quitta la Judée, et vint à Rome, espérant que, loin des lieux où s'était élevée la croix, ses souvenirs le persécuteraient moins. Mais la croix étend son ombre sur le monde entier, et les terreurs vont partout avec le coupable. Enfin, ne pouvant plus supporter l'existence, Pilate se tua lui-même, comme avait fait Judas.

« Or, c'est une chose impie de croire qu'on trouvera le repos dans la tombe, lorsque, durant la vie, on n'a pas écouté la loi de Dieu ; il n'y a de repos pendant l'éternité que pour le juste. La terre ne voulut point garder le cadavre de ce lâche qui, du haut de son tribunal, n'avait pas su protéger l'innocence. On le sortit de son sépulcre et on le jeta dans l'eau ; l'eau n'en voulut pas davantage. Continuellement, les flots étaient agités et les

bateaux se trouvaient en danger sur le fleuve qui l'avait englouti. Alors le landamman de Rome ordonna que Pilate fût tiré du Tibre et porté bien loin. On alla jusqu'en France lui creuser une fosse sur le sommet d'une montagne qui s'élève près de Vienne. Aussitôt, la montagne fut le séjour perpétuel des tempêtes, etc., etc. »

Comme on le voit, les deux légendes se ressemblent beaucoup. Ont-elles entre elles aussi des rapports généalogiques ? Cela est très probable. Les deux pays sont assez voisins : de Vienne, la légende a dû passer, en se modifiant, dans la Forêt-Noire. Quoi qu'il en soit, sur le Mummelsee se passent des prodiges analogues à ceux du lac du Mont-Pilate. Seulement, le fond du Mummelsee, qui est au centre de la terre, est occupé, non plus par le cadavre inquiet du bourreau de Jésus, mais par la légion des sylphes, esprits des eaux qui agitent les flots et suscitent les orages, pour punir les mortels qui les importunent.

Simplicius, pendant son séjour à la station thermale, entend raconter par des baigneurs les merveilles du « lac mystérieux. » Poussé par la curiosité, mobile de toutes ses aventures, il veut voir de ses yeux le prodige et vérifier les récits populaires (voy. analyse, page 71).

Il est certain que Grimmelshausen n'a rattaché cet épisode à son récit, au risque de produire une confusion fâcheuse du merveilleux et du réel, que pour attester les croyances superstitieuses de son temps. Comme l'épisode du sabbat, celui du Mummelsee, quoique emprunté aux lectures de l'auteur, rentre dans le cadre de ses observations personnelles.

Il a puisé sans scrupule dans le trésor poétique des légendes de son pays, et par ce côté encore, comme par tant d'autres, il est l'enfant du peuple, l'enfant de son siècle encore enveloppé dans les ténèbres de l'ignorance des phénomènes physiques. C'est un témoin qui atteste la persistance des vieilles croyances et des vieilles légendes pieusement recueillies et conservées par les contemporains. Une preuve de l'exactitude et de la bonne foi

de l'auteur à reproduire les récits qui défrayaient l'imagination populaire, c'est précisément l'unanime accord de tous les peuples germaniques à croire aux eaux merveilleuses. Simplicius nous dit expressément que ce sont de vieux paysans qui lui ont raconté les merveilles du lac. Ce Mummelsee est situé sur le versant S.-E. du Hornissgrind. Son nom vient de ses habitants : *Mummel*, *Mümmelchen*, *Mühmchen* signifie petits hommes, esprits des eaux. La tradition populaire, les récits des paysans étaient sans doute confirmés par les lectures et les études de l'auteur, qui connaissait d'une façon quelconque le système polythéiste et panthéiste à la fois de Paracelse et son traité sur « les ondines, les sylphes, les gnomes, les salamandres et autres esprits des eaux. » Ces esprits, dans Grimmelshausen, qui confond les ondines avec les sylphes, les sylvains et les esprits de l'air, tiennent le milieu entre les hommes et les anges. Les sylphes du Mummelsee ne sont pas immortels : leurs âmes mourront avec leur corps à la fin du monde, lorsque la terre sera calcinée et brûlée. Ils sont donc sous ce rapport inférieurs aux hommes destinés à voir Dieu et à jouir éternellement de sa présence. Mais, par compensation, ils sont doués d'une grande beauté corporelle et de facultés spirituelles supérieures. Leur bonheur terrestre n'est troublé que par le désir de l'éternité. A l'état si bien organisé des sylphes, à leur vie vertueuse et exempte de troubles est opposée la conduite des hommes, dans la description ironique des différentes classes de la société allemande. (Voy. plus haut, p. 175.)

Le chapitre 14ᵉ reproduit la vieille théorie du système des eaux reproduite par Virgile dans l'épisode d'Aristée, au IVᵉ livre des *Géorgiques*. Cela rappelle aussi l'*Arcadie* de Sannazar, où le poète, descendu au fond de la mer sous la conduite d'une naïade, voit au-dessus de lui les sources des fleuves et des rivières. Toutes ces théories et ces légendes, Grimmelshausen les a puisées, soit dans ses souvenirs de jeunesse, soit dans ses lectures de l'âge mûr.

Cet épisode du Mummelsee est un hors-d'œuvre et n'a rien d'original. Cette description fantastique du monde souterrain, ces dissertations théologiques sur la vie éternelle, sur les damnés et la Providence, etc., forment un contraste déplaisant avec le ton général du récit. C'est une pièce rapportée à plaisir par l'auteur, désireux de faire montre de son érudition.

Il me reste à dire un mot d'un autre épisode, hors-d'œuvre aussi destiné à placer quelque souvenir que l'auteur avait gardé de ses lectures. Cette digression cependant se rattache mieux que la précédente à la série des aventures, et peut à la rigueur rentrer dans le cadre du récit. De plus, si le fait a quelque chose d'extraordinaire, il n'a rien de merveilleux ni d'absolument invraisemblable. Je veux parler du voyage de Simplicius à Paris. Grimmelshausen ne s'est pas contenté de dépeindre les mœurs des soldats allemands. La satire des mœurs françaises était trop à la mode pour que Grimmelshausen n'imitât point ses prédécesseurs. Le héros d'un roman comme le *Simplicissimus* ne pouvait point ne pas s'égarer à Paris pour y avoir de singulières aventures. Paris était déjà, paraît-il, la moderne Babylone où les vertueux allemands venaient apprendre la débauche, avec les belles manières et le beau langage. On ne résistait pas à cette puissante attraction de la grande ville, et il était de mode qu'un jeune homme bien élevé vînt y compléter son éducation. Est-ce pour rappeler cette coutume allemande, pour la blâmer et donner à ses compatriotes un salutaire avis que Grimmelshausen a cousu à son roman cet épisode inutile ? Simplicius, en effet, devient tout à fait mauvais ; sa dégradation morale commence à partir de son séjour à Paris. Faut-il voir là une intention de satire, une malice patriotique ? On ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que l'auteur, ici comme pour le voyage en Russie, réédite ses lectures ; il n'a point vécu les choses qu'il raconte. Par là encore cette partie du roman détonne sur le reste et manque d'originalité.

Où Grimmelshausen a-t-il puisé le récit des aventures de Simplicius à Paris ? Evidemment dans l'un des nombreux recueils d'aventures galantes dont Paris est le théâtre obligé. Kurz affirme qu'il a emprunté cette histoire au conteur italien Bandello, liv. IV, ch. 4 et 5. Il cite à l'appui cet intitulé de la 25e *Nouvelle* de la 4e partie : « Ciò que facesse una ricca, nobile et forte bella gentildonna rimasa vedova ; ne più si volendo rimaritare, nè potendo contenersi, con que astuzia provide a suoi bisogni. » Et il ajoute : « Je me souviens d'avoir lu une nouvelle italienne qui ressemble encore plus exactement à notre récit ; mais je ne puis la retrouver pour le moment. On trouve une histoire du même genre dans le roman académique de Happel (Ulm 1690, p. 499), qui l'a également empruntée, selon toute vraisemblance, à la nouvelle italienne, ainsi que mainte autre histoire qu'il a puisée dans les conteurs italiens (1). » Le récit se trouve dans les éditions complètes de Bandello, dont une traduction française existe sous le titre : « *Histoires tragiques exactes des œuvres Italiennes du Bandel et mises en langue Françoise*, » Rouen 1604. C'est la 96e nouvelle ; elle se trouve dans le tome Ve sous le titre : « Ce que fit une belle, riche et noble damoiselle après le décès de son mari (pour ce qu'elle n'avait le don de continence) et ne se voulant néanmoins remarier ; et l'invention dont elle usa pour pourvoir à son affaire (2). »

Cet épisode, rattaché au récit par un lien tout artificiel, est un emprunt regrettable qui atteste l'absence de goût artistique. Nous ne partageons point l'avis de M. Bobertag. Il estime que, quelle que soit la source à laquelle Grimmelshausen a puisé et la transformation qu'il a fait subir au fond du récit, l'épisode est suffisamment motivé par ce qui précède, n'a rien de forcé, et reste si bien dans le ton général du *Simplicissimus*, qu'on n'y

(1) Note de Kurz, vol. 2, p. 405, de son édit. des *Simplicianische Schriften*.
(2) Bobertag l. c.

soupçonne point l'élément étranger. Nous pensons au contraire que l'emprunt saute aux yeux. Cette grivoiserie n'a rien d'allemand : elle est essentiellement italienne ou française. Les histoires allemandes du même genre et de la même époque sont généralement plus grossières et ressemblent davantage aux aventures galantes de Simplicissimus en Allemagne.

Quoiqu'il en soit de la source et de l'opportunité de l'épisode de Paris, il y a très probablement de la part de Grimmelshausen une intention satirique : par la peinture des mœurs parisiennes et par le récit des aventures et des mésaventures auxquelles un étranger est exposé à Paris, il a voulu détourner ses compatriotes de faire ce voyage si fort à la mode. Mais cette satire n'a absolument aucune portée. Grimmelshausen n'est plus sur son terrain, sur le terrain de la vie réelle, de la vie allemande pendant la Guerre de Trente ans. Nous n'avons vraiment nul souci de lire ces « histoires véridiques de nobles dames de Paris, » transplantées de vive force dans un livre allemand.

Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit en parlant du plan défectueux de l'ouvrage : il est très fâcheux que Grimmelshausen n'ait pas su se renfermer dans le cadre de la réalité historique et limiter à l'Allemagne le champ des aventures de son héros. Tout ce qui est en dehors de ces limites, et le voyage à Paris est dans ce cas, est ajouté sans nécessité et sans but. Sitôt que Simplicissimus sort de son pays et de son vrai milieu, on sent que le roman est composé non plus avec l'expérience personnelle de l'auteur, mais avec des lectures et des souvenirs littéraires.

C'est pour cette raison que nous regrettons, plus encore que l'échappée à Paris, les voyages de Simplicissimus en Russie.

Simplicissimus, après avoir traversé la période de dégradation morale qui commence avec son voyage en France, était rentré dans son pays. Riche de l'argent d'Olivier, il s'était marié une seconde fois, dans le Schwarzwald, y avait acheté une métairie et semblait avoir terminé la série de ses aventures, résolu à vivre tranquille et heureux sur son domaine.

Mais voilà que le 20e chapitre du livre Ve nous raconte « une amusante promenade du Schwarzwald jusqu'à Moscou en Russie.» (« Das zwanzigste Capitel hält in sich einen kurzweiligen Sparzierweg von Schwarzwald biss nach Moscau in Russen. ») Voy. analyse, p. 73.

Grimmelshausen, en lançant son Simplicissimus dans de nouvelles aventures, a sacrifié au goût du temps. Il y a là en effet comme un souvenir des romans héroïques et géographiques, de *Sophonisbe*, de *l'Asiatique Banise*, et d'*Aramène*. Il faut à Simplicius aussi des aventures lointaines, des voyages en Orient, dans ce pays des merveilles qui exerce sur les écrivains d'alors une si puissante attraction. Heureusement Grimmelshausen n'a pas aggravé la faute commise par la multiplicité des détails et la prolixité du récit. Ce voyage de Simplicissimus, qui a duré trois ans, n'occupe que quelques chapitres à la fin du Ve livre. Il ne nous apprend rien ou à peu près rien sur les pays qu'il traverse. Grimmelshausen les connaissait peu sans doute. Il a senti que le sol se dérobait sous ses pas et que son héros n'excitait plus aucun intérêt. En effet, notre aventurier est méconnaissable ; il perd complètement sa physionomie. Il ne reste absolument rien du « chasseur de Soest, » ni même de l'hôte oisif et joyeux de la station thermale. Il est devenu un voyageur quelconque, sans caractère, stupidement crédule et parfaitement insignifiant.

C'est ce manque absolu d'intérêt et de vérité qui caractérise le VIe livre ou la *Continuation*. On croirait vraiment lire un autre livre tout différent du premier. Grimmelshausen a perdu toute sa verve ; les couleurs pâlissent, les descriptions n'ont plus ni vivacité ni vérité. Nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'insister sur cet appendice du roman Simplicien, plus embarrassant qu'utile. Il est temps de revenir à l'histoire, pour voir dans quelles relations la vie aventureuse de Simplicius se trouve avec les événements contemporains.

CHAPITRE VIII.

La vie de Simplicissimus et les faits historiques.

Même pour ceux qui ne recherchent que la valeur esthétique de l'ouvrage, l'intelligence des faits historiques ne sera pas sans intérêt. Il nous suffira de rappeler les principaux événements qui font époque dans la vie de notre aventurier, marquent les étapes de son existence, et forment le cadre dans lequel viennent se disposer les détails (1).

Bataille de Höchst. (20 juin 1622). — *Naissance de Simplicissimus.* — Simplicissimus est né après la bataille de Höchst, alors que la cause de l'Electeur palatin et des protestants traversait la phase la plus critique. Le margrave George Frédéric de Baden, qui s'était séparé de Pierre Ernest de Mansfeld, fut battu par les Bavarois commandés par Tilly à Wimpfen. Le jeune duc de Brunswick, Christian, embrassa le parti de l'Electeur. Après quelques succès en Westphalie, il se jeta dans l'électorat de Mayence. Le passage du Mein exigeait avant tout la prise de Höchst. Cette ville fut prise en effet et occupée par les Brunswickois, qui jetèrent un pont sur le fleuve. Pendant ce temps-là, Tilly et une division sous les ordres de Cordova s'étaient réunis à Aschaffenbourg et marchaient vers la Nidda. Le 20 juin 1622 eut lieu l'attaque ; et après un combat de six heures, le duc de Brunswick dut céder au nombre. Höchst et d'autres places

(1) J'emprunte cette adaptation historique à la préface que Tittman a mise en tête de son édition des *Ecrits Simpliciens.*

occupées par les Brunswickois furent prises par les vainqueurs. Toutefois Christian réussit à faire sa jonction avec Mansfeld. Mais il ne fallait pas songer à une plus longue résistance. Il se tourna vers l'Alsace, où il séjourna avec ses troupes et ne fit que nuire de plus en plus à la cause de la Réforme.

Bataille de Nordlingen (6 septembre 1634). — Simplicius fait ses premiers pas dans le monde. — Lorsque notre héros fit connaissance avec le monde et « vit les hommes » pour la première fois, la bataille de Nordlingen venait de clore une nouvelle période de la guerre, la période suédoise. L'armée suédoise, commandée par Bernard de Weimar et Horn, succomba. Il s'ensuivit la conclusion du traité avec la France, et bientôt après, la défection de l'Electeur de Saxe, détaché de la cause par le traité de Prague.

Le matin du troisième jour après la mort de l'ermite de la forêt, l'enfant arrive à Gelnhausen (1), où il voit les traces d'une surprise nocturne. Une troupe de partisans impériaux avait battu là un régiment de dragons et fort maltraité une poignée de soldats de Weimar. Cette bande appartenait aux troupes du comte Philippe de Mansfeld, qui avait levé une armée dans l'archevêché de Cologne. Mansfeld, général impérial, s'empara de Hanau. Les troupes de Bernard de Weimar étaient concentrées, après Nordlingen, entre Hanau et Gelnhausen.

Simplicius à Hanau. (1635). — Mais en mai 1635, Hanau fut repris aux Impériaux et onze compagnies de Mansfeld détruites. La place fut alors sous le commandement de Ramsay, général suédois et chevalier écossais. Ce commandant de Hanau était le frère de la femme de l'ermite, et l'oncle de Simplicius, qui apprit plus tard son origine. Ramsay voulut conserver Hanau à son maître et aux Suédois, malgré l'accord intervenu à Prague, d'après lequel cette place devait être rendue au comte Maurice de

(1) Ville natale de Grimmelshausen.

Hanau. Il fallut employer la force, et le duc de Nassau-Dillenbourg s'empara de la place le 22 février 1638. Ramsay fut blessé ; il se laissa mourir de faim à Dillenbourg, où il était prisonnier.

Simplicius à Magdebourg. Bataille de Wittstock. — Simplicius, pris par les Croates, leur échappe presque aussitôt, et il est transporté, à la suite des sorcières, sur le champ de bataille, aux environs de Magdebourg. Là, les Suédois s'opposaient à l'évacuation de l'archevêché, qui avait été, par le traité de Prague, laissé au fils du Prince Electeur, à l'exception de quatre baillages. Les Saxons et les Impériaux, sous le commandement de l'Electeur et du comte Hatzfeld, vinrent mettre le siège devant Magdebourg. La garnison, qui comptait en vain sur un renfort amené par le général suédois Baner, dut se retirer et céder la place. Le général suédois cherchait à amener l'ennemi à une bataille rangée en rase campagne. Pendant la tentative qu'il fit pour reprendre le fort de Werben, qui couvrait le passage du Havel et qui avait dû être livré avec la place de Magdebourg, il s'aperçut que l'ennemi avait abandonné le camp de Perleberg pour se réunir au général en chef Klitzing, qui arrivait de Brandebourg. Baner s'avance au-devant de lui pour empêcher cette jonction, ce qui occasionne la bataille de Wittstock (4 oct. 1636). Pendant tout le jour, la bataille resta indécise ; mais, dans la nuit, les Impériaux et les Saxons battirent en retraite. Le colonel Stälhandske poursuivit les fuyards et leur fit éprouver de grandes pertes. Ceux qui échappèrent se sauvèrent en passant le Havel à Werben.

Lippstadt. — De la bataille de Wittstock, que Simplicius décrit en quelques mots, il se trouve transporté par les événements au Nord-Ouest de l'Allemagne. Là étaient les Hessois et les Impériaux, qui s'observaient sans engager d'action importante. Les Suédois avaient rappelé Baner. Le général impérial Götz, qui commandait alors en Westphalie, aurait réussi à réaliser son plan, qui était de chasser l'ennemi de toutes les places fortes, si la bataille qu'on venait de perdre ne l'avait

rendu circonspect. Déjà les places importantes, le château-fort de Werle, Recklinghausen et Soest étaient en son pouvoir. Il avait lui-même son quartier général à Paderborn. Lippstadt était encore occupée par le commandant hessois Daniel Saint-André.

C'est à Lippstadt que Simplicius, pris dans une embuscade par des Suédois, fut interné ; et c'est ici que se place l'aventure fatale de ses amours et de son mariage. C'est le commencement de la décadence et des revers. C'est à la suite de cet événement que Simplicius est amené à Paris.

Philippsbourg, Brisach. — Par une clause du traité qui avait sanctionné l'alliance française, la place importante de Philippsbourg avait été cédée à la France. Le commandant de Trèves avait réussi par un stratagème à introduire une partie de ses troupes dans la ville et rejeté les Français dans la citadelle, dont il s'était emparé.

Simplicius, à son retour de Paris, avait été incorporé dans la garnison de Philippsbourg. Par l'entremise inattendue de Herzbruder, dont la bataille de Wittstock l'avait séparé, il cesse enfin d'être un simple mousquetaire. Mais il retombe aux mains des Weimariens, et il est forcé de travailler aux retranchements devant Brisach assiégé par Weimar, jusqu'à ce que son beau-père et le commandant de Lippstadt obtiennent son congé du duc Bernard.

Ce duc de Weimar était rentré sur la scène avec une nouvelle activité. Son plan était d'abord de couper les Bavarois des secours qu'ils pouvaient recevoir des Impériaux, qui étaient en Bohême. Pour cela il lui fallait un point d'appui, et ce ne pouvait être que Brisach.

Bataille de Wittenweier. Prise de Brisach. — Après la prise de Rheinfelden commencèrent les opérations du siège. Götz était accouru avec quatorze mille hommes. Mais la bataille de Wittenweier fut décisive pour le duc de Weimar. Toutes les tentatives pour renforcer la garnison échouèrent. Le 8 octobre

1638, le dernier fort qui commandait le pont fut enlevé, et le commandant Reinach dut capituler le 19 décembre.

Bataille de Iankow. — Enfin l'ami de Simplicius, Herzbruder, ayant perdu son protecteur, Götz, qui périt à la bataille de Iankow qu'il perdit avec Hatzfeld, alla à Vienne, où Simplicius le suivit. Il reçut par son intermédiaire une compagnie et fut blessé dans le combat qui mit fin à sa carrière militaire au service de l'Empereur.

Telle est la période historique assez restreinte dans laquelle Grimmelshausen a encadré la vie aventureuse de Simplicissimus. C'est la dernière partie de la guerre de Trente ans. L'action de ce long et terrible drame commence à languir ; les grands personnages qui en soutiennent l'intérêt ont disparu de la scène. Les grands noms de Tilly, de Wallenstein, de Gustave-Adolphe ne sont plus prononcés. Il est permis de regretter que l'auteur n'ait pas cherché à amener dans son récit l'une de ces hautes personnalités. Tilly, noble et grand caractère, était mort depuis deux ans, lorsque Simplicius commença à Hanau sa carrière d'aventurier. Mais ses officiers et ses soldats continuaient à guerroyer sous d'autres chefs. Sans doute son nom a dû défrayer plus d'une conversation militaire, dans le genre de celles que Schiller reproduit dans le *camp de Wallenstein*.

Wallenstein venait d'expier sa trahison dans la citadelle d'Eger. Mais son nom et son immense prestige planaient encore sur les armées, et l'on devait se raconter, pendant les loisirs du campement, plus d'une légende sur « *le Wallenstein* », l'invulnérable, le conspirateur, le prince des mercenaires, adoré des soldats, qu'il enchaînait à son service par de fortes soldes régulièrement payées et par l'appât du pillage.

Le héros suédois était glorieusement tombé sur le champ de bataille de Lützen. Avec lui disparaissait la suprématie suédoise dans la direction de la guerre, et ses gigantesques projets étaient réduits à néant. Oxenstierna n'avait point son prestige. Après la

sanglante défaite de Nordlingen, qui avait rejeté la Saxe dans les bras de l'Empereur, les Suédois n'avaient plus qu'à demander à la cour d'Autriche des conditions de paix qui leur permissent de repasser la mer Baltique sans trop d'humiliation.

Avec la mort de Gustave-Adolphe, l'histoire de la guerre de Trente ans pâlit et perd presque tout son intérêt dramatique. Après la catastrophe de Wallenstein, elle n'est plus qu'une suite peu intéressante de batailles sans importance, de coups d'épée, de pillages et de massacres qui se renouvellent sans cesse dans un pays déjà ruiné par dix-sept années de dévastation. La sauvagerie militaire et la grossièreté la plus révoltante se livrent à une véritable bacchanale. Le sang coule à flots. Nous passons sans cesse d'un champ de bataille à un autre, d'une scène de carnage à une autre scène de carnage. En été, les régiments s'entre-tuent ; en hiver, ils se reposent et reprennent des forces pour recommencer au printemps leur sanglante et stérile besogne. Et ce spectacle écœurant n'est plus dominé par une de ces grandes figures qui sont comme les sommets lumineux de la première moitié de la guerre.

Nous devons donc regretter que Grimmelshausen n'ait pas élargi davantage le cadre historique de son roman, en le faisant commencer plus tôt et en introduisant son personnage au milieu des événements des deux premières périodes de la guerre. Il aurait évité ainsi les invraisemblances inadmissibles que nous avons signalées au sujet de la jeunesse de Simplicissimus, dont la vie militaire est comprise entre douze et seize ans. Il aurait pu augmenter aussi l'intérêt historique de son livre par quelques récits épisodiques se rattachant à l'une des grandes illustrations de la guerre.

CHAPITRE IX.

Le VI^e^ livre ou la Continuation.

Dans l'étude littéraire et historique que nous venons de faire du *Simplicissimus*, nous n'avons envisagé que les cinq premiers livres. Nous avons dit que le roman en effet se termine avec le V^e^. Nous avons regretté même l'inutile voyage en Russie, qui vient mal à propos se greffer sur une histoire finie. Nous l'avons toutefois pardonné à l'auteur, en considération de sa brièveté relative. Du reste cette digression peut, à la rigueur, se rattacher à la période aventureuse et militaire de la vie de Simplicissimus, puisque c'est pour obéir à ses instincts et dans l'espoir de reprendre sa carrière d'aventurier qu'il se laisse entraîner à la suite du colonel suédois.

Mais que dire du VI^e^ livre, que Grimmelshausen a publié peu après les cinq premiers, sous le nom de *Continuation*?

Ici commence en réalité un autre roman tout différent du premier, l'histoire d'un autre Simplicius, qui n'a rien de commun avec celui que nous connaissons, qui n'a rien de commun surtout avec l'histoire de son temps. Ce n'est plus un récit amusant que l'auteur veut faire, mais au contraire, un livre sérieux et instructif. Tel est, en effet, le caractère de cette *Continuation*, si différente par le ton, la forme et la tendance du corps du roman. Grimmelshausen sent bien qu'il y a quelque inconvénient à reprendre une histoire finie, à rejeter son Simplicissimus dans ce monde auquel il a dit un solennel adieu. Cependant il veut à tout prix ajouter à son livre une partie plus sérieuse, comme pour racheter ce qu'il y a de léger et d'inconvenant dans

ce qui précède. Dans le I^er^ chapitre, il justifie cette suite, que le lecteur n'attendait point. Simplicius s'efforce de persuader au lecteur qu'il ne raconte point sa vie pour l'amuser et le faire rire. S'il a mêlé au récit précédent quelques anecdotes plaisantes, il s'en excuse sur la nécessité qu'il y a de dorer la pilule, même aux gens graves et sérieux, et de leur cacher la vérité sous la plaisanterie, en appliquant le *castigat ridendo mores*. Mais il se promet bien d'être plus sérieux dans le récit qu'il entreprend des nouvelles aventures de Simplicissimus.

Grimmelshausen nous aide lui-même, par cette déclaration, à apprécier exactement le caractère de son livre et à reconnaître son tempérament d'écrivain. Nous nous sommes défendus de le ranger parmi les écrivains satiriques militants ; il s'en défend lui-même. Il ne veut même pas être rangé au nombre des conteurs franchement comiques, qui font rire aux éclats. Il se tient pour satisfait, s'il a pu nous arracher un léger sourire « ein kleines Lächeln herauspresset. » Il insiste et demande pardon au lecteur avec un repentir touchant.

« Qu'il en soit ce qu'il voudra, dit-il pour conclure, je proteste ici devant le monde entier que ce n'est point ma faute si quelque lecteur s'est scandalisé de ce que j'ai arrangé *Simplicissimus* à la mode qui plaît aux gens à qui l'on veut présenter quelque chose de sérieux et d'utile. »

Une autre considération par laquelle Grimmelshausen excuse cette nouvelle série d'aventures, est renfermée dans un huitain, mis en tête du récit :

O wunderbares Thun ! O unbeständigs Stehen !
Wann einer wähnt, er steh, so muss er fürder gehen.
« O schlipferigster Stand, dem vor vermeinte Ruh
Schnell und zugleich der Fall sich nähert zu,
Gleichwie der Tod selbst thut ! Was solch hinflüchtig Wesen
Mir habe zugefügt, wird hierinnen gelesen;
Woraus zu sehen ist, dass Unbeständigkeit
Allein beständig sei, immer in Freud und Leid. »

Donc Simplicissimus va recommencer une nouvelle histoire de sa vie, parce que « rien n'est constant que l'inconstance même. » La raison n'est pas très concluante.

Nous avons affaire ici à un Simplicius converti. Le récit, la disposition des faits, et la conclusion surtout, accusent une tendance religieuse très prononcée. Ce sentiment, d'ailleurs, se fait jour par intervalles dans l'âme de Simplicissimus : il a de temps à autre des retours sur lui-même et de douloureuses quoique passagères préoccupations sur son salut compromis. Il y a là évidemment un trait du caractère de l'auteur. Grimmelshausen a racheté sa jeunesse agitée, aventureuse, un peu dévergondée peut-être, par une retraite honorable, dans laquelle il est revenu au sentiment religieux, et surtout au sentiment de la dignité humaine. Ses fonctions de *praetor* ou Schultze dans une paroisse de l'évêché de Strasbourg ne laissent aucun doute à cet égard. Son héros, lui aussi, doit racheter sa jeunesse dissipée au vent de la débauche par une fin honorable, son impiété ou du moins son indifférence religieuse, son oubli de Dieu et de son âme par la retraite et la pénitence. Grimmelshausen a voulu donner à son livre, qui n'en avait pas, une conclusion morale, et pour la rendre morale, il l'a faite religieuse. L'aventurier, le Schelm finit sa vie dans la dévotion et le mysticisme (Voy. Analyse, p. 75 et suiv.)

Non-seulement ce supplément était inutile, peu intéressant et nuisible seulement à l'unité ; mais il manque lui-même d'unité et de mesure. Grimmelshausen, retombant ici sous le joug despotique de l'imitation, intercale dans le récit des épisodes sans intérêt, sans rapport avec la situation du personnage, épisodes qui semblent empruntés aux romans de chevalerie ou aux romans héroïques du temps, ou encore aux traités théologiques ou aux livres de piété espagnols. Tels sont : le songe de Simplicissimus, l'épisode de Baldanders, le dialogue avec le rasoir ; les pratiques enseignées par Simplicius à son hôte, etc.

Grimmelshausen sent bien qu'il n'a plus rien à raconter, et que son Simplicissimus est à bout d'aventures ; aussi, il emprunte à droite et à gauche, fouille dans ses lectures, prend dans ses souvenirs des épisodes insignifiants et banals, qu'il adapte tellement quellement, comme cela lui arrive chaque fois qu'il sort du domaine de l'histoire. Grimmelshausen a voulu nous donner une réminiscence de ses lectures ; mais vraiment, nous n'en avions que faire. Après nous avoir transportés au centre de la terre et nous avoir découvert le dessous du monde, il nous ouvre le monde des esprits théologiques, l'enfer, un enfer à moitié païen, où Pluton est le roi des anges rebelles. Pour la grande édification du lecteur, Grimmelshausen lui montre, par cette fiction des théologiens, comment les vices sont représentés chacun par un démon spécial, et comment ces démons viennent tenter l'homme et s'emparer de son âme. Témoin Julius et Avarus, ces deux jeunes Anglais qui se rendent à Paris et sont assaillis, sur l'ordre de Pluton, l'un par le démon de l'Avarice, l'autre par le démon de l'Orgueil et de la Prodigalité.

Lorsque Simplicius se réveille après avoir assisté en songe à ce drame théologique qui se termine par la mort tragique des deux personnages, nous ne sommes pas plus avancés : le récit n'a pas fait un pas. Nous ne nous expliquons cet épisode que par la nécessité de faire avancer, sinon le récit, du moins le travail de la conversion de Simplicissimus. Ce rêveur nous intéressait beaucoup plus jadis.

L'épisode suivant, *Baldanders,* ne vient pas plus à propos. Il semble que Grimmelshausen n'a ajouté cette continuation que pour faire un peu d'érudition et rafraîchir ses souvenirs. Cette histoire, renouvelée de Hans Sachs, auquel d'ailleurs Grimmelshausen a soin de la rapporter, rentre encore dans le domaine des visions. Simplicissimus continue à rêver ; il rêve cette fois tout éveillé. Grimmelshausen a quelque peu modifié l'orthographe du nom et allongé le récit. Tandis que le *Baldanders* de Hans Sachs lui apprend en quelques mots qui il est et quel rôle

il joue, celui de tout changer, le bien en mal, le mal en pis, la richesse en pauvreté etc., celui de Grimmelshausen apprend en outre à Simplicius une foule de choses pratiques : à parler avec la nature, à comprendre les êtres animés et inanimés et à se faire comprendre d'eux.

« Je puis t'apprendre, dit Baldanders à Simplicius, le moyen de converser avec toutes les choses qui d'ailleurs sont naturellement muettes et inanimées, comme des chaises, des bancs, des chaudrons et des pots, science que j'ai enseignée aussi autrefois à Hans Sachs, comme on peut le voir dans son livre où il raconte une ou deux conversations qu'il a eues avec un ducat et avec une peau de cheval. » (Chap. 9.)

Mais par cette vie contemplative, Simplicius n'atteint pas le but qu'il s'est proposé. Elle se réduit en somme à un égoïsme oisif. Grimmelshausen, qui pourtant paraît tenir beaucoup à ce mode de sanctification par l'ascétisme, nous décrit d'une manière très piquante le revers de la médaille et les grands inconvénients de la vie solitaire. Aussi Simplicius croit qu'il est préférable d'imiter saint Alexis dont il a lu la vie : il prend son bâton de pélerin et se met en route. Pélerin d'un nouveau genre, il ne songe qu'à vivre aux dépens d'autrui et fort peu à sa sanctification, se moque de ses hôtes pour les remercier de leur hospitalité, leur conte toutes sortes d'histoires mensongères et se joue de leur crédulité. Le vieil aventurier reparaît et sa nature malicieuse reprend le dessus.

Simplicius cependant paraît bien décidé à vivre durement, à s'imposer d'austères privations pour le salut de son âme et à faire dans toutes les règles le pélerinage des lieux saints. Il refuse tous les secours qu'on lui offre, argent et provisions. « Je m'étais en vérité proposé de renoncer à toute consolation humaine, d'accepter dans la plus profonde humilité les croix et les souffrances et de n'avoir recours qu'en Dieu seul. »

L'histoire se termine par une Robinsonade : singulière conclusion d'une vie d'aventures comme celle de Simplicissimus.

Une Robinsonade avant Robinson ! Il y a là un fait littéraire très remarquable, qu'il faut noter en passant. C'est la première trace que l'on retrouve de ce genre de romans d'aventures qui ont pour théâtre une île déserte.

Cette Robinsonade allemande diffère toutefois dans ses points essentiels de la Robinsonade anglaise de Defoë. Au lieu de constituer elle-même toute l'histoire du personnage, elle n'est ici qu'un accident, un dernier épisode, qui s'adapte même assez mal à l'ensemble de ses aventures. Une autre différence entre le Robinson allemand et le Robinson anglais, c'est que dans le premier, le désir de revoir la patrie est complètement éteint, étouffé par la jouissance de la félicité présente. Simplicius, jeté par un naufrage providentiel hors du monde, ne veut plus en rien savoir. Il se livre tout entier au bonheur de la retraite et de la solitude, loin des hommes, au milieu desquels il a été si malheureux, où surtout il a si fort compromis son salut. Bien plus, le solitaire repousse dédaigneusement l'occasion du retour qui s'offre à lui et n'en profite que pour donner signe de vie à ses amis, en leur envoyant le récit de ses aventures. Robinson, au contraire, songe sans cesse à la patrie absente ; il interroge anxieusement l'horizon pour voir s'il n'apercevra point enfin la voile libératrice. C'est pour le punir d'avoir follement quitté son pays et ses parents que la Providence l'a jeté sur cette île déserte où il est d'abord si malheureux.

Nous ne voulons pas donner à ce fait littéraire plus d'importance qu'il n'en a ; mais on ne peut faire l'histoire de cette classe de romans, les Robinsonades, sans tenir compte de ce premier essai, tout involontaire qu'il est de la part de son auteur.

Grimmelshausen donc, voulant nous satisfaire sur la fin de son héros, et le sauver à tout prix, n'a trouvé d'autre moyen que de l'arracher au milieu dans lequel il s'est perverti, et de le jeter dans la plus profonde solitude, en tête-à-tête avec lui-même et absorbé dans sa méditation. Mais que nous voilà loin, avec ce pieux solitaire, du Simplicissimus de la Guerre de Trente ans !

que nous sommes loin de l'histoire, de ces tableaux si pleins de vérité et de ces fortes peintures des misères allemandes ! Il semble vraiment que nous remuons une cendre éteinte.

J'ai hâte de conclure cette étude, déjà trop longue peut-être. Malgré les imperfections du plan et de l'exécution, le roman de *Simplicissimus*, pour toutes les qualités que nous lui avons reconnues, la pureté et la simplicité du style, la rapidité et la brièveté du récit, la vérité des peintures, l'humour et le tour doucement satirique donné à la pensée, la vérité et la profondeur de l'observation, reste un bijou de la littérature allemande. C'est un sommet dans la littérature du XVII[e] siècle. Il est le chef-d'œuvre du roman national et populaire, du roman de mœurs ou d'aventures, comme l'*Arminius* de Lohenstein est le chef-d'œuvre du roman héroïque et savant. Que dis-je ? Le *Simplicissimus* n'est pas seulement un chef-d'œuvre en son genre ; on peut dire que ce livre et les romans analogues du même auteur forment une classe à part. On pourrait en effet diviser les romans du XVII[e] siècle en deux classes : les romans héroïques, savants, imités des romans français, et les romans *Simpliciens*. Ceux-ci ont un caractère si marqué d'originalité, qu'ils ne rentrent dans aucune autre catégorie. Ils sont tout à fait isolés au milieu de leur temps, séparés par un abîme des œuvres du genre savant des Buchholtz, des Lohenstein et des Ziegler.

CHAPITRE X.

Reproductions et imitations du *Simplicissimus*.

Livre populaire et national, se rattachant à la tradition des Volksbücher du XVII[e] siècle, écrit par un enfant du peuple devenu bourgeois, le *Simplicissimus* eut un immense succès et jouit dans la société bourgeoise d'une extraordinaire faveur. Aussi il a fait école et provoqué une foule d'imitations et de continuations, nouvelle preuve de l'importance de ce livre et de la place considérable que doit tenir son auteur dans l'histoire littéraire du XVII[e] siècle. Le *Simplicissimus* inaugura réellement un genre nouveau : il doit faire époque dans l'histoire du roman.

Non seulement il provoqua une foule de romans analogues ; mais on exploita le nom lui-même, comme on avait exploité le Philander de Moscherosch, comme on exploita plus tard le nom de Robinson. Il apparaît, tantôt comme le héros ressuscité, tantôt comme l'auteur de ces romans parasites. La France eut son Simplicissimus, édité à Fribourg en 1681. Il y eut un Simplicissimus Hongrois (1683). Dans ces romans imités, comme dans les continuations de Philander, comme dans le Simplicissimus original, le lecteur est ramené sur le terrain de la réalité et de l'histoire contemporaine. On vit ensuite paraître un *Hasenkopf Simplicien* (1683) (1)—un *Haspelhans Simplicien* (1684) (2); *Weltkuk-*

(1) *Hasenkopf* ou *Tête-de-lièvre*.

(2) *Haspelhans*, c'est-à-dire l'*Etourdi*, l'homme à l'esprit biscornu, distrait et fantasque.

ker (1) ou « l'aventurier Jean Rebhu » (1677-1678), par Musäus Joh. Bähr. Sous ce dernier nom parurent une série d'écrits plus ou moins humoristiques, dans le genre de *Simplicissimus*, par exemple : « *Der überaus kurzweilige und abenteuerliche Malcoma von Libandu von Simplicio Simplicissimo.* » (s. l. 1686). — *Simplicissimi alberner Briefsteller* » (Leipzig, 1725) ; — « *Simplicissimus redivivus* » (s. l. 1743.)— « *Der im vorigen Iarhundert so weltberufene Simplicius von Einfaltspinsel, in einem neuen Kleide. Neue nach dem 1865 aufgelegten Original umgearbeitete Auflage.* » Frankf. Leipzig, 1790, etc.

La comparaison de tous ces ouvrages avec le Simplicissimus original relève singulièrement le mérite de Grimmelshausen.

Outre les romans qui ne sont que des copies de l'œuvre originale de Grimmelshausen ou qui s'en inspirent directement, on vit se produire une quantité d'autres romans appartenant au genre picaresque, mais qui cependant conservèrent une certaine indépendance et ne furent pas de serviles imitations. Dans le « Chien d'or » (*Der goldene Hund*) 1675, comme dans certains romans espagnols, comme dans ceux de Lucien et d'Apulée, un homme parcourt le monde sous la forme d'un animal; procédé fort commode pour le romancier philosophe, en ce qu'il permet au héros d'observer l'humanité sans être distrait et empêché par ceux qui sont intéressés à ne pas se laisser voir. Le héros étant invisible, les hommes ne se doutant pas de la présence d'un observateur, agissent sans contrainte et laissent voir à nu leurs vices et leurs faiblesses. Grimmelshausen s'est servi lui-même de ce moyen dans son *Vogelnest*, où le héros, au lieu d'être changé en animal, est, ce qui revient au même, rendu invisible par la merveilleuse vertu du précieux talisman. C'est le procédé du *Diable boîteux* de Le Sage. C'est toujours la même fiction, par

(1) *Weltkukker*, c'est-à-dire, l'homme qui parcourt le monde pour tout voir et tout observer.

laquelle on suppose que l'aventurier, qui est en même temps un observateur, voyage dans la société et voit sans être vu. Dans tous ces romans fantastiques, l'auteur veut nous faire connaître les hommes d'après sa propre observation. Le *Gygès français*, par Terpo Mirifano, reproduit les mêmes fantaisies. Comme les possesseurs du Vogelnest dans Grimmelshausen, Gygès voyage parmi les hommes et pénètre partout, grâce à la précieuse faculté qu'il a de se rendre invisible. Mais ici l'abus du procédé est poussé jusqu'à l'absurde.

Le seul roman de cette espèce qui mérite une mention particulière est le *Schelmufsky*, par E. S. (1696), où l'auteur semble se jouer de la curiosité avide des lecteurs en les promenant dans le monde de l'exagération. Son aventurier rappelle parfois Gargantua, parfois aussi le Finkenritter. Nous y retrouvons aussi le ton des forfanteries et des bavardages des ouvriers errants. Le héros de ce roman bizarre est un enfant phénomène, d'une précocité extraordinaire. A cinq jours il parlait déjà. Il fut nourri du lait d'une chèvre, ce qui le rendit fort et vigoureux. De bonne heure il voulut voir le monde. Il s'attache à un comte avec lequel il voyage et rôde à travers la société. Il mène une vie de seigneur et nous révolte par sa grossièreté et ses turpitudes. Pour se faire accueillir, il raconte partout, en outrant le récit, ses farces grossières. Tout ce qu'il fait excite l'admiration, et ses mœurs et ses habitudes dégoûtantes sont plutôt utiles que nuisibles à sa réputation. Il a oublié la langue de « Madame sa mère » ; il a vu le Grand-Mogol, la mer, les sirènes et les monstres marins. Il revient à la maison paternelle, gueux couvert de haillons. Sa mère le chasse. Enfin on s'aperçoit qu'il avait tout simplement passé deux jours à boire et à s'enivrer hors de la maison, et que tout ce qu'il a raconté n'est que pure invention (1).

(1) Gervinus, ouvrage cité, 3e vol., p. 496.

On pourrait enfin ranger dans cette catégorie des romans d'aventures le roman d'étudiants, qui apparut en Allemagne vers la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]. Le meilleur ouvrage en ce genre est sans contredit le *Roman académique* de Happel (1690). Si l'on fait abstraction des discussions savantes que comporte le caractère du héros, on retrouve ici le style des romans du genre, les mêmes personnages fourbes et voleurs, aventuriers sans conscience exploitant la société.

Je n'ai cité, avec Gervinus, à qui j'emprunte cette revue rapide de la littérature comique et du roman d'aventures après *Simplicissimus*, que les principaux romans qui rentrent dans le genre picaresque. Tous sont restés loin du modèle qui les a inspirés : ils trahissent en effet dans leurs auteurs l'absence d'observation personnelle, d'expérience du monde. Ce fondamental mérite de Grimmelshausen est remplacé chez eux, tantôt par une suite d'incidents et d'aventures forcés, tantôt par une exposition sèche de faits historiques ; ou enfin leur imagination sans frein, franchissant toutes les limites dans le temps et dans l'espace, enfante des œuvres énormes auxquelles manque toute idée dirigeante, toute vérité, auxquelles manque surtout le caractère national. On pourrait excepter peut-être l'*Ile de Felsenburg* (« Insel Felsenburg ») de Schnabel, roman auquel nous reviendrons tout-à-l'heure.

Les prétendus aventuriers et aventurières, héros de ces compositions sans art et sans caractère, sont absolument insignifiants ; leurs aventures sont peu intéressantes et même souvent peu honorables. Les auteurs de ces nombreuses productions, tout en cherchant à se rapprocher du roman savant dans sa forme la plus dégénérée, s'approprient en l'imitant ce qu'il y a d'immoral dans *Simplicissimus*, pour le reproduire sous une forme plus licencieuse encore. Alors que dans les écrits Simpliciens, le récit, la description des actes immoraux dans leur effrayante vérité, a pour but d'en inspirer l'horreur, ici au contraire la peinture des choses déshonnêtes et des immoralités

semble être l'objet unique et le dernier but de l'auteur. Les hommes ne sont pas mauvais drôles tant qu'il y aurait danger à l'être ; les femmes gardent leur honneur jusqu'à ce qu'elles puissent le négocier avec quelque riche amateur. Telle est la morale de la société décrite dans ces romans. Il est vrai que ce trafic de l'honneur et de la vertu n'est pas toujours resté dans le domaine de la fiction, comme nous l'apprennent Lohenstein et Hofmanswaldau dans leurs prétendues *Héroïdes*.

Le fait remarquable, qui reste certain, c'est que *Simplicissimus* conduit naturellement aux « romans picaresques, » dont il est en Allemagne le chef et le père. Le genre, il est vrai, n'est pas encore bien caractérisé, car Simplicissimus n'est pas assez franchement mauvais sujet pour qu'on puisse le ranger à côté des Lazarille et des Guzman. Simplicissimus est une transition. Ce n'est pas sur lui que Grimmelshausen, qui s'est chargé d'introduire le genre picaresque en Allemagne, a voulu amasser les différents traits de caractère qui constituent le véritable *picaro*. Il a tiré de son épopée quelques figures qu'il n'avait pas à ménager, dont il fait les héros de récits plus courts. Nous en parlerons plus loin au sujet des autres ouvrages de Grimmelshausen. L'*étrange Springinsfeld* (« der seltsame Springinsfeld »), autrefois soldat sain et dispos, habile et brave, devenu ensuite un vagabond et un mendiant, promenant à travers le monde sa personne amaigrie, usée, épuisée, armé d'une béquille et d'un violon, renchérit déjà sur Simplicissimus. Puis la *Landstörzerin Courasche* et le *Volgenest* sont des romans picaresques dans toute l'acception du mot.

Il s'est produit contre ces histoires d'aventuriers mauvais sujets, de chevaliers d'industrie et de vagabonds, contre le roman picaresque en un mot, une réaction inévitable. C'est ce qui arrive ordinairement quand un système est poussé à l'excès. Les érudits, profondément irrités, indignés contre ces vulgaires coureurs, leur opposèrent avec un solennel mépris le *roman de galanterie* et le *roman de bergers* ou *pastoral*. A cette course

effrénée à travers le monde ils opposèrent le menuet français dansé par Corydon et Chloé, qui se tiennent élégamment par le bout des doigts, et amusent décemment la noblesse en prenant leurs grâcieux ébats au milieu des corbeilles et des plates-bandes, des allées bordées de buis taillé avec art. Ils évitent avec soin l'air frais du matin, les cheveux non poudrés, la piété simple et franche, et tout ce qui pourrait les confondre avec les gens du peuple. Celui qui ouvrit la marche dans cette voie de réaction fut Paul Winckler, qui publia en 1697 « *Le Gentilhomme* » (« Der Edelmann »). Auguste Bohse écrivit « *Diverses histoires d'amour de grands personnages* » (« Hoher Personen unterschiedliche Liebesgeschichten »). C'est comme un manuel de galanterie à l'usage des dames. Le titre seul d'un de ces romans peut nous donner une idée du contenu de tous les autres. » *Le chevalier errant dans les dédales du jardin de l'amour* » (« Der im Irrgarten der Liebe herumtaumelde Cavalier »).

On fouillerait vainement dans toutes ces œuvres, bergeries, romans de galanterie ou d'aventures, qui succédèrent au *Simplicissimus*, pour y trouver une veine d'originalité. Tout est imitation, pédanterie, invraisemblance. C'est le caractère de cette malheureuse période de la littérature allemande, où il se rencontre si peu d'œuvres vraiment originales. Qu'on imite Amadis ou Guzman, Astrée ou Lazarille, on ne réussit dans aucun genre. Qu'il se coiffe de la résille pastorale ou du morion chevaleresque, l'Allemand reste pesant et gauche.

Aussi, cette réaction des érudits contre le roman picaresque suscita une contre-réaction. Un écrivain hardi entreprit de venger le naturel et le bon sens outragés par la mièvrerie et les manières guindées de cette chevalerie postiche. En effet, l'histoire de la vie de Schelmufsky, citée plus haut, n'est autre chose que la reprise du roman picaresque ou plutôt une parodie des Robinsonades peuplées de mensonges, aussi bien que du roman de galanterie.

Il faut donc, pour trouver un roman de quelque originalité

dans ce siècle qui en a tant produit, revenir à *Simplicissimus*. Cette œuvre, malgré les graves défauts que ses admirateurs ne peuvent dissimuler, reste, dans ce genre, l'œuvre capitale du XVII[e] siècle.

Il nous reste, pour compléter ce tableau rapide de la littérature romanesque dont *Simplicissimus* est le point de départ et comme l'inspirateur, à énumérer les principales *Robinsonades*. Cette île solitaire et complètement inhabitée, dans laquelle Simplicissimus termine sa carrière agitée, est le véritable berceau de toute une famille de romans qui furent en grand honneur au XVIII[e] siècle. Les découvertes aventureuses et presque incroyables faites par les *conquistadores* espagnols vivaient encore dans le souvenir des hommes, avec l'admiration qu'elles avaient provoquée. Les romanciers, voyant leur domaine se resserrer à mesure que la vie sociale devenait plus étroite, mesquine et prosaïque, se réfugièrent dans la solitude d'un monde nouveau, encore vierge de civilisation, où du moins la nature avait conservé sa fraîcheur et ses charmes. C'est ce qui donna naissance aux Robinsonades, qui suivirent en assez grand nombre la publication de *Robinson Crusoé* (1719). Ce roman, qui marque une grande date dans la littérature anglaise, comme *Simplicissimus* dans la littérature allemande, fut traduit en allemand en 1721, imité ensuite et reproduit dans tous les pays de l'Europe. Dans une période de quarante ans, il parut en Allemagne une cinquantaine de romans, les uns portant le titre de *Robinson*, les autres composés sur le modèle anglais. Puis chaque pays d'Europe, chaque province même, chaque classe de la société eut un Robinson : c'était une fureur. Ainsi il y eut un Robinson allemand, un Robinson italien, un français, un suédois, un hollandais, un danois, un bohémien, un saxon, un brandebourgeois, un Robinson juif, un Robinson médical, etc. Puis vinrent des descriptions de voyages de touristes aventureux, qui visitèrent même parfois la lune et autres pays fantastiques, et qui avaient conservé quelque parenté avec leurs cousins les vauriens espagnols. Ils se moralisent ce-

pendant, se rapprochent de la réalité, adoucissent leurs mœurs, et enfin avec Campe, s'égarent dans les écoles primaires et deviennent de bons petits maîtres d'école à l'usage de l'enfance. Le « *Robinson le Jeune* » (« Robinson der Jüngere ») de ce pédagogue allemand eut près de quatre-vingts éditions et fut à son tour traduit dans toutes les langues.

La plus remarquable des productions de ce genre est l' « *Ile de Felsenburg* » de Schnabel. Ce livre jouit d'abord, au commencement du XVIII[e] siècle, d'une assez grande faveur, puis tomba dans le discrédit et fut partout décrié. C'est une suite d'histoires de voyages qui s'enchaînent et se confondent, se complètent les unes les autres, et où sont racontées les aventures de différents personnages qui traversent les mers et que le caprice du destin amène tous dans une île où ils forment une colonie. C'est l'île de Felsenbourg. Nous n'avons plus ici la vie solitaire de Simplicissimus et de Robinson. Les membres de cette société ont une piété froide et sans élan, fondée sur la Bible et la raison, qui, à l'occasion, s'accommode très-bien de la piraterie, de l'amour et des enlèvements. Ces Européens égarés dans un nouveau monde y mènent une vie patriarcale tellement douce qu'on serait tenté d'aller habiter avec eux ce paradis terrestre. C'est pour se soustraire aux fureurs de la guerre de Trente ans que le plus ancien de ces colons est venu se réfugier dans cette île. Mais la tempête est apaisée depuis longtemps. On dirait d'un soir calme et pur après l'orage. Les passions n'apparaissent plus que comme de rares et faibles éclairs à l'horizon. C'est la raison qui gouverne. Nous sommes loin des mœurs rudes et grossières du *Simplicissimus* ; mais bien loin aussi de cette description vive et rapide, de ce style léger et simple qui font le charme du roman de Grimmelshausen.

CHAPITRE XI.

Autres écrits de Grimmelshausen.

Grimmelshausen est son propre continuateur : il s'imite lui-même. L'immense succès du *Simplicissimus*, accueilli avec une faveur sans exemple, engagea l'auteur à exploiter la veine qu'il venait de découvrir. Mais il ne fut plus aussi heureux. On ne fait pas deux fois *Don Quichotte* ou *Gil Blas*. Nous pouvons bien dire aussi : on ne fait pas deux fois *Simplicissimus*. Nous allons cependant analyser rapidement ce que les critiques allemands appellent « *les écrits Simpliciens* » de Grimmelshausen (« Simplicianische Schriften »), c'est-à-dire, les autres romans ou récits d'aventures qu'il a rattachés de près ou de loin à son roman principal, et qui en sont comme les continuations.

Une année après la publication du *Simplicissimus*, en 1670, parurent le *Springinsfeld* et le *Trutz-Simplex* ou la *Vagabonde Courage* (« Die Landstörzerin Courasche »). En 1672, *Le nid d'oiseaux* (« Das Vogelnest »), I^re^ partie; puis la II^e^ partie. Ce sont, en réalité, quatre continuations de *Simplicissimus*, éditées sous différents pseudonymes anagrammatiques. En voici les titres exacts :

1° « *Trutz Simplex*, oder ausführliche und wunderseltzame Lebensbeschreibung der Erzbetrügerin und Landstörzerin *Courasche*, etc., gedrukt in Utopia, bei Felix Stratiot », c'est-à-dire :

« Défi à Simplex, ou Récit complet et extraordinaire de la vie de la grande friponne et vagabonde Courage, etc... » L'auteur

s'appelle cette fois, dit-il, *Philarchus Grossus von Trommenheim.*

2° « Der seltzame *Springinsfeld*... von Philarcho Grosso von Trommenheim, gedruckt in Paphlagonia bei Felix Stratiot, 1670 ». = « L'étrange et singulier Springinsfeld, etc., par Phil. Gros. de Trom. »

3° « Das wunderbarliche *Vogelnest*, durch Michael Rechulin von Sehmsdorff gedruckt in zu Endlauffenden 1672 Iahr. » = « Le merveilleux nid d'oiseaux, par Michel Rech. de Sehmsdorff, imprimé vers la fin de l'année 1672. »

4° « *Dess wunderbarlichen Vogelnests zweiter Theil,* An tag geben von A c e ff g h i m n o p r s t u. = « Deuxième partie du merveilleux nid d'oiseaux, mis au jour par..., etc. »

Comme le *Simplicissimus*, la *Vagabonde Courage* et le *Springinsfeld* nous offrent des descriptions renouvelées de la vie errante et du vagabondage pendant la guerre. L'intention de l'auteur ressort clairement de la lecture des deux premiers ouvrages : il voulait non-seulement raconter la vie de deux personnages qui figurent dans le *Simplicissimus*, mais encore et surtout compléter le tableau de mœurs qu'il avait peint avec tant de succès.

Dans *Simplicissimus*, Grimmelshausen décrit les mœurs de la société allemande, des soldats surtout, pendant la Guerre de Trente ans. Le point central de ce tableau, le type sur lequel il a accumulé les traits, est un soldat de fortune, un aventurier militaire. Il semble, comme nous l'avons indiqué déjà en passant, que Grimmelshausen, dans *Simplicissimus*, se soit efforcé de ménager son personnage. Il n'est pas très sympathique, mais il y a en lui un fonds d'honnêteté qui finit par triompher et le ramener au bien, une certaine délicatesse de la conscience, qui se révolte de temps en temps et nous réconcilie avec le picaro allemand. Il finit d'ailleurs d'une manière édifiante.

Dans l'histoire de la *Vagabonde Courage*, Grimmelshausen nous donne le pendant de Simplicissimus. Il nous décrit la vie et

les mœurs d'une de ces femmes que le pauvre soldat « prenait », nous a dit Simplex, pour lui gagner un peu d'argent et adoucir les misères de sa condition ; une de ces vivandières éhontées, chez qui le soldat venait dissiper en débauches ce qu'il avait rapporté du pillage. L'armée était suivie, les camps étaient remplis de ces femmes soldatesques, véritables vagabonds d'armée, avec tous les vices et toutes les audaces du métier. Elles faisaient partie du bagage et n'étaient pas un mince embarras, soit pendant la marche, soit pendant la bataille. Leur présence était une cause permanente de querelles et de disputes et faisait le désespoir des prévôts. Semblables aux mouches importunes et bruyantes qui s'attachent aux flancs des chevaux et des bœufs, elles bourdonnaient sans cesse aux flancs de l'armée, et il était impossible de s'en défaire.

Comme l'indique le titre, la vagabonde *Courage* fait bonne figure à côté de Simplicissimus, et justifie pleinement le défi qu'elle lui porte. Son dessein, dit-elle, est de le déshonorer par le récit de sa propre scélératesse et de le faire rougir des rapports qu'il a eus avec elle. Et certes, elle s'acquitte fort bien de sa tâche. C'est la même succession rapide de scènes et d'aventures, avec les évènements militaires pour arrière plan. Le personnage est moins ménagé que celui de Simplex, la perfidie et l'absence de tout scrupule beaucoup plus accentuées. Courage est la femme de rien qui devient toujours quelque chose et sait se tirer d'affaire dans les circonstances les plus difficiles. Quant à la peinture du caractère, elle est encore plus effacée que dans Simplicissimus.

Cette Courage n'est autre chose que la noble dame « plus *mobilis* que *nobilis* » avec qui Simplicius avait eu aux eaux de Griessbach une intrigue amoureuse. Voici son histoire en deux mots :

Après la bataille de Nordlingen, elle vint dans une ville de Souabe où elle s'établit. Un accident l'obligea à aller aux eaux. Là, elle avait jeté son dévolu sur Simplicissimus. Celui-ci sut se

retirer à temps et sortir de ses griffes. Après avoir couvé sa vengeance pendant de longues années, elle s'arrête à l'idée singulière de publier l'histoire de sa vie. Simplicius apprendra ainsi à sa grande honte « à quelle honorable zibeline il a eu affaire, comment elle avait déjà, quand il l'a connue, perdu sa beauté, et comment elle y suppléait en se fardant et se maquillant le visage de toutes sortes d'onguents. » Tel est l'artifice imaginé par l'auteur pour rattacher cette histoire à la première et compléter sa description humoristique des mœurs de l'Allemagne.

L'histoire de *Springinsfeld* fait pendant à celle de Courage. Springinsfeld est ce jeune et brave soldat avec qui Simplicius, devenu le chasseur de Soest, avait lié amitié dans la campagne de Westphalie. C'est, on se le rappelle, Springinsfeld qui était sur le toit du presbytère, alors que Simplicissimus dévastait si gaillardement la cheminée du curé campagnard.

Dans la *Landstörzerin Courage*, Grimmelshausen a voulu illustrer, avec un grand luxe de couleurs, un coin du tableau de la vie militaire, en prenant un personnage épisodique du *Simplicissimus* pour en faire le personnage principal d'un nouveau récit. *Springinsfeld* est la description développée d'un autre côté de la vie d'aventures. On pourrait assez justement comparer ces trois romans, qui se tiennent et se complètent l'un l'autre, et qui ont pour fond commun la description des mœurs soldatesques, à un triptyque, dont *Simplicissimus* serait le tableau de fond, *Courage* et *Springinsfeld* les deux volets latéraux. Le fond, l'intention et l'esprit du livre sont très exactement indiqués dans l'avis au lecteur :

« Vor Zeiten nennt man mich den dollen Springinsfeld.
Da ich noch jung und frisch mich dummelt in der Welt
Zu werden reich und gross durch Krieg und Krieges-Waffen,
Oder wann das nit glückt, soldatisch einzuschlaffen ;
Mein fatum, was thät das?die Zeit und auch das Glück ?
Sie stimten in ein Horn, zeigten mir ihre Tück !

Ich wurd des Glückes Ball, musst wie das Glück umwaltzen,
Mich lassen richten zu, dass ich nun brauch ein Steltzen,
Steltz jetzt vors Bauren Thür, im Land von Haus zu Haus,
Bitt den ums liebe Brodt, den ich so oft jagt auss !
Und zaig der ganzen Welt durch mein armselig Leben
Dass theils Soldaten jung alte Bettler abgeben. »

« De tout temps, l'on m'appelle le fou Springinsfeld,
Parce que, jeune et frais encore, je me promenai dans le monde ;
Pour devenir riche et grand par la guerre et les armes,
Ou si cela ne me réussissait point, pour mourir en soldat.
Mon destin, qui le fit ? Le temps et aussi la fortune ?
Ils sonnèrent de leur trompette et me firent voir leur perfidie.
Je fus le jouet du sort et dus tourner comme lui,
Et me laisser conduire à cette fin : je me sers maintenant de béquille,
Et je me béquille à la porte des paysans, de maison en maison,
Je demande un morceau de pain à celui à qui j'ai si souvent fait la chasse !
Et je montre au monde entier, par mon malheureux sort,
Qu'un jeune soldat ne devient souvent qu'un vieux mendiant. »

L'auteur supposé de cette nouvelle histoire picaresque est justement celui à qui M^me^ Courage a dicté l'histoire de sa vie pour faire dépit à Simplicissimus. Se trouvant dans une auberge avec Simplicius et Springinsfeld, il leur raconte comment il a été amené à parler de tous deux en écrivant la vie de Courage. Il fut pris un jour par une troupe de Bohémiens. La reine de la troupe en fit son secrétaire et le chargea d'écrire sa vie sur le modèle de celle de Simplicissimus. Trompé par cette femme et frustré de son salaire, il se trouva seul un beau matin, abandonné par les Bohémiens. L'auteur, après ce récit le concernant, ne parle plus de lui-même ; mais il met en scène Simplicius et Springinsfeld, les deux vieux camarades de guerre. Simplicius, alors revenu de ses égarements et menant une vie calme et relativement vertueuse, fait à Springinsfeld de sages et pressantes recommandations. Pendant la nuit, les deux vieux amis, couchés dans la même chambre, conversent sur différents sujets, sur le mariage entre autres, et enfin Springinsfeld raconte l'histoire de sa vie et de ses aventures.

Il est né d'un saltimbanque et d'une Grecque enlevée à ses parents. Son père meurt et sa mère se remarie. Springinsfeld est pris et emmené avec son frère sur des vaisseaux, puis il devient le page d'un chef d'escadron. Ils arrivent dans les Pays-Bas espagnols pour combattre les ennemis du roi sous le commandement de Spinola. Springinsfeld raconte l'histoire de trois soldats dissipateurs, et enfin commence le récit de sa vie militaire. Il suit Spinola dans le Bas-Palatinat, passe du côté de Tilly. Il est d'abord tambour, puis mousquetaire. Pris par les Suédois, il est repris par les Impériaux et redevient piquier. Il se rachète et devient exempt (freireuter) dans le régiment de Pappenheim. Il prend part à différentes batailles, et en dernier lieu à la bataille de Lützen. Toute cette partie du récit, remplie par une série de batailles et d'aventures, avec les noms des villes et des généraux, est très exacte au point de vue historique, mais elle manque absolument d'intérêt.

Enfin, après la conclusion de la paix, Springinsfeld est licencié et commence un autre genre de vie. Il se marie avec la veuve d'un lieutenant, se retire dans la maison de sa femme et se fait aubergiste. Mais comme il met de l'eau dans son vin, ses voisins jaloux découvrent et dénoncent la fraude. Il est puni sévèrement. Sa femme meurt. Il quitte le pays pour aller s'engager contre les Turcs. La guerre fut de courte durée. Springinsfeld, blessé et condamné au repos, fait connaissance avec des mendiants, des chanteurs, entre autres un aveugle, dont il épouse la jolie fille. Celle-ci jouait de la lyre. Son beau-père meurt. Ses enfants s'en vont de divers côtés et Springinsfeld reste seul avec sa femme. Ils gagnent leur vie en chantant et jouant de la lyre. Ici se place l'aventure du *Vogelnest*. Un jour qu'ils étaient assis à l'ombre sous un arbre, au bord d'un ruisseau, il voit sur une branche de l'arbre reflétée dans l'eau un objet qu'il ne pouvait voir sur l'arbre lui-même. Il se trouve que c'est un talisman sous la forme d'un nid d'oiseaux : invisible, il rend invisible celui qui le porte. La femme de Springinsfeld met la vertu du

précieux objet à l'épreuve en disparaissant avec tout ce qu'ils avaient. Réduit à son violon et à son chalumeau, Springinsfeld s'engage à des raccoleurs vénitiens comme joueur de violon. Il les suit dans la Candie, où sa femme, qu'il a retrouvée, se livre, au moyen de son Vogelnest, à un effrayant dévergondage de friponneries. Elle finit par être prise et tuée. Springinsfeld revient en Allemagne avec une jambe de moins. Il est recueilli par Simplicius qui l'emmène avec lui dans son domaine. Là il s'amende, mène une vie honnête et chrétienne et meurt tranquillement.

Le *Springinsfeld,* comme le *Simplicissimus*, est de l'histoire contemporaine mise en roman. L'histoire y tient même une place beaucoup plus grande que dans tous les autres ouvrages de Grimmelshausen. Le personnage a assisté à un grand nombre de batailles. La première partie de sa vie, la période militaire, offre peu d'intérêt. Quant au caractère du personnage, on peut dire que Springinsfeld est une dégradation de Simplicissimus. C'est l'aventurier sans but, qui promène son existence à travers le monde, vivant au jour le jour, mettant à profit les circonstances, entraîné par les événements sans jamais essayer de réagir contre eux. Chez lui, le sens moral n'existe point : il n'a point de ces retours, de ces réveils de conscience que nous avons constatés chez Simplicissimus. C'est le vagabond allemand dans toute sa platitude, sans rien qui le relève à nos yeux. Aussi, cette carrière a la fin qu'elle mérite : Springinsfeld revient en Allemagne, privé d'une jambe, misérable mendiant « se béquillant », comme il dit, de porte en porte. Heureusement pour lui, il rencontre Simplicissimus, son camarade de Soest, qui lui assure généreusement une existence heureuse et honorable, et lui évite la triste nécessité d'aller mourir à l'hôpital.

Springinsfeld est, mieux encore que Simplicissimus, le type du soldat de la Guerre de Trente ans. Sur le nombre de ces mercenaires, que le hasard ou une inclination irréfléchie jetait par milliers dans les armées, quelques-uns arrivaient à conqué-

rir quelque gloire, à amasser quelque argent ; mais la plupart laissaient leur cadavre sur les champs de bataille ou finissaient dans la misère. Springinsfeld a toutes les qualités de Simplicissimus : courageux et adroit, beau et robuste, plein de bonne humeur et de finesse, frais et dispos, alerte et gai, sans peur et sans conscience, il vit au jour le jour, sans nul souci de l'avenir.

Le nom seul, d'ailleurs, indique suffisamment le caractère du personnage : *Spring-ins-feld*, c'est-à-dire *Saute-en-Plaine* ou *Marche-en-avant*. C'est un de ces noms empruntés aux dénominations populaires que l'on donnait aux lutins et aux sylphes des contes et des légendes ; puis ils passèrent aux soldats comme véritables noms de guerre, puis aux brigands et aux vagabonds. Sous ces sobriquets, les aventuriers cachaient souvent leur vrai nom.

On peut supposer que le nom de Springinsfeld était lié aux événements de la carrière militaire de Grimmelshausen. C'est quelque compagnon d'armes, dont les aventures ont fourni à notre auteur le fond de ce roman historique, qu'il a complété avec ses propres souvenirs. L'exactitude de certains détails suppose nécessairement l'expérience personnelle.

Springinsfeld clôt la série de ce que l'on peut appeler rigoureusement les *Ecrits Simpliciens*. Les deux autres récits, c'est-à-dire, la première et la deuxième partie du *Vogelnest*, ne se rattachent au *Simplicissimus* que par un lien tout à fait artificiel. Les personnages et les événements n'ont plus rien de commun avec la guerre de Trente ans ni avec l'histoire : ils sont empruntés à la tradition littéraire, et tout de convention. Cependant le *Vogelnest* fait et doit faire partie du groupe Simplicien. C'est encore un roman picaresque. Mais ici les personnages ont recours, pour exercer leur friponnerie, à la vertu merveilleuse des talismans, ce qui diminue singulièrement le mérite qu'ils ont de réussir dans leur lutte contre les honnêtes gens et la sympathie que pourraient exciter en nous leurs mésaventures.

Le précieux talisman, le Vogelnest, à la mort de la joueuse de lyre, ne fut point perdu. Dans la bagarre où elle avait été tuée en punition de ses nombreux méfaits, un des hallebardiers envoyés pour la prendre avait disparu sans laisser de traces, devenu invisible au moment où il se baissait pour amasser un mouchoir qui avait appartenu à l'aventurière. Que lui arriva-t-il ? C'est ce que raconte «*Le merveilleux nid d'oiseaux de la joueuse de lyre de Springinsfeld.*» La première partie expose les aventures de ce jeune homme qui s'en va courir le monde et poursuivre la fortune. C'est pour l'auteur de *Simplicissimus* une occasion de nous faire une description de mœurs, resserrée dans un cadre assez étroit, mais précieuse et importante pour l'histoire du temps et la connaissance des maladies morales de la société. Nous quittons la vie rude et sauvage des soldats pour rentrer dans le cercle paisible de la vie bourgeoise.

Ici encore nous sommes ramenés aux modèles espagnols. Seulement, dans le *Vogelnest*, le moyen d'observation, l'invisibilité, est plus commode que la conduite et la protection d'un esprit. Le jeune aventurier, rendu invisible, observe le monde et les hommes, s'instruit à voir la conduite de chacun, pénètre partout, dans toutes les classes de la société. Tout en restant observateur passif, il intervient quelquefois pour redresser quelque tort, secourir la misère, empêcher un malheur ou un crime. Dans un château, il assiste à un duel fort amusant engagé entre un seigneur dégénéré et une jeune fille pauvre et sa mère : les deux parties rivalisent d'efforts et de ruse pour se tromper mutuellement en affichant les apparences du bien-être. Il se trouve ensuite au milieu de mendiants et de vagabonds. La guerre en avait laissé partout derrière elle, comme le dépôt vaseux que laisse le fleuve débordé dans les campagnes. Il marche toujours au hasard, conduit par les circonstances, observant ce qui se passe sur son chemin. Il entre et séjourne chez les curés, dans les cloîtres, visite les bourgeois et les paysans, ainsi que leurs magistrats, les gens de finances et les conseillers d'Etat. C'est

une suite de portraits, de tableaux et de récits fort intéressants, où l'on retrouve le remarquable talent de Grimmelshausen pour la peinture humoristique de la société. Viennent ensuite des histoires qui rentrent dans le genre des nouvelles, histoires de villages et de villes, plaisantes farces, aventures galantes dans le goût des contes de Boccace, le tout assaisonné de réflexions morales. Quant au possesseur du talisman, la chose pour lui ne tourne pas à mal. Il ne s'en sert point pour faire fortune aux dépens des autres, quoique cela ait été son premier dessein. Il ne prend que ce qui est nécessaire à sa subsistance. Par une invention adroite, qui est en même temps un trait délicat, le jeune homme errant, à la vue d'un oiseau des bois qui, prévoyant et sage, cherche sa nourriture et la porte à son nid, revient à de meilleurs sentiments et se convertit au bien. Cette conversion est achevée par la douce et bienfaisante émotion que lui fait éprouver le chant du rossignol. Il songe à louer Dieu, à conserver son cœur pur de toute faute, et, par un courageux effort de volonté, renonce au pouvoir mystérieux qu'il possède : il brise son Vogelnest, pour ne pas être tenté d'en abuser au dommage d'autrui et au sien propre.

Il est en outre effrayé par une vision : il se voit entouré d'une bande de loups et grimpe sur un tronc d'arbre pour leur échapper ; mais il voit au-dessus de lui deux énormes dragons. Deux hommes s'approchent, ramassent les morceaux du Vogelnest et trouvent l'objet dans lequel réside la vertu de rendre invisible. Le dénoûment est assez grotesque. Les deux dragons que le jeune homme avait cru voir n'étaient autre chose que deux bourrelets dans lesquels étaient contenus et serrés les trésors de la joueuse de lyre. Devenu riche inopinément et comme malgré lui, il reprend le chemin de sa patrie pour y vivre honnêtement, consoler et réhabiliter une jeune fille qu'il avait mise à mal.

Simplicissimus et *Springinsfeld* nous ont montré l'Allemagne pendant la guerre ; le *Vogelnest* nous la montre après. La paix est enfin rendue à ce malheureux pays ; l'ordre rentre peu

à peu dans la société, les rangs se reforment, les hommes reprennent leur place respective. Mais il reste des traces de boulversement. La noblesse ruinée et misérable, la noblesse de campagne surtout, vivant serré, dans ses châteaux délabrés, sur ses terres négligées, cherchant à cacher sa pauvreté sous des dehors brillants ; la bourgeoisie plus à l'aise, mais ayant reçu elle aussi le terrible contre-coup des événements ; le petit artisan se remettant au travail ; le paysan ensemençant ses terres, repeuplant ses étables et respirant un peu ; les prolétaires restant ce qu'ils étaient auparavant, avec un peu plus de misère ; puis la lie sociale, les vagabonds, les vauriens errants, les mendiants de toute robe : mendiants laïques, mendiants en froc échappés de je ne sais quel couvent, fainéants robustes et brillants de santé qui mangent sans le gagner le pain du bon Dieu « das liebe Brod Gottes », de tout temps décriés et conspués pour leur effronterie et leur dévergondage, etc. Grimmelshausen nous promène à la suite de son héros à travers tout ce monde et met à nu toutes les misères. En général les tableaux sont chargés de noir : le mal l'emporte sur le bien. Dans le presbytère même se passent des choses peu édifiantes révélées par l'indiscrétion du narrateur. Ce dont nous sommes témoins chez les juges et les fonctionnaires de l'Etat nous donne une pauvre idée de leur honneur et de leur moralité. Le cloître même n'abrite pas toujours dans ses murs le bonheur et la vertu. L'ordre et le calme apparents de la sainte maison cache des luttes acharnées et de sourds orages ; on recherche la faveur et les bonnes grâces des supérieurs, et la jalousie règne en souveraine dans la communauté.

Il y a moins de rapidité et d'entrain dans le récit, moins de verve dans la description que dans *Simplicissimus* ; mais c'est toujours la même sûreté de coup d'œil et d'observation, la même précision dans le détail. On reconnaît en un mot le moraliste du *Simplicissimus*. Les tableaux qui passent successivement sous les yeux du voyageur qui observe sont variés et changeants

comme la vie, tantôt gais, tantôt tristes et désolants : le laid coudoie le beau, la vérité est à côté du mensonge.

Quant à la moralité du récit, elle est à peu près la même que celle du *Simplicissimus*. Le possesseur du Vogelnest, comme Simplicius, est jeté par les événements sur la pente du mal. Grâce au talisman, il peut impunément faire sa fortune aux dépens d'autrui. Mais, comme il n'est point de nature perverse, et qu'il y a en lui comme dans Simplicius un excellent fond d'innocence et de vertu native, il suffit d'un événement sans importance pour le ramener au bien. C'est la voix de la nature qui le prêche et le convertit. A mesure qu'il avance dans le monde et en constate la perversité, sa conscience se forme, il distingue le mal du bien, le faux du vrai ; sa résolution s'affermit, son âme se fortifie par la lutte, malgré ses chutes fréquentes, et il finit par triompher. Le *Vogelnest* est comme une réédition du *Chapeau de Fortunat* (« Fortunatus mit seinem Seckel und Wunschhütlein »).

Dans la seconde partie du Vogelnest, « *Des wunderbarlichen Vogelnests zweiter Theil* » le plan est tout différent. Ici, en effet, le possesseur du talisman est le centre même de l'action et du récit. Il est non seulement invisible, mais invulnérable ; et il entend bien faire servir ces deux précieuses garanties à la réédification de sa fortune et à la satisfaction de ses désirs, sans se préoccuper de la moralité des moyens. Cet homme est un marchand, celui à qui la joueuse de lyre de Sprinpinsfeld a volé son argent. Homme sans caractère et sans vertu, adorateur de l'argent, hors duquel rien ne le touche, c'est un de ces bourgeois moyens, ornés d'une instruction peu solide, quoique suffisante pour les besoins de leur condition ; en outre, d'un tempérament sanguin, d'une ardente sensualité, ambitieux et sot à l'excès. Quoiqu'il lui restât encore assez de ressources, la perte qu'il avait faite l'avait plongé dans le désespoir. Un vieil étudiant vagabond, peut-être le diable en personne, le tira d'affaire. Il le mena dans les bois où il recueillit les débris du Vogelnest.

En possession de ce pouvoir magique, il brûle d'en essayer la vertu pour remettre l'ordre dans sa propre maison. Sa femme, qu'il négligeait depuis longtemps, était sur le point de lui être infidèle. Ici se déroule une de ces histoires plaisantes, chères aux vieux auteurs de nouvelles. Il sauve son honneur, punit sa femme et se venge en séduisant sa jeune cousine qui vit dans sa maison. Grimmelshausen n'a point inventé cet épisode : c'est une vieille histoire qui défraye sous différentes formes la littérature galante du moyen-âge. Le mari menacé prend la place du galant et guérit sa femme d'un amour coupable. Cependant sa maison lui est devenue insupportable: il cherche la distraction dans le voyage. Il va à la foire de Leipzig et de là à Amsterdam. C'était au temps où la Hollande était menacée par Louis XIV, en 1672. Une conversation à laquelle il assiste nous met nettement sous les yeux la situation politique du pays. On était à la veille de la guerre de Hollande, conduite par Turenne et Condé, et qui se termina par le traité de Nimègue. Notre marchand, pour parer à toute éventualité, conçoit le dessein de voler une grosse somme d'argent à un juif Portugais. Mais pendant que, grâce à son invisibilité, il inspecte à loisir la maison, il aperçoit la jolie fille du Portugais et s'enflamme pour elle. Pour la posséder, il imagine un plan dont l'exécution remplit une partie du livre. Ici encore Grimmelshausen nous raconte une histoire renouvelée des conteurs italiens et gaulois, histoire qu'il connaissait probablement par le *Meistergesang*. Le perfide marchand fait croire à la naïve jeune fille qu'elle sera mère du Messie, si elle consent à avoir commerce avec le prophète Elie qui viendra la nuit la visiter. C'est lui-même, cela va sans dire, qui jouera le rôle mystérieux du prophète. Il va sans dire aussi que le Messie attendu se trouvera être une fille. Cette histoire est fort bien conduite, et elle montre dans l'auteur une connaissance exacte et minutieuse des mœurs et des usages juifs, de leurs ridicules prétentions et et de leurs sottes espérances. Grimmelshausen a voulu sans doute une fois de plus amuser les chrétiens à leurs

dépens. Par l'intervention du séducteur, la jeune fille mère est mariée à un autre.

Quand le marchand eut mis ainsi ordre à ses affaires, il reçut la nouvelle que sa femme était morte. Il aurait donc pu posséder sans obstacle le charmant objet de ses désirs. Maintenant il est trop tard. Cette pensée le jette dans le plus profond désespoir. Il se commet dans les sociétés les plus dangereuses et les plus compromettantes. Enfin il s'engage dans l'armée hollandaise. Invulnérable et pouvant se rendre invisible à son gré, ajoutant à ce magique pouvoir une foule de ruses de guerre et de procédés peu avouables, il passe pour un vrai héros. Il conçoit les plans les plus magnifiques. Mais bientôt il succombe sous une puissance supérieure à la sienne : blessé par une balle enchantée, il tombe dans la plus profonde misère. Heureusement tiré de cet état, il se convertit et revient, en compagnie d'un moine, dans sa patrie, jette le Vogelnest dans le Rhin et se prépare par le repentir et les bonnes œuvres à une vie plus vertueuse.

Dans cette deuxième partie du *Vogelnest*, le récit est plus court et l'action plus une : tout se concentre sur le personnage. Malgré cela, toutes les fois que l'occasion s'en présente, l'auteur introduit dans le récit des développements sur la politique, la religion et l'état social, des descriptions de mœurs où perce une intention satirique. La moralité est beaucoup plus restreinte que dans les autres romans : elle porte sur un point particulier, indiqué dans les dernières lignes. « Ayant trouvé, en rentrant dans mon pays, dit le héros de l'histoire, et lu « Le merveilleux Vogelnest », et ayant vu par le détail des événements que c'étaient justement la chose et le pouvoir que j'avais possédés moi-même, j'ai pensé qu'il était bon de faire savoir au monde ce qui m'en était advenu, pour qu'elle pût détourner ceux qui seraient tentés de se servir de si dangereux artifices et les garantir des dommages qui pourraient en résulter pour eux. »

C'est une moralité chrétienne et théologique. Au fond, ces pouvoirs magiques viennent du mauvais esprit, du diable, qui

les communique aux hommes pour les séduire, les entraîner au péché et à la damnation. Cette tendance à déplacer le point d'appui de la morale, à transformer la morale humaine et philosophique en morale religieuse et théologique s'affirme et s'accentue dans Grimmelshausen, du *Simplicissimus* au *Vogelnest*.

Simplicissimus, *la Vagabonde Courage*, *Springinsfeld* et le *Vogelnest* forment, comme on voit, un cycle complet d'aventures qui ont pour point de départ et pour centre le héros principal, Simplicissimus : il les soutient de sa présence ou de son souvenir. C'est ce qui explique et justifie la dénomination commode que nous avons adoptée avec les éditeurs allemands, pour désigner le groupe littéraire composé des romans picaresques de Grimmelshausen.

Kurz, dans son excellente édition, ajoute à ce faisceau six autres écrits qu'il fait rentrer dans la famille des « œuvres Simpliciennes ». Le lien qui les y rattache, c'est que ces petites histoires ou ces petites dissertations nous ramènent encore, d'une manière ou d'une autre, à Simplicissimus, soit qu'il en soit l'auteur, lui ou son fils, soit que les personnages aient avec lui quelque rapport. Ce sont :

1° *Le Calendrier perpétuel* (« Der ewigwährende Calender »), publié sans nom d'auteur en 1670. Ce calendrier perpétuel est supposé composé par Simplicissimus lui-même, et Simplicius, son fils, le publie au nom de son père et l'offre aux lecteurs de toute condition, surtout à tous les Simplicius d'Europe.

2° Le *Galgen-Männlein* (« Simplicissimi Galgen-Männlin »), publié pour la première fois par Simplicissimus pour son fils et pour tous ceux qui sont avides des richesses de ce monde, accompagné de remarques utiles par *Israël Fromschmidt de Hugenfelss*.

3° *Le premier fainéant* (« Der erste Beernhaüter »).

4° *Le sac merveilleux de Simplicissimus* (« Simplicissimi wunderliche Gaukel-Tasche »).

Ces deux petits écrits ont pour auteur supposé *Illiteratus Ignorantius*, surnommé *Idiota*.

5° *L'orgueilleux Melcher* (« der stolze Melcher »), sans date.

6° Le *Michel allemand* (« Des weltberühmten Simplicissimi Pralerey und Gepräng mit seinem Teutschen Michel ») par M. *Messmahl*.

Mais le lien qui les rattache au premier groupe est tellement faible, qu'il me semble plus naturel de les en détacher et de les classer dans une catégorie à part, celle des écrits secondaires ou les petits ouvrages de Grimmelshausen. Cette classe comprendrait alors, outre les six écrits mentionnés plus haut :

La raison d'Etat à double tête (« Der zweiköpfige Ratio Status ») 1670.

La Chambre du conseil de Pluton (« Das Rathstübel Plutonis ») 1672.

Le Monde renversé « Die verkehrte Welt ») 1672.

Le pèlerin satirique (« Der satyrische Pilgram »).

Le voyage dans la lune (« Der fliegende Wandersmann nach dem Mond »).

Songe de toi et moi (« Traumgeschichte von Dir und Mir »).

Manifeste contre ceux qui se moquent des barbes rouges (« Manifesta gegen diejenige, welche die rothe und güldenen Bärte verschimpfen »).

Pourquoi Simplicius n'a pu se faire catholique (« Simplicii Aufgeregte Ursache, Warumb er nicht katholisch werden könne »).

Ce qui distingue tous ces écrits des romans, c'est leur caractère didactique. Tandis que dans les romans, l'auteur paraît n'avoir d'autre but que de raconter pour l'édification du lecteur une histoire amusante, ici il défend et attaque certaines idées. Deux choses surtout lui tenaient au cœur : la langue et les mœurs du peuple allemand, qui avaient subi de si graves atteintes.

Parmi ces nombreux écrits, les uns se rattachent au *Simplicis-*

simus et à la littérature populaire ; ce sont : le *Rathstübel Plutonis*, le *Stolze Melcher*, le *Teutsche Michel*, *Warumb er nicht Katholisch werden könne* et le *Calendrier perpétuel*. Les autres, comme le *Pèlerin satirique* et le *Ratio Status*, rentreraient plutôt dans le genre du roman savant.

Ces deux derniers ouvrages contrastent par la forme et l'exécution avec les précédents, en ce qu'ils n'ont plus rien du laisser-aller et de la simplicité de l'écrivain populaire, qui écrit à l'adresse du peuple, pour lui donner un conseil sur les choses qui l'intéressent et lui importent. Ici, tout est peu pratique ; le langage est empesé ; un style raide et pédant sert à un étalage d'érudition indigeste qui engendre l'ennui. On pourra en juger par le sommaire du *Pèlerin satirique*. L'ouvrage comprend deux livres de six chapitres chacun. Dans l'avis au lecteur, l'auteur nous fait lui-même connaître sa méthode. « Dans le premier point, dit-il, j'expose l'éloge, la bonté, l'utilité, l'honneur et la nécessité d'une chose... Dans l'autre point, dans le contraire, j'expose également les défauts et les abus de cette même chose, et dans le troisième point, je dis mon opinion. » L'auteur donc montre le bon côté d'une chose (« Satz »), puis le mauvais côté (« Gegensatz ») ; puis vient la conciliation des deux contraires, où il montre le bon se balançant avec le mauvais. Cette troisième partie de la discussion, qu'il appelle le « Nachklang », n'est qu'une paraphrase vide du proverbe : « Chaque chose a son bon et son mauvais côté. » C'est déjà, comme on voit, la thèse, l'antithèse et la synthèse. Voici quelques-uns des sujets traités dans le *Pèlerin satirique* : « Dieu et sa louange » (Liv. I, chap. 1). (L'antithèse est qu'il n'y a pas de Dieu). — « Des paysans et de leurs avantages. » (liv. I, chap. 4). — « De la danse, son origine, son éloge. » (Liv. I, chap. 6). — « De la poésie et de son excellence. » (Livre II, chap. 1). — « Des armes à feu, de la poudre à canon et de leur utilité. » (II, 2). — « De l'amour, ses propriétés et ses effets. » (II, 3). — « Du tabac, d'où il vient, à quoi il sert. » (II, 4). —

« De la philosophie et des philosophes. » (II, 6). Un autre chapitre traite des quatre âges du monde et en particulier du dernier : « Anderer Satz : Von der vier Zeiten der Welt, und sonderlich der letzeren. » L'auteur démontre que les anciens ont mal divisé le temps, et que nous sommes dans le véritable âge d'or. Voilà la thèse. Cependant l'humanité est exposée à bien des misères : la pauvreté pèse sur le peuple, la gloire militaire a pour contrepoids les maux de la guerre, le pillage et la ruine, etc. Voilà l'antithèse. L'auteur nous console dans le Nacklang avec la strophe d'Horace :

« Damnosa quid non imminuit dies ? etc. »

(Od. III, 6, 45).

Dans le *Zweiköpfige Ratio Status*, on s'attend, sur la foi du titre, à trouver une exposition de l'état politique et des besoins de l'Allemagne. La lecture du sous-titre nous détrompe aussitôt : « joyeusement ébauchée dans l'histoire de l'excellent roi Saül, du doux roi David, du fidèle prince Jonathan et du brave généralissime Joab. » Le sujet est donc voilé, dissimulé sous une histoire antique, à tel point qu'on a de la peine à découvrir quoi que ce soit concernant la patrie allemande. La raison d'État, « *Ratio Status* », est ainsi définie par Grimmelshausen : « l'exercice, dans notre monde à la mode (*A la mode Welt*), de la conservation personnelle, avec l'application et la peine que l'on se donne pour cela, ce qui est en même temps la vie et l'âme d'un royaume ou d'une république. » (« In unserer heutigen Alamode Welt die Uebung der Selbst-Erhaltung samt dem Fleiss und der Mühe, so hierzu aufgewandt wird, als welche gleichsam das Leben und die Seele eines Reichs oder einer Republik ist. ») Sa double tête consiste en ce que « elle est bonne ou mauvaise, selon qu'elle est entre les mains et sous la direction de souverains équitables, pieux, agréables à Dieu et au monde, ou de tyrans injustes et impies. » La dernière de ces deux sagesses politiques est représentée par Machiavel et vivement attaquée.

Tout cela perdu dans une foule de digressions et de dissertations ennuyeuses sur l'histoire de Saül, de David, etc. Comme supplément et « pour le singulier honneur et plaisir de la très-louable dame » un « discours sur la favorite Sabud. » Il n'y a pas trace d'application possible au temps présent. On retrouve là tous les défauts qui rendent assommants les romans de Lohenstein et de Zesen.

Enfin je détacherais du groupe des écrits secondaires, pour en faire une petite catégorie à part : « *Le Monde renversé* » ; « *Le Voyageur volant* » ; « *L'histoire chimérique de toi et moi* », et la « *Description d'un voyage dans le Nouveau-Monde de la lune* ».

Avec ces écrits, en effet, nous retombons encore dans le monde des visions et des songes. Le procédé, très en vogue en Espagne dans la première moitié du XVII[e] siècle, sert à amener des descriptions de mœurs. Tantôt le livre a un caractère ascétique et dévot : l'auteur y prêche le mépris du monde, comme dans les œuvres de Guevara, dont nous avons trouvé un échantillon dans l'adieu solennel de Simplicissimus au monde (Liv. V, ch. 23 et 24) ; tantôt le fond est gai et satirique, la forme fantastique, les aventures merveilleuses, comme dans les Histoires de Quevedo. Ces ouvrages espagnols étaient beaucoup lus en Allemagne, grâce aux rapports religieux et politiques qui unissaient les deux peuples sous le règne de Charles-Quint. Moscherosch, qui appartenait à une famille espagnole, reproduit heureusement ce genre, tout en restant aussi allemand qu'il était possible de l'être à cette époque. C'est à ce genre maniéré et solennel que se rattachent les derniers écrits de Grimmelshausen. Le plan et l'exécution en sont empruntés à Moscherosch. Ils accusent une intention satirique très-marquée, une morale d'une sévérité théologique, où l'on reconnaît l'influence de Guevara, dont Grimmelshausen s'était pénétré. Cependant Grimmelshausen, même dans ces petits traités qui nous emmènent si loin de *Simplicissimus*, est plus allemand que le savant Moscherosch. Il préconise une sa-

gesse simple et sans prétention et revient par ce côté au ton de ses œuvres populaires. Il nous introduit dans le monde du merveilleux et des prodiges pour tirer de cette vision des conclusions morales. Le style a beaucoup de fraîcheur et de vie, malgré une teinte de pédantisme et d'érudition.

La plus agréable de toutes ces fantaisies est *Le Monde renversé*. Le héros de l'histoire descend par un arbre creux dans l'enfer. Là il interroge les damnés sur les causes de leur damnation. Ils lui répondent en lui faisant connaître les fautes et les crimes qu'ils expient dans ce lieu de tourment. Le visiteur leur affirme que ces misères morales n'existent plus sur la terre. Il n'y a plus de juges corruptibles, plus de prêtres pécheurs et usurpateurs, plus de marchands trompeurs, etc..... Ces affirmations ironiques lui donnent précisément l'occasion de faire complaisamment la description de tous ces pécheurs et des mauvaises actions qu'ils commettent. C'est le monde vu à l'envers, la satire par la contre-vérité, renouvelée de l'épisode du Mummelsee, où nous avons vu déjà Simplicissimus faisant au roi des Sylphes la description des classes sociales, en faisant ironiquement l'éloge des vertus qu'elles n'ont pas. Un chemin escarpé et étroit au milieu des rochers ramène le voyageur souterrain dans son arbre creux, d'où un nain l'aide à sortir.

Dans l'*Histoire chimérique de toi et moi*, l'intention satirique est également fortement accusée. Le ton est beaucoup plus sérieux que dans les *Visions* de Moscherosch. L'auteur raconte ce qu'il a vu dans un songe, et décrit avec une certaine verve les mœurs de la cour, la vantardise et l'orgueil des courtisans et des nobles. Mais cette œuvre a le grave défaut d'être à peu près inutile et sans signification. L'auteur redit les mêmes choses qu'il a déjà dites, blâme les mêmes défauts et les mêmes abus qu'il a déjà signalés dans ses autres ouvrages. En outre l'exécution en est très-défectueuse ; les transitions peu naturelles produisent des coq-à-l'âne bizarres ; l'absence d'art et de composition, l'érudition cherchée, le mélange de mots français en rendent la lecture pénible.

Revenons aux ouvrages de la première catégorie, qui se rattachent par une circonstance extérieure ou par la forme au *Simplicissimus* et à la littérature populaire.

Der Teutsche Michel et *Warumb er nicht katholisch werden könne* sont plutôt des traités didactiques. Le titre en indique suffisamment le contenu.

Le but que se propose Grimmelshausen dans le *Michel allemand* est de montrer à ses compatriotes le triste état de la langue allemande, défigurée par le mélange de mots étrangers et menacée d'une ruine complète, si l'on n'y porte remède promptement. (Voy. ce que nous avons dit plus haut, chapitre 1er, sur l'état de la langue allemande au XVIIe siècle, surtout après la Guerre de Trente ans). Grimmelshausen est venu joindre ses efforts à ceux de Moscherosch, de Waldau et de Lauremberg, pour combattre cette funeste tendance des Allemands à embellir leur langue par l'introduction d'expressions françaises et italiennes, pour tourner en ridicule cette Sprachmengerei, ce langage à la mode, où l'on ne reconnaissait plus la « herrliche deutsche Sprache ». La dégradation de la langue entraînait avec elle la dégradation du caractère national, et c'est ce danger surtout qui frappait ces écrivains et inquiétait leur patriotisme. De tous ceux qui ont traité le sujet, aucun ne l'a fait avec plus de force et de discrétion à la fois, d'insistance et de ménagement que Grimmelshausen. En combattant l'intrusion des mots étrangers, il n'est pas tombé comme beaucoup d'autres dans le purisme affecté ; au contraire, il combat non moins vivement cet autre excès contre lequel il dirige les traits de sa critique mordante. Déjà dans d'autres écrits, dans le *Pélerin satirique* par exemple, il s'était élevé contre la manie du néologisme. En effet, dans le premier chapitre du 2e livre intitulé : « De la poésie et de son excellence » il dit ceci : « Il y a des gens aussi, et en grand nombre, qui, héros de langage, ont l'audace *de mettre en vogue des mots tout battant neufs* ; et non seulement ils les emploient dans leurs écrits, mais encore dans leur langage quotidien.

Quoique cela les rende si piètres que les paysans mêmes de la montagne se moquent d'eux et les corrigent, ils s'imaginent cependant que la patrie doit leur être très reconnaissante pour leur sotte prétention à l'esprit. D'autres veulent introduire une nouvelle grammaire et une nouvelle orthographe de la langue allemande, si étrange et si fantaisiste, que, si les écoliers se présentaient ainsi affublés devant les maîtres d'école, il pourrait leur en cuire. Et cependant ils ont le front de se vanter d'une pareille folie. »

Le petit livre *Der Teutsche Michel* est d'une heureuse inspiration et d'une exécution facile. Le fond et la forme en sont excellents. Il y règne un certain humour, et le sujet est traité avec clarté et pénétration. Il est parsemé d'anecdotes amusantes qui soutiennent l'intérêt. Grimmelshausen déploie, comme partout ailleurs, une grande érudition, quoique les étymologies qu'il propose relèvent de la fantaisie. En ce temps-là il ne pouvait guère en être autrement.

Moscherosch, qui a consacré une de ses *Visions* (« *Alamode-Kehrauss* ») à la censure de cette funeste manie d'imiter les étrangers, fait allusion à ce livre de Grimmelshausen. Il fait dire en effet à Arioviste, le héros germanique par excellence : « Le *Michel Altemand* vous a dit la vérité allemande, à vous tous corrupteurs du langage, courtisans welches.... qui avez introduit dans la vieille langue maternelle toutes sortes de mots étrangers, latins, espagnols et français. Vous l'avez dénaturée et corrompue au point qu'elle ne se ressemble plus et est à peine reconnaissable. »

Dans le *Stolze Melcher*, qui est comme un appendice du *Simplicissimus*, Grimmelshausen combat une autre tendance, ou plutôt une autre forme de cette curiosité insatiable, qui jette tant d'aventuriers sur les chemins et sur les champs de bataille de l'Allemagne. Voir le monde à peu de frais, courir et voyager, poursuivre la fortune à travers les aventures, telle était, nous l'avons dit, la manie du temps, la passion universelle. Digne

émule de Simplicissimus, le Stoltze Melcher, fils d'un riche paysan, pris du dégoût de la charrue, veut lui aussi courir les hasards de la vie militaire. Comme la guerre allemande était terminée depuis vingt-cinq ans, il s'engage dans les armées françaises pour faire la campagne de Hollande. Montrer quel est le sort du soldat étranger au service de la France, exposer les misères et les déceptions qui l'attendent, ôter ainsi aux jeunes désœuvrés qui rêvent de couronnes et de lauriers leur sotte illusion, tel est l'objet de cette courte histoire.

Il n'a pas à se féliciter, le Stoltze Melcher, d'avoir quitté la charrue pour le mousquet. Il revient au pays épuisé, amaigri et couvert de haillons. N'osant paraître en cet état devant son père, il s'arrête à quelque distance du village natal et fait appeler sa mère. Celle-ci vient au-devant de lui avec sa fille, la sœur de Melcher. Bientôt après le père, qui a appris le retour de son fils, accourt aussi et fait à l'enfant prodigue de dures et sévères remontrances. Attirés par les cris, le pasteur et le seigneur du village arrivent à leur tour. Alors s'engage un dialogue, dans lequel Grimmelshausen donne libre carrière à son patriotisme. Naturellement la France n'est point ménagée. Elle exploite indignement les pauvres sots qui lui vendent leurs services ; elle fait peser sur ses mercenaires toutes les charges de la guerre, et les met en avant dans toutes les affaires dangereuses. Ses nobles généraux, ses comtes et ses marquis recueillent les fruits de la victoire, conquièrent les grades et se partagent le butin. Quant au pauvre diable d'Allemand, s'il n'y laisse point sa peau, il revient dans son pays Gros-Jean comme devant, fourbu et tout usé, et fait de tristes réflexions sur les inconvénients de la naïveté. Le père finalement reprend son fils ; tout s'arrange, et l'auteur, qui a été témoin de la scène, et qui a entendu tous ces discours, en fait son profit et renonce au projet qu'il avait formé de s'engager dans l'armée française.

Le *Calendrier perpétuel* (« der Ewigwährende Calender »),

est un livre extraordinairement curieux et intéressant. C'est un véritable monument d'érudition, plein de détails et de renseignements utiles sur l'état actuel de la science, sur les croyances populaires du temps, sur l'astrologie et l'astronomie, les superstitions, etc. La bibliothèque de Munich en possède un exemplaire très rare, que nous avons eu le plaisir d'avoir entre les mains.

Sur la première page de ce curieux volume est une gravure avec plusieurs portraits : le vieux Simplicissimus entre son Knän et sa Meuder ; le jeune Simplicius et la pieuse Ursule. Simplicius est représenté sous les traits d'un beau jeune homme, avec une moustache, une mouche et de longs cheveux tombant sur les épaules « Nürenberg. Verlegt und zu finden bei Wolf Eberhart Felssecker. » Signé : « Melchior Sternfels von Fuchsheim. » Le calendrier est édité par Simplicius, qui l'a reçu de son père Simplicissimus.

Pour justifier l'éloge que nous avons fait du livre en le qualifiant d'extraordinairement intéressant, nous indiquerons seulement quelques-uns des sujets traités. Les différentes matières sont distribuées en six colonnes. La première renferme les noms des saints, leur naissance, leur mort, etc. C'est la 1re *matière* : « die erste Materia. » Dans la 2e colonne sont toutes sortes de choses : histoires, recettes populaires, conseils sur l'agriculture, dissertations scientifiques, renseignements utiles, etc., etc. C'est la 2e et 3e *matières*.

La 4e colonne renferme le discours de Simplicissimus avec Zonagrius. Simplicissimus va trouver Zonagrius, qui lui explique quelles sont les connaissances nécessaires pour faire un calendrier. « Simplicissimi Discurs mit Zonagrio, die Calender-Macherey und was deme anhängig betreffend. »

Il lui explique la grande année de Pluton, *Annus magnus*, qui dure 49.000 années solaires. On retrouve là les doctrines du *Songe de Scipion*, et l'auteur y fait preuve d'une science étendue, qui témoigne d'une immense lecture. Explication sur la lettre dominicale, l'Epacte, manière de calculer les jours de la lune, etc., tout y est.

La 5e colonne ou 5e *matière* est consacrée à la science de l'Horoscope. Disposition, nature et influence des astres. L'astrologie est expliquée à Simplicissimus par *Indagines* : « Simplicissimi Discurs mit Joanne Indagine, darinnen unterrichtet wird, wie vermittelst der Astrologia naturali er einen Jeden Menschen ohne Koptbrechung die Nativität stellen könne.» Simplicius fait l'éloge de l'astrologie, donne les noms des auteurs qui ont écrit sur la matière ; il défend cette science contre l'accusation de magie et de superstition, et montre qu'il ne faut pas la confondre avec la magie noire où le diable joue le principal rôle. Il y a l'astrologie savante et l'astrologie naturelle, etc. C'est un traité complet sur la matière. Ces horoscopes sont ce qu'est encore aujourd'hui la bonne aventure : un amas d'épithètes et de généralités, d'équivoques et de non-sens entassés pêle-mêle et jetés au hasard, le tout peu compromettant pour son auteur. Ce chapitre offre un très grand intérêt de curiosité. Nous en extrayons seulement un exemple (page 45 de l'édition de Fulda, 1670).

« En somme, un homme né sous le signe du Bélier n'est ni trop riche ni trop pauvre, mais d'une richesse moyenne ; prompt à s'irriter et non moins prompt à s'apaiser et à oublier ; capable d'apprendre, éloquent, inconstant et changeant, d'un caractère élevé et fier, enclin au mensonge, promettant beaucoup et tenant peu ; pas très aimable envers ses amis ; il a des ennemis et doit craindre qu'ils ne lui causent quelque dommage, mais il doit les mépriser. Qu'il se mette en garde aussi contre les animaux quadrupèdes, pour qu'il ne soit pas blessé ou même mortellement endommagé par eux ; aussi, il n'est heureux, ni dans la tannerie, ni à la chasse, ni à la pêche, ni à l'équitation, ni au métier de boucher ; mais quand il s'agit du bien d'autrui, il a pour lui la chance et le hasard.

« Si c'est une fille, elle est menteuse, coléreuse, belle de corps et de visage, soigneuse, curieuse de nouvelles, jalouse, féconde et propre à avoir beaucoup d'enfants ; mais son premier-né

meurt. Elle est exposée à toutes sortes de dangers, reçoit des coups et des marques au fer rouge sur la tête. D'ailleurs la nature ne lui a rien donné de particulier qui la distingue, ni à la tête ni aux pieds. Quelques auteurs remarquables disent que tous ceux qui sont nés ainsi de jour, quand le soleil est dans le Bélier, sont heureux, bienvenus auprès des princes et des grands personnages ; que ceux au contraire qui sont nés la nuit sont d'un caractère peu noble et n'ont aucun bonheur à espérer. Ce qui est certain, c'est que les naissances qui ont lieu de jour sont meilleures que celles qui arrivent la nuit. »

Ainsi de suite pour les autres planètes.

La 7e colonne ou 6e *matière* a pour titre : « Zonagri Discurs von Waarsagern ins gemein, als Propheten, Sibyllen, Vatibus, Auguribus, Aruspicibus, und anderem dergleichen, darauf etwan die Alte viel gehalten, Der vierte Tag, Die sechste *Materia*. » Le ton est en général très sérieux. La dissertation est agrémentée d'une foule de citations qui témoignent d'une étonnante érudition. On se demande où l'auteur a pu apprendre tout cela, lui le mousquetaire ignorant. Grimmelhausen a dû, dans sa petite ville de Renchen, se livrer à l'étude avec une grande ardeur. Il cite l'Ecriture, les Pères de l'Eglise, les Prophètes, les cabalistiques Urim et Thumim, etc.

Une autre colonne renferme les recettes pour « conserver longtemps et préserver de la destruction toutes sortes d'objets, comme l'aimant, l'or, l'argent, etc. » Par exemple, « L'argent se conserve au moyen de sel et de tartre dissous dans du vinaigre ; fût-il graisseux et malpropre, ou le blanchit très bien avec cette préparation. » Recettes pour préserver de la rouille toutes sortes d'outils ; pour conserver à l'air et préserver de la pourriture les cordes, les filets, les étoffes de laine et de lin..., les œufs : la meilleure manière de les conserver est de les mettre dans le sel. Recette pour empêcher le bois de pourrir, etc. etc.

Suivent des préceptes et conseils touchant l'agriculture. Le plaisant se mêle au sérieux, la naïveté à la science. Nous cite-

rons, comme exemple de badinage un dialogue de Simplicissimus avec sa mère au sujet des pronostics des paysans : « Simplicissimi Discurs mit seiner Mutter, die Calender und Bauren-oder alter Weiber-Praktik betreffend. » La mère de Simplicissimus prétend que les paysans et les femmes en savent plus long que tous les faiseurs d'Almanachs sur les pronostics du temps. « Nos puces, dit-elle, nous annoncent la pluie avec plus de certitude que tous les Messieurs docteurs faiseurs d'Almanachs. » Simplicissimus discute l'assertion, tout en faisant quelques concessions à sa mère. « Vous pouvez remarquer, dit celle-ci, que lorsque d'autres personnes, et surtout nous autres femmes, nous nous plaignons des puces et leur faisons la chasse en geignant, c'est que la pluie n'est pas loin. » Toutefois la discussion est généralement plus sérieuse. Le père, le Knän, vient à la rescousse pour défendre ce qui appartient en propre au paysan, la science du temps. Suivent une foule de récits, d'anecdotes amusantes, historiques ou légendaires, comme par exemple, la légende des grues d'Ibicus.

Ce livre est un répertoire *de omni re scibili*. C'est certainement, après *Simplicissimus*, le plus curieux et le plus intéressant produit de la plume féconde de Grimmelshausen.

Nous ne pouvons que citer, ne l'ayant pas eu entre les mains, le « *Rathstübel Plutonis* », qui tient d'assez près aussi à *Simplicissimus*, puisqu'on y retrouve les personnages du roman principal. Nous n'avons pas eu non plus sous la main le petit traité « *Pourquoi Simplicissimus n'a pu se faire catholique.* » Ces écrits secondaires n'ont pas jusqu'à présent été réédités, il n'en reste que quelques rares exemplaires épars dans les bibliothèques de l'Allemagne.

Enfin le « *Sac enchanté* » et le « *Manifeste sur les barbes rouges* » n'ont pas une valeur qui leur assigne une place dans l'histoire des écrits Simpliciens. Nous dirons seulement que,

dans ce dernier opuscule, l'auteur prend fait et cause pour les barbes rouges, plaide ainsi probablement sa propre cause et celle de beaucoup de ses compatriotes. La barbe rouge de Judas est aussi le sujet des réflexions plaisantes d'Abraham à Sancta Clara, qui dans son « Judas der Erzschelm », combat la prévention qui s'attache à ces sortes de barbes. De ce que Judas avait une barbe de cette couleur, il serait injuste et ridicule de conclure que tous ceux qui ont une barbe rouge sont des méchants. Il cite un grand nombre d'hommes vertueux et célèbres qui étaient dans ce cas, entre autres le fameux empereur Frédéric « Barberousse. »

Nous avons réservé à dessein trois romans de Grimmelshausen, par l'étude desquels nous terminerons l'analyse de ses œuvres. C'est que ces ouvrages forment avec les autres, avec les *romans Simpliciens* en particulier, un contraste tel qu'on ne les croirait pas sortis de la même plume. Nous revenons en effet avec eux au roman chevaleresque ou héroïque. Grimmelshausen s'est essayé lui aussi dans la voie ouverte par Philippe de Zesen, qui a, comme nous l'avons vu, introduit en Allemagne ce genre de romans, représenté ensuite par Buchholtz, Ulrich von Braunsweig, Lohenstein et Ziegler. Les trois romans de Grimmelshausen, comme ceux de ces auteurs, empruntent leur sujet et leurs personnages aux temps anciens, aux pays éloignés, à l'histoire, ou plutôt à la légende Juive, française et Byzantine. L'invention est généralement pauvre. Les faits, qui manquent souvent de vérité et de vraisemblance, sont exposés dans le style maniéré qui caractérise toute cette classe de romans savants, œuvres sans vie et sans vérité, par conséquent sans intérêt. Il convient de dire cependant que les trois romans de Grimmelshausen sont bien supérieurs à ceux des auteurs dont nous avons rappelé les noms. Le style, quoique entaché du défaut dominant de l'époque, l'afféterie, est plus pur et plus simple, moins chargé de phrases pompeuses et de métaphores outrées. Enfin, qualité précieuse

dans ce temps d'interminables épopées prosaïques, ils sont beaucoup moins longs. Tandis que dans les six gros volumes de la *Romaine Octavie*, dans les deux énormes in-quartos de *Arminius et Thusnelda*, l'accumulation des aventures et des faits les plus divers entassés sans art et sans ordre, l'abus des descriptions et les inévitables répétitions, les complications des intrigues qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, fatiguent et accablent le lecteur ; les romans de Grimmelshausen sont renfermés dans des limites beaucoup plus étroites, ce qui leur donne plus d'unité et permet à l'intérêt de se soutenir, malgré la pauvreté relative du sujet. Eh bien ! chose étonnante, qui montre jusqu'à quel point le goût public était égaré alors, Grimmelshausen, en restreignant ainsi le cadre de ses fictions, a justement renoncé à ce qui est la principale raison du succès immérité des romans contemporains. C'est peut-être même la cause de l'oubli dans lequel ces trois petits romans paraissent être de bonne heure tombés.

Grimmelshausen a pu se faire lui-même un instant illusion sur leur valeur. Les préfaces qui les annoncent respirent une grande confiance dans leur infaillible succès. Cependant il semble être assez vite revenu de son erreur. Il a repris possession de lui-même pour se replacer sur son véritable terrain.

En effet, s'il cite dans une ou deux circonstances et avec un certain amour-propre son *chaste Joseph*, il cite encore plus souvent ses ouvrages populaires avec une prédilection marquée : on voit qu'il a conscience de leur mérite. Ce n'est pas heureusement à cette littérature à la mode qu'il a consacré la plus grande partie de son activité.

Les exemplaires de ces romans, comme quelques-uns de ses opuscules, sont devenus fort rares et n'ont pas été réédités depuis la fin du XVII[e] siècle. Le premier en date est celui déjà cité :

« *Le Chaste Joseph.* » Voici le titre allemand : « Des vortrefflich keuschen Josephs in Egypten erbauliche, recht ausführli-

che und vielvermehrte Lebensbeschreibung. Zum Augenscheinlichen Exempel der unveränderlichen Vorsehung Gottes, etc... von Samuel Greifensohn von Hirschfeld. Gedruckt im Iahr Christi 1670. »

Ce livre a été sans aucun doute composé avant *Simplicissimus*. C'est ce qui ressort clairement d'un passage de notre roman (Liv. III, ch. 19) où Simplicissimus dit : « J'arrivai chez lui (le pasteur) juste au moment où il lisait mon *chaste Joseph*. » On donne comme date probable de sa publication l'année 1667. C'est comme un essai du genre tenté par Grimmelshausen. Le roman n'est autre chose que le développement et la continuation de l'histoire biblique. Son principal mérite, c'est que l'action se développe naturellement et sans confusion, et que la peinture des caractères n'est point tout à fait effacée. Le récit est simple et animé, quoique un peu défiguré par le ton précieux et le style affecté, que nous ne sommes pas habitués à rencontrer sous la plume de notre écrivain.

Philippe de Zesen a traité le même sujet sous un autre titre : « Staats-Liebs-und Lebens-geschichte der Assenat, Histoire politique et amoureuse d'Assénat. » L'auteur a mis tout son talent à jeter le lecteur au milieu des événements, mais aussi à embrouiller tellement le plan et à obscurcir tellement les idées et les faits, qu'on ne pourrait se retrouver au milieu de ce chaos, si l'on ne savait cette histoire apprise sur les bancs de l'école.

Le second roman composé dans le goût de l'époque par Grimmelshausen est « *Dietwald et Amelinde* » « Dietwald's und Amelinden anmuthige Liebs-und Leidsbeschreibung von H. J. Christoffel von Grimmelshausen, Gelnhusano — 1670. »

Les faits sont empruntés à l'histoire du V^e^ siècle, aux rapports des dynasties franques et gothiques, des Burgondes et des Thuringiens, qui tantôt se font la guerre, tantôt se rapprochent par des traités.

C'est l'éternelle histoire du prince chevaleresque, amoureux de la princesse royale, que mille obstacles l'empêchent de possé-

der. Dietwald, prince Burgonde, et Amélinde, fille naturelle de Clovis, s'éprennent l'un de l'autre dans un tournoi à la cour d'un roi frank et s'épousent. Le prince reçoit en apanage le comté de Savoie. Les jeunes époux sont très-heureux au milieu de leurs nouveaux sujets. Voilà l'histoire amoureuse (« Liebs-Beschreibung »). Mais voici maintenant la période douloureuse (« Leidsbeschreibung »). Avertis par un ange qui leur apparaît sous la forme d'un mendiant, ils renoncent volontairement à leur bonheur et décident de se séparer, pour se purifier par dix années de misères, de peines et d'aventures, d'aller, selon l'expression allemande, faire un voyage dans le pays du malheur « ins Elend ziehen. » Amelinde est enlevée par des matelots, et, après mille aventures, revient à la cour de son frère Clotaire. Dans un tournoi où l'on célébrait le mariage du jeune roi, Dietwald fait des prouesses en qualité de *chevalier inconnu*. Les deux époux, purifiés par le malheur, se réunissent, retournent dans leur petit royaume, où ils vivent heureux et parviennent à une grande vieillesse. Tel est le fond de ce récit moitié historique, moitié légendaire : la morale chrétienne, pure, élevée, l'amour chevaleresque et mystique qui rappelle les chevaliers du Saint-Graal, font de cette histoire une légende dévote plutôt qu'un roman.

Enfin le troisième roman héroïque dont il nous reste à dire un mot est : « *Proximus et Limpida.*» Des Durchleuchtigen Printzen Proximi und seiner ohnvergleichlichen Lympidæ Liebs-Geschicht-Erzehlung..... von H. J. Christoffel von Grimmelshausen Gelnhusano. — Gedruckt im Jahr 1672. »

Le livre est dédié à une haute et noble dame « Der Wolgeborenen Fraülein Mariae Dorotheae Frey Fraülein von Fleckenstein, datum Renichen den 21 Juli 1672. »

Dans cette dédicace, Grimmelshausen s'excuse d'avoir la hardiesse de raconter une histoire d'amour aux chastes et délicates oreilles d'une jeune dame ornée de toutes les vertus ; hardiesse qui serait grandement punissable en toute autre

circonstance et s'il s'agissait d'une autre héroïne. Mais cette amante pieuse (« gott-selig Verliebte ») est d'un tel caractère que, du moins il l'espère, les âmes même les plus religieuses trouveront dans cette histoire un sujet d'édification. Nous avons vu comment (page 35) l'auteur fait l'éloge de ce livre édifiant, appelé à faire rentrer dans l'ombre Amadis, le corrupteur des âmes innocentes.

La lecture de ce prétendu roman, en effet, n'offre d'autre danger que celui d'un inévitable ennui, précisément parce qu'il n'y a pas l'ombre d'une passion mise en jeu. L'amour, qui ne s'empare du cœur de Limpida que lorsque le lecteur est fatigué par la lecture de détails insipides où le roman n'avance pas, est, de plus, un sentiment timide et discret, sanctifié par la crainte de Dieu ; et encore Limpida n'ose s'y abandonner. Pas d'action, pas de caractère. C'est vraiment une lecture pieuse, mais comme roman, le livre ne mérite même pas l'honneur d'être lu en cachette par une pensionnaire. Le volume que nous avons eu entre les mains est l'édition de 1672, qui est unique d'ailleurs, un in-12 de 280 pages. A la 200e page seulement, on commence à entrevoir qu'il y a une question d'amour. D'intrigue il n'est point question. On ne soupçonnerait pas là l'auteur de *Simplicissimus*, si plein de vie et de mouvement et assaisonné d'anecdotes si peu édifiantes.

Si l'on se demande maintenant comment Grimmelshausen a pu exercer son talent dans des genres si différents et donner à son activité deux directions si opposées, on trouvera de ce fait assez surprenant une explication suffisante dans la vie même et le caractère de l'auteur, que nous allons étudier tout à l'heure. Disons tout de suite qu'il a été successivement peuple et noblesse. Il a vu de près et connu par son expérience personnelle les malheurs et les besoins du peuple, alors qu'il était engagé dans les inextricables péripéties de la désastreuse guerre de Trente ans. D'autre part il a été lié avec de grandes et nobles familles ; il a conquis lui-même par ses services un titre de noblesse. Il a dû

par conséquent exercer son talent dans le genre qui seul plaisait à cette classe de précieux et de précieuses, qui dévoraient sans sourciller les longs et ennuyeux romans de Buchholtz. Il ne pouvait guère offrir son *Simplicissimus* à la noble demoiselle de Fleckenstein. Grimmelshausen a écrit pour tout le monde : ses romans héroïques pour les grands et les lettrés, *Simplicissimus* et les *romans Simpliciens* pour le peuple.

CHAPITRE XII

Grimmelshausen.

Nous avons à dessein réservé pour la fin le chapitre consacré à la personnalité de Grimmelshausen. Nous ne pouvons, en effet, nous faire une idée à peu près juste de son caractère et de sa vie que par la lecture de ses œuvres. C'est un de ces hommes qui ont trop peu conscience de leur mérite littéraire pour se complaire dans une confession biographique, ou même pour jeter dans leurs écrits des allusions évidemment destinées à aider la critique dans ses curieuses investigations. Grimmelshausen ne se livre pas. Il nous faut le deviner en grande partie. S'il n'avait tenu qu'à lui, nous ne saurions même pas son vrai nom, qu'il a cherché à dérober à la curiosité des contemporains en se cachant derrière des pseudonymes sans cesse transformés.

Son nom. — Et de fait, l'auteur de Simplicissimus est resté longtemps inconnu. Il avait publié le livre sous le pseudonyme de *Germon Schleifheim von Sulsfort*. Pourquoi cet homme, qui avait mis si peu de mystère dans ses récits, qui était resté si complètement étranger à la manie des romanciers du temps de tout envelopper sous le voile de l'allégorie et des mystérieuses allusions, a-t-il cru devoir dérober son nom à ses lecteurs ? Sans doute parce que son livre relatait des événements récents et mettait en scène quelques-uns des personnages qui avaient joué un rôle dans le terrible drame de la guerre allemande. Craignait-il que la franchise avec laquelle il exposait les faits, sans égards et sans ménagements, ne lui attirât quelque désagrément et ne compromît le repos de ses derniers jours ? La raison principale, croyons-

nous, c'est que ce livre était présenté comme une biographie de son auteur, ou du moins il ne pouvait guère manquer d'être considéré comme tel. L'identité de l'auteur avec le héros du roman était trop apparente pour que l'on s'y méprît ; et Grimmelshausen ne voulait pas emporter dans sa vie bourgeoise, calme et paisible, la responsabilité de cette ressemblance, qui aurait pu entacher son honorabilité et paraître peu compatible avec la gravité de ses fonctions.

Dans les autres ouvrages qui suivirent le *Simplicissimus* et qui le complètent, l'auteur se dérobe, par toutes sortes d'artifices anagrammatiques, à la curiosité publique excitée par la publication de ce singulier roman. Il cherche sans cesse à dérouter par ses indications ceux qui pourraient être sur la piste. Dans la conclusion du livre, il apprend au lecteur que le *Simplicissimus* a été composé par Samuel Greifenson von Hirschfeld, nom qui était déjà connu par deux écrits précédents, le *Pélerin satirique* et le *Chaste Joseph*. Il a trouvé, dit-il, le manuscrit dans les papiers de l'auteur désigné, lequel déclare, dans le *Pélerin satirique*, qu'il a écrit le *Simplicissimus* dans sa jeunesse, alors qu'il était encore mousquetaire. Tout ce que l'on était en droit de conclure alors, c'est que German Schleifheim von Sulsfort publiait une histoire dont l'auteur s'appelait Samuel Greifenson von Hirschfeld, le même qui avait écrit le *Pélerin satirique*, et que le manuscrit de *Simplicissimus* faisait partie de sa succession.

Le véritable nom de l'auteur paraissait donc devoir rester inconnu, d'autant plus que le public auquel ce livre était destiné s'occupe généralement fort peu des questions de personnes, et que ce genre littéraire, nouveau alors et depuis oublié, paraissait au monde savant de ce temps-là peu digne d'intérêt : il ne valait point la peine d'en rechercher l'auteur. Et de fait il est resté ignoré jusqu'à ces derniers temps.

La critique littéraire cependant, plus éclairée, plus curieuse et plus équitable, ne pouvait laisser sans la résoudre une ques-

tion d'un si haut intérêt. D'abord, réparant un oubli séculaire, elle reconnut l'importance et la valeur littéraire de l'œuvre, et la remit à sa véritable place. Puis elle dut naturellement chercher à découvrir l'auteur et son vrai nom (1). Deux écrits, qui n'appartiennent pas, il est vrai, à la famille de Simplicissimus, portent le nom de Grimmelshausen. Ce sont : *Dietwald et Amelinde* et *Proximus et Limpida*. Le premier a pour auteur avoué H. J. Ch. von Grimmelshausen, qui signe également de ce nom la dédicace du livre à un sieur de Schaumburg, maître de la cavalerie souabe en 1685. Le second parut sous ce même nom, et l'auteur, à la fin de la dédicace, ajoute même le nom de la ville où il était alors, Renichen. (Voy. plus haut, p. 249.) Il est vrai que l'auteur n'avait ici aucune raison de se cacher derrière un pseudonyme : il était tout-à-fait dans le ton des romans héroïques, délices des lecteurs délicats ; ces deux livres étaient très-édifiants, rehaussés d'un peu d'érudition et de beaucoup de piété. L'anonymat eût même été une injure pour le personnage auquel ils étaient dédiés. Un troisième ouvrage, le *Zweiköpfige Ratio Status*, n'était pas non plus très-compromettant pour son auteur et pouvait sans inconvénient paraître sans voile.

Mais rien ne prouvait que l'auteur de ces trois ouvrages fût aussi l'auteur de *Simplicissimus*. Cependant si le voile n'a pas été déchiré plus tôt, ce n'est point la faute d'un ami de l'auteur, poète médiocre, qui l'avait dénoncé au public dans le sonnet suivant, ajouté à la préface de *Dietwald et Amelinde* :

« Der Grimmelshausen mag sich, wie auch bey den Alten
« der alt Protheus thät, in mancherley Gestalten
« verändern, wie er will, von schlecht-von hohen Sachen,
« von Schimpff und Ernst, von Schwäncken, die zu lachen machen,

(1) Cf. les notices de Tittmann et de Kurz en tête de leurs éditions, auxquelles j'emprunte ces indications sommaires.

« vom Simplicissimo, der Meuder und dem Knan,
« von der Courage alt, von Weiber oder Mann,
« vom Frieden oder krieg, von Bauren und Soldaten,
« von Aenderung eins Staates, von Lieb, von Heldenthaten,
« So blickt doch klar herfür, dass Er nur Fleiss ankehr,
« wie Er mit Lust und Nutz den Weg zur Tugend lehr. »

L'accusation, comme on voit, est catégorique : Grimmelshausen a beau se métamorphoser : le Protée littéraire est dénoncé comme l'auteur de *Simplicissimus* et de *Courage*. Cet indiscret devait être avec lui en relation d'amitié assez intime. Toutefois, l'auteur n'ayant pas avoué la paternité des ouvrages qu'on lui attribuait, ce prétendu sonnet fut considéré comme une insinuation hasardée à laquelle on n'accorda aucune attention. L'auteur d'une autre poésie consacrée à l'éloge de Grimmelshausen et de ses œuvres, pousse l'indiscrétion encore plus loin et lui attribue la paternité, non-seulement de *Simplicissimus* et de *Courage*, mais encore de *Springinsfeld* et du *Calendrier*.

Malgré cela, l'auteur de *Simplicissimus* restait toujours pour le public Samuel Greifenson von Hirschfeld. Cependant, si l'on s'était donné la peine de disséquer les différents pseudonymes, on aurait reconnu sans difficulté que ce ne sont que des anagrammes, complets ou incomplets, du véritable nom : « *Hans Christoffel von Grimmelshausen.* » Ces noms sont les suivants :

German Schleifheim von Sulsfort ou : *Samuel Greifenson von Hirschfeld*, auteur de *Simplicissimus*, du *Pèlerin satirique* et de *Joseph ;*

Signeur Messmahl, auteur du *Teutscher Michel* ;

Philarchus Grossus von Trommenheim, auteur de *Courage* et *Springinsfeld ;*

Michael Rechulin von Sehmsdorff, auteur du *Vogelnest*, I^re^ partie.

Ac eee ff g hh ii ll mm nn oo rr sss t uu, auteur du *Vogelnest*, 2^e^ partie ;

Erich Steinfels von Grufensholm ;
Simon Lengfrisch von Hartenfels :
Israël Fromschmidt von Hugenfelss, éditeur et commentateur du Galgenmännlein.

Enfin, le nom même de Simplicissimus : *Melchior Sternfels von Fuchsheim* est aussi un simple anagramme de Christoffel von Grimmelshausen.

Le *Simplicissimus* continua néanmoins à être édité sous le nom de Samuel Greifensohn, et son auteur n'est pas autrement connu dans l'histoire de la littérature jusqu'en 1839, époque à laquelle Hermann Kurz le premier découvrit et fit connaître son vrai nom dans le journal « Der Spiegel. » On ne fit pas encore grande attention à cette découverte. C'est à Echtermeyer et surtout à Passow que revient l'honneur d'avoir, il y a quelque trente ans, mis hors de doute que le nom de Samuel Greifenson von Hirchsfeld était un anagramme de « *Hans Jacob Christoffel von Grimmelshausen* », en s'appuyant sur les indications dont nous avons parlé plus haut (1).

Sa vie. — Nous savons fort peu de chose sur la vie de Grimmelshausen. L'éditeur des œuvres complètes (1685), Joh. Jon. Felssecker de Nüremberg, qui paraît avoir eu avec l'auteur des relations personnelles, ne nous donne sur sa personne et sa vie que quelques indications éparses. Il nous apprend que l'auteur est né à Gelnhausen. Quoique d'une naissance obscure, il est parvenu, favorisé par la fortune, à une situation honorable et assez élevée, sans toutefois jamais rougir de son origine et de sa famille. Le titre de noblesse qu'il a conquis par ses mérites ne l'a point enorgueilli. Il a vécu à la cour des princes où il était fort

(1) Echtermayer, dans les *Hallische Jahrbücher*, 1837 ; Passow, Blätter für literarische Unterhaltuug, 1843, 1844 et 1847.

bien traité, et il a occupé les fonctions de maire dans une petite ville du Schwarzwald, non loin de Strasbourg, à Renchen. Tels sont les renseignements que nous donne l'éditeur de 1685 sur la personne de Grimmelshausen.

Un fait certain est établi en outre par le registre des décès de Renchen, c'est que Grimmelshausen a été soldat. Des inductions tirées de ses différents ouvrages, entre autres, du *Simplicissimus*, du *Pélerin satirique* et du *Calendrier*, viennent confirmer ce fait et permettent d'établir quelques circonstances assez précises. Ainsi, il est hors de doute qu'il a été enlevé dès sa plus tendre jeunesse à la maison natale et emporté dans le torrent de la vie guerrière. Le *Calendrier perpétuel* renferme de cette circonstance de sa vie une preuve évidente. En effet, à la date du 25 janvier, l'auteur a mis cette remarque en guise d'éphémérides, que, ce jour, en l'année 1635, il a été pris et emmené à Cassel par des Hessois, alors qu'il était encore enfant: « Anno 1635 (den 22 Februar) wurde ich in Knabenweiss von den Hessen gefangen und nach Kassel geführt. » (*Calender* édit. de 1670, p. 46, 2e col.) D'après une autre indication du même calendrier, il était encore en 1643 un jeune soldat: « Ich weiss mich zu erinnern dass umb das Jahr 1643, da ich noch ein junger Soldat war, etc. » (*Calender*, p. 143, 3e col.) Enfin, le fait est confirmé dans la préface du *Pélerin satirique*, où l'auteur dit que dès l'âge de dix ans il a été mousquetaire, c'est-à-dire, selon toute probabilité, qu'il a servi comme page (1) dans un régiment. Voici comment il s'exprime à ce sujet: « Man weiss ja wol dass er (der Autor) selbst nichts studirt, gelernet noch erfahret; sondern sobald er kaum das A B C begriffen hat, *in Krieg kommen im zehnjarigen Alter ein rotziger Musquedirer worden*, auch allwo in demselben liderlichen Leben ohne gute disciplina und Unterweisungen wie ein anderer grober Schlingel, unwi-

1) C'est le nom que les officiers donnaient à leur ordonnance.

ssender Esel, Ignorant und Idioth, etc. » C'est bien ce mousquetaire qui est l'auteur du *Pèlerin satirique*. Il ajoute un peu plus loin : « So gehts aber, wann Musquedirer die Feder brauchen und ungelehrte Bücher schreiben wollen. »

Est-il resté soldat jusqu'à la fin de la guerre ou même plus longtemps encore ? Est-il arrivé aux grades supérieurs ? Impossible de le savoir. Cependant on peut conclure d'un autre passage de cette même préface du *Pèlerin*, qu'il a déposé le mousquet lors de la conclusion de la paix et n'est pas allé, comme son Simplicissimus, chercher en vain de nouvelles aventures : « Räthlicher und zuträglicher wäre ihm gewesen, wenn er nach dem teutschen Friedenschluss seine Mousquet behalten. » (« Il eût été plus sage et avantageux pour lui, après la conclusion de la paix allemande, de garder son mousquet et de continuer à prendre aux paysans leurs biens, à se conduire bravement à la guerre et à se faire un nom glorieux qu'il aurait laissé à la postérité. »)

De quelques autres passages du *Calendrier* nous pouvons conclure que Grimmelhausen a servi sous le général Götz, qu'il a fait partie de la garnison d'Offenbourg, et est resté longtemps en garnison à Philippsbourg. En effet, une grande partie des anecdotes racontées dans ce livre ont cette ville pour théâtre. Dans tous les cas, il était, dit-il, encore dans le *Pèlerin satirique*, « là où l'on se regarde dans le blanc des yeux « (« Ohne Ruhm zu melden, ich bin ehemalen auch darbey gewesen, da man einander das weisse ins Auge beschaute. ») (1), et il ponvait parler en connaissance de cause du plaisir qu'éprouvait à ce jeu « quiconque n'était pas une mazette » (« der sonst keine Memme ist »), (*Pèlerin satir.* ch. 10).

N'aurions-nous pas ces témoignages authentiques de la bouche même de l'auteur, la lecture du *Simplicissimus* ne laisse aucun

(1) Edit. complète des œuvres de Grim. de 1713, tome III, p. 114, cf. Kurz, Einleintung, p. XIV.

doute sur ce fait. Nous avons vu comme tout ce qui tient à la guerre y est décrit avec précision. La vie, les mœurs, le langage du soldat, la vie de caserne avec ses vices, la vie des camps avec son tumulte et ses bruyants passe-temps, les ruses de guerre des maraudeurs et des fourrageurs, tout est dépeint avec une exactitude, une vérité qui attestent l'expérience personnelle de l'écrivain. Il a dû voyager comme soldat et voir beaucoup de pays. La géographie et la topographie des lieux prouve que l'auteur les a visités. Il est familier avec une foule de contrées, de villes et de villages, et cette connaissance exacte, non seulement de son pays natal et de l'Allemagne du Sud, mais aussi de l'Allemagne du Nord et de différents autres pays voisins, il n'a pu l'acquérir par la lecture d'un livre ou l'audition d'un récit. Il a vu évidemment, du moins pour la plupart, les choses et les lieux dont il parle. Il connaît les usages, les dialectes des provinces de l'Allemagne ; il est partout chez lui. Il connaît la Bohème ; il a été à Prague, où l'on parle un allemand pur et correct. Il explique, en homme qui s'est rendu compte par lui-même, cette pureté de la langue par l'isolement des Allemands confinés dans la plus petite partie de la capitale, où leur idiome n'a pas subi les influences corruptrices des régions voisines. A-t-il appris tout cela, a-t-il vu toutes ces choses pendant sa carrière militaire ? Cela n'est pas probable ; il a dû voyager plus tard encore pour son propre compte. La guerre a pu le porter du Sud au Nord de l'Allemagne, de Bâle à Cologne, de l'Alsace en Saxe et en Westphalie. Mais d'où connaît-il la Suisse et la France, la Hollande et Amsterdam ? Ce n'est pas comme *Musquedirer* qu'il a visité ces pays.

Grimmelshausen a été soldat ; il a beaucoup voyagé et beaucoup vu, voilà ce qui est hors de doute. Pour les détails de sa biographie, nous ne pouvons arriver qu'à des probabilités, car nous perdons complètement sa trace, et nous sommes réduits aux conjectures. Nous le retrouvons dans la petite ville de Renchen, où l'on a conservé jusqu'aujourd'hui une ordonnance concernant

les moulins (Mühlenordnung), datée du 13 octobre 1667. Jusque-là nous ne savons rien de lui et le livre de sa vie nous est fermé. Donc au plus tard en 1667, il était maire de Renchen (Prätor), dans le grand-duché de Bade actuel, canton d'Oberkirch. Nous avons vu que ce titre accompagne sa signature dans la conclusion du sixième livre de *Simplicissimus :* H. I. C. V. G. P., c'est-à-dire Hans Jacob Christoffel von Grimmelshausen, *Prätor*, zu *Cernheim*, c'est-à-dire Renchen. D'ailleurs, la dédicace du *Ratio Status* est signée en toutes lettres : Hans Jacob Christoffel von Grimmelshausen P. zu Cernheim (*Cernheim*, anagramme de *Renichen*).

Une autre preuve qu'il a réellement occupé cette charge est le témoignage de son éditeur, dont nous avons déjà parlé. Il dit qu'il était « très-aimé dans les cours des princes », et il ajoute d'une façon très-explicite : « quoiqu'il fût très-aimé à la cour des princes et qu'il ait occupé l'emploi de maire (in Schultz-Dienst gesessen) dans une province considérable du prince-évêque, dans le Schwarzwald, près de Strasbourg, à Renchen, ville très-ancienne, autrefois détruite par Attila, le tyran Hun, aujourd'hui un bourg, où l'on peut voir encore les ruines de l'ancienne ville, etc. » (Edit. complète de 1713, t. I, p. 9. Simplic. édit. Keller, I, 36.)

Sa femme s'appelait Catherine Henninger. Le registre des actes ecclésiastiques de Renchen constate la naissance d'une fille en 1669, et d'un garçon en 1675. Son acte de décès constate en outre que le hasard a réuni autour de son lit de mort ses fils dispersés. D'ailleurs la rédaction de cet acte n'est pas très-claire. Nous croyons utile et intéressant de le reproduire ici. Il a été découvert sur le lieu même par Passow. La rédaction est du pasteur contemporain de Grimmelshausen, Kaspar Beyer.

« Anno 1676, 17 Augusto obiit in Domino Honestus et magno ingenio et eruditione Joannes Christophorus von Grimmelshausen prætor hujus loci et *quamvis ob tumultus belli nomen militi dederit* et pueri hinc inde dispersi fuerint, tamen hic

casu omnes convenerunt, et parens sancto (sacramento ?) Eucharistiæ pie munitus obiit et sepultus est, cujus an (anima ?) requiescat in pace. »

Passow a communiqué cette précieuse trouvaille dans les *Blätter für lit. Unterhaltung*, année 1847, p. 1091 (1).

Il est probable que ses fils, nés pour la plupart avant l'installation de leurs parents à Renchen, s'établirent en différents endroits. On retrouve des traces de la famille et du nom : en 1711, un Christoph von Grimmelshausen, probablement un de ses fils, d'après ce que nous apprend un contrat de vente conservé à Karlsruhe dans les archives du duché de Bade, était à la fois capitaine et maître de poste à Renchen.

Ce nom de Grimmelshausen est-il le nom original de la famille de l'auteur, ou bien est-ce le nom d'une terre qu'il possédait et qu'il a adopté depuis son anoblissement ? Il n'est guère possible de décider sur ce point. Il existe dans le grand duché de Saxe-Meiningen, dans le baillage de Römhild, un petit village du nom de Grimmelshausen. Est-ce là l'origine du nom ? On ne peut que poser la question.

Ces renseignements biographiques, si insuffisants qu'ils soient, peuvent cependant nous aider à nous faire une idée générale de son existence et à en tracer à grands traits les phases principales. D'un autre côté nous pouvons tirer de ses œuvres une description fidèle et complète de son caractère, de son éducation et de ses connaissances.

On peut dire en deux mots qu'il avait beaucoup appris, et il est intéressant de suivre les voies par lesquelles il est arrivé à acquérir d'une part une si grande expérience de la vie, et d'autre part une somme de connaissances qui dépasse de beaucoup les limites du domaine scientifique de son temps. Ses deux grands moyens d'apprendre furent l'observation et les livres. Il passe

(1) Cf. édit. Kurz, Einleitung, p. X.

de l'une aux autres ; les livres complètent l'expérience et fournissent ce que celle-ci ne peut donner : les connaissances positives. Simplicissimus, qui n'est autre que lui-même, nous raconte comment il met a profit la bibliothèque du curé de Lippstadt, et comment les entretiens familiers viennent se joindre à la lecture et à l'étude solitaire. A peine sorti de l'enfance, il avait déjà fait un essai littéraire, « Le chaste Joseph.» Malgré la liberté et l'indépendance avec laquelle il se forme en dehors des voies ordinaires, il ne recule pas devant l'étude positive d'après les vieilles méthodes en vigueur de son temps. Toutefois les arts libéraux ne lui ont guère réussi, et il en donne la raison bien simple au commencement du 19e chapitre du Ve livre. Il fut vite dégoûté, nous dit-il, de la grammaire et de toute l'érudition des pédants ; l'arithmétique ne le séduisit pas longtemps, et il dit bien vite adieu à la géométrie et aux mathématiques ; il s'attacha un peu plus longtemps à l'astronomie et à l'astrologie, auxquelles il trouvait grand plaisir. Mais il en reconnut également la fausseté et les quitta à leur tour. Il fit de même pour les autres études. Il n'accepte le joug d'aucune école. Cependant il ne recule devant aucune branche de la science. Il étudie ce que l'on appelait alors le *trivium*, c'est-à-dire, les trois arts libéraux sur lesquels repose l'éloquence : la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; et même le *quadrivium*, c'est-à-dire les trois sciences précèdentes plus la théologie. Cette étude comparée l'amène à conclure que la théologie est la plus élevée de toutes les sciences, c'est-à-dire, que toute science particulière doit servir à développer et à fortifier en nous la connaissance de Dieu.

Grimmelshausen me paraît du reste amené à cette conclusion plutôt par sa propre expérience que par l'étude et la théorie. Le *Simplicissimus*, vu d'un certain côté, a un caractère profondément religieux, et sa morale est une morale chrétienne. On pourrait définir ainsi ce livre : l'histoire d'un homme que les événements jettent sur la scène du monde, où, emporté par sa vie aventureuse, il oublie Dieu et la religion chrétienne, et qui,

enfin désabusé, est ramené par la leçon du malheur à la foi et à la pratique du bien, c'est-à-dire des vertus chrétiennes. L'indépendance de la philosophie et de la conscience humaine n'était pas encore soupçonnée ; la philosophie, prise dans son sens le plus large, était encore *ancilla theologiae*.

Grimmelshausen n'a point cherché à être un homme savant, ni même ce que l'on appellerait aujourd'hui un homme instruit, qui a fait des études. Il savait assez de latin pour lire un auteur; les fautes énormes qu'il commet, dans ses citations, contre la grammaire et l'orthographe prouvent assez qu'il ne l'avait point appris méthodiquement, de manière à l'écrire avec correction. Cependant il était versé dans la littérature romaine. Il n'est pas étranger non plus aux auteurs grecs et il leur emprunte beaucoup. Il est vrai que les traductions peuvent suppléer à l'ignorance de la langue. Il a lu avec prédilection Pline le naturaliste et les autres écrivains latins, qui ont recueilli et coordonné les faits de l'histoire naturelle et les connaissances scientifiques acquises de leur temps. Valère-Maxime, Solinus, et d'autres. Il a dû consulter aussi les encyclopédies, ces recueils commodes au moyen desquels on acquiert très vite une foule de connaissances, une instruction superficielle, mais étendue, où l'on trouve des notices suffisantes sur les personnes et sur les choses. Il connaît la littérature moderne, non-seulement celle de son pays et en particulier les auteurs du siècle précédent, mais aussi les littératures étrangères, française, espagnole et italienne.

En résumé, il possédait des connaissances très étendues, par lesquelles il s'élevait bien au-dessus de l'éducation moyenne qui était celle des classes élevées de la société de son temps. Sa science, tout en surface, paraît au premier abord un peu confuse ; son érudition déroute souvent ses commentateurs les plus savants. Mais pourtant tout se tient et se coordonne.

Il connaît l'histoire dans ses traits généraux et dans son ensemble ; il le prouve par ses citations multipliées. La science

du droit ne lui est point étrangère ; il est surtout très versé dans la théologie. Nous avons vu qu'il était familier avec les œuvres ascétiques de Quevedo et de Guevara. La lecture de ces auteurs a même exercé sur son esprit et sur son caractère une très grande influence. Cet homme extraordinairement curieux avait tout lu, et l'on formerait une bibliothèque des connaissances humaines avec les ouvrages cités dans ses écrits. Classiques anciens, Pères de l'Eglise, écrivains du Moyen-Age, ouvrages scientifiques du temps de la Réforme, œuvres de polémique religieuse et littéraire de cette époque, la vieille littérature allemande, tout se retrouve chez lui à l'état de citation ou de souvenir. Il a lu le *Livre des héros* (Heldenbuch), qu'il appelle dans son *Simplicissimus* le *Heldenschatz* ou le trésor des héros, Luther, Hans Sachs, le *Rollwagen* de Wickram, *Eulenspiegeld, Klaus Narr*, et toute la littérature populaire des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Il a probablement connu Fischart. Parmi ses contemporains, il cite de préférence Schupp et Moscherosch, à qui il ressemble par tant de côtés. Il cite aussi Zinkgref, Logau, qu'il appelle *Golau*, Christian Weise et Zezen, dont il tourne en ridicule le purisme exagéré, et les poètes de l'école de Silésie dont il raille l'enflure et l'affectation. Car il n'est pas classique du tout, il n'est pas de l'école. Le développement de son esprit et de son talent littéraire a échappé à toute direction étrangère. C'est bien certainement l'un des écrivains les plus indépendants de ce siècle caractérisé par l'imitation servile et la roideur pédantesque. Grimmelshausen est tout l'opposé de l'école silésienne. Il représente le sud de l'Allemagne, les idées, la vie, les mœurs des bourgeois et des paysans, opposées aux idées et à la science des écoles et des Universités.

Sa religion.— Etant données la tendance religieuse et la moralité profondément chrétienne de ses œuvres, il est intéressant de rechercher à quelle religion il appartenait. La critique s'est évertuée à éclaircir ce point sans y réussir. Il est difficile, jusqu'à ce qu'on découvre d'autres pièces que celles que nous avons

citées, d'arriver à une conclusion certaine. Les catholiques et les protestants se disputent l'honneur de compter dans leurs rangs un écrivain si original, depuis surtout que la critique lui a rendu justice en le tirant d'un oubli immérité. Nous donnerons, sans nous prononcer, les résultats de la critique et les principales raisons invoquées de part et d'autre pour établir sa religion probable.

La plupart des critiques, qui, dans ces derniers temps, se sont occupés spécialement de Grimmelshausen inclinent à en faire un protestant. C'est Passow qui, le premier, a défendu cette opinion (1). Voici les principales raisons sur lesquelles s'appuie cette conjecture, qui nous semble bien près d'être la vérité.

1° Dans son pays, à Gelnhausen et dans les pays où il a passé une partie de sa vie, à Renchen, où il a exercé une fonction publique, et dans les pays environnants, le protestantisme domine.

2° Les personnages auxquels il a dédié ses écrits appartiennent à des familles protestantes.

3° Les œuvres ont été éditées dans une ville ardemment dévouée à la Réforme luthérienne, à Nüremberg.

A ces preuves extrinsèques, on pourrait ajouter les preuves intrinsèques, peut-être plus concluantes.

Le héros de son roman, Simplicissimus, est protestant de fait, sinon de cœur et de volonté. Il est protestant comme ses parents, comme l'ermite qui l'a élevé, comme le pasteur du village voisin, comme le gouverneur de Hanau. Aussi, lors de son pélerinage à Einsiedeln, le démon qu'on exorcise s'adresse à lui et lui reproche son hypocrisie. Comme les pères l'exhortaient à se confesser et à communier, le démon dans le corps du possédé s'écria : « Ah ! bien oui, il va se confesser ; croyez cela. Il ne sait même pas ce que c'est que la confession. Que voulez-vous donc faire de lui ? Il est de race hérétique et il nous appartient. Ses

(1) L. c. 1843, p. 1046.

parents étaient plus anabaptistes que calvinistes. » Simplicissimus, qui a bien l'air de parler au nom de Grimmelshausen, loue les anabaptistes de Hongrie ; il propose leur genre de vie et leur société comme un modèle d'organisation sociale. Il admire leur communisme raisonnable et pratique, leurs vertus patriarcales ; et cet éloge, dicté par une admiration sincèrement naïve, semble même une satire du catholicisme. Il voit là comme un coin de terre privilégiée où n'a point pénétré la dépravation générale, et il se trouve qu'il est habité par des protestants. Il est vrai que Simplicissimus ne paraît pas avoir en cela de préoccupation confessionnelle, mais qu'il se place à un point de vue purement social. Il n'admire pas tout d'ailleurs chez les anabaptistes ; il trouve à critiquer, et les reproches qu'il leur adresse peuvent être faits aussi bien par un protestant que par un catholique.

Un passage des écrits de Grimmelshausen peut passer à la rigueur pour une profession de foi assez catégorique de l'auteur. Dans le *Voyage dans la Lune* (« Reisebeschreibung nach der oberen Mondwelt »), il dit que « il professe l'antique religion, mais que ce n'est ni la juive ni la Romaine. »

Il trahit une grande connaissance des écrits de Luther, en particulier dans le *Teutscher Michel*, où il le cite (ch. 9): « Lutherus redet tom. 7 Ienensi fol. 446 ». Il est vrai qu'il connaît aussi les ouvrages de Guevara, écrivain catholique et mystique.

Enfin une preuve sérieuse en faveur du protestantisme de notre auteur est tirée du petit livre : « Simplicii angeregte Ursachen Warumb Er nicht katholisch werden könne. »

Dans ce dialogue, il est vrai, Simplicissimus est à la fin converti au catholicisme. Mais la manière dont la chose a lieu ne prouve guère que l'auteur soit catholique. Plusieurs dogmes du catholicisme, le culte de Marie et des saints, la doctrine du purgatoire, la communion sous une seule espèce, le culte des images, y sont plutôt excusés que défendus, avec une forte nuance de protestantisme. La suprématie absolue du pape, qui est le fondement de l'organisation et de la constitution de l'Église ca-

tholique, n'est même pas mentionnée dans toute la suite de la discussion. Or au XVII^e^ siècle, où la foi était encore vive et ardente, où le peuple allemand était encore tout frémissant de la grande lutte politique et religieuse entre catholiques et protestants, Grimmelshausen, s'il avait été un des fidèles restés attachés par conviction et par tradition de famille à l'ancien culte, aurait parlé sur un autre ton et aurait tenu, pour défendre sa croyance, un langage plus décisif.

Donc, à moins de preuves concluantes du contraire, preuves qui jusqu'à présent n'existent pas, on peut voir dans Grimmelshausen un protestant. Parmi ses différents mérites il ne faut pas négliger celui-ci. Il s'est tenu toujours éloigné des subtilités et des arguties théologiques. Il n'est point possédé de la pernicieuse manie des fanatiques toujours prêts à crier à l'hérésie, manie alors si commune. Il a même formellement condamné cette tendance peu chrétienne dans son *Voyage dans la Lune* et dans le *Vogelnest*, I^re^ partie, chap. 4.

On peut, d'un autre côté, alléguer que Grimmelshausen a exercé des fonctions dans un district dépendant de l'évêché de Strasbourg ; que Simplicissimus fait un pélerinage à Einsiedeln ; qu'il finit sa vie dans la dévotion catholique ; que dans sa vie de soldat il paraît préférer servir dans le parti catholique, dans l'armée des Impériaux : c'est au service de l'Empereur qu'il termine sa carrière, etc. Que conclure de tout cela en faveur du catholicisme ? Absolument rien.

Grimmelshausen ne paraît pas lui-même tenir beaucoup à nous renseigner sur le culte auquel il appartient. Pour un protestant, il ne montre pas une grande ardeur à défendre la foi nouvelle en attaquant par l'ironie les abus du catholicisme. Certes, pourtant la matière était riche, et plus d'une fois l'occasion s'est présentée. Pour un catholique, il montre peu de zèle. Son Simplicissimus tourne en plaisanterie son pélerinage d'Einsiedeln, et il désole son ami Herzbruder par son irrévérence. Celui-ci, de bonne foi, a mis des pois dans ses souliers pour se

mortifier en route, tandis que son malin compagnon les a fait cuire et a joué ainsi un bon tour au bon Dieu en adoucissant par ce procédé les rigueurs de son vœu.

Il y a, comme on le voit, une forte présomption pour le protestantisme de Grimmelshausen. D'un autre côté, l'acte de décès trouvé dans les archives de Renchen, seul document authentique concernant sa personne, prouve d'une façon évidente que du moins il est mort catholique. Cette pièce a été rédigée, cela est hors de doute, par un prêtre catholique. Et cependant Grimmelshausen a une physionomie toute protestante, et dans ses écrits on voit bien souvent percer une préférence mal dissimulée.

Le dernier éditeur des *œuvres Simpliciennes*, J. Tittmann, concilie assez judicieusement les deux opinions contraires, en faisant de Grimmelshausen un protestant converti au catholicisme. C'est peut-être bien là en effet la seule conclusion acceptable. Il est né de parents protestants, voilà ce que l'on peut au moins admettre. Il serait devenu catholique vers la fin de sa vie, ou même plus tôt, au sortir de sa vie aventureuse et agitée. Il est impossible de fixer la date de cette conversion : on ne trouve dans ses écrits aucune allusion à cette démarche.

Dans tous les cas, nous pouvons certainement conclure que si Grimmelshausen est mort dans le giron de l'Eglise catholique, au fond il a vécu avec la religion de son héros. Il ne s'est attaché à aucun culte ; et, s'il a combattu du côté de l'Empereur et des catholiques, ce n'est pas par conviction religieuse. Simplicius ne savait pas qu'il y eût plusieurs cultes. Le pasteur de Lippstadt lui découvre à son grand étonnement qu'il est papiste. Il est désintéressé, il n'appartient à aucune secte, par la raison qu'il lui est impossible de savoir quelle est la vraie religion. Il demande du moins à se rendre compte et refuse catégoriquement, au nom de la raison, de se jeter à corps perdu dans les bras d'une religion, comme un papillon qui va se brûler à la lumière. « Monsieur le pasteur, dit-il dans une conversation avec le pasteur de Lippstadt, entend bien que je suis chrétien ; car si je ne

l'étais pas, je n'irais point si souvent au sermon. Pour le reste, j'avoue que je ne suis ni pour Pierre ni pour Paul (« weder Petrisch noch Paulisch ») ; mais je crois en toute simplicité ce que renferment les douze articles de la sainte foi chrétienne commune à tous ; et je ne m'engagerai dans aucun parti religieux, jusqu'à ce que l'un ou l'autre m'ait persuadé par des raisons convaincantes qu'il a la bonne, la vraie religion, la seule où l'on puisse se sauver. ... Pouvez-vous donc m'en vouloir si j'attends et suspends mon jugement jusqu'à ce que je sois en pleine possession de ma raison et que je puisse distinguer le blanc d'avec le noir ? Qui voudrait donc me conseiller de me jeter lourdement là-dedans, comme les mouches dans la bouillie? J'aime mieux rester en dehors de la route que de m'exposer à faire fausse route. » (Liv. III. chap. 20).

N'est-ce pas précisément cette sage indifférence à l'égard des confessions rivales, indifférence qui se concilie du reste très bien avec une honnêteté profondément chrétienne, qui expliquerait la conversion de Grimmelshausen, conversion dictée par les convenances plutôt que par la conviction intime? Appelé à administrer une paroisse catholique, sinon tout entière, du moins en majorité, ce qu'il n'aurait pu faire en restant protestant, il aura pensé qu'il était préférable de rétablir l'harmonie dans sa situation. Homme d'esprit, disciple d'Henri IV, il s'est dit sans doute que les honorables fonctions de Schultz ou prêteur de Renchen valaient bien une messe ou quelques lignes d'écriture.

D'ailleurs il est resté comme catholique ce qu'il avait été comme protestant, sans enthousiasme et sans fanatisme. Son esprit éclairé, élargi et fortifié par la lecture, d'autre part, l'expérience qu'il a pu faire de toutes les confessions, l'ont tenu élevé au-dessus des misérables rancunes qui divisent les sectes.

Il n'est pas, comme Moscherosch, convaincu et touché de ce qu'il y a de bien dans chacune d'elles : il les voit au contraire par leurs mauvais côtés ; ce qui le frappe, ce sont les défauts et

les excès. Aussi Passow, qui connaît à fond tous ses écrits, a-t-il pu soutenir avec raison qu'il était protestant, jusqu'à ce que l'acte mortuaire de Renchen fût venu, non pas lever les doutes, mais compliquer le problème et suggérer l'idée d'une conversion au catholicisme.

Grimmelshausen est en religion ce qu'il est en littérature, un indépendant qui se dérobe sans cesse au joug de l'école. Protestant par tempérament plus encore que par confession, protestant, c'est-à-dire, chrétien d'une profonde raison, il a pu faire une concession de convenance au catholicisme, comme l'écrivain populaire et indépendant qui a écrit le *Simplicissimus* a fait une concession à la littérature savante et guindée de son siècle en composant ses romans héroïques de *Proximus* et de *Dietwalt*. Dans cet esprit élargi par l'expérience de la vie, des études multiples et une vaste lecture, il y a place pour la contradiction. Ce n'est pas un homme de lutte, engagé dans un parti ; il ne représente pas une tendance. Il ne prend pas attitude contre tel ou tel excès alors dominant. Il n'est pas la personnification d'un contraste. Il nous offre au contraire le singulier exemple d'un talent souple et d'un esprit ouvert, qui s'accommode très bien de deux genres littéraires tout à fait différents. Le même auteur qui, en composant *Simplicissimus*, renoue la tradition interrompue d'Eulenspiegel, du docteur Faust et de Fischart, écrit trois romans, qu'on croirait composés dans les ateliers poétiques de la *Société fructifère* ou sur les bords de la *Pegnitz*. Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que le protestant de Gelnhausen soit devenu le catholique de Renchen. Par là encore il est original au milieu de son temps, en répondant au fanatisme qui armait les peuples par une sage indifférence qui ne voit dans la forme de la religion qu'un accessoire que l'on peut changer selon les exigences de la vie. Si tous les Allemands eussent été des Grimmelshausens, il n'y aurait pas eu de guerre de Trente ans.

Caractère de Grimmelshausen. — A défaut de documents authentiques sur la vie et sur la personne de Grimmelshausen,

nous pouvons du moins essayer de reconstituer par ses œuvres sa personnalité et son caractère. Nous en avons noté les principaux traits : nous les résumons ici. C'est un homme d'un grand bon sens et d'une profonde raison, prenant son parti des hommes et des choses et les jugeant sans passion et sans colère, en philosophe et en moraliste. Il conserve au milieu des partis religieux une étonnante liberté d'esprit. Il n'est, comme Simplicissimus, ni pour Pierre ni pour Paul, et il n'a que faire des misérables querelles des théologiens. Ce qui ne l'empêche pas d'être profondément chrétien. La lecture de ses œuvres ne laisse aucun doute à cet égard. Son roman de *Simplicissimus* a une tendance religieuse fortement accusée mais sans préférence confessionnelle. On pourrait définir la religion de Grimmelshausen un christianisme raisonnable. Sur ce point encore il est vraiment original et il devance de beaucoup ses contemporains égarés par la fanatisme.

Il ne s'est point donné la peine toutefois de s'affranchir de toutes les faiblesse de l'esprit de son siècle. Il partage, selon toute apparence, les superstitions populaires, sans chercher à en pénétrer l'origine et à en reconnaître la fausseté ; mais aussi sans y mettre aucune passion. Il ne proteste point contre elles et il évite de se prononcer. A propos des sorcières et du Mummulsee, son dernier mot est que celui qui ne veut pas le croire peut y aller voir. S'il a devancé là-dessus ses contemporains, c'est par l'indifférence tolérante et non par la connaissance de la vérité.

Philosophe et moraliste, il jette sur la société un coup d'œil pénétrant. Calme et indépendant, il considère toute chose avec une grande liberté d'esprit. Ce n'est pas lui qui se laisse éblouir par la vaine grandeur et les brillantes espérances. Il nous a dit par la bouche de Simplicissimus ce qu'il pense de tous ces titres sonores dont ses compatriotes sont si avides, de cette maladie restée essentiellement allemande, *die Titelsucht*. A ses yeux la vertu seule est un titre au respect et à l'estime.

Satirique bienveillant, grâce à la bonté qui est le fond de son caractère, il dit la vérité avec une certaine douleur d'honnête homme, mais sans indignation et sans amertume. La vue des vices et des excès qu'il dépeint ne lui inspire point la tristesse du moraliste chagrin, ni le mépris des hommes. Il y a en lui un fond inaltérable d'honnêteté et de bonne humeur qui ne laisse pas de place à la mélancolie. Il déteste le vice, mais il reste bienveillant pour les hommes.

Passionné pour l'étude et la science, il cherche la raison de tout. Il se paie souvent, il est vrai, d'explications bizarres ; il accepte sans les contrôler les témoignages des anciens et des modernes, et ne s'attache pas à discerner la vérité de la fantaisie. Mais on ne peut lui demander un esprit critique qui n'était pas de son temps. Il n'en est pas moins prodigieusement instruit, et l'on reste étonné de la masse de connaissances que cet enfant du peuple, sans maître et en dehors de toute école, était parvenu à entasser dans sa mémoire.

Patriote ardent, il déplore en les dépeignant dans toute leur horreur les maux qui désolent son pays. Allemand d'esprit et de cœur, il gémit de voir la langue maternelle dénaturée par les prétendus beaux esprits. Il signale le mal avec une certaine amertume, parce que l'altération de la langue entraîne fatalement l'altération des mœurs et la ruine du caractère national. Il tient sous ce rapport une place honorable dans le petit groupe des défenseurs de la vieille langue et des vieilles traditions de la patrie allemande.

Tel est l'homme, tel est l'écrivain dont nous avons essayé d'esquisser l'œuvre littéraire. La critique allemande, quand elle le met à côté de Cervantès et de Lesage, est coupable d'exagération patriotique sans doute ; mais nous devons convenir que toute proportion gardée, Grimmelshausen ne fait point trop mauvaise figure à côté de ces deux représentants du roman satirique.

Il reste avec Wickram, « le fondateur du roman national alle-

mand. » C'est ce que nous espérons être parvenu à démontrer dans l'étude que nous avons cru devoir consacrer à cet écrivain original, longtemps oublié dans son pays, et par trop méconnu de la critique littéraire française.

APPNDICEE

—

Extraits du *Simplicissimus*.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour ceux qui ne voudraient ou ne pourraient lire l'ouvrage, d'ajouter aux citations que nous avons faites, en nous contentant de les traduire, quelques extraits plus étendus. La lecture en sera de quelque secours pour l'appréciation exacte du caractère de ce livre original, de sa physionomie, de son style et de la verve comique dont il est animé.

Nous empruntons ces extraits à l'édition originale de 1669, réimprimée dans la collection Niemeyer, à Halle : « *Neudrucke deutscher Litteraturwerke des XVI und XVII Jahrhunderts* » nos 19–25.

Das erste Capitel (des ersten Buchs). Simplicii Baürisches Herkommen, und gleichmässige Auferziehung.

Es eröffnet sich zu dieser unsrer zeit (von welcher man glaubet, dass es die letzte sey) unter geringen Leuten eine Sucht, in deren die Patienten, wan sie daran krank ligen, und soviel zusammen geraspelt und erschachert haben, dass sie neben ein paar Hellern im Beutel, ein närrisches Kleid auff die neue Mode, mit tausenderley seidenen Bändern, antragen können, oder sonst

etwan durch Glücksfall mannhafft und bekant worden, gleich Rittermässige Herren, und Adeliche Personen von uralten Geschlecht, seyn wollen; da sich doch offt befindet, dass ihre Vor-Eltern Taglöhner, Karcherzieher und Lastträger: ihre Vettern Eseltreiber: ihre Brüder Büttel und Schergen: ihre Schwestern Huren: ihre Mütter Kupplerinnen, oder gar Hexen: und in Summa, ihr gantzes Geschlecht von allen 32 Anichen her, also besudelt und befleckt gewesen, als dess Zuckerbastels zu Prag immer seyn mögen; ja sie, diese neue Nobilisten, seynd offt selbst so schwartz, als wan sie in Guinea geboren und erzogen wären worden.

Solchen närrischen Leuten nun, mag ich mich nicht gleich stellen, obzwar, die Warheit zubekennen, nicht ohn ist, dass ich mir offt eingebildet, ich müsse ohnfehlbar auch von einem grossen Herrn, oder wenigst einem gemeinen Edelmann, meinen Ursprung haben, weil ich von Natur geneigt, das Junckern-Handwerk zutreiben, wan ich nur den Verlag und den Werkzeug darzu hätte; Zwar ungeschertzt, mein Herkommen und Aufferziehung läst sich noch wol mit eines Fürsten vergleichen, wan man nur den grossen Unterscheid nicht ansehen wolte, was? Mein Knän (dan also nennet man die Väter im Spessert) hatte einen eignen Pallast, sowol als ein andrer, ja so artlich, dergleichen einjeder König mit eigenen Händen zubauen nicht vermag, sondern solches in Ewigkeit wol unterwegen lassen wird; er war mit Laimen gemahlet, und anstat dess unfruchtbarn Schifers, kalten Bleyes, und roten Kupffers, mit Stroh bedeckt, darauff das edel Getraid wächst; und damit er, mein Knän, mit seinem Adel und Reichthum recht prangen mögte, liess er die Maur um sein Schloss nicht mit Maursteinen, die man am Weg findet, oder an unfruchtbaren Orten auss der Erde gräbet, viel weniger mit liederlichen gebackenen Steinen, die in geringer Zeit verfertigt und gebränt werden können, wie andere grosse Herren zuthun pflegen, aufführen; sondern er nam Eichenholtz darzu, welcher nutzliche edle Baum, als worauff

Bratwürste und fette Schuncken wachsen, biss zu seinem vollständigen Alter über 100. Iahre erfordert; Wo ist ein Monarch, der ihm dergleichen nachthut? Seine Zimmer, Säl und Gemächer hatte er inwendig vom Rauch gantz erschwartzen lassen, nur darum, dieweil diss die beständigste Farbe von der Welt ist, und dergleichen Gemählde biss zu seiner Perfection mehr Zeit brauchet, als ein künstlicher Mahler zu seinen trefflichen Kunststücken erheischet; Die Tapezereyen waren das zärteste Geweb auff dem gantzen Erdboden, dann diejenige machte uns solche, die sich vor Alters vermass, mit der Minerva selbst um die wette zuspinnen; seine Fenster waren keiner andern Ursache halber dem Sant Nitglass gewidmet, als darum, dieweil er wuste, dass ein solches vom Hanff oder Flachsamen an zurechnen, bis es zu seiner vollkommenen Verfertigung gelanget, weit mehrere Zeit und Arbeit kostet, als das beste und durchsichtigste Glas von Muran, dan sein Stand macht ihm ein Belieben zu glauben, dass alles dasjenige, was durch viel Mühe zuwege gebracht würde, auch schätzbar, und desto köstlicher sey, was aber köstlich sey, das sey auch dem Adel am anständigsten; Anstat der Pagen, Laqueyen und Stallknechte, hatte er Schaf, Böcke und Säu, jedes fein ordentlich in seine natürliche Liberey gekleidet, welche mir auch offt auf der Waid auffgewartet, biss ich sie heimgetrieben; die Rüst-oder Harnisch-Kammer war mit Pflügen, Kärsten, Aexten, Hauen, Schaufeln, Mist-und Heugabel genugsam versehen, mit welchen Waffen er sich täglich übete; dan hacken und reuthen war seine *disciplina militaris,* wie bey den alten Römern zu Friedens-Zeiten, Ochsen anspannnen, war sein Hauptmannschafftliches *Commando*, Mist aussführen, sein *Fortification*-wesen, und Ackern sein Feldzug, Stall-aussmisten aber, seine Adeliche Kurtzweile, und Turnierspiel; hiermit bestritte er die gantze Weltkugel, soweit er reichen konnte, und jagte ihr damit alle Ernden eine reiche Beute ab. . . . . .

. . . . . .

Gleichwie nun aber meines Knäns Hausswesen sehr Adelich vermerckt wird, also kan einjeder Verständiger auch leichtlich schliessen, dass meine Aufferziehung derselben gemäss und ähnlich gewesen; und wer solches davor hält, findet sich auch nicht betrogen, dan in meinem zehen-jährigen Alter, hatte ich schon die *principia* in obgemelten meines Knäns Adelichen Exercitien begriffen, aber der Studien halber konte ich neben dem berühmten Amplistidi hin passiren, von welchem Suidas meldet, dass er nicht über fünff zehlen können; dan mein Knän hatte vielleicht einen viel zo hohen Geist, und folgte dahero dem gewöhnlichen Gebrauch jetziger Zeit, in welcher viel vornehme Leute mit studiren, oder wie sie es nennen, mit Schulpossen sich nicht viel zubekümmern plegen, weil sie ihre Leute haben, der Plackscheisserey abzuwarten; Sonst war ich ein trefflicher Musicus auff der Sackpfeiffe, mit deren ich schöne Jalemj-Gesänge machen konte: Aber die Theologiam anbelangend, lasse ich mich nicht bereden, dass einer meines Alters damals in der gantzen Christenwelt gewesen sey, der mir darin hätte gleichen mögen, dan ich kante weder Gott noch Menschen, weder Himmel noch Hölle, weder Engel noch Teufel, und wuste weder Gutes noch Böses zuunterscheiden: Dahero unschwer zugedencken, dass ich vermittelst solcher *Theologiae* wie unsere erste Eltern im Paradiss gelebet, die in ihrer Unschuld von Kranckheit, Tod und Sterben, weniger von der Aufferstehung nichts gewust, O edeles Leben! (du mögst wol Eselsleben sagen) in welchem man sich auch nichts um die *Medicin* bekümmert. Eben auff diesen Schlag kan man meine Erfahrenheit in dem *Studio legum* und allen andern Künsten und Wissenchafften, soviel in der Welt seyn, auch verstehen, Ia ich war so *perfect* und vollkommen in der Unwissenheit, dass mir unmüglich war zuwissen, dass ich so gar nichts wuste. Ich sage noch einmal, O edeles Leben, das ich damals führete! Aber mein Knän wolte mich solche Glückseligkeit nicht länger geniessen lassen, sondern schätzte billig seyn, dass ich meiner Adelichen

Geburt gemäss, auch Adelich thun und leben solte, derowegen fing er an, mich zu höhern Dingen anzuziehen, und mir schwerere *Lectiones* auffzugeben.

ERSTEN BUCHS

VII. CAPITEL.

Simplicius wird in einer armen Herberge freundlich tractirt.

Was gestalten mir wieder zu mir selbst geholffen worden, weiss ich nicht, aber dieses wol, dass der Alte meinen Kopff in seinem Schoss, und vorn meine Juppe geöffnet gehabt, als ich mich wieder erholete, da ich den Einsidler so nahe bey mir sahe, fing ich ein solch grausam Geschrey an, als ob er mir im selben Augenblick das Hertz auss dem Leib hätte wollen: Er aber sagte, mein Sohn, schweig, ich thue dir nichts, sey zufrieden, etc., je mehr er mich aber tröstete, und mir liebkoste: je mehr ich schrie, O du frisst mich! O du frisst mich! du bist der Wolff, und willst mich fressen: Ey ja wol nein, mein Sohn, sagte er, sey zu frieden, ich friss dich nicht. Diss Gefecht währete lang, biss ich mich endlich so weit liess weisen, mit ihm in seine Hütte zugehen, darin war die Armut selbest Hofmeisterin, der Hunger Koch, und der Mangel Küchenmeister, da wurde mein Magen mit einem Gemüss und Trunck Wassers gelabet, und mein Gemüt so gantz verwirrt war, durch des Alten tröstliche Freundligkeit wieder auffgerichtet und zurecht gebracht: Derowegen liess ich mich durch die Anreitzung dess süssen Schlaffes leicht bethören, der Natur solche Schuldigkeit abzulegen. Der Einsidel merckte meine Nothdurfft, darum liess er mir den Platz allein in seiner Hütte, weil nur einer darin ligen konnte;

ungefähr um Mitternacht erwachte ich wieder, und hörete ihn folgendes Lied singen, welches ich hernach auch gelernet:

Komn Trost der Nacht, O Nachtigal,
Lass deine Stimm mit Freudenschall,
Auffs lieblichste erklingen :,:
Komm, komm, und lob den Schöpffer dein,
Weil andre Vöglein schlaffen seyn,
Und nicht mehr mögen singen:
Lass dein, Stimmlein,
Laut erschallen, dan vor allen
Kanstu loben
Gott im Himmel hoch dort oben.

Obschon ist hin der Sonnenschein,
Und wir im Finstern müssen seyn,
So können wir doch singen :,:
Von Gottes Güt und seiner Macht,
Sein Lob zuvollenbringen.
Drum dein, Stimmlein,
Lass erschallen, dan vor allen
Kanstu loben
Gott im Himmel hoch dort oben.

Echo, der wilde Widerhall,
Will seyn bey diesem Freudenschall,
Und lässet sich auch hören :,:
Verweist uns alle Müdigkeit,
Der wir ergeben allezeit,
Lehrt uns den Sehlaff bethören.
Drum dein, Stimmlein, etc.

Die Sterne, so am Himmel stehn,
Sich lassen zum Lob Gottes sehn,
Und Ehre ihm beweisen :,:
Die Eul auch die nicht singen kan,
Zeigt doch mit ihrem Heulen an,
Dass sie Gott auch thu preisen.
Drum dein, Stimmlein, etc.

Nur her mein liebstes Vögelein,
Wir wollen nicht die fäulste seyn,
Und schlaffend ligen bleiben :,:
Vielmehr biss dass die Morgenröt,
Erfreuet diese Wälder öd,
In Gottes Lob vertreiben.
Las dein, Stimmlein,
Laut erschallen, dan vor allen
Kanstu loben,
Gott im Himmel hoch dort oben.

Unter währendem diesem Gesang bedunckte mich warhafftig, als wan die Nachtigal sowol, als die Eule und Echo, mit eingestimmet hätten, und wan ich den Morgenstern jemals gehöret, oder dessen Melodey auff meiner Sackpfeiffe auffzumachen vermögt, so wäre ich auss der Hütte gewischt, meine Karte mit einzuwerffen, weil mich diese *Harmonia* so lieblich zuseyn bedunckte, aber ich entschlieff, und erwachte nicht wieder, biss wol in den Tag hinein, da der Einsidel vor mir stund, und sagte: Auff Kleiner, ich will dir Essen Geben, und alsdan den Weg durch den Wald weisen, damit du wieder zu den Leuten, und noch vor Nacht in das näheste Dorff kommest; Ich fragte ihn, was sind das für Dinger, Leuten und Dorff? Er sagte, bist du dan niemalen in keinem Dorff gewesen, und weist auch nicht, was Leute oder Menschen seynd? Neyn, sagte ich, nirgends als hier bin ich gewesen, aber sag mir doch, was seynd Leute, Menschen und Dorff? Behüte Gott, anwortete der Einsidel, bist du närrisch oder gescheid? Nein, sagte ich, meiner Meuder und meines Knäns Bub bin ich, und nicht der Närrisch oder der Gescheid: Der Einsidel verwunderte sich mit Seufftzen und Bekreutzigung, und sagte: Wol liebes Kind, ich bin gehalten, dich um Gottes willen besser zuunterrichten: Darauff fielen unsere Reden und Gegen-Reden wie folgend Capitel ausweiset.

DAS VIII. CAPITEL.

Wie Simplicius durch hohe Reden seine Vortrefflichkeit zuerkennen gibt.

Einsidel: Wie heissestu? — Simpl. Ich heisse Bub. — Einsidel: Ich sehe wol, das du kein Mägdlein bist, wie hat dir aber dein Vater und Mutter geruffen? — Simpl. Ich habe keinen Vater oder Mutter gehabt: — Einsid. Wer hat dir dan das Hemd gegeben? — Simpl. Ey mein Meuder — Einsid. Wie hiesse dich dan dein Meüder? — Simpl. Sie hat mich Bub geheissen, auch Schelm, ungeschickter Dölpel, und Galgenvogel: — Eins. Wer ist dan deiner Mutter Man gevesen? — Simpl. Niemand. — Eins. Bey wem hat dan deine Meüder dess Nachts geschlaffen? — Simpl. Bey meinem Knän: — Eins. Wie hat dich dan dein Knän geheissen?— Simpl. Er hat mich auch Bub genennet: — Eins. Wie hiess aber dein Knän? — Simpl. Er heist Knän. — Eins. Wie hat ihn aber dein Meüder geruffen? — Simpl. Knän, und auch Meister.— Eins. Hat sie ihn niemals anders genennet? — Simpl. Ia, sie hat: — Eins. Wie dan? — Simpl. Rülp, grober Bengel, volle Sau, und noch wol anders, wan sie haderte: — Eins. Du bist wol ein unwissender Tropff, dass du weder deiner Eltern noch deinen eignen Namen nicht weist! — Simpl. Eya, weist dus doch auch nicht.— Eins. Kanst du auch beten? — Simpl. Nain, unser Ann und mein Meüder haben als das Bette gemacht: — Eins. Ich frage nicht hiernach, sondern ob du das Vater unser kanst? — Simpl. Ia ich: — Eins. Nun so sprichs dan: — Simpl. Unser lieber Vater, der du bist Himmel, heiliget werde nam, zukommes d' Reich, dein Will schee Himmel ad Erden, gib uns Schuld, als wir unsern Schuldigern geba, führ uns nicht in kein böss Versucha, sondern erlöss uns von dem Reich, und die Krafft, und die Herrlichkeit, in Ewigkeit, Ama. — Eins. Bist du nie in die Kirche gangen?

Simpl. Ia, ich kan wacher steigen, und hab als ein gantzen Busen voll Kirschen gebrochen : — Eins. Ich sage nicht von Kirschen, sondern von der Kirchen : — Simpl. Haha, Kriechen, gelt es seynd so kleine Pflaümlein ? gelt du ? — Eins. Ach dass Gott walte, weist du nichts von unserm HERRN GOTT ?— Simpl. Ia, er ist daheim an unsrer Stubenthür gestanden auff dem Helgen, mein Meüder hat ihn von der Kürbe mitgebracht, und hin gekleibt : — Eins. Ach gütiger Gott, nun erkenne ich erst was vor eine grosse Gnade und Wolthat es ist, wem du deine Erkantnuss mittheilest, und wie gar nichts ein Mensch sey, dem du solche nicht gibest. Ach Herr, verleihe mir deinen heiligen Namen also zuehren, dass ich würdig werde, um diese hohe Gnade so eiferig zu dancken, als freygebig du gewesen, mir solche zuverleihen : Höre du Simpl. (dan anders kan ich dich nicht nennen) wan du das Vater unser betest, so mustu also sprechen : Vater unser, der du bist im Himmel, geheiliget werde dein Nahme, zukomme uns dein Reich, dein Wille geschehe auff Erden wie im Himmel, unser täglich Brot gib uns heute, und : — Simpl. Gelt du, auch Käss darzu ?— Einsid. Ach liebes Kind, schweig und lerne, solches ist dir viel nötiger als Käss, du bist wol ungeschickt, wie dein Meuder gesagt hat, solchen Buben wie du bist, stehet nicht an einem alten Mann in die Rede zufallen, sondern zuschweigen, zuzuhören und zu lernen, wüste ich nur, wo deine Eltern wohneten, so wolte ich dich gern wieder hinbringen, und sie zugleich lehren, wie sie Kinder erziehen sollten; — Simpl. Ich weiss nicht, wo ich hin soll, unser Hauss ist verbrant, und mein Meüder hinweg geloffen, und wieder kommen mit dem Ursele, und mein Knän auch, und unsere Magd ist krank gewesen, und ist im Stall gelegen. — Einsid. Wer hat dan das Hauss verbrant? — Simpl. Ha, es sind so eiserne Männer kommen, die seyn so auff Dingern gesessen, gross wie Ochsen, haben aber keine Hörner, dieselbe Männer haben Schafe und Kühe, und Saü gestochen, und da bin ich auch weg geloffen und da ist darnach das Hauss verbrant gewesen : — Einsid. Wo

war dan dein Knän? — Simpl. Ha, die eiserne Männer haben ihn angebunden, da hat ihm unsre alte Gaiss die Füsse gelecket, da hat mein Knän lachen müssen, und hat denselben eisernen Männern viel Weisspfennige geben, grosse und kleine, auch hübsche gelbe, und sonst schöne klitzerechte Dinger, und hübsche Schnüre voll weisse Kügelein. — Einsid. Wan ist diess geschehen? — Simpl. Ey wie ich der Schafe habe hüten sollen, sie haben mir auch meine Sackpfeiffe wollen nemen: — Einsid. Wan hastu der Schafe sollen hüten? — Simpl. Ey hörstu es nicht, da die eiserne Männer kommen sind, und darnach hat unser Ann gesagt, ich soll auch weg lauffen, sonst würden mich die Krieger mit nehmen, sie hat aber die eiserne Männer gemeynet, und da seyn ich weg geloffen, und seyn hieher kommen: — Einsid. Wo hinauss willst du aber jetzt? — Simpl. Ich weiss weger nit, ich wil bey dir hier bleiben: — Einsid. Dich hier zubehalten, ist weder meine noch deine Gelegenheit, iss, alsdan will ich dich wider zu Leuten führen: — Simp. Ey so sage mir dan auch, was Leute vor Dinger seyn? — Einsid. Leute seynd Menschen vie ich und du, dein Knän, deine Meüder und eure Ann seynd, un wan deren viel beyeinander seynd, so werden sie Leute genennet: — Simpl. Haha; — Einsid. Nun gehe und iss. » — Diss war unser *Discurs*, unter welchem mich der Einsidel offt mit den allertieffsten Seufftzen anschauete, nicht weiss ich ob es darum geschahe, weil er ein so gross Mitleiden mit meiner Einfalt und Unwissenheit hatte, oder auss der Ursache, die ich erst über etliche Jahre hernach erfuhr.

DAS XXXIV. CAPITEL.

Wie Simplicius den Tantz verderbet.

Mein Herr ging eben auss, als ich meines Lavors los worden, ich trat ihm nach, gegen einem grossen Hauss, allwo ich im

Saal Männer, Weiber und ledige Personen, so schnell untereinander herum haspeln sahe, dass es frey wimmelte; die hatten ein solch Getrippel und Gejöhl, dass ich vermeynte, sie wären alle rasend worden, dan ich konte nicht ersinnen, was sie doch mit diesem Wüten und Toben vorhaben mögten? ja ihr Anblick kam mir so grausam, förchterlich und schröcklich vor, dass mir alle Haar gen Berg stunden, und konte nichts anders glauben, als sie müsten aller ihrer Vernunft beraubt seyn: Da wir näher hinzu kamen, sahe ich, dass es unsere Gäste waren, welche den Vormittag noch witzig gewesen; Mein Gott! gedachte ich, was haben doch diese arme Leute vor? Ach, es hat sie gewisslich eine Unsinnigkeit überfallen. Bald fiel mir ein, es mögten vielleicht höllische Geister seyn, welche in dieser angenommenen Weise dem gantzen menschlichen Geschlecht, durch solch leichtfertig Geläuff und Affenspiel spotteten, dan ich gedachte, hätten sie menschliche Seelen und Gottes Ebenbild in sich, so thäten sie auch wol nicht so unmenschlich. Als mein Herr in Hauss-ehren kam, und zum Saal eingehen wolte, hörete die Wut eben auff, ohn dass sie noch ein buckens und duckens mit den Köpffen, und ein Kratzens und Schuh-schleiffens mit den Füssen auff dem Boden machten, dass mich deuchte, sie wolten die Fussstapffen wieder ausstilgen, die sie in wahrender Raserey getreten; Am Schweiss, der ihnen über die Gesichter floss, und an ihrem Geschnäuff, konte ich abnehmen, dass sie sich starck gearbeitet hatten; aber ihre fröhliche Angesichter gaben zuverstehen, dass sie solche Bemühungen nicht saur ankommen.

Ich hätte trefflich gern gewusst, wohin doch das närrische Wesen gemeynt seyn möchte? fragte derowegen meinen Camerad, und vertrauten Hertz-bruder, der mich erst kürtzlich das warsagen gelernet, was solche Wut bedeute? oder worzu dieses rasende trippen und trappen angesehen sey? Der berichtete mich vor eine gründliche Warheit, dass sich die Anwesende vereinbart hätten, dem Saal den Boden mit Gewalt einzutreten;

Warum vermeynst du wol, sagte er, dass sie sich sonst so dapffer dummlen solten? hastu nicht gesehen, wie sie die Fenster vor Kurtzweile schon aussgeschlagen? Eben also wird es auch diesem Boden gehen: Herr Gott, antwortete ich, so müssen wir ja mit zu Grund gehen, und im hinunter fallen, samt ihnen, Hals und Bein brechen? Ia, sagte mein Camerad, darauff ists angesehen, und da geheyen sie sich den Teuffel darum, du wirst sehen, wan sie sich also in Todes-Gefahr begeben, dass jeder eine hübsche Frau oder Iungfer erwischt, dan man sagt, es pflege denen Paaren, so also zusammen haltend fallen, nicht bald wehe zugeschehen. Indem ich dieses alles glaubte, überfiel mich eine solche Angst und Todes-Sorge, dass ich nicht mehr wusste, wo ich bleiben solte, und als die Musicanten, deren ich bisher noch nicht wargenommen, noch darzu sich hören liessen, auch die Kerl den Damen zulieffen, wie die Soldaten ihrem Gewehr und Posten, wann sie die Trommel hören Lermen rühren, und jeder eine bey der Hand erdappte, ward mir nicht anders, als wann ich albereit den Boden eingehen, und mich und viel andere mehr die Hältze abstürtzen sähe: Da sie aber anfingen zugumpen, dass der gantze Bau zitterte, weil man eben ein trollichten Gassenhauer aufmachte, gedachte ich, nun ist es um dein Leben geschehen! Ich vermeynte nicht anders, als der gantze Bau würde urplötzlich einfallen; Derowegen erwischte ich in der allerhöchsten Angst eine Dame von hohem Adel, und vortrefflichen Tugenden, mit welcher mein Herr eben conversirte, unversehens beym Arm wie ein Beer, und hielte sie wie eine Klette; Da sie aber zuckte, und nicht wuste, was vor närrische Grillen in meinem Kopf steckten, spielte ich das *Desperat*, und fing an Verzweifflung an zuschreyen, als wan man mich hätte ermorden wollen: Das war aber noch nicht genug, sondern es entwischte mir auch ungefär etwas in die Hosen, so einen über alle massen üblen Geruch von sich gab, dergleichen meine Nase lange Zeit nicht empfunden. Die Musicanten wurden gähling still, die Täntzer und Täntzerinnen höreten auff, und die ehrliche

Dame, deren ich am Arm hing, befand sich offendirt, weil sie ihr einbildete, mein Herr hätte ihr solches zum Schimpff thun lassen: Darauff befahl mein Herr mich zuprügeln, und hernach irgendhin einzusperren, weil ich ihm denselben Tag schon mehr Possen gerissen hatte: Die Fourierschützen, so exequiren solten, hatten nicht allein Mitleiden mit mir, sondern konten auch vor Gestanck nicht bey mir bleiben; entübrigten mich derohalben der Stösse und sperreten mich unter eine Stege in Gänsstall. Seithero habe ich der Sache vielmals nachgedacht, und bin der Meynung worden, dass solche *Excrementa,* die einem auss Angst und Schrecken entgehen, viel übleren Geruch von sich geben, als wan einer eine starke Purgation eingenommen.

ANDERN BUCHS

IX. CAPITEL

Ein überzwerches Lob einer schönen Dame.

Sobald ich ins Hauss kam, muste ich auch in die Stube, weil Adelich Frauenzimmer bey meinem Herrn war, welches seinen neuen Narrn auch gern hätte sehen und hören mögen. Ich erschiene, und stund da wie ein Stummer, dahero diejenige, so ich hiebevor beym Tantz erdappet hatte, Ursache nam zusagen: Sie hätte ihr sagen lassen, dieses Kalb könne reden, so verspüre sie aber nunmehr, dass es nicht waar sey; Ich antwortete, so habe ich hingegen vermeynet, die Affen können nicht reden, höre aber wol, dass dem auch nicht also sey. Wie, sagte mein Herr, vermeynst du dan, diese Damen seyn Affen? Ich antwortete, Seynd sie es nicht, so werden sie es doch bald werden, wer weiss wie es fällt, ich habe mich auch nicht versehen ein Kalb zuwerden, und bins doch! Mein Herr fragte, woran ich sehe, dass

diese Affen werden sollen? Ich antwortete, unser Affe trägt seinen Hindern bloss, diese Damen aber allbereit ihre Brüste, dan andere Mägdlein pflegten ja sonst solche zubedecken. Schlimmer Vogel, sagte mein Herr, du bist ein närrisch Kalb, und wie du bist, so redest du, diese lassen billich sehen was sehens werth ist, der Affe aber gehet auss Armuth nackend, geschwind bringe wieder ein, was du gesündiget hast, oder man wird dich karbäitschen, und mit Hunden in Gänsstall hetzen, wie man Kälbern thut, die sich nicht zuschicken wissen, lass hören, weiss du auch eine Dam zuloben, wie sichs gebührt? Hierauff betrachtete ich die Dame von Füssen an bis oben auss, und hinwieder von oben biss unten, sahe sie auch so steiff und lieblich an als hätte ich sie heuraten wollen. Endlich sagte ich, Herr, ich sehe wol wo der Fehler steckt, der Diebs-Schneider ist an allem schuldig, er hat das Gewand, das oben um den Hals gehört, und die Brüste bedecken solte, unten an dem Rock stehen lassen, darum schleifft er so weit hinten hernach, man solt dem Hudler die Hände abhauen, wan er nicht besser schneidern kan, Jungfer, sagte ich zu ihr selbst, schafft ihn ab, wan er euch nicht so verschänden soll, und sehet dass ihr meines Knäns Schneider bekomt, der hiess Meister Paulgen, er hat meiner Meuder, unserer Ann und unserm Ursele so schöne gebrittelte Röcke machen können, die unten herum gantz eben gewesen seyn, sie haben wol nicht so im Dreck geschlappt wie eurer, ja ihr glaubet nicht, wie er den Huren so schöne Kleider machen können. Mein Herr fragte, obdan meines Knäns Ann und Ursele schöner gewesen als diese Jungfer? Ach wol Nein, Herr, sagte ich, diese Jungfer hat ja Haare, das ist so gelb wie kleiner Kinder-Dreck, und ihre Schäiteln sind so weiss und so gerad gemacht, als wan man Säubürsten auff die Haupt gekappt hätte, ja ihre Haare seyn so hübsch zusammen gerollt, dass es sihet, wie hohle Pfeiffen, oder als wan sie auf jeder Seite ein paar Pfund Liechter oder ein Dutzet Bratwürste hängen hätte: Ach sehet nur, wie hat sie so eine schöne glatte

Stirn; ist sie nicht feiner gewölbet als ein fetter Kunstbacken? und weisser als ein Todenkopff, der viel Jahr lang im Wetter gehangen; Immer Schad ist es, dass ihre zarte Haut durch dass Haar-Pulver so schlim bemackelt wird, dan wan es Leute sehen, die es nicht verstehen, dörfften sie wol vermeynen, die Jungfer habe den Erbgrind, der solche Schuppen von sich werffe; welches noch grösser Schade wäre vor die funcklende Augen, die von Schwärtze klärer zwitzern, als der Russ vor meines Knäns Ofenloch, welcher so schröcklich gläntzete, wan unser Ann mit einem Strohwisch davor stund, die Stube zuhitzen, als wan lauter Feures darin stecke, die gantze Welt anzuzünden: Ihre Backen seyn so hübsch rotlecht, doch nicht gar so roth, als neulich die neue Nestel waren, damit die Schwäbische Fuhrleute von Ulm ihre Lätz gezieret hatten: Aber die hohe Röte, die sie au den Lefftzen hat, übertrifft solche Farbe weit, und wan sie lachet oder redet (ich bitte, der Herr gebe nur Achtung darauff) so sihet man zwei Reyhen Zähne in ihrem Maul stehen, so schön zeilweis und Zucker-ähnlich, als wan sie auss einem Stück von einer weissen Rübe geschnitzelt wären worden: O Wunderbild, ich glaube nicht, dass es einem wehe thut, wan du einen damit beissest: So ist ihr Hals ja schier so weiss, als eine gestandene Saurmilch, und ihre Brüstlein, die darunter ligen, seyn von gleicher Farbe, und ohn Zweifel so hart anzugreiffen, wie ein Gaiss-Mämm, die von übriger Milch strotzt: Sie seynd wol nicht so schlapp, wie die alte Weiber hatten, die mir neulich den Hindern butzten, da ich in Himmel kam. Ach Herr, sehet doch ihre Hände und Finger an, sie sind ja so subtil, so lang, so gelenck, so geschmeidig und so geschicklich gemacht, natürlich wie die Zügeinerinnen neulich hatten, damit sie einem in Schubsack greiffen, wan sie fischen wollen. Aber was soll dieses gegen ihrem gantzen Leib selbst zurechnen seyn, den ich zwar nicht bloss sehen kan; Ist er nicht so zart, schmal und anmuthig, als wan sie acht gantzer Wochen die schnelle Catharina gehabt hätte? Hierüber erhub

sich ein solch Gelächter, dass man mich nicht mehr hören, noch ich mehr reden konte, gieng hiemit durch wie ein Holländer, und liess mich, so lang mirs gefiel, von andern vexiern.

DAS XXV. CAPITEL.

Simplicius wird auss einem Jüngling in eine Jungfer verwandelt, und bekomt unterschiedliche Bulschafften.

.....

Als ich erzehlter massen meine beide Hertzbrüder verloren hatte, verleidete mir das gantze Läger vor Magdeburg, welches ich ohn das nur eine leinene und ströherne Stat, mit irrdenen Mauren, zunennen pflegte. Ich ward meines Standes so müd und satt, als wan ichs mit lauter eisernen Kochleffeln gefressen hätte, einmal, ich gedachte mich nicht mehr von jederman so voppen zulassen, sondern meines Narrn-Kleides loss zuwerden, und solte ich gleich Leib und Leben darüber verlieren. Das setzte ich volgender gestalt sehr liederlich ins Werck, weil mir sonst keine bessere Gelegenheit anstehen wolte.

Olivier der *Secretarius*, welcher nach dess Alten Hertzbruders Tod mein Hofmeister worden war, erlaubte mir offt mit den Knechten auff Fourage zureiten, als wir nun einsmals in ein gross Dorff kamen, darin etliche den Reutern zuständige Bagage logirte, und jeder hin und wieder in die Haüser ging, zuzuchen was etwan mitzunehmen wäre, stal ich mich auch hinweg, und suchte, ob ich nicht ein altes Baurenkleid finden mögte, um welches ich meine Narrnkappe verdauschen könte; Aber ich fand nicht was ich wolte, sondern muste mit einem Weiber-Kleid vorlieb nemen; Ich zog selbiges an, weil ich mich allein sahe, und warff das meinige in ein Secret, mir nicht anders einbildende, als dass ich nunmehr auss allen meinen Nöthen

errettet worden. In diesem Auffzug ging ich über die Gasse gegen etliche Officiers-Weibern, und machte so enge Schritlein als etwan *Achilles* gethan, da ihn seine Mutter dem *Licomedi recommendirte*, ich war aber kaum ausser Dach hervor kommen, da mich etliche Fouragierer sahen, und besser springen lerneten, dan als sie schryen, Halt, Halt ! lieff ich nur desto stärcker, und kam ehender als sie zu obgemelten Officiererinnen, vor denselben fiel ich auff die Knye nider, und bat um aller Weiber Ehre und Tugend willen sie wolten meine Jungferschafft vor diesen gäilen Buben beschützen ! Allda meine Bitte nicht allein stat fand, sondern ich ward auch von einer Rittmeisterin vor eine Magd angenommen, bey welcher ich mich beholffen, biss Magdeburg, item die Werber-sckantze, auch Havelberg und Perleberg von den unsern eingenommen worden.

Diese Rittmeisterin war kein Kind mehr, wiewol sie noch jung war, und vernarrete sich dermassen in meinen glatten Spiegel und geraden Leib, dass sie mir endlich nach lang-gehabter Mühe und vergeblicher umschwaiffender Weitläuffigkeit nur allzu Teutsch zuverstehen gab, wo sie der Schuh an meisten drucke ; ich aber war damals noch viel zu gewissenhafft, thät als wan ichs nicht merckte, und liess keine andere Anzeigungen scheinen, als solche, darauss man nichts anders als eine fromme Jungfer urtheilen mogte : Der Rittmeister und sein Knecht lagen in gleichem Spital kranck, derowegen befahl er seinem Weib, sie solte mich besser kleiden lassen, damit sie sich meines garstigen Baurenküttels nicht schämen dörffte. Sie thät mehr als ihr befohlen war, und butzte mich herauss, wie eine Frantzische Poppe, welches das Feur bey allen dreyen noch mehr schürete, ja es ward endlich bey ihnen so gross, dass Herr und Knecht eiferigst von mir begehrten, was ich ihnen nit leisten konte, und der Frau selbst mit einer schönen Manier verwaigerte. Zuletzt satzte ihm der Rittmeister vor, eine Gelegenheit zuergreiffen, bey deren er mit Gewalt von mir haben könte, was ihm doch zubekommen unmüglich war, solches merckete

sein Weib, und weil sie mich noch endlich zuüberwinden verhoffte, verlegte sie ihm alle Pässe, und lieffe ihm alle Räncke ab, also dass er vermeynete, er müsse doll und thöricht darüber werden. Einsmals als Herr und Frau schlaffen war, stund der Knecht vor dem Wagen, in welchem ich alle Nacht schlaffen muste, klagte mir seine Liebe mit heissen Thränen, und bat eben so andächtig um Gnade und Barmhertzigkeit! Ich aber erzeigte mich härter als ein Stein, und gab ihm zuverstehen, dass ich meine Keuschheit biss in Ehestand bewahren wolte; Da er mir nun die Ehe wol 1000. mal anbot, und doch nichts anders dargegen vernam, als dass ich ihn versicherte, dass es unmüglich sey, mich mit ihm zuverehlichen, verzweifelte er endlich gar, oder stellete sich doch auffs wenigste nur so, dan er zog seinen Degen auss, satzte die Spitze an die Brust, und den Knopf an Wagen, und thät nicht anders, als wan er sich jetzt erstechen wolte: Ich gedachte, der Teuffel ist ein Schelm, sprach ihm derowegen zu, und gab ihm Vertröstung, am morgen früh einen endlichen Bescheid zuertheilen, davon ward er content, und ging schlaffen, ich aber wachte desto länger, diewiel ich meinen seltzamen Stand betrachtete: Ich befand wol, dass meine Sache, in die Länge kein gut thun würde, dan die Rittmeisterin ward jelänger je *importuner* mit ihren Reitzungen, der Rittmeister verwegener mit seinen Zumuthungen, und der Knecht verzweiffelter in seiner beständiger Liebe, ich wuste mir aber darum nicht auss solchem Labyrinth zuhelffen. Ich muste offt meiner Frau bey hellem Tag Flöhe fangen, nur darum, damit ich ihre Alabaster-weisse Brüste sehen, und ihren zarten Leib genug betasten solte, welches mir, weil ich auch Fleisch und Blut hatte, in die läng zuertragen schwer fallen wolte; liess mich dan die Frau zufrieden, so quälete mich der Rittmeister, und wan ich vor diesen beyden bey Nacht Ruhe haben solte, so peinigte mich der Knecht, also dass Weiber-Kleid viel saurer zutragen ankam, als meine Narrnkappe; Damal (aber viel zuspat) gedachte ich fleissig an meines seel. Hertz-

brubers Weissag-und Warnung, und bildete mir nichts anders ein, als dass ich schon würcklich in derjenigen Gefängnüss auch Leib-und Lebensgefahr stecke, davon er mir gesaget hatte, dan das Weiber-Kleid hielt mich gefangen, weil ich darin nicht aussreissen konte, und der Rittmeister würde übel mit mir gespielet haben, wan er mich erkant, und einmal bey seiner schönen Frau über dem Flöh fangen erdappt hätte. Was solte ich thun? Ich beschloss endlich dieselbe Nacht, mich dem Knecht zuoffenbaren, sobald es Tag würde, dan ich gedachte seine Lieberegungen werden sich alsdan legen, und wan du ihm von deinen Ducaten spendirest, so wird er dir wieder zu einem Mannskleid, und also in dem selbigen auss allen deinen Nöthen helffen. Es wäre wol aussgesonnen gewesen, wan nur das Glück gewolt hätte, aber es war mir zuwider.

Mein Hans liess ihm gleich nach Mitternacht tagen, das Iawort zuholen, und fing an am Wagen zu rappeln, als ich eben anfing am allerstärcksten zuschlaffen; Er rief etwas zulaut, Sabina, Sabina, Ach mein Schatz stehet auff, und haltet mir euer Versprechen! also dass er den Rittmeister eher als mich damit erweckte, weil er sein Zelt am Wagen stehen hatte, diesem ward ohn Zweiffel grün und gelb vor den Augen, weil ihn die Eifersucht ohndas zuvor eingenommen, doch kam er nicht herauss unser Thun zuzerstören, sondern stund nur auff, zusehen, wie der Handel ablauffen wolte; Zuletzt weckte mich der Knecht mit seiner *Importunität* und nötigte mich, entweder auss dem Wagen zu ihm zukommen, oder ihn zu mir einzulassen, ich aber schalt ihn auss, und fragte, ob er mich dan vor eine Hure ansehe? meine gestrige Zusage sey auff den Ehestand gegründet, ausser dessen er meiner nicht theilhafftig werden könte; Er antwortete, so solte ich jedannoch auffstehen, weil es anfinge zutagen, damit ich dem Gesind das Essen beyzeiten verfertigen könte, er wolte Holtz und Wasser holen, und mir das Feur zugleich anmachen, Ich antwortete, wan du das thun wilt, so kan ich desto länger schlaffen, gehe nur hin, ich will bald fol-

gen: Weil aber der Narr nicht ablassen wolte, stund ich auff, mehr meine Arbeit zuverrichten, als ihm viel zuhofiren, sintemal wie mich deuchte, ihn die gestrige verzweiffelte Torheit wieder verlassen hatte. Ich konte sonst zimlich wol vor eine Magd im Feld passiren, dan kochen, backen und wäschen hatte ich bey den Croaten gelernet, so pflegen die Soldaten-Weiber ohn das im Feld nicht zuspinnen, was ich aber sonst vor Frauenzimmer-Arbeit nicht konte, als wan ich etwan die Frau bürsten, (strehlen) und Zöpfe machen (flechten) solte, das übersahe mir meine Rittmeisterin gern, dan sie wuste wol, dass ichs nicht gelernet.

Wie ich nun mit meinen hintersich gestraifften Ermeln vom Wagen herab stieg, ward mein Hans durch meine weisse Arme so hefftig *inflammirt*, dass er ihm nicht abbrechen konte, mich zuküssen, und weil ich mich nicht sonderlich wehrete, vermogte es der Rittmeister, vor dessen Augen es geschahe, nicht zuerdulden, sondern sprang mit blossem degen auss dem Zelt, meinem armen Liebhaber einen Fang zugeben, aber er ging durch, und vergass das Wiederkommen; der Rittmeister aber sagte zu mir, Du Blut-Hure, ich will dich lernen etc. mehrers konte er vor Zorn nicht sagen, sondern schlug auff mich zu, als wan er unsinnig gewesen wäre; Ich fing an zuschreien, darum muste er auffhören, damit er keinen Allarm erregte, dan beyde Armeen, die Sächsische und Käiserliche, lagen damals gegeneinander, weil sich die Schwedische unter dem Banier näherte.

DAS DRITTE CAPITEL (DES 3. BUCHS.)

Der grosse Gott Jupiter wird gefangen, und eröffnet der Götter Rathschläge.

. . . . . .

Ich sass einsmals mit 25. Feur-Röhren nicht weit von Dorsten,

und passte einer Convoy mit etlichen Fuhrleuten auff, die nach Dorsten kommen solte; Ich hielt meiner Gewonheit nach selbst Schildwacht, weil wir dem Feind nahe waren; da kam ein einziger Mann daher, fein ehrbar gekleidet, der redte mit ihm selbst, und hatte mit seinem Meerrohr, das er in Händen trug, ein seltzam Gefechte; Ich konte nichts anders verstehen, als dass er sagte: *Ich will einmal die welt straffen es wolle mir dan das Grosse numen nicht zugeben!* Worauss ich muthmassete, es mögte etwan ein mächtiger Fürst seyn, der so verkleidter Weise herumginge, seiner Unterthanen Leben und Sitten zuerkündigen, und sich nun vorgenommen hätte solche (weil er sie vielleicht nicht nacht seinem Willen gefunden) gebührend zustraffen: Ich gedachte, ist dieser Mann vom Feind, so setzt er eine gute Ranzion, wo nicht, so wiltu ihn so höfflich tractiren, dir künfftig sein Lebtag wol bekommen soll, sprang derhalben hervor, präsentirte mein Gewähr mit auffgezogenem Hahn, und sagte: Der Herr wird ihm belieben lassen, wor mir hin in Busch zugehen, wofern er nicht als Feind wil tractirt seyn; Er antwortete sehr ernsthafftig: Solcher *Tractation* ist meines gleichen nicht gewohnt. Ich aber dummelte ihn höflich fort und sagte: Der Herr wird ihm nicht zuwider seyn lassen, sich vor dissmal in die Zeit zuschicken, und als ich ihn in den Busch zu meinen Leuten gebracht, und die Schildwachten wieder besetzt hatte, fragte ich ihn, wer er sey? Er antwortete gar grossmütig, es würde mir wenig daran gelegen seyn, wanschon ich es wüste, Er sey auch ein grosser Gott! Ich gedachte, er mögte mich vielleicht kennen, und etwan ein Edelmann von Soest seyn, und so sagen mich zuhetzen, weil man die Soester mit dem grossen Gott und seinem goldenen Fürtuch zuvexiren pfleget, ward aber bald in, dass ich anstat eines Fürsten einen Fantasten gefangen hätte, der sich überstudiret, und in der Poeterey gewaltig verstiegen, dan da er bey mir ein wenig erwarmete, gab er sich vor den Gott Jupiter auss.

Ich wünschte zwar, dass ich diesen Fang nicht gethan, weil

ich den Narrn aber hatte, muste ich ihn wol behalten, biss wir von dannen rückten, und demnach mir die Zeit ohn das zimlich lang ward, gedachte ich diesen Kerl zustimmen, und mir seine Gaben zunutz zumachen, sagte derowegen zu ihm: Nun dan, mein lieber *Jove*, wie komt es doch, dass deine hohe Gottheit ihren himmlischen Thron verlässet, und zu uns auff Erden steiget? vergib mir, *o Jupiter*, meine Frage, die du vor fürwitzig halten mögtest, dan wir seynd den himmlischen Göttern auch verwant, und eitel *Sylvani*, von den *Faunis* und *Nimphis* geboren, denen dese Heimlichkeit billig unverborgen seyn solle; Ich schwöre dir beym *Styx*, antwortete *Jupiter*, dass du hiervon nichts erfahren soltest, wan du meinem Mundschenken *Ganymede* nicht so ähnlich sehest, und wan schon du Pans eigener Sohn wärest, aber von seinetwegen communicire ich dir, dass ein gross Geschrey über der Welt Laster zu mir durch die Wolcken gedrungen, darüber in aller Götter Rath beschlossen worden, ich könte mit Billichkeit, wie zu *Lycaons* Zeiten, den Erdboden wieder mit Wasser ausstilgen, weil ich aber dem menschlichen Geschlecht mit sonderbarer Gunst gewogen bin, und ohn das allezeit lieber die Güte als eine strenge Verfahrung brauche, vagire ich jetzt herum, der Menschen Thun und Lassen selbst zuerkündigen, und obwol ich alles ärger finde, als mirs vorkommen, so bin ich doch nicht gesinnt, alle Menschen zugleich und ohn Unterscheid auszureuten, sondern nur diejenige zustraffen, die zustraffen sind, und hernach die übrige nach meinem Willen zuziehen.

Ich muste zwar lachen, verbiss es doch so gut ich konte, und sagte: Ach *Jupiter*, deine Mühe und Arbeit wird besorglich allerdings umsonst seyn, wan du nicht wieder, wie vor diesem, die Welt mit Wasser, oder gar mit Feur heimsuchest; dan schickest du einen Krieg, so lauffen alle böse verwegene Buben mit, welche die Friedliebende fromme Menschen nur quälen werden; schickestu eine Theurung, so ists eine erwünschte Sache vor die Wucherer, weil alsdan denselben ihr Korn viel

gilt; schickest du aber ein Sterben, so haben die Geitzhälse und alle übrige Menschen ein gewonnen Spiel, indem sie hernach viel erben; wirst derhalben die gantze Welt mit Butzen und Stil aussrotten müssen, wan du anders straffen wilt.

DAS VIERTE CAPITEL (DES 3. BUCHS).

Von dem Teutschen Held, der die gantze Welt bezwingen, und zwischen allen Völckern Friede stifften wird.

Jupiter antwortete, du redest von der Sache wie ein natürlicher Mensch, als ob du nicht wüstest, dass uns Göttern muglich sey, etwas anzustellen, dass nur die Bösen gestrafft, und die Guten erhalten werden; ich will einen Teutschen Helden erwecken, der soll alles mit der Schärffe dess Schwerts vollenden, er wird alle verruchte Menschen umbringen, und die fromme erhalten und erhöhen; Ich sagte, so muss ja ein solcher Held auch Soldaten haben, und wo man Soldaten braucht, da ist auch Krieg, und wo Krieg ist, da muss der Unschuldige sowol als der Schuldige herhalten! Seyd ihr irdische Götter dan auch gesinnt wie die irdische Menschen, sagte *Jupiter* hierauf, dass ihr sogar nichts verstehen könnet? Ich will einen solchen Helden schicken, der keiner Soldaten bedarff und doch die gantze Welt reformiren soll; in seiner Geburt-Stunde will ich ihm verleihen einen wolgestalten und stärckeren Leib, als *Hercules* einen hatte, mit Fürsichtigkeit, Weisheit und Verstand überflüssig geziert, hierzu soll ihm *Venus* geben ein schön Angesicht, also dass er auch *Narcissum*, *Adonidem* und meinen *Ganymedem* selbst übertreffen solle, sie soll ihm zu allen seinen Tugenden eine sonderbare Zierlichkeit, Auffsehen und Anmüthigkeit volstrecken, und dahero ihn bey aller Welt beliebt machen, weil ich sie eben der Ursachen halber in seiner Nativität desto freundlicher anblicken werde; *Mercurius*

aber soll ihn mit unvergleichlich sinnreicher Vernunft begaben, und der unbeständige Mond soll ihm nicht schädlich, sondern nützlich seyn, weil er ihm eine unglaubliche Geschwindigkeit einpflantzen wird; die *Pallas* soll ihn auff dem *Parnasso* aufferziehen, und *Vulcanus* soll ihm *in Hora Martis* seine Waffen, sonderlich aber ein Schwert schmiden, mit welchem er die gantze Welt bezwingen, und alle Gottlosen nider machen wird, ohn fernere Hülffe eines einzigen Menschen, der ihm etwan als ein Soldat beystehen mögte, er soll keines Beystandes bedörften, eine jede grosse Stat soll von seiner Gegenwart erzittern, und eine jede Vestung, die sonst unüberwindlich ist, wird er in der ersten Viertelstunde in seinem Gehorsam haben, zuletzt wird er den grösten Potentaten in der Welt befehlen, und die Regierung über Meer und Erden so löblich anstellen, dass beydes Götter und Menschen ein Wolgefallen darob haben sollen.

Ich sagte, wie kan die Nidermachung aller Gottlosen ohn Blutvergiessen, und das *Commando* über die gantze weite Welt ohn sonderbare grosse Gewalt und starcken Arm beschehen, und zuwegen gebracht werden? *ô Jupiter*, ich bekenne dir unverholen, dass ich diese Dinger weniger als ein sterblicher Mensch begreiffen kan! Jupiter antwortete, das gibt mich nicht Wunder, weil du nicht weist, was meines Helden Schwert vor eine seltene Krafft an sich haben wird, *Vulcanus* wirds auss denen Materialien verfertigen, darauss er mir meine Donnerkeil machet, und dessen Tugenden dahin richten, dass mein Held, wan er solches entblösset, und nur einen Streich damit in die Lufft thut, einer gantzen Armada, wangleich sie hinter einem Berg eine gantze Schweitzer-Meilwegs weit von ihm stünde, auff einmal die Köpfe herunter hauen kan, also dass die arme Teuffel okn Köpffe da ligen müssen, eh sie einmal wissen wie ihnen geschehen! Wan er dan nun seinem Lauf den Anfang machet, und vor eine Stat oder Vestung komt, so wird er des *Tamerlanis* Manier brauchen, und zum Zeichen, dass er Frie-

dens halber, und zu Beförderung aller Wolfahrt vorhanden sey, ein weisses Fähnlein auffstecken, kommen sie dan zu ihm herauss, und bequemen sich, wol gut; wo nicht, so wird er von Leder ziehen, und durch Krafft mehrgedachten Schwerts, allen Zauberern und Zauberinnen, so in der gantzen Stat seyn, die Köpffe herunter hauen, und ein rothes Fähnlein auffstecken; wirds sich aber dannoch niemand einstellen, so wird er alle Mörder, Wucherer, Diebe, Schelmen, Ehebrecher, Huren und Buben auff die vorige Manier umbringen, und ein schwartzes Fähnlein sehen lassen, wofern aber nicht sobald diejenige, so noch in der Stat übrig blieben, zu ihm kommen, und sich demüthig einstellen, so wird er die gantze Stat und ihre Inwohner als ein halsstarrig und ungehorsam Volck aussrotten wollen, wird aber nur diejenige hinrichten, die den andern abgewehrt haben, und eine Ursache gewesen, dass sich das Volck nicht eh ergeben. Also wird er von einer Stat zur andern ziehen, einerjeden Stat ihr Theil Landes um sie her gelegen, im Frieden zu regieren übergeben, und von jeder Stat durch gantz Teutschland zween von den klügsten und gelehrtesten Männern zu sich nemen, auss denselben ein *Parlament* machen, die Stäte miteinander auff ewig vereinigen, die Leibeigenschafften samt allen Zöllen, Accisen, Zinsen, Gülten und Umgelten durch gantz Teutschland auffheben, und solche Anstalten machen, dass man von keinem Fronen, Wachen, Contribuiren, Gelt geben, Kriegen, noch einziger Beschwerung beym Volck mehr wissen, sondern viel seeliger als in den Elysischen Feldern leben wird: Alsdann (sagte Jupiter ferner) werde ich offtmals den gantzen *Chorum Deorum* nemen, und herunter zu den Teutschen steigen, mich unter ihren Weinstöcken und Feigenbaümen zuergötzen, da werde ich den *Helicon* mitten in ihre Grentzen setzen, und die *Musen* von neuem darauff pflantzen, ich werde Teutschland höher segnen mit allem Uberfluss, als das glückseelige *Arabiam*, *Mesepotamiam*, und die Gegend um Damasco; die Griechische Sprache werde ich alsdan verschwören, und

nur Teutsch reden, und mit einem Wort mich so gut Teutsch erzeigen, dass ich ihnen auch endlich, wie vor diesem den Römern, die Beherschung über die gantze Welt werde zukommen lassen.

Ich sagte, Höchster Jupiter, was werden aber Fürsten und Herren darzu sagen, wan sich der künftige Held unterstehet, ihnen das Ihrige so unrechtmässiger Weis abzunehmen, und den Stäten zu unterwerffen? werden sie sich nicht mit Gewalt widersetzen, oder wenigst vor Göttern und Menschen darwider protestiren? Jupiter antwortete, hierum wird sich der Held wenig bekümmern, er wird alle Grosse in drey Theile unterscheiden, und diejenige, so unexemplarisch und verrucht leben, gleich den Gemeinen straffen, weil seinem Schwert keine jrrdische Gewalt widerstehen mag, denen übrigen aber wird er die Wahl geben, im Land zubleiben oder nicht; was bleibet, und sein Vaterland liebet, die werden leben müssen wie andere gemeine Leute, aber das Privat-Leben der Teutschen wird alsdan viel vergnügsamer und glückseeliger seyn, als jetzund das Leben und der Stand eines Königs, und die Teutschen werden alsdan lauter Fabricii seyn, welcher mit dem König Pyrrho sein Königreich nicht theilen wolte, weil er sein Vaterland neben Ehre und Tugend so hoch liebte, und das seyn die audern; die dritte aber, die Ja-Herrn bleiben, und immerzu herrschen wollen, wird er durch Ungarn und Italien in die Moldau, Wallachey, in Macedoniam, Thraciam, Gräciam, ja über den Hellespontum in Asiam hinein führen, ihnen dieselbe Länder gewinnen, alle Kriegsgurgeln in gantz Teutschland mit geben, und sie alldort zu lauter Königen machen; Alsdan wird er Constantinopel in einem Tag einnehmen, und allen Türcken, die sich nicht bekehren oder gehorsamen werden, die köpffe vor den Hindern legen, daselbst wird er das Römische Kaiserthum wieder auffrichten, und sich wieder in Teutschland begeben, und mit seinen Parlaments-Herren (welche er, wie ich schon gesagt habe, auss allen Teutschen Stäten paarweiss samlen,

und die Vorsteher und Väter seines Teutschen Vaterlandes nennen wird) eine Stat mitten in Teutschland bauen, welche viel grösser seyn wird, als Manoah in America und Goldreicher als Jerusalem zu Salomons Zeiten gewesen, deren Wälle sich dem Tyrolischen Gebürg, und ihre Wassergräben der Breite des Meers zwischen Hispania und Africa vergleichen sol, er wird einen Tempel hinein bauen von lauter Diamanten, Rubinen, Smaragden, und Saphiren; und in der Kunst-Kammer die er auffrichten wird, werden sich alle Raritäten in der gantzen Welt versamlen, von den reichen Geschenken, die ihm die Könige in China, in Persia, der Grosse Mogol in den Orientalischen Indien, der grosse Tartar Cham, Priester Johann in Africa, und der grosse Czar in der Moscau schicken; der Türckische Käiser würde sich noch fleissiger einstellen, wofern ihm bemeldter Held sein Kaiserthum nicht genommen, und solches dem Römischen Kaiser zu Lehen gegeben hätte.

Ich fragte meinen Jovem, was dan die Christlichen Könige bey der Sache thun würden? Er antwortete, der in Engeland, Schweden und Dennemarck werden, weil sie Teutschen Geblüts und Herkommens: Der in Hispania, Frankreich und Portugall aber, weil die Alte Teutschen selbige Länder hiebevor auch eingenommen und regiret haben, ihre Kronen, Königreiche und incorporirte Länder, von der Teutschen *Nation* auss freyen Stücken zu Lehen empfahen, und alsdan wird, wie zu Augusti Zeiten, ein ewiger beständiger Friede zwischen allen Völckern in der gantzen Welt seyn.

DAS NEUNTE CAPITEL (DES 4. BUCHS.)

Wie dem Doctor die Mussquete zuschläget, unter dem Hauptmann Schmalhansen.

Da ich durch Lothringen passirte, ging mir meine Wahre

auss, und weilen ich die Guarnisonen scheuete, hatte ich keine Gelegenheit andere zuzurichten, derhalben muste ich wol was anders anfangen, biss ich wieder Theriac machen könte. Ich kauffte mir 2. Maas Brantewein, färbte ihn mit Saffran, füllete ihn in halb-löthige Gläslein, und verkauffte solchen den Leuten vor ein köstlich Göldenwasser, das gut vors Fieber sey, brachte also diesen Brantewein auff 30. Gülden. Demnach mirs auch an kleinen Gläslein zerrinnen wolte, ich aber von einer Glashütte hörete, die in dem Fleckensteinichen Gebiet lege, begab ich mich darauf zu, mich wieder zumondiren, und indem ich so Abwege suchte, ward ich ungefähr von einer Partey auss Philipsburg, die sich auf dem Schloss Wagelnburg auffhielt, gefangen; kam also um all dasjenige, was ich den Leuten auff der Räise durch meine Betrügerey abgezwackt hatte, und weil der Baur, so mir den Weg zuweisen mit ging, zu den Kerln gesagt, ich wäre ein *Doctor*, ward ich wider dess Teuffels Danck vor einen *Doctor* nach Philipsburg geführet.

Daselbst ward ich examiniret, und scheuete mich gar nicht zusagen wer ich wäre, so man mir aber nicht glauben, sondern mehr auss mir machen wolte, als ich hätte seyn können, dan ich solte und müste ein *Doctor* seyn; ich muste schwören, dass ich unter die Käiserliche Dragoner in Soest gehörig, und erzehlte ferner bey Eydespflicht alles so mir von selbiger Zeit an biss hieher begegnet, und was ich jetzo zuthun vorhabens: Aber es hiess, der Käiser brauche so wol in Philipsburg als in Soest Soldaten, man würde mir bey ihnen Auffenthalt geben, biss ich gleichwol mit guter Gelegenheit zu meinem Regiment kommen könte; wan mir aber dieser Vorschlag nicht schmäcke, so mögte ich im Stockhauss vorlieb nehmen, und mich, biss ich wieder loss käme, als einen *Doctor* tractiren lassen, vor welchen sie mich dan auch gefangen bekommen kätten.

Also kam ich vom Pferd auf den Esel, und muste ein Mussquetirer werden wider meinen Willen; das kam mich blutsaur an, weil der Schmalhans dort herrschte, und das Commissbrot

daselbst schröcklich klein war; ich sage nicht vergeblich schröcklich klein, dan ich erschrack alle Morgen, wan ichs empfing, weil ich wuste, dass ich mich denselben gantzen Tag damit behelfen muste, da ichs doch ohn einzige Mühe auff einmal auffreiben konte. Und die Warheit zubekennen, so ist es wol eine elende Creatur um einen Musquetierer, der solcher gestalt sein Leben in einer *Guarnison* zubringen, und sich allein mit dem lieben trocken Brot, und noch darzu kaum halb satt, behelffen muss; dan da ist keiner anders, als ein Gefangener, der mit Wasser und Brot der Trübsal sein armseelig Leben verzögert, ja ein Gefangener hat es noch besser, dan er darff weder wachen, Runden gehen, noch Schildwacht stehen, sondern bleibt in seiner Ruhe ligen, und hat sowol Hoffnung, als ein so elender Guarnisoner, mit der Zeit einmal auss solcher Gefängnuss zukommen. Zwar waren auch etliche, die ihr Ausskommen um ein kleines besser hatten, und auff unterschiedliche Gattungen, doch keine einzige Manier die mir beliebte, und solcher gestalt mein Maulfutter zuerobern, anständig seyn wolte: Dan etliche namen (und solten es auch verloffene Huren gewesen seyn) in solchem Elend keiner andern Ursache halber Weiber, als dass sie durch solche entweder mit Arbeiten, als nähen, wäschen, spinnen, oder mit krämpeln und schachern, oder wol gar mit stelen ernährt werden sollen; da war eine Fähnrichin unter den Weibern, die hatte ihre *Gage* wie ein Gefreyter; eine andere war Hebamme, und brachte dardurch sich selbsten und ihrem Mann manchen guten Schmauss zuwege; eine andre konte stärcken und wäschen, diese wuschen den ledigen Officierern und Soldaten, Hemde, Strümpffe, Schlaffhosen, und ich weiss nicht was als mehr, davon sie ihre sondere Namen kriegten; andere verkaufften Toback, un versahen der Kerl ihre Pfeiffen, die dessen Mangel hatten; andere handelten mit Brantewein, und waren im Ruff, dass sie ihn mit Wasser, so sich von ihnen selbsten distillirt, verfälschten, davon es doch seine Probe nicht verlohr; eine andre war eine Näherin, und konte allerhand

Stich und Mödel machen, damit sie Geld erwarb; eine andre wuste sich blösslich auss dem Feld zuernähren, im Winter grub sie Schnecken, im Frühlnig grasete sie Salat, im Sommer nam sie Vogelnester auss, und im Herbst wuste sie sonst tausenderley Schnabelwaide zukriegen; etliche trugen Holtz zuverkauffen, wie die Esel; und andere handelten auch mit etwas anders. Solcher gestalt nun meine Nahrung zuhaben, war nicht vor mich, dan ich hatte schon ein Weib. Etliche Kerl ernährten sich mit spielen, weil sie es besser als Spitzbuben konten, und ihren einfältigen Cameraden das ihrige mit falschen Würfeln und Karten abzuzwacken wusten, solche Profession aber war mir ein Eckel. Andere arbeiteten auff der Schantze, und sonsten wie die Bestien, aber hierzu war ich zufaul; andre konten und trieben etwan ein Handwerck, ich Tropff aber hatte keins gelernet, zwar wan man einen Musicanten vonnöthen gehabt hätte, so wäre ich wol bestanden, aber dasselbe Hungerland behalff sich nur mit Trommeln und Pfeiffen, etliche schillerten vor andere, und kamen Tag und Nacht niemal von der Wacht, Ich aber wolte lieber hungern, als meinen Leib so abmergeln; etliche brachten sich mit Partey gehen durch, mir aber war nicht einmal vor das Thor zugehen vertraut; etliche konten besser mausen als Katzen, ich aber hasste solche Handtierung wie die Pest. In Summa, wo ich mich nur hinkehrte, da konte ich nichts ergreifen, das meinen Magen hätte stillen mögen. Und was mich am allermeisten verdross, war dieses, dass ich mich noch darzu muste foppen lassen, wan die Bursch sagten, soltest du ein Doctor seyn, und kanst anders keine Kunst, als Hunger leiden? Endlich zwang mich die Noth, dass ich etliche schöne Karpffen auss dem Graben zu mir auff den Wall gauckelte, sobald es aber der Obrister inward, muste ich den Esel davor reiten, und war mir meine Kunst ferner zuüben bey hengen verboten. Zuletzt war anderer Unglück mein Glück, dan nachdem ich etliche Gelbsüchtige und ein paar *Febricitanten* curirte, die einen besondern Glau-

ben an mir gehabt haben müssen, ward mir erlaubt, vor die Vestung zugehen, meinem Vorwand nach, Wurtzeln und Kräuter zu meinen Artzneyen zusamlen, da richtete ich hingegen den Hasen mit Stricken, und hatte das Glück, dass ich die erste Nacht zween bekam, dieselbe brachte ich dem Obristen, und erhielt dadurch nicht allein einen Thaler zur Verehrung, sondern auch Erlaubnüss, dass ich hinauss dörffte gehen, den Hasen nachzustellen, wan ich die Wacht nicht hätte. Weil dan nun das Land zimlich erödet, und niemand war, der diese Thiere auffing, zumal sie sich trefflich gemehret hattem, als kam das Wasser wieder auff meine Mühle, massen es das Ansehen hatte, als ob es mit Hasen schneiete, oder ich in meine Stricke bannen könte. Da die Officierer sahen, dass man mir trauen dörffte, ward ich auch mit andern hinauss auff Partey gelassen, da fing ich nun mein Soestisch Leben wieder an, ausser dass ich keine Parteyen führen und *commandiren* dörffte, wie hiebevor in Westphalen, dan es war vonnöten, zuvor Wege und Stege zuwissen, und den Rheinstrom zukennen.

Vu et lu, en Sorbonne,
le 27 mai 1882,

PAR LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer,

LE VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Introduction 5

CHAPITRE Ier.

Caractères généraux de la littérature allemande au XVIIe siècle..... 8

CHAPITRE II.

La prose allemande au XVIIe siècle 13

CHAPITRE III.

LE ROMAN ALLEMAND AU XVIIe SIÈCLE.

I. Le roman de chevalerie 24
II. Le roman héroïque, politique, historique..... 30
III. Le roman d'aventures..... 45

CHAPITRE IV.

Le Simplicissimus. — Analyse..... 59

CHAPITRE V.

Valeur littéraire du Simplicissimus..... 79

CHAPITRE VI.

Caractere de Simplicissimus et moralité de son histoire..... 100

Chapitre vii.

La satire dans le Simplicissimus. — Intérêt historique du livre..... 106

Chapitre viii.

La vie de Simplicissimus et les faits historiques..... 199

Chapitre ix.

Le VIe livre ou la Continuation..... 205

Chapitre x.

Reproductions et imitations du Simplicissimus..... 212

Chapitre xi.

Autres écrits de Grimmelshausen..... 220

Chapitre xii.

Grimmelshausen..... 253

appendice.

Extraits du Simplicissimus..... 275

NANCY. — TYPOGRAPHIE G. CRÉPIN-LEBLOND, 14, GRAND'RUE.